





# LE LYCEE

DV S<sup>R</sup> BARDIN,

O V

EN PLUSIEURS PROMENADES  
il est traité

*Des Connoissances, des Actions, & des  
Plaisirs d'un Honneste homme.*

DES CONNOISSANCES.

— *Fungor vice cotis, acutum*

*Reddere quæ ferrum valet, exors ipsa secandi.*

*Horatius de Arte Poëtica;*



A ROVEN,

Chez LA VEFVE DV BOSC, dans  
la Court du Palais.

M. DC. XLI.

BJ

1562

R2

1141

Cooper





# ADVERTISSEMENT A V L E C T E U R.



C H E R L E C T E U R,

*Je te veux informer  
de mon livre , pour ne te  
donner pas la peine de le  
lire s'il n'est selon ton humeur ; car ie  
ne suis point du nombre de ceux qui  
croient que leurs ouurages doivent con-  
tenter toutes sortes de personnes : Ainsi  
que tous les hommes ne m'agrément pas,  
ie m'attens bien de n'agréeer pas à tous  
les Hommes ; mais ie suis iuste en ce  
pointet , que mon dégoust me faiet trou-  
uer celuy des autres fort supportable.*

## AV LECTEUR.

Deux genres d'Escrivains occupent maintenant toutes les Imprimeries, & sont l'entretien de ceux qui se plaisent à la nouveauté, dont les uns s'efforcent à faire voir tout ce que peut inventer l'Imagination, & les autres à estaler toutes les richesses de la Memoire. Les premiers sont les Poètes, & les faiseurs de Romans qui les ayans voulu imiter en Prose, ont du moins fait ce bien aux lettres qu'ils leur ont trouvé une place dedans le cabinet des Dames; les autres sont ceux qui pour se mettre en estime parmy les gens de sçavoir, travaillent sur les langues, sur les opinions des premiers doctes, touchant les plus grandes difficultez des sciences, sur l'éclaircissement des passages obscurs des livres anciens, par laconference d'autres passages, & nous donnent des lieux communs dessus toutes sortes de matieres. Je n'accuseray pas ces personnes-là d'avoir manqué de ceste faculté de l'ame qu'on appelle Juge-

## AV LECTEUR.

ment, mais bien de ne l'avoir pas employée comme ils eussent peu. Et puis que ie te declare si hardiment les sentimens que i'ay là dessus ; ie veux bien aussi que tu sçaches que ie prefereray tousiours les sujets où il y aura de l'exercice pour le Jugement, à ceux où il faudroit des efforts d'Imagination & de Memoire. L'ouvrage que ie t'offre est de ceste nature là, si ie ne me trompe : il n'a rien de la mode, mais il tient quelque chose de ceux des anciens qui ne se proposoient que de la realité & de l'vtilité, & i'ay mieux aimé en les imitant hazarder ma reputation, que participer à la gloire que meritent les plus habiles de nos modernes. Je n'ay iamais regardé à combien, mais à qui ie deuois plaire, l'approbation de trois de l'élite me contente d'avantage que de trois mille de la troupe, & ma seule vanité seroit de pouvoir baisser la teste à la façon des espics qui sont plus meurs & plus chargez de grains que les autres. De

## AV LECTEUR.

*là tu iugeras facilement que mon stile ne doit sentir ny l'austerité des doctes , ny la mignardise des Escriuains fabuleux : Et en effect ie n'y ay pû souffrir ny de la crasse ny du fard , & n'ay point voulu que le discours de mon Honneste homme eust d'autre beauté que celle qu'on void sur le visage des Honnestes femmes quand elles sont belles , qui prouient de leur santé. Si tu te contentes de cela, ie ne te mescontenteray pas : sinon ie te dispense de bon cœur de lire mon liure. Mais quand tu le rebuteras , ie te supplie de ne t'engager pas à moy , si tu n'es point du nombre de ceux que i'ay eu intention de servir.*



## P R E F A C E.



Ev x qui ont fait voir à l'Homme qu'il estoit l'Hymenée des choses spirituelles & des corporelles, Pont bien obligé en luy découurant son essence, à mener vne vie qui ne dérogeast point à la Noblesse de sa condition : & certainement, puisque l'ame des plantes & celle des bestes ne sont en luy que les seruantes de son ame raisonnable, il ne doit pas ainsi que les plantes se tenir tousiours attaché à la terre, ou comme les bestes y tourner la teste incessamment. Il faut donner à ce feu diuin qu'il porte au sein, des matieres

## P R E F A C E.

pures pour l'entretenir , de mesme  
 qu'on faisoit à celuy de la Deesse  
 Vesta: non qu'il soit à craindre qu'il  
 s'éteigne , puis qu'il est immortel:  
 mais afin de luy faire ietter de bel-  
 les flammes , & que sa lumiere ne  
 demeure pas ensevelie dedans vne  
 espaisse fumée. Les Pythagoriciens  
 auoient accoustumé de dresser des  
 tombeaux à ceux qui abandon-  
 noient leur secte , comme s'ils eus-  
 sent esté desia au nombre des morts:  
 & Seneque dit en quelqu'une de  
 ses Epistres que *l'oisiueté sans lettres*  
*est vne mort, & la sepulthure d'un hom-*  
*me viuant.* Par là, ces grands per-  
 sonnages ont voulu declarer que la  
 vie de l'homme estoit double , l'es-  
 prit ayant la sienne separée de cel-  
 le du corps : & puisque la vie n'est  
 autre chose que l'exercice de la  
 faculté de quoy que ce soit , &

Origene  
 contre Cel-  
 sulaire 3.

En l'Epi-  
 tre 82.

## P R E F A C E

son action autour de l'object qui luy est approprié & ordonné : ils ont voulu monstrier qu'un homme ne viuoit pas , dont l'esprit languissoit inutilement dedans le corps. Et de mesme qu'on dit que ceste partie-là du corps est morte qui ne reçoit plus de nourriture : ils n'ont pas estimé aussi qu'un esprit fust en vie , qui ne s'entretient point des viandes qui luy sont conuenables , à sçauoir de la Science & de la Vertu. Je les ay accouplées , pource qu'à mon iugement l'esprit ayant l'une sans l'autre peut viure , mais il ne mene qu'une vie qui est imparfaite : Et c'est vne pensee que ie dois à Plin , & qu'il a couchée dans la plainte qu'il fait des esprits laches de son temps. *Ces Sciences , dit-il , qu'on appelloit liberales pour les biens qu'elles caufoient , ont changé de condi-*

*En la Preface du 14.  
liure de son  
histoire  
naturelle.*

## PREFACE.

tion ; elles sont deuenues serviles , & on ne les employe plus qu'à des choses qui sont honteuses. Celuy-cy s'en sert à adorer les vns, & celuy-là tout de mesme à quelque autre action basse & abiecte ; s'accordans tous en ce poinct , que leurs vœux & leurs esperances ne tendent qu'à des richesses. Jusques là , qu'il se trouue d'excellens esprits qui s'occupent plus soigneusement à entretenir le mal qu'ils voyent aux autres, que le bien qui est en eux mesmes : De sorte que nous pouuons dire que la Volupté a commencé à viure , & que la vraye Vie est morte.

Après ceste verité reconnuë , il ne nous est pas permis de douter que la Vertu ne soit à la Science , ce que la forme est à la matiere , ce que la lumiere est aux choses illuminees , & ce que l'ame est au corps ; & pource que ces deux pieces meritent qu'on les considere separe-



## PREFACE.

ment , nous ne rapporterons en cette premiere Partie de nostre œuvre , que ce qui concerne la Science.

Il y a donc , comme chacun sçait vne double maniere de traiter les Sciences, l'une Theorique ou Speculatiue, & l'autre Pratique, & qui se reduit à l'action & à l'œuvre : la premiere ne vise qu'à détacher l'Entendement humain de nos sens corporels, & l'autre ne tasche qu'à l'y conjoindre, & à tenir tousiours vnies les puissances Intellectuelles, & les Organiques. C'a esté le desir de connoistre exactement toutes choses , qui a poussé les hommes à les considerer ainsi de diuers biais : Mais il est arriué de là , que les Sciences se sont renduës contentieuses & contredisantes , & que les speculatiues particulièrement

## P R E F A C E.

se font amusees à beaucoup de choses inutiles. Car comme l'entendement, inquiet de sa Nature, s'est veu dedans vn champ vague & spacieux, il s'est promené tout à l'entour des objects, afin de les contempler selon sa maniere d'operer Spirituelle : & separant tantost la forme de la matiere, tantost les parties de leur tout, puis les reioignant pour voir le rapport des vns aux autres, & afin de connoistre la nature de l'vnion, il s'est instruit de plusieurs choses qui sont belles, mais qui seruent peu, ou point du tout à la vie.

Or ceux qui se sont laissez mener aux Sens ont debatue beaucoup de choses aux hommes speculatifs : n'estimans pas que les rapports des Sens fussent peu considerables, puis qu'ils ont esté donnez à l'En-

## P R E F A C E.

tendement pour entremetteurs de  
ses Sciences. Et certes , combien  
qu'il soit véritable que la Raison  
les r'adresse en plusieurs occasions,  
où ils s'esgareroient si elle ne leur  
seruoit de guide : On ne peut nier  
toutesfois qu'elle ne leur soit obli-  
gée de cette connoissance , en quoy  
elle excelle par dessus eux. Car,  
pour exemple , quand vne tour  
quarree , dont nous sommes esloi-  
gnez , semble ronde à l'œil , & que  
la Raison en doute , c'est que l'œil  
l'a instruite en vne autre rencon-  
tre , & luy a découuert que les an-  
gles se perdans en vne longue esten-  
duë de l'air , ce qui est quarré ap-  
paroist sous vne forme circulaire.  
Mais lors qu'il est question de iu-  
ger d'une chose qui n'est point au  
delà de l'estendue ny du pouuoir  
des Sens ; la Raison n'a point de

## P R E F A C E.

droit de leur contredire ce qu'ils en rapportent. Anaxagore disoit que la neige est noire ; pource qu'elle est telle que ce dont elle est formee , & que l'eau dont elle est formee est noire ; croirons - nous pourtant à cette induction de la Raison , malgré la conuiction de tous les yeux qui la trouuent blanche ?

Je n'allegueray que cela pour la contradiction des Sciences : mais ie desire m'arrester particulièrement sur l'inutilité de beaucoup de leurs contemplations , à cause que c'est par là qu'elles ont semblé obscures à quelques-uns , & ridicules à d'autres. Euclide ayant prouvé , Que les deux costez d'un Triangle estoient plus grands que le troisieme , Zenon se mocqua de ce qu'il s'estoit mis en peine d'en

## PREFACE.

faire la demonstration. C'est vne verité, disoit-il, qui n'est pas mesme ignorée d'un cheual, puisqu'il va tout droit à son auoine sans faire deux lignes. En effet tous les yeux estans d'accord que la ligne droite est la moindre estendue qui puisse estre entre deux points; ne suffit-il pas de le connoistre pour sçauoir que si cette ligne sert de costé à un Triangle, il faut que les deux autres soient plus grandes? Or comme Zenon a fait ceste remarque en la Geometrie, si ie courois par toutes les Sciences, ie ferois voir que l'on y agite un nombre presque infiny de questions inutiles dessus toutes sortes de sujets; mais pource que ie me rendrois reprehensible de la faute que ie condamne, ie m'arresteraý seulement aux connoissances conuenables.

## P R E F A C E

bles à vn Honneſte homme , pour  
declarer cômme il me ſemble qu'el-  
les deuroient eſtre traittées.

La Grece ne ſçauoit point de-  
uant Socrate ſous quelles regles il  
falloit viure pour meriter le tiltre  
d'Honneſte homme , & l'on n'auoit  
encores veu que de foibles princi-  
pes de la Science des bonnes mœurs:  
Que ſ'il ſe trouuoit des Eſprits qui  
euſſent quelque teinture de la Sa-  
geſſe , c'eſtoit moins par leur eſtu-  
de que par le bon-heur de leur naiſ-  
ſance. Le Genie de ce Philoſophe  
fut ſi puissant , ou pour mieux dire  
il s'attacha ſi fort à ſe reconnoiſtre:  
& les autres auſſi , qu'il deſcouurit  
tout le bien qu'un homme eſt ca-  
pable de faire naturellement ; &  
iuſqu'à quel degré d'excellence la  
vertu pouuoit eleuer ſon eſprit.  
De façon que delaiſſant l'eſtude  
des

## P R E F A C E.

des autres parties de la Philosophie, comme de peu d'usage pour la vie, il s'appliqua seulement à celle qui a pour object la reformation des mœurs, dont il établit plusieurs preceptes. Or il ne se contenta pas de faire voir de vaines images des Vertus, veu qu'il les anima par ses actions, & qu'il n'instruisit pas moins par ses beaux exemples que par l'efficace de ses paroles: si bien qu'on peut dire que la Philosophie Morale, ainsi que les Deitez des anciens, se trouua au point de sa perfection dès celuy de sa naissance. Avec cela elle fit parestre sa puissance en mesme temps; & l'on en vid des effets qui tenoient du prodige & du miracle. Par la force de ses persuasions le ieune Phedon se rendit illustre d'infame qu'il estoit; Platon es-

## P R E F A C E.

changea sa Poësie , aussi bien que Phedre son Oratoire , & Menon ses Sophisteries en vne Philosophie solide , Alcibiade se mit au chemin de la Science : Xenophon en celuy de la gloire ; bref il sortit vn essain de braues gens de l'escole de Socrate.

Après sa mort , Platon qui luy succeda n'enseigna pas ceste Science de la même sorte qu'il l'auoit apprise de son maistre : il voulut s'esleuer plus haut , & s'addonnant aux contemplations , tout ce qu'il proposoit à faire il le rendoit presque infaisable. Il espuroit tellement les choses qu'il estoit impossible de les mettre en vsage , voire il formoit des Idees si excellentes qu'il ne se trouuoit point de matiere sur laquelle on les pust mouler. Car il consideroit toutes choses



## P R E F A C E.

par abstraction , & hors de leur sujet , ainsi que les Mathematiciens font leurs figures , dont les principes , à sçauoir le poinct , la ligne , & la superficie n'ont aucune substance que dedans l'imagination. Par ce moyen la Philosophie Morale deuint sterile pour quelque temps : & à cause que Socrates n'en auoit pas laissé la Science escrete dedans des liures , mais seulement imprimée en l'esprit de ses disciples ; si par bon-heur Aristote n'en eust eu soin par apres , ie ne tiens pas qu'elle fust venue iusqu'à nous , accompagnée de ses Vertus , qu'il nous a représentées avec de si rares beautez. Il ne se contenta pas neantmoins de les despeindre , estimant que *c'est vne chose presque inutile, d'auoir connoissance de la Vertu , & d'ignorer les moyens de l'acquérir.* Car nous

P R E F A C E.

*ne devons point buter simplement à sçavoir ce que c'est, (disoit-il) mais il faut que nous la recherchions avec intention de la posséder. Nous desirons en effet & la connoître & nous y conformer entièrement : ce qui nous seroit du tout impossible si nous ne sçavons ce qui y sert, & comment il s'en faut servir.*

Ayant doncques estably la pratique de la Vertu pour fin de la Science, il se proposa de trauailler en sorte que la Science fust vne parfaite disposition à la Vertu ; & comme il s'estudioit tousiours à mettre de l'ordre en ses œuvres, à fin que ceux qui les verroient receussent plus facilement ses enseignemens, pource qu'il pretendoit fonder par la doctrine Morale, & la Politique, la felicité des particuliers, & du general; il se rendit tres-exact en l'ordre & en la distribu-

## P R E F A C E.

tion de ses maximes. Or ce qu'il fit pour l'Action, il le fit encor avec action : & iusqu'à ce que pour le grand nombre de ses auditeurs il se veid contraint d'enseigner assis, il publia sa doctrine en se promenant dans le Lycee. On ne sçait s'il prit ceste coustume, pour auoir fait ainsi des leçons au grand Alexandre, où par le mouuement de son corps il vouloit donner plus d'agitation à son esprit, & c'est vn doute que ie laisseray decider à des gens qui s'occupent de peu de chose. Il me suffit que cela me serue pour passer au sujet dont ie me hazarde d'entretenir le monde : & ie diray que pour l'auoir conceu en me promenant, & avec le mesme dessein qu'auoit Aristote, de reconnoistre les moyens d'acquérir la Vertu, & de posseder à iuste titre

## P R E F A C E.

la qualité d'Honneste homme , ie luy ay donné le nom de Lycée , & l'ay diuisé en Promenades selon la diuersité des matieres.

Parauanture n'en seray-je pas creu : mais ayant opinion que nous ne possedons rien que nous ne soyons obligez de rapporter à l'vtilité du public, c'est le seul motif qui m'a poussé à luy faire present de cet ouurage, & non pas aucun desir d'en acquerir de l'estime & de la reputation. Si ie n'apprehendois qu'on m'imputast à vanité la protestation que ie ferois d'en estre ennemy , ie dirois que ceste pensee se presente assez souuent à mon esprit, *Que tenant de Dieu tout ce que i'ay , ce seroit me glorifier de ce qui n'est pas à moy , si ie me glorifiois de quelque chose.* I'ay doncques pensé au seruice des autres, sans songer à

## P R E F A C E.

aucun gain de gloire , pour laquelle ie n'auray iamais de pretentions : & il sera bien facile de iuger par le peu d'ornement que i'ay apporté à ce que ie dis , que mon intention principale a esté de me faire entendre. Il est vray que quand ie serois esloquent , ie ne l'aurois pas deu parestre en ceste sorte d'ouurage , qui n'estant ny Dialogue , ny Declamation , doit estre traitté avec vn stile qui ne soit ny bas ny pompeux : mais propre aux conuersations serieuses, & où l'on tâche de s'instruire l'un l'autre. Je ne veux point toutesfois me defendre auant que ie sois accusé , mesme ie passeray condamnation apres la censure du public. Car ayant assez fauorablement accueilly mes premieres œures , c'est luy qui m'a fait naistre l'enuie de luy consacrer celle-cy

## P R E F A C E.

sous l'esperance qu'il n'en seroit pas moins satisfait. Que si le mesme bon-heur m'arriue, ie trauailleray tres-volontiers à la seconde, & à la troisieme partie. Sinon ie ne luy donneray que la peine de voir celle-cy; ou bien si quelqu'un m'est assez amy pour m'aduertir des imperfections qui y sont, ie m'efforceray de faire-en sorte que la suite soit exempte des taches que l'on y aura remarquées.



L E  
L Y C E E.

---

I. P R O M E N A D E.

*En quoy consiste l'Honnesteté.*

**V**ous avez raison, Timandre, de vouloir serieusement employer ce repos où vous estes maintenant : & i'ose mesme dire que quand vous seriez fort occupé, il y a peu de personnes qui vous blâmassēt d'interrompre vos soins pour le sujet dont vous desirez vous entretenir. Ceste pensée qui vous trauaille il y a si lōg-temps ne pouuoit s'éclore en vne saison plus fauorable: la terre pousse ses fruiçts au dehors, les animaux

la peuplent de nouveaux habitans, nous ne respirons plus qu'un air plain d'odeurs, le Soleil nous enuoye plus de lumiere que cy-deuant, bref le sein de la Nature s'est ouuert, & en mesme-temps vous voulez que vostre esprit fasse vne production que chacun aduouë estre d'un honneste homme. Avec cela vous ne sçauriez estre en lieu plus propre pour cét effect : quoy que l'on veid croistre heureusement les arbres de l'Academie d'Athenes sous la faueur de ces grands Genies de la sagesse que Platon y attiroit ; & comme il est croyable, bien qu'il n'y eust rien que de merueilleux à voir en celle de Cicéron, puis qu'elle estoit visitée souuent par les Dieux de la police du monde, deuant lesquels rien ne pouuoit estre en desordre, si est-ce qu'on ne remarquoit point en ces lieux-là tant de beautez qu'il y en a dans fenceinte de ceste maison, où ces viues & claires eaux, ces sombres & fraisches allées, & ces arbres que l'Art a fait faire à la Nature, font douter à ceux qui y viennent, si c'est point quelque palais enchanté. Que si les Imperatrices d'Orient vouloient qu'on receust leurs enfans sortans de leur ventre, dans un drap de pourpre, dont ils furent nommez



Porphyrogénites : ou bien comme tiennent quelques-vns , faisoient leur accouchement en vne maison de Constantinople toute tendue de pourpre & magnifiquement ornée , afin qu'à leur naissance ces petits Princes n'eussent rien autour d'eux qui fut indigne de leur condition : Puisque vous voulez produire quelque chose de plus grand qu'un Empereur , il falloit bien que ce fust en lieu sortable à ceste naissance, ainsi qu'il aduint à Rhodes le iour que Pallas y naquit , ou , comme disent les Poëtes , Iupiter qui la mit hors de son cerueau , fit tomber vne pluye dorée. Mais il faut confesser , Timandre, que vous manquez en ceste occasion : d'une

vous manquez en ceste occasion : d'une personne qui vous serue de Sage-femme , de mesme que Socrate en faisoit l'office aux ieunes gens de la Grece . & qui dans les nobles trauaux de vostre ame , ait assez d'adresse pour luy faire mettre au iour vne si souhaitable geniture. Vous ne deuez pas toutesfois desesperer du succez d'une entreprise si glorieuse. Quand vne ame forte s'excite au bien, elle est capable d'éclorre ce que des esprits lasches ne scauroient auoir conçu. Il est vray que ce sont les seules mains de la nature qui rendent les hō-

*Constantin  
Ménasses  
en ses An-  
nales.*

*Pindare  
Ode 7. des  
Olympi-  
ques.  
Claudian  
&c.*

*Platon an  
Theetetea.*

mes beaux, que c'est de la grâdeur de leur race qu'ils se qualifient nobles; & qu'ils ne sçauroient auoir de richesses ny de charges, si la Fortune leurs refuse ses faueurs : mais quant à se faire honnestes gens; on ne sçauroit dire qu'il soit en la puissance d'autre chose que de leur propre industrie. Or si de toutes les sciences (comme disoit Isocrate) on en apprend beaucoup, pourueu qu'on soit desireux d'apprendre, certainement il ne faut pas douter qu'après vn si grand desir de paruenir à la connoissance des parties necessaires pour former vn honneste homme, vous ne vous en rendiez la science si familiere. qu'elle vous découurira tous ses secrets, & vous déuoulera la pluspart de ses mysteres. Cependant, il n'y a rien de plus necessaire en la conduite de la vie : & ie ne craindray point de dire que ceux qui sont priués de ceste connoissance sçauent si peu l'vsage des choses, qu'il ne leur arriue que trop souuent de conuertir le bien en mal. Car quand ils auroient tous ces aduantages que i'ay dit que la Nature, la Naissance, & la Fortune donnoient aux hommes; s'il manquent d'Honnesteté, leur beauté se souillera de plusieurs vices,

leur Noblesse s'auailira, & leurs richesses & leurs charges ne leur seruiront qu'à faire d'autant plus d'outrages aux autres. Aussi, comme Socrate eust fait vn iour reconnoistre ceste verité à Alcibiade, & luy eust prouué que nonobstant qu'il fust né de bon lieu, puis qu'il n'auoit pas les qualitez qui font les hommes honnestes gens, il ne differoit en rien d'un porte faix; il tesmoigna bien par ses larmes le desplaisir qu'il en ressentoit, & supplia ce Philosophe de le rendre vertueux, & de purifier son ame de toutes les souillures qu'il y auoit apperceuës. Disons en passant, Timandre, que ce n'estoit point par foiblesse qu'il iettoit ainsi des larmes: Nous ferions tort à la memoire d'un esprit si resolu, si nous estions en ceste croyance; mais asseurons-nous que ce fut un dépit genereux qui le picqua lors qu'il s'apperceut de ses defauts, & qu'il en ressentit vne douleur tres-amere. Puis que l'horreur des tenebres nous sert à descouurir combien la presence du Soleil est souhaitable, les vices de ce ieune homme exposees à sa veüe luy firent bien iuger que si ce qui leur est contraire eust esté en leur place, il eust facilement acquis l'estime & l'amitié de tout

*Ciceron au  
liure 3. des  
questions  
Tusculan-  
nes.*

le monde, & c'est ce qu'il desiroit impatientement. Car combien qu'il fust le plus beau que la Grece eust veu de lōg-temps, il reconnut bien toutesfois que les traits de son visage n'égalloient point les graces: & les ornemens que la vertu qui fait l'hōme, Honneste homme, luy pouuoit donner. Et en effect, si la Beauté, selon Socrate, est vne tyrannie de peu de durée, n'est-il pas veritable aussi que la Vertu est vne Royauté bien establie? Si Platon a dit que celle-là estoit vn priuilege de Nature, ne peut-on pas dire que celle-cy est la plus rare, & la plus excellente piece de son thresor? Si Aristote parloit de l'vne comme d'un don de la forme à la matiere, l'autre n'est-elle pas l'intelligence motrice de la plus belle de toutes les formes? Si Diogene tenoit qu'estre beau valoit autāt que d'auoir des lettres de faueur, y a-t'il esprit tant auenglé qui ne sçache que la Vertu à le visage de tres-agreable rencontre? En fin Theophaſtre reconnut autresfois que la Beauté estoit vne tromperie couuerte, & Theocrite, vn mal bien élaboré, là où nous pouvons dire que la vertu est la moins fascheuse & la plus fidele compagne qui se trouue, & que c'est vn

*Diogene.  
Laertian  
en la vie  
d'Aristote*

bien si vniuersel, qu'il s'estend de ceux qui le possèdent, à ceux-là qui ne le connoissent pas. Il y auroit bien eu doncques de quoy s'estonner, si apres la viue representation que fit ce sage Philosophe, de ceste Vertu dont la possession pouuoit rendre Alcibiade honneste homme, il n'eust senty son cœur touché d'une passion extreme de l'acquérir: Et vous-mesme vous seruiriez fort mal de vostre raison, si vous ne la chérissiez cōme vous faites. Vous vous priueriez à dire le vray de la plus belle fin à quoy la Nature vous ait destiné, car elle n'a point mis dans vostre esprit tant de semences de Vertu, qu'à dessein de vous obliger à les cultiuer, pour en produire des fruiçts vtiles à tout le monde. le dis vtiles, puisque l'hōneste homme, comme dit Ci-

*merite mieux le nom de Roy que Tarquin, qui ne peut gouuerner les siēs ny soy mesme, doit estre à plus iuste titre nommé le maistre du peuple, car tel est le Dictateur, que Sylla qui se rendit signalé par trois vices pernicioeux, la luxure, l'auarice & la cruauté, & plutôt estimé riche que Crassus, qui n'eust iamais porté ses armes au delà de l'Euphrate s'il n'eust esté necessiteux. On peut dire à bō droit que toutes choses luy appartiennent, puis qu'il sçait bien user de*

*Au liure 3  
des Fins.*

# S                      L E L Y C E E,

*toutes choses; à bon droict l'appellera-t'on beau, d'autant que les lineamens de l'esprit sont plus beaux que ceux du corps : seul libre, veut qu'il n'obeyt point aux violens appetits d'aucune mauuaise conuoitise ; & l'on ne dira iamais avec verité qu'il soit vaincu , puisque nonobstant qu'on le tint au corps, il sera toujours impossible de mettre son esprit à la chausne.*

Mais ie m'apperçois à peu près, Timandre, que vous voulez estre asseuré si l'on se peut faire Honneste homme , & que vous dnutez encor si la Vertu seroit point vn present que la Nature fist aux vns , & dont elle ne fut pas liberalle à l'endroit des autres. Car les trois principales Sectes des Philosophes semblent n'estre pas absolument d'accord là dessus , ce qui me porte dés l'entrée de nos discours à vous en toucher quelque chose. Par les maximes generales des Academiciens, quand les ames sortent du Ciel pour se venir loger dedans les corps que la Nature leur prepare icy bas , elles sont riches de toutes sortes de Vertus, aussi biẽ que de toutes les sciẽces; & Platon dit en vn endroit que la ver-

*Au Me-  
non.*

*Au Dia-  
logue de  
Protago-  
ras.*

tu est vn don des Dieux : & en vn autre lieu il nous veut faire connoistre que l'homme ne l'acquier pas, d'autant qu'elle

# I. PROMENADE. 2

luy a esté inspirée. Il dit que sur le point  
 que l'vniuers deuoit estre peuplé, Epime-  
 thée, & Promethée ayans eu le pouuoir  
 des Dieux de former les animaux, & re-  
 ceu d'eux les forces, la beauté, & les au-  
 tres biens qui leur estoient conuenables,  
 Epimethée pria Promethée de luy per-  
 mettre d'en faire la distribution. Et qu'a-  
 pres auoir donné tout aux bestes, quand  
 ce vint à l'homme il ne se trouua plus rien  
 de reste pour luy departir, tellement qu'il  
 demeura defarmé, nud, sans chaussure, &  
 priué de toutes sortes de commoditez. Or  
 Promethée voyant la fauté de celuy qui  
 auoit fait le partage, il eut crainte qu'elle  
 fust apperceuë des Dieux à ceste natiuité  
 generale des animaux, & aussi qu'ils con-  
 damnassent l'homme à viure autant de-  
 nué de toutes choses qu'il le seroit en ve-  
 nant au monde. Il s'en alla donc secrette-  
 ment dans la boutique de Vulcan & de  
 Minerne, & il y déroba du feu celeste, (ce-  
 la veut dire l'Art & la Vertu,) qu'il don-  
 na tout aussi tost à l'homme. Quand aux  
 Stoïciens, ils disent que la Vertu est vne  
 chose naturelle aux Hommes : & que s'il  
 leur arriue de s'en detraquer, ce n'est  
 point d'eux-mesmes : mais par quelque

*Diogene.  
 Laertien  
 au liu.7.*

*Au liure  
2. des Mo-  
rales, ch. 1.*

persuasion estrangere. Vous connoissez bien maintenant qu'il y a du rapport entre ces deux opinions : mais celle des Peripateticiens combat l'une & l'autre avec des raisons qu'Aristote leur fournit, & qui sont grandement puissantes. Les choses, disent-ils, qui sont par Nature ne peuvent se démentir de ce qu'elles sont, & ny par force ny par artifice on ne leur sçauroit ôter ce que la Nature leur a donné. Lettez des pierres en haut, renfermez l'air & le pressez en bas tant que vous voudrez, vous n'accoustumerez point les pierres à monter, ny l'air à descendre, ne pouuant perdre sa legereté naturelle. Cependant il est certain que de bons nous pouuons deuenir meschans, & de vicieux nous rendre honnestes gens, ce qui n'arriueroit point si avecques la naissance nous auions receu ou la Vertu ou le vice. Outre cela chacun sçait bien qu'aux choses que nous faisons de nature, il faut que la puissance d'agir precede nostre action, qui est tout le contraire de ce qui se void au faict des Vertus, puis qu'il est necessaire que les œuvres precedent, & que par elles se forme l'habitude d'operer vertueusement. Et certes, comme disoit vn saint Pere : *Si la*



*Nature eust remply nos ames de la Vertu , le vice n'y eust ius pû trouuer d'accès , tellement qu'on void bien qu'elle s'est contentée de nous en rendre susceptibles, ce qui fait que nous le sommes aussi du vice , à cause que ce qui est capable de recevoir une chose , est pareillement disposé à recevoir son cōtraire. Mais afin de ne vous rapporter pas tout ce qui se dit pour prouuer que ceste opinion est raisonnable, quand celle de l'Academie de Platon , & celle du portique des Stoiciēs auroiēt lieu il ne s'ensuiuroit pas que la vertu ne se pût enseigner aux hōmes. Car puisque les Platoniciens cōfessent, Que quād les ames sont entrées dedans nos corps, les raisons & les connoissances de toutes choses qui leur sont annexées & consubstantiées demeurent ensevelies dedans la matiere, cōme feroit une estincelle de feu dessous de la cendre. De sorte, continuent-ils, qu'il faut remuer la cendre , non pas pour former l'estincelle qui y est desia, mais afin de la faire paroistre. Je puis dire la mesme chose des vertus, qu'estās cachées, il faut trouuer vn moyen de les mettre en évidence , & à propremēt parler , c'est ce que nous appelons sciēce ou art, qui s'apprend avec l'aide des preceptes, & dont l'on forme peu à peu des habitudes. Pour ce qui est des Stoy-*

*Saint Cy-  
rille Ale-  
xādrin an  
liure 3. con-  
tre Iulian  
l'Apostat.*

*Iean Grä-  
mairien en  
la Preface  
du premier  
liure de  
l'ame d'A-  
ristote.*

Diogene  
Laertien  
en la vie  
de Zenon.

ciens, ils parlent plus resolutiuement, & tombent d'accord presque tous, au moins quant aux principaux, à sçauoir *Chrysippe, Cleanthes, Posidonius, & Hecaton*. Car ils trouuent que la Vertu se peut enseigner, & ils le prouuent de ce que dè meschant on peut deuenir Honneste homme. C'a esté aussi le sentiment des premiers & des plus sages Legislateurs, autrement ils n'eussent pas estably des disciplines pour la ieunesse, & ils n'en eussent point fait les regles conformes à la sorte de gouuernement auquel il les vouloient accoustumer. Car encore que la Nature ne nous ait point donné la Vertu, elle ne nous a donné aucun moyen de l'obtenir. Elle n'a pas voulu la faire naistre dans son sein : mais c'a esté afin que nous en communiquant les semences, nous la fissions germer dedans le nostre, & que nous l'y entretinssions & nous efforçassions de la perfectionner, d'autant plus volontiers que nous l'aurions conceüe & engendrée de nous-mesmes. Et c'est pourquoy non seulement elle y en a ietté les semences, ayant en outre fait glisser dedans nous de certaines affections, par le moyen desquelles nous luy donnons de l'accroissement,

*Hippodame anliure de la Republique.*

puisque par la crainte , par le desir , & par la pudeur , à ce que disoit vn Pythagoricien , on s'aduançe merueilleusement en la Vertu, qui sont toutes affections naturelles.

Nous ne deuons pas donc , Timandre , nous reprocher de la temerité à nous-mesmes pour le dessein que nous auons de former l'exemplaire & le patron d'un Honneste homme , principalement si nous nous gouuernons en ceste occasion de la sorte que ie me suis proposé. Car ie n'ay point resolu d'employer mes imaginations à la composition d'un modele fantastique , & qui s'éuanouiroit en sortant de la pensee , pour ne pouuoir subsister dedans la nature des choses : ie veux faire vn Honneste homme reellement , & ie desire que ny la raison ny l'usage n'y trouuent rien à redire , si ce n'estoit paruanture quelque vn de ces usages que le caprice des fols introduit , & que la raison ne scauroit nullement approuuer. On dit vn iour à Antigonus que toutes choses estoient honnestes aux Roys , & il respondit que cela estoit bon pour ceux qui commandoient à des barbares : ainsi peut estre ne permettray - ie pas à mon Honneste homme toutes les choses qui sont receuës

*Plutarque en ses Apophtegmes.*

d'un chacun, & auparavant que de les pratiquer ie voudray qu'il les examine. Pour regle principale ie luy proposeray les actions de ceux qui ont paru dessus les grands theatres du monde : & en luy representant ce que l'on a trouué de blasmable aux vns, ie n'oubliroy pas à luy dire ce que chacun aura iugé de recommandable aux autres. Car s'il est vray que les premiers nous seruent d'une glace, veu que dans les defauts d'autrui nous pouuons contempler les nostres : il est veritable aussi que les autres ressemblent à une eau claire, qui ne nous les representant pas moins fidelement, nous donne d'abondant de quoy les effacer, & nous sert à rendre nos mœurs belles & agréables. Il n'y a personne en effect, qui refuse d'imiter ce qu'il trouue de loüable en un autre : & l'on n'a point encor veu que la raison eust autant de force que l'Exemple, pour induire les hommes à quelque haute entreprise. Non, que ie n'aduoné bien que l'imitation est seruile au commencement, mais par apres elle deuient une emulation genereuse. Et de mesme que la vigne s'estant appuyée au tronc des arbres ne s'esleue pas seulement iusqu'à leurs branches,

mais pousse encore les siennes plus haut que leur sommet, ainsi, de l'imitation l'on passe à la ressemblance, & de celle-cy, à l'excellence. Themistocles suivant les traces de Miltiade, fit mōter les Grecs à vne gloire plus éminente que celle où ils estoient paruenus sous la conduite de ce premier chef : Et Alexandre surpassa de beaucoup tous les capitaines dont il lisoit si souuent les conseils & les gestes dans Homere, afin de se former dessus leur patron. C'est cela mesme à quoy nous deuōs buter, Timādre & ne nous contenter pas de faire comme ces copistes qui contrefaisans vn original trait apres trait, n'égalent iamais ceste grace que la main du premier maistre y a inspirée. Quand donc nous proposerons les belles actions des honnestes gens, il faudra qu'avec l'exacte diligēce de les suiure nous ayons la hardiesse de les deuancer , voire mesme que ce soit avec vn tel effort , que s'il se peut nous nous rendions inimitables aux autres. Mais ne differons point dauantage d'accomplir des projets si releuez, ne retenons point plus long-temps nos esperances en l'attente d'vn bien que nous pouuons posseder , & apres auoir formé l'idée d'vn Honneste homme , faites

en sorte qu'on die que vous l'estes en effect.

Celuy qui a dit le premier que viure honnestement estoit viure selon la Nature, ne l'a pas peut-estre le premier pensé: pour moy, ie croy que c'est vne de ces connoissances que les Logiciens disent estre de soy aussi esuidentes à nostre entendement, que les couleurs le sont à nos yeux. Tous les esprits en sont tellement d'accord, qu'il n'y en a pas vn qui ne louë l'Honnesteté en quelque sujet qu'elle se rencontre; & ce consentement si vniuersel ne peut venir que de la Nature vniuerselle espandue dans tous les particuliers. Aussi, quoy que les vicieux s'efforcent autant qu'ils peuuent d'estouffer en leur ame les loüables desirs que ceste Nature y a fait couler comme en toutes les autres, si est-ce que nous n'en auons pas encor veu vn seul d'une volonté si déprauée, qui ne se souciant pas d'estre Honneste homme ne se soit efforcé de le paroistre. Et certes il faudroit auoir despoüillé l'humanité mesme pour en auoir de l'auersion, & ie diray encore qu'il faudroit estre vn monstre, veu qu'il n'y a point d'espece d'animal où l'on ne

voye

voye quelque trait de ce que l'on appelle Hōneſte. Car les vns ont de la p eté pour leurs parens, les autres de la charité pour leurs petits, ceux-cy ſont reconnoiſſans des biens qu'on leur fait, la prudence reſult en pluſieurs, quelques-vns ont non ſeulement de la vaillance, mais encor de la generoſité, d'autres obſervent la juſtice: & quoy qu'on puiſſe dire qu'ils ne ſont point tout cela par choix & deliberation, mais par vn inſtinct neceſſaire, du moins ne ſçauroit-on nier que la Nature ait empreint la forme entiere de l'Honnette au genre des animaux déraiſonnables, dont chaque eſpece à ſon honnetteé particulière. Or quand tous les Sages nous aſſeurent que l'homme eſt vn recueil des vertus & des eminences de toutes les autres creatures, ils nous ſont bien connoiſtre que ceſte Nature immenſe ſ'eſt reſtreinte dedans vn chacun de nous, & y a ramafſé tout ce qu'elle auoit diſtribué d'honnette dās le reſte des animaux. Mais il faut confeſſer, Timandre, qu'en cét âge où nous ſommes, les vraies parties en ſont bien mutilées, & qu'on y en a ſuppoſé tant d'autres, que ce corps-là ne ſe remuë plus que ſur les pieces eſtrangeres. Toutesfois

il n'y a point d'homme de bon sens qui ne juge qu'entre ces supposées il y en a beaucoup de nécessaires, & sans lesquelles l'ordre mesme que la Nature veut estre gardé parmy les hommes, seroit subiect à beaucoup de violence. Car representez-vous vn peu ce que ie vous ay dit autresfois, que pour remarquer la difference d'entre vne nature pure & celle qui est adulteree, il faudroit que deux ou trois hommes eussent esté nourris en vn lieu escarté de l'habitation de tous les autres, où neantmoins rien de ce qui est contenu dans la region celeste, & dans l'eslementaire ne leur fust caché, mais aussi qu'ils n'eussent point d'autre connoissance que celle de la Physique. Croyez-vous pas que leurs mœurs seroient celles-là mesmes de l'Innocence, & vn seul caractere de la Loy que la propre main de Nature a graué dedans leur ame en pourroit-il estre effacé? Si quelqu'un leur venoit dire, Vous n'estes pas les seuls habitans de ce monde icy, il y a vn nombre presque infiny d'autres hommes qui vous ressemblent, mais ceste communauté de toutes choses qui est parmy vous ne se void point entre eux, & l'am-



bition de quelques vns y a imposé la feruitude à tous autres. Ils ont diuisé la terre en telle sorte que ceux-cy en ont beaucoup, & ceux-là n'en ont point du tout. Ils adorent vn Idole inuisible qu'ils appellent l'Honneur, & quoy qu'on ne sçache pas ce que c'est, ils ont soin d'élever de fortes & hautes murailles, & de creuser des fossés larges & profonds, afin de le conseruer la dedans, avec des armes qu'ils ont exquisement forgées pour tuer les hommes, & il y en a qui ne craignent point de hazarder leur vie pour leur emporter cét Honneur. Cét or que vous voyez deuant vos pieds n'est pas recherché par eux avec moins d'ardeur, plusieurs mesme commettent des meurtres abominables pour le raurir à ceux qui en ont. Ils soumettent leur liberté à de certaines loix qu'ils ne sçauroient enfreindre sans encourir quelque peine, ils se sont prescrits de l'ordre en leurs actions, de la regle en leurs gestes, de la bien-seance en leurs habillemens & iusqu'à leurs demarches elles sont ceremonieuses. A vostre aduis, en oyant ce discours, iugeroient-ils que ce seroient des hommes comme eux qui feroient tou-

tes ces choses? Certainement ils auroient de la peine à le croire, & neantmoins on leur persuaderoit peu à peu que tout n'éseroit pas à rejeter. Quand on leur feroit considerer que la volonté des hommes estant libre, se porte aussi aisément au mal qu'au bien, ils conceuroient incontinent qu'il y a de l'apparence que quelques-vns d'entre-eux se pourroient bien estre éloignés des droites intentions de la Nature, & que d'autres se cōformans à leur exemple auroient pû faire naistre des coustumes vicieuses. De là ils viendroient à cōnoistre que l'institution des Loix a esté fondée sur la necessité de contenir chacun en son deuoir, & mesmement, que l'inegalité qu'on void au partage des biës que la Nature a laissé en commun, non-obstant qu'elle ait esté introduite iniustement, se maintient avec Iustice. Ils accorderoient en suite qu'il est à propos de deferer beaucoup à la bien-seance: & ils ne nieroiient point que l'Honnesteté dans la vie sociale, ne doive auoir vne plus grande estenduë qu'en la solitaire. Puis apres ils iugeroient bien que tout cela ne contreuendroit en aucune façon aux desirs de la Nature, considerans qu'el-

se a donné la Raison aux hommes pour vn frein de leurs appetits, & de peur qu'ils s'emportassent dans les precipices, qui sont au delà de l'enceinte qu'elle a iugé contenir assez d'espace pour leurs plaisirs necessaires. A la fin mesme ils ne douteroient plus que si on les eust laissé sans restreindre leur puissance de quelques bornes, les plus forts n'auroient point craint de violéter les plus foibles, se soucians fort peu si leurs plaisirs seroient au dommage de tous les autres, & qu'ainsi la liberté commune auroit esté contrainte de ceder aux efforts d'un petit nombre de meschans. Car en effet, que Brutus soit sans ressentiment dans Rome, les Tarquins outrageront-ils pas la pudicité de toutes les honnestes femmes aussi bien que celle de Lucrece? Que Camillus n'asoupisse point les factions populaires, aura-t'il pas en vain esloigné de ses habitans le ioug des Gaulois, puis qu'il faudra le receuoir de Manlius? Que Cicéron n'arme point les Loix contre Catilina: Ceste Republique qui commandoit aux Roys de la terre, seruira-t'elle pas au plus scelerat de tous les hommes? Verra-t'on en fin autre chose que du desordre dans

*Tite-Live  
liv. I. Decade I.*

*Plutarque  
en la vie  
de Camille.*

*Sallust. de  
la guerre  
de Catilina*

le monde, si les mauvais esprits n'y sont retenus par quelques brides; puisque pour iouir de toutes les delices que leur fantasie se proposera, ils ne feront point de scrupule comme j'ay dit, de ruiner les contentemens de leurs semblables, ny de rompre tous les sacrés liens de la societé publique? Vous voyez donc quelle difference il faut faire d'un homme entant qu'homme, & de luy-mesme entant que né pour viure dans la compagnie de ses semblables: & vous connoissez déjà que selon ceste derniere consideration, beaucoup de choses luy sont necessaires, dont il n'auroit pas besoin s'il luy falloit tousiours demeurer dans la solitude. Car en celle-cy nous n'auons a mesurer nos actions qu'à nostre bien particulier; la où pour mener vne vie ciuile, nous sommes obligés de les reduire aux regles de l'vtilité generale, iusqu'à nous priuier quelquefois de certains biens, & nous causer aussi des maux, sans que l'on puisse dire que nous nous soyons oubliés de la recommandation que la Nature nous a fait de nous mesmes. Au contraire ayant voulu que les parties fussent pour le tout, & non pas le tout pour les par-

ties , elles nous a enjoint expressement de nous défaire d'un membre lors qu'il peut causer la perte de tout le corps. Et non seulement elle nous a obligé d'en détourner le mal : mais encor d'en accroître le bien par tous les moyens honorables dont nostre esprit se peut aduifer.

Ce fut aussi pour ces considerations-là que le Roy Codrus alla au deuant de la mort, lors qu'il apprit de l'oracle que par ce moyen les Atheniens ses subiets remporteroient la Victoire sur leurs ennemis : & tout de mesme Decius se déuoia

quand les Romains combattirent contre les Latins , pour donner par sa perte volontaire le salut à sa patrie. La tendresse paternelle crioit vn iour apres Manlius

Torquatus, qu'il pardonnast à son fils qui venoit de donner bataille contre son

commandement, & la victoire qu'il auoit gagnée nel'en coniueroit pas moins: mais ces desirs au bien public ne peurent consentir que l'autorité d'un general d'Armée fust violée impunement , & que le desordre entraist en son camp par vne si notable bresche faite à la discipline militaire. C'estoit pourtant vne chose bien fascheuse , de se priver de la sorte d'un

*Iustin li. 2.*

*Valere le  
Grand l. 5.  
cap. 6.*

*Tite-Live  
liure 4.  
Decad. 1.*

Valezele  
Grand li-  
vre 6. c. 5.
 fils genereux : mais quoy , n'estoit-ce pas  
 la mesme consideration qui auoit poulsé  
 Charondas à se donner la mort , lors que  
 retournant de la campagne il entra sans y  
 penser au conseil , ayant son espée au co-  
 sté ? Il l'auoit defendu auparauant sur pei-  
 ne de la teste , & alors il voulut signer ce-  
 ste loy de son propre sang.

Mais vous me demandez icy Timan-  
 dre , si l'Honnesteté s'est iamais fait voir à  
 quelqu'un qui en eust peu représenter l'i-  
 mage aux autres , à cause que par les rai-  
 sons que ie viens de rapporter, on ne peut  
 rien inferer , sinon que la Nature nous en  
 a fait connoistre quelque ombre, sans au-  
 cune distinction de parties. Et c'est vne  
 chose certaine ( me dites-vous ) qu'elle  
 estoit desia reconnuë chez les peuples où  
 ces belles actions que nous auons remar-  
 quées en passant se sont faites; mais de  
 grace qui leur en auoit donné la connois-  
 sance ? Vne des plus fortes raisons qu'a-  
 uoient les Pyrrhoniens pour douter qu'il  
 y eust quelque chose d'honneste estoit  
 que les vns establissoient l'honnesteté en  
 vne chose & les autres en celle qui luy  
 estoit contraire , & preuenus d'erreur , ou  
*par la force des loix & des costumes , ou par*

*de fabuleuses persuasions, ou par des conuen-  
tions artificielles, ou par des inductions dont  
les Philosophes anticipoient leur croyance.*

Diogene  
Laertien  
en la vie  
de Pyr-  
rhone.

Ainsi disoient-ils, les Perses peuuent sans  
deroger à l'honnesteté connoistre leurs  
propres filles, ce qui est detestable chez les  
Grecs : qui n'approuuent pas mesmes la  
coustume des Massagetes en la commu-  
nauté de leurs femmes : & qui punissent  
les voleurs au contraire des Ciliciens,  
chez qui le brigandage est vn mestier or-  
dinaire. *Si tu ne veux pas t'opiniastrer de  
combattre contre les Dieux, escriuoit Xerxes  
à Leonidas, & si tute veux ioindre à mes  
troupes, ie te feray Roy de toute la Grece :*

Plutarque  
aux dicts  
nobles  
des Lace-  
demoniens.

A quoy Leonidas fit ceste responce: *Si tu con-  
noissois ce qui est Honneste en la vie tu t'ab-  
stiendrois de conuoiter ce qui appartient à au-  
truy : & pour moy, ie prefereray tousiours  
l'honneur de mourir pour ma nation, à celui  
d'en estre le Monarque absolu.*

Voila donc la question que vous me  
faites, & qu'à vous dire le vray ie ne trou-  
ue pas déraisonnable : car puisque l'Hon-  
nesteté est vne beauté spirituelle, nous  
auons besoin de certaines marques pour  
la reconnoistre, & pour n'y estre pas  
trompés. Neantmoins c'est vne chose

asseuree que la Nature par le moyen de la Raison nous peut amener facilement à ceste reconnoissance : & si les Pyrrhoniens y eussent seulement pensé , ils se fussent bien apperceuz qu'il y a des choses bonnes, & d'autres qui sont mauvaises , & ne les eussent iamais estimees generalement indifferentes. Mais ce sont des ennemis difficiles à ioindre , à cause qu'on ne peut où les trouver : ils doutent de tout , & afin de ne rien asseurer ; ils ne veulent pas mesme donner assurance de leurs doutes. C'est pourquoy ie ne me sçaurois arrester à eux , puis qu'ils n'attendent personne de pied ferme , & qu'à la maniere des Parthes ils ne combattent qu'en fuyant : mais afin de vous satisfaire, ie me seruiray de la resolution que Seneque a donné dessus vostre mesme demande. Il pose pour fondement ce que les Stoïques disoient, qu'entre ce qui est Bon, & ce qui est Honneste , on ne sçauroit mettre aucune difference, d'où il inferes que ny les richesses , ny la Noblesse, ny la force ne doiuent point estre placees au rang des choses Honnestes , puis qu'on les peut employer à des vsages pernicious. Ciceron l'auoit soustenu deuant

*En l'Epi-  
stre 120.*



deuant luy , par l'exemple de ce Philoſophe lequel ſortant tout nud de ſa ville ſaccagée , ſe vantoit d'auoir tout ſon bien franc du pillage des ennemis : & il l'auoit auſſi confirmé par les plus celebres actions des notables hommes de ſa ville , auſquelles ils ne s'eſtoient point portés ſur l'eſperance d'acquérir des richesses , de paruenir à de hautes charches, ou de ſe procurer des plaiſirs particuliers , mais ſeulement par le contentement qu'ils trouuoient à s'acquiter du deuoir d'un Honneſte homme. Doncques , ce dit Seneque par la remarque des actions éclatantes , & par les frequentes conferences qu'on en a fait , l'entendement humain eſt paruenu à la connoiſſance de ce qui eſt bon & honneſte. Car de meſme que par la ſanté & force du corps nous recueillons qu'il y a quelque ſanté & vigueur de l'ame , auſſi par de certains traits d'Honneſteté qui ont attiré l'admiration d'un chacun , on a creu qu'il y en auoit vne image toute entiere qui deuoit eſtre belle & admirable, ce que ie deſire ( à l'imitation de Seneque ) vous faire toucher au doigt , par un exemple qui ne vous deſplaira pas. Les Romains

Plutarque  
en la vie  
de Pyr-  
rhus.

ayans enuoyé Fabricius en Ambassade vers Pyrrhus, comme ce Roy sceut que c'estoit vn homme pauvre, il s'imagina le pouuoir corrompre par des presens, si bien qu'apres luy auoir fait des caresses extraordinaires en particulier, il luy offrit vne grande somme d'or, feignant que c'estoit pour arres de l'amitié qu'il desiroit contracter avecques luy. Mais n'y ayant gaigné qu'un refus, il commanda le lendemain à ses gens, pource que Fabricius n'auoit iamais veu d'Elephant, d'amener le plus grand des siens derriere la tapisserie lors qu'ils diuiseroient ensemble. Il croyoit l'espouuenter par ce moyen là : mais la tapisserie ayant esté tirée à vn signal, & l'elephant qui auoit sa trompe sur la teste de Fabricius ayāt ietté vn cry tres-horrible, Fabricius n'en parut aucunement effrayé. Au contraire, se tournant tout doucement vers Pyrrhus, & en se souriant, *Sire*, luy dit-il, *ny vostre or ne m'estonna point hier, ny vostre Elephant auourd'huy*. Certainement il n'y a personne qui n'admire en Fabricius, le mespris qu'il fit de l'amitié d'un braue Roy, & de ses richesses, pour conseruer les apparences mesmes de la fidelité qu'il

deuoit à son pays , & qui n'estime sa fermeté de courage au rencontre d'un accident impreueu : & quand ie vous feray souuenir de pareilles actions, soit de luy, soit de ceux qui lui ont ressemblé, ie m'attends bien que vous les estimerez si fort que vous desireriez les auoir faites vous mesme. C'est donc ainsi que par le rapport de plusieurs traits d'Honnesteté on est venu peu à peu à la reconnoistre toute entiere; & elle mesme n'auoit pas esté accomplie tout d'un coup, pource qu'estant vne chose exquise , elle auoit besoin du trauail de beaucoup de personnes. Les actions des premiers hommes en ont esté les crayonnemens , ceux d'apres y ont couché les couleurs , & en fin il en est venu d'autres qui y ont adiousté ce hardy relief , & ces adoucissements qui sont l'ame des portraits , & qui les rendent agreables. Ainsi que ie vous l'ay desia dit, on en trouue l'image dans les vies des personnages illustres , & dans les œuvres des excellens esprits du passé ; prenons donc langue d'eux Timandre , pour le dessein que nous auons premedité , & tiron-en ce qui est necessaire pour donner la vie à un Honneste homme.

Diogene  
Laërtien  
en sa vie.

Platon, qui a le premier de tous défini la Nature de l'Honnesteté luy assigne pour parties *ce qui est raisonnable, loüable, utile, bien seant & conuenable*. C'est tout ce qu'il a creu que la Nature approuuoit, & à quoy ne repugneroient point ceux qui sont tenus de sain iugement, & d'une ame non preoccupée. En effet ceux qui sont venus depuis luy peuuent auoir changé ses paroles, mais ils n'en ont pas alteré le sens, Cicéron mesme ne nous enseigne rien de plus, quoy que pour la bien reconnoistre il soit allé iusqu'à son origine, qu'il dit estre derinée de quatre sources. La premiere à son rapport, est la connoissance de la verité, à laquelle nous incite la Nature, qui hait l'erreur & l'ignorance, l'autre est la conseruation de la société des hommes, d'où procede la iustice commune, la troisiéme, ceste force d'esprit qui resiste à toute sorte d'injures, & la derniere, cét ornement de la vie qu'on appelle Temperance, laquelle estât accompagnée de la Pudeur & de la Modestie, sçait ordonner avec tant d'adresse & de bien-seance toutes les actions des hommes, que c'est d'ordinaire par son moyen que l'on découure les hōnestes gens.

Au liure  
des devoirs

Mais pour entrer dans vn denombrement plus particulier de ce que l'on appelle Honneſte, il me ſemble qu'il eſt bon d'imiter les Geographies en la deſcriptiõ qu'ils font de leurs chartes vniuerſelles. Car pour y representer exactement toutes les villes du monde, ils les diuiſent premierement d'un coſté en cinq Zones, & là dedans ils marquent les climats & les paralleles, puis ils tracent de l'autre coſté leurs Meridiens, & par apres ils décriuent les grands continens, les mers, les riuages, les iſles, les riuieres, les regions, & en fin ils placent les villes ſelon leurs longitude & latitude obſeruees par les voyageurs. Ainſi, diſ-je, il eſt à propos de diuiſer premierement la vie des hommes en ſes diuerſes eſpeces, & apres en auoir veu les plus conſiderables differences, il faudra porter noſtre conſideration iuſqu'aux choſes les plus particulieres, pour y marquer celles que les Sages ont de tout temps eſtimé conuenables à la vie d'un honneſte homme.

Il n'eſt point croyable, Timandre, que les premiers Poëtes n'ayent eu vn autre deſſein que d'entretenir les hommes de ſotiſes : Leurs fables ſont toutes ſerieu-

ses au dedans , & l'ancienne Poësie n'est qu'une mystérieuse couverture des secrets de la Philosophie Morale. Entre leurs contes il n'y en a point de si notable que celui du Jugement de Paris, & pour le sujet qui le causa, & pour tout ce qui s'en est ensuiuy; aussi est-ce un tableau de la condition de tous les hommes, veu qu'à chacune des trois Deesses qui debattoient de leur beauté, se rapporte un des genres de la vie. Quand l'on considerera que Junon est la sœur & la femme de Jupiter le souverain arbitre de toutes choses, on ne doutera point qu'elle ne nous represente la vie Contemplative: & Minerve, quoy que sortie du cerveau du même Dieu, c'est à dire sa pensée, ne laisse pas de nous figurer la vie Active, puis qu'il fallut que Vulcan, qui est le travail, facilitast sa naissance. Elle est appelée Deesse de la prudence, laquelle Vertu ne consiste point en une speculation inutile: c'est pourquoy elle vint au monde avec des armes, c'est à dire appareillée à l'action, ainsi que la Chouette & le Dragon qui luy ont esté attribuees le demonstrent encore, estant nécessaire qu'un homme pour estre prudent soit accompagné de

vigi-

vigilance & de clair-voyance. Ceste  
 consideration fait dire à vn autheur La-<sup>Martian</sup>  
 tin, que ceste Deesse n'estoit point née <sup>en l'Hym-</sup>  
 d'une femme, d'autant que le sexe des <sup>ne de Pale</sup>  
 femmes est incapable de Prudence & de-  
 stitué de iugement : mais laissons-le en  
 colere contre les Dames, & tournons vn  
 peu nostre veuë dessus Venus. Tous ces  
 attraits dont elle esclate, ayāt sceu mesler  
 industrieusement l'artifice à ses graces  
 naturelles, flaterent si bien les sens de Pa-  
 ris, qu'il prefera sa beauté à celle des deux  
 autres Deesses. Ce fut le iugement qu'il  
 en fit, dont Iupiter s'estoit excusé, afin  
 qu'on ne creust point que par le choix  
 de quelqu'un de ces genres de vie, & par  
 le rebut des deux autres, il eust voulu  
 monstrier aux hommes que celui-là seul  
 deuoit estre embrassé. Car bien que leur  
 liberté d'en eslire vn eux-mesmes n'eust  
 pas esté empeschée, si est-ce qu'elle eust  
 esté bien fort esbranlée, par la puissante  
 consideration d'un exemple de si grand  
 poids. Voila donc les trois manieres de  
 viure à quoy se peuuent rapporter toutes  
 les autres où chacun des hommes s'appli-  
 que: & ie ne pense pas que celui qui aspi-  
 re à se faire Honneste homme, demeure

long-temps irresolu de celle qu'il se doit ordonner , pource qu'en effet il comprendra bien-tost qu'il les faudra suiure toutes. Il est question seulement de regler si bien son commerce avec elles, que celle qui est de plus grande consideration ne se puisse offencer des diuertissemens qu'on se donnera dans la conuersation de ses inferieures ; & il faut faire en sorte qu'elles se seruent , & secourent mutuellement , l'Action temperant l'austerité de la Contemplation , & la Volupté s'employant à effacer les rides de l'une, & à nettoier les sueurs de l'autre. Si j'auois à faire avec quelqu'un des Stoïques , il se picqueroit sans doute de ce discours : ie veux bien pourtant qu'ils sçachent que ie n'entends pas liurer la Vertu à la discretion de la Volupté, ny loger l'Honnesteté dedans vn corps remply de saletés & tout couuert de soüillures. Puisque le plaisir est vn don de Dieu , qui inspire à ses creatures des desirs de se ioindre à ce qui leur est conuenable , & fait couler en ceste liaison vn sentiment agreable , afin d'entretenir toutes choses dans cét utile desir , mon intention n'est point qu'on abuse de ceste grace. Je suis,



tout au contraire , de l'advis de Socrate , Xenophon  
au l. 4. des  
diſts de  
Socrates.  
 que la Temperance est la ſeule ouuriere  
 des Voluptez, & que celuy qui ſe ſoumet  
 à elles, au lieu de les ſoumettre à ſa raiſon  
 ne perd pas ſeulement la qualité d'Hon-  
 nette homme , mais encore celle d'hom-  
 me. Epicure meſme qui fut grand maïſtre  
 en la ſcience de la Volupté, n'a pas creu  
 qu'elle deuſt auoir la liberté de ſ'eſten-  
 dre où elle voudroit: *Mon opinion eſt* ( dit Seneque  
de la vie  
henſe  
cap. 12.  
 Seneque parlant de luy ) *que ſes enſeigne-  
 mens ſont ſeins, droits, & qu'avec cela tu les  
 trouueras ſeueres ſi tu les conſideres de près.  
 Car il reduit la volupté à peu de choſes , & luy  
 impoſe la meſme loy que nous preſcriuons à la  
 Vertu. Il luy commande d'obeyr à la Nature :*  
*Or ce qui ſuffit à la Nature n'eſt pas aſſez  
 pour la diſſolution. C'eſt pourquoy il auroit  
 dit immediatement deuant, Que la raiſon  
 pour laquelle il eſtimoit la loüage de la volupté  
 pérniciuſe, eſtoit que ſes honneſtes preceptes  
 demeuroient cachez , & que ce qui pouuoit  
 corrompre eſtoit à découuert, à quoy les ieu-  
 nes gens ſ'amuſoient , comme font plu-  
 ſieurs aujourd'huy , qui enueloppēt leurs  
 ordures dās le voile de la Philoſophie , &  
 ſe ſeruent de ſa robe pour aller à la deſ-  
 bauche. Quelques-vns auſſi ont tenu*

*Lett. de la  
fausse Sa-  
geſſe lin. 3.  
chap. 7.*

qu'Epicure auoit mis le ſouuerain bien en la Volupté de l'eſprit : & ceux qui aſſeurent qu'il ſ'eſtablit en celle du corps, diſent qu'il definit ce ſouuerain bien *une raſſe & conſtante habitude du corps*, ce qui ne conuient point aux voluptez qui l'éneruent. Mais ie penſe bien que l'on me dira que comme la douleur n'eſt point miſe au rang des choſes des-honneſtes, qu'ainſi la Volupté ne merite point celui des honorables: à quoy il me ſuffira de reſpondre qu'il ne s'enſuit pas qu'elle ne doiuë eſtre recherchée des honneſtes gens, de meſme qu'on ſe trauaille bien pour la ſanté qui n'y doit eſtre non plus rangée. Et avec cela, Timandre, ſouuenez-vous que Platon accompagne l'Honneſteté, de ce qui eſt vtile, & ieſpere vous faire voir vn iour que la Volupté peut beaucoup ſeruir à l'homme, & qu'eſtant bien réglée elle ne luy ſçauroit eſtre nuisible.

*Auluſſelle  
liure 9.  
chap. 5.*

D'ailleurs, ie vous diray que m'eſtant arreſté pluſieurs fois à ceſte maniere de parler, dont l'on ſe ſert pour exprimer la grandeur des actions de quelqu'un, *il s'eſt ſurmonté ſoy-meſme*, ie n'y ay trouué rien au delà de la croyance qu'il faut auoir

de la possibilité des hommes : & vous ferez ie m'en assure le mesme iugement , si vous confiderez bien que nous sommes composez de deux parties dont l'une est toute celeste & incorruptible , & l'autre corporelle , déraisonnable , & l'origine d'un nombre infiny de passions , Car comme ceux qui logent tous leurs soins dans leurs entrailles , & ne les veulent pas éloigner d'autour de leurs sens , se mettent par ce moyen bien au dessous de la condition des hommes : l'on peut dire aussi que ceux qui hayssent si asprement leurs corps qu'ils en veulent sans cesse tenir leur ame détachée & occupée après des objets spirituels , sont plus qu'hommes. C'est donc à eux qu'est due ceste loüange , *s'ils se sont surmontés eux-mesmes.*

Or Timandre mon dessein n'est point de separer ces deux pieces que la Nature a estraintes d'un si fort lien , ny de mettre l'une tout à fait en oubly , pour n'avoir égard qu'aux interets de l'autre : ainsi que Solon interrogé s'il auoit donné aux Atheniens les meilleures loix dont il se feroit aduisé , respondit qu'*Ouy de celles qu'ils eussent voulu recevoir* , ainsi ne vou-

*Plutarque  
en sa vie.*

*Cicéron, à  
Atticus.*

drois-je pas proposer des regles de l'Honnesteté, qui ne peuvent estre obseruées par tous les hommes. Le second Caton auoit les sentimens bons, mais il nuisoit quelquefois à l'Estat parlant dans la lie de Romulus ( ce disoit Cicéron ) comme s'il eust vescu en vne Republique de Plaion : puisque i'ay à faire à ceux qui ont vn corps aussi bien qu'une ame, ie croy deuoir reduire mes preceptes à vne forme qui puisse estre admise de tous les deux. Je sçay bien que la seuerité de Zenon aura la dessus beaucoup de peine à retenir sa censure : mais a-t'il eu raison de vouloir oster au corps ce que la Nature luy a donné ? Il aura s'il veut des loüanges de moy, pourueu qu'il se soit rendu ( comme il s'y estudioit ) insensible aux aiguillons de toute sorte de conuoitises, inébranlable aux violēs transports des ioyes promptes & demesurées, assez resolu pour ne s'épouuanter d'aucune fraveur, & pour ne froncer pas seulement le sourcil deuant tous les douloureux supplices dont les tyrans se faisoient craindre : si est-ce qu'ayant aduancé ses iours après vne cheute, & par-auanture pour mettre fin à sa douleur, il ne me donne pas

*Diogene  
Laertien  
en la vie  
de Zenon.*

vn petit sujet de douter s'il luy est point aduenu comme à Pyrrhon. Car celuy-cy Le mesme  
en celle de  
Pyrrhon. ayant tousiours professé vne indifferance de toutes choses, ne voulant donner aucune croyance à ses sentimens, comme il se fut émeu sur la menace d'un chien qui le vouloit mordre, il confessa *qu'il y auoit tousiours de l'homme*. L'on ne me sçauroit persuader qu'il n'y ait plus d'arrogance que de Sagesse à croire qu'un homme se puisse défaire de ces appetits qui sont nez avec luy, & avec lesquels il a si longuement fraternisé; ie ne sçay mesme si c'est point vn projet à peu près aussi ridicule que d'oster au feu sa legereté, & priuer les pierres de l'inclination qu'elles ont deuers le centre de la terre. Parlez à nos Medecins : Du cœur humain, & ils vous diront que c'est la source de la vie : Du foye, & ils vous monstrent que c'est le principal instrument de la faculté nutritiue, & la boutique du sang. De la vessie du fiel, & vous sçaurez aussi tost que c'est vn égouff nécessaire pour raseoir la bile iaune; que le foye en est échauffé, & preserué de pourriture, ayant encore plusieurs autres bons vsages. Et demandez - leur

l'office de la ratte , puis ils vous feront connoistre que receuant par plusieurs arteres la chaleur du cœur , elle cuit le sang grossier qu'elle enuoye par de certains rameaux aux parties voisines pour leur nourriture , & qu'elle attire à soy l'humeur melancholique pour l'espandre dās le ventricule , afin d'accroistre la puissance retētrice. De sorte que vous voyez bien la necessité de quelques-vnes de ces pieces , & l'vtilité des autres. Cependant il les faudroit auoir enleuées toutes du corps humain auant qu'il peust perdre le ressentiment de ses appetits. Car la ratte nous cause de la ioye , en ce qu'attirant à soy l'humeur melancholique , le sang qui en est purifié va legerement par les veines & les arteres , & monte iusqu'au cerueau , chatoüillant ces parties par la douce pointe de ses esprits vigoureux , le fiel nous picque de son ardeur , & nous excite à la colere , comme le monstroient bien ceux qui pour donner à entendre que le courroux doit estre banny du mariage ostoient le fiel des victimes qu'ils sacrifioient à Iunon la Nuptiale , le foye est le siege de la concupiscence : & le cœur , plus il est grand ,

*Plutarque  
des pre-  
ceptes du  
mariage.*

il loge d'autant plus de crainte. Ainsi doncques, ce seroit attenter à la vie de l'homme que de songer à abolir toutes ces passions qui tiennent si fort à son corps: & les Peripateticiens ont eu beaucoup meilleure grace, qui se sont cōtentez d'y apporter de la moderation. Toutesfois s'ils les auoient reputees vicieuses & qu'ils se fussent contentez d'en retrancher quelque chose; ils n'auroient pas bien dit à mon aduis, d'autant qu'un petit vice est tousiours vice: mais s'ils ont voulu dire que la Raison les dompteroit, les accoustumeroit à son frein, & se les rendroit mesmes vtils, cela est tres-sagement pensé. Et ie n'estime pas que Senèque ait blâmé iudicieusement Aristote qui disoit que de certaines passions seruoient d'armes à la Vertu, pourueu que l'on en sceust bien l'vsage: car il ne les faut pas estimer des vices, si ce n'est qu'elles ayent rompu le mors de la Raison, & soient eschappees de ses mains. Certes il n'est point à propos de les supprimer tout a fait, & i'ay opinion qu'un homme impassible n'a plus de semences pour faire germer la Vertu. Encore que ie sçache bien que de soy nostre partie sen-

*Senèque  
liure I. de  
la Colere.*

quelle est desordonnée, errante, & que les Poëtes, non sans quelque apparence de verité, ont dit que les passions estoient des Furies qui tourmentoient les hommes avec leurs foüets, l'ire les poussant à la vengeance, la conuoitise les faisant aspirer aux richesses, & la concupiscence les entraînant aux brutales voluptez : cela pourtant n'arriue iamais si la Raison n'est endormie. Et quand elle prend la peine de les arrester, elles n'ont plus de mouuement que pour luy rendre de l'o-beyssance. Ce sont des cheuaux, disoit Platon, qui tirent le chariot de l'Ame : mais leur course est viste ou lente, selon qu'il plaist à la Raison qui les conduit d'en laisser les resnes courtes ou longues. Or c'est à elle à connoistre son office, & en s'y entretenant les accoustumer à ses commandemens : afin que si d'auanture celuy des deux qui est vicieux se mettoit en fougue, elle n'eust pas si peu d'adresse, ou se trouuast si imbecile, qu'elle ne le sceust cōtenir dans sa carriere, ny arrester son impetuosité iusqu'à tant qu'elle iugeast à propos de s'en seruir. Mais si elle venoit à estouffer nos passions, elle se priueroit elle-mesme de sa fonction, elle

*Platon au  
Phedre.*



égaleroit nostre corps en insensibilité à  
 vne foughe, & elle rendroit nostre ame  
 sans aucun mouuement, à cause que les  
 passions en sont les nerfs. Et ce seroit  
 tout de mesme vn erreur aux Peripate-  
 ticiens d'asseurer que selon leur tension,  
 ou leur relaschement, elles sont louïables  
 ou blasfables: veu que c'est du principe  
 interieur de leur agitation qu'il faut de-  
 terminer si elles sont bonnes ou mauuai-  
 ses. Nostre Religion nous permet de  
 nous courroucer, en nous defendant de  
 pecher: & pour grande que soit la con-  
 cupiscence, moyennant qu'elle ne sorte  
 point de son legitime liêt elle est sans  
 vice (disoit vn des premiers Chrestiens)  
 comme aussi c'est vn tres-grand mal pour  
 petite qu'elle soit, si elle se iette dedans  
 vne couche estrangere. En de certai-  
 nes occasions la profusion ne passera  
 que pour liberalité: là où quelque espar-  
 gne dont l'on vse aux despenfes qu'on  
 fait aux choses deshonestes, l'on en  
 meritera tousiours le nom de prodigue.  
 Car ce sont les temps, les lieux, &  
 d'autres circonstances qui donnent à  
 nos actions l'empreinte de la bonté  
 ou de la malice: Dieu, selon le Sage en

*L'assance*  
*liu. 6. ha-*  
*pitre 16. du*  
*vray culte.*

son Ecclesiaste, ayant crée toutes choses, bonnes en leur saison. Et c'est pourquoy il estoit d'aduis : Qu'on se gouuernast en ses actions selon la diuersité des temps, estant loisible de se courroucer en des occasions, & necessaire de souffrir patiemment en d'autres : Qu'on pouuoit sans scrupule s'approcher ou s'eloigner des embrassemens d'une femme selon des considerations differentes : Que ce n'estoit point vne chose puerile de laisser quelquefois esuanouir son cœur à la ioye puis le resserrer à la tristesse ; En fin qu'il y auoit moyen de pratiquer toutes choses contraires sans que l'on peust accuser vn homme d'inconstance, ny d'auoir soumis en aucune maniere sa raison aux passions.

Mais puisque i'espere que nous traiterons beaucoup plus amplement ce sujet vne autrefois, il me suffit à present, Timandre, de vous auoir fait connoistre l'ordre que ie desirerois que nous gardassions aux entretiens de nos Promenades : A sçauoir qu'apres auoir parlé des connoissances necessaires à vn Honneste homme, nous ordonnions de ses occupations serieuses, & de ses plaisans diuer-

tiffemens, reglans de telle sorte le train de sa vie, qu'elle ne puisse estre terminée que par vn honorable trespas. Au defaut de meilleure compagnie, & de personnes dont les aduis nous pourroient seruir, ( car les ames se polissent ensemble, s'entreprestent des lumieres d'esprit, & s'échaufans par vne ialouse contention, s'émeuvent de leur assiette ordinaire, & s'éleuent au delà de leurs naturelles demeures, ) nous prendrons le conseil, & l'exemple de ceux que tous les siecles qui les ont fuiuis ont attesté auoir esté honnestes gens. Non que i'aye si mauuaise opinion de nostre aage, que ie ne sçache bien qu'il s'en trouueroit dont la seule description de leur vie seroit vn modele suffisant à ceux qui auroient le mesme dessein que vous. Mais pource que leur Vertu est encore sujette aux attaques de l'Enuie, qui pourroit offusquer la verité que l'on en voudroit faire paroistre, & que celle des anciens l'a surmôtée estant paruenue glorieuse iusqu'à nous, il faut que ce soit d'eux que nous empruntions nos exemples : & ie ne croy pas qu'ayans de si bons guides, nous ne puissions arriuer à ce but pour qui nous faisons tant de souhaits.

## II. PROMENADE.

*Des connoissances que l'Honneste homme doit  
auoir, & premierement de Dieu pour  
l'adorer, puis de soy-mesme.*

**I**L semble, Timandre, que les opinions communes & generales ne s'acquierent point, mais que nos esprits en ont esté imbus par vne secrette inspiration de la Nature : non il n'y a point d'apparence de dire que ce consentement si vniuersel se fasse par l'operation des sens particuliers; ils ne sont point si bien réglés & si uniformes, & il faut croire que c'est la Verité mesme qui s'y est insinüee. Or iamais on ne tomba mieux d'accord dessus aucun suiet que quand l'on parle de l'homme, & qu'on traite de son essence : recueillez separément les voix d'un chacun, vous assureriez qu'ils ont concerté ensemble pour dire que l'homme est un petit monde, & que tout ce qui est éparé en la vaste estenduë de l'Vniuers se trouue recueilluy dans son corps. Changez la proposition, & vous verrez que si

L'homme est vn petit vniuers, il faut bien aussi que l'vniuers soit vn grand homme: & certes dedans le parallele que plusieurs en ont fait, tout se rapporte si bien, que c'est la mesme chose que l'on remarque aux petits miroirs conuexes, où vn grand homme se void tout entier ramassé dedans l'estenduë d'un poulce. Cela toutes-fois ne se doit pas entendre de tout l'homme, mais seulement de ce qu'il peut auoir de corruptible & tiré de la matiere dont le monde a esté composé: pource qu'encor qu'il y eust vne ame esparse dedans l'Vniuers, celle de l'homme n'en auroit pas esté extraite. Virgile qui s'est pleu à exprimer la fonction de ceste ame vniuerselle, a dit que

*Le Ciel premierement, & la terre, & les mers,*

*La Lune, le Soleil, & tant d'astres diuers  
Sont nourris d'un esprit: & ceste masse espesse  
Loge un Entendement qui l'agite sans cesse,  
Se meslant dans son corps par des conduits secrets.*

Je ne pense pas neantmoins qu'on vou-  
lust rien inferer de ce discours qui est  
entierement fabuleux. Et quelques se-  
ctateurs de Platon ayans imputé à leur

*An liure  
6. de l'E-  
neide.*

*Plotin au  
liure 3. de  
l'Enneade  
4. ou sur  
les doutes  
de l'ame.*

maistre que nos ames se puisoient là dedans, ainsi qu'on feroit de l'eau en quelque reservoir, le plus sçauant de ses disciples l'a purgé de cét erreur par de fort belles raisons, qui font voir que la seule intention estoit de monstrier que l'Vniuers auoit vne ame. Car vous sçaurez que les anciens mettoient de la difference entre l'Ame, & l'Entendement, faisans quelquefois celle-là materielle, & celui-cy tousiours immateriel: comme en effect c'est ce que nous tenons spécialement de Dieu: ce qui est coulé de luy en nous, & ce qu'il n'a point donné ny à l'Vniuers, ny à aucune autre de ses parties. Donc puis que Dieu n'est pas vn corps, si nous auons quelque chose de semblable à luy, il faut bien que cela soit d'une nature spirituelle, tellement que c'est par nostre Entendement que nous sommes l'image de Dieu, & par luy, disoit le mesme disciple de Platon, nostre Nature est esleuée au dessus de toutes les autres creatures, estant mesme capable de nous donner sur la terre quelque goust de la felicité des Cieux. Je discapable, pource que Dieu nous a donné le pouuoir, & qu'il faut que nous cooperions pour en obtenir la iouissance,

*Plotin au  
liure de la  
Contem-  
plation, ou  
en l'En-  
neade 3.  
liure 8.*

fance : Nous auons eu beaucoup de graces par vne inſigne & ſpeciale faueur de ſa volenté, & nous les pouuons perdre par la déprauation de la noſtre. Car la matiere & la forme ne ſont pas ſi bien vnies aux ſubſtances que nous voyons, comme l'eſt noſtre Entendement avec la choſe qu'il entend quand il vaque à ſon operation : & nous le rendons celeſte ou terreſtre ſelon que nous le tournons deuers les objets de ces différentes natures. Eſcoutez-moy, ie vous ſupplie, & ie vous eſclairciray tout cecy par vne comparaifon familiere. Eſt-il pas vray, quãd vous voyez vn morceau de fer tout en feu, que vous dites pluſtoſt voila du feu que du fer? Car la choſe qui reçoit eſt faite pour la choſe receuë : & les ſens ne ſont veritablement tels, que quand ils ſentent. Par conſequent la choſe ſenſible les met en leur perfection, & c'eſt comme leur forme tant qu'elle eſt deſſus eux, puis qu'elle eſt cauſe qu'ils agiſſent. Maintenant, prenez la peine de conſiderer voſtre Entendement de la meſme façon, & vous connoiſſrez qu'il deuiet tel qu'eſt l'objet qu'il ſe repreſente. Car combien qu'il ne puiſſe pas eſtre

*Alexandre Aphrodisée en ses difficultez & solus os  
liv. I. c. 25.*

*Aristote au livre 3.  
de l' Ame  
chapitre 5.*

rendu materiel lors qu'il comprend les choses materielles, il peut neantmoins estre fait, & faire en soy toutes choses d'une maniere intelligible. Quand nostre ame desire connoistre, elle fait vn mouvement vers l'object dont elle veut prendre connoissance, l'attire à soy, l'embrasse, & le fait passer en elle-mesme. Or l'object & elle estans tous deux immatériels, il s'ensuit que ce meslange, ceste conjunction, ceste vnion, est bien plus estroite, & plus inthime ainsi que ie vous l'ay dit, que celle de la matiere & de la forme. Vous n'estes donc plus en doute comme ie pense, que lors qu'un homme conçoit en son esprit quelque mal, & y porte sa volonté, il n'efface la diuine ressemblance qu'il auoit, & ne la rende entierement défigurée : & certainement il perd alors la qualité d'homme, & il n'y a plus d'assortiment pour luy que parmy les bestes. Iugez maintenant par là combien il importe pour nostre bon-heur de ne proposer à nostre Esprit que des objets dignes de ses qualitez éminentes, & de quelle offence celuy-là se rend coupable, qui l'empeschant de s'esleuer sur les aîles de sa contemplation deuers les



## II. PROMENADE. 51

choses intellectuelles, le tient toujours collé à des sujets terrestres & remplis d'imperfection. Non, il n'y a point d'apparence que cet Entendement ayt esté fait plus prompt que le temps, en ce qu'en vn élanement de la pensée qui ne dure pas plus d'un instant, il va des choses passées par les presentes aux futures: Plus subtil que le vent, en ce que la solidité des Cieux ne l'empesche point de penetrer iusqu'à leurs plus sublimes estages, ny les orages de la mer de la percer iusqu'au plus creux de ses abysses, ny l'épaisseur de la terre de se glisser iusqu'à son centre: Et la puissance de se mettre ainsi au dessus & au dessous du monde, & de se faire plus grand que luy en le comprenant ne luy a point esté donnée, sans que son auteur se soit attendu qu'il s'en seruiſt. Quand il a rendu son ame capable de s'instruire de toutes choses, ce n'a pas esté en intention qu'il fist languir ceste capacité, & qu'elle demeurast inutile: & comme dit tres-bien vn grand personnage que j'appellerois volontiere Hon-

*S. Augustin  
fin liure  
8. de la Cité  
de Dieu,  
chap. 15.*

*Par vn effet de la Prouidence diuine de*

*meilleurs corps que les nostres ont esté donnez à plusieurs animaux, afin que cela en quoy nous les surpassons nous fust plus cher, & que nous tournassions nos soins à l'orner & à l'embellir plustost que le corps.*

Voila donc Timandre, comme tout ce qui est en nous, & autour de nous, appelle nostre Entendement à son deuoir : & ceux qui le laissent croupir dedans leur corps se montrent bien ingrats enuers Dieu, de negliger si fort ce beau simulacre de Dieu mesme. Toutefois, à cause qu'on peut estre Honneste homme à bien moins que de sçauoir toutes choses, ie ne voudrois pas obliger celuy qui s'efforceroit de le deuenir à s'enfoncer dedans les sciences : & sur tout ie le dispenserois bien ( pourueu neantmoins que sa condition ne l'y obligeast pas ) d'estudier à celles qui sont purement speculatiues. Mais il me semble aussi qu'il y en a quelques-vnes où il ne se doit point appliquer comme en passant, & qu'il ne doit pas seulement considerer ainsi que bien-seantes, & vtils, pource qu'elles luy sont mesmes tres-necessaires : de forte que ie reduirois les connoissances d'un Honneste homme à celle de Dieu pour

l'adorer , à celle de foy-mefme pour fe regler , à celle des autres pour bien viure avec eux , & à celles qui le peuvent habituer à la Prudence , afin de fe gouverner fagement en tous rencontres. Or c'eft là le fujet que nous nous devons propofer d'icy en auant pour rendre nos Promenades fructueufes : & avec cela il faut bien que nous monftrions à l'Honneste homme iufqu'où il luy eft permis de s'engager dedans l'eftude , afin , comme ie vous difois hier , que la Contemplation ne fe l'attache point fi fort , qu'elle le dérobe à la vie Actiue , & aux Voluptez innocentes & honneftes.

A mon aduis , vous ne vous attendez pas que ie commence mon discours que par le commencement ; c'eft à dire par la fuprême Diuinité , entant qu'elle peut tomber deffous nostre connoiffance : Puisque l'entendement nous a efté donné pour rechercher ce qui eft vray , & qu'il n'eft point en repos que quand il y eft arriué , nous ne luy fçaurions prefenter d'objet qui le fatisface d'auantage que celui qui eft la Verité mefme. Sa lumiere ( ainfi parle nostre foy ) fe mon-

estre à tout homme qui vient au monde,  
& nous apprenons de nostre Raison qu'il  
n'y a que ceux qui se veulent boucher les  
yeux de l'ame qui ne l'apperçoient pas:  
encor ne pense-je point qu'on en treuve  
qui se puissent former ces tenebres. Ma  
raison est que pour espais que fust le nua-  
ge d'erreur & d'ignorance volontaire  
qu'ils mettroient entr'eux & vne si gran-  
de clairté, elle se manifeste si vniuersel-  
lement qu'elle en auroit tout inconti-  
nent percé l'amas. Certes ny ceux qui  
disoient que

*Petrone  
Arbitr.*

*Les Dieux nous sont venus au monde par la  
crainte,*

*Ceux-là les ont forgez, d'ot l'ame fut atteinte,  
Du bruit que fait en l'air le tonnerre gron-  
dant.*

*Sextus  
Empirique  
contre les  
Mathem.  
liv. 8.*

Ny ce Theodore, ce Diagoras, ny ces  
autres Philosophes qui publioient que  
toutes choses estoient fortuites, & que  
pour maintenir la société des hommes  
les diuinites auoient esté politiquement  
controuuees, n'auoient point ceste opi-  
nion bien auant dans leur ame. Bion qui  
professoit comme eux l'Atheïsme, sceut  
bien s'en défaire sentant approcher la  
mort: non que ie l'en estime beaucoup.

*Diogene  
Laertien  
en sa vie.*

d'avantage, puis qu'il passa de la croyance des Dieux à la pratique de plusieurs superstitions ridicules.

Il n'est point donc necessaire Timandre, pour s'asseurer qu'il y a vn Dieu, de frequenter les escholes où l'on rapporte toutes les opinions qu'en ont eu les Sages : Vn enfant s'en peut instruire où vn Philosophe l'a appris. Cét Vniuers est le liure ou vne si belle doctrine est clairement expliquée : & nostre Entendement en peut estre le maistre & le disciple en mesme temps. Nous n'en sçaurions voir la structure que nous ne disions qu'un incomparable Architecte en est l'autheur : ceste immense estendue des voûtes celestes nous fait assez connoistre la grandeur des bras qui les ont assēblees : & quand nous prenons garde à la vistesse de leurs mouuemens, nous concluons aisément que la force de leur moteur ne se peut comprendre. Que si par ceste source inépuisable de clairté dōt les rayons ruissellent par tout, nous iugeons des richesses de celuy qui l'entretient à cause de l'abondance des biens qui en découlent : nous n'en connoissons pas moins la bonté par la vicissitude si cōstāte du iour & de la

nuiët, & par celle des diuerſes ſaiſons qui nous produiſent tantost vne chose, & puis vne autre. Car il a voulu par ceste varieté si agreable preuenir les dégouſts que nous euſſions pû auoir, si tousiours nous euſſions veu les meſmes choses. Laquelle Prouidence ne nous eſt pas moins apparente par toutes les autres pieces d'une si prodigieuſe machine, soit qu'on les conſidere ſeparément, ainſi que l'on feroit la terre au milieu de l'air ſans aucun appuy que de ſa propre peſanteur: ou qu'on les contemple engros rangées les vnes aupres des autres par vne tres-parfaite ſymmetrie, & attachees avec des chaînes si deliees qu'elles en ſont imperceptibles à nos ſens, & si fortes neantmoins que nous n'apprenons point qu'il s'en ſoit rompu vne ſeule iuſqu'à preſent ny que rien ſe ſoit iamais démembré de ceste liaiſon si eſtroite. Mais à quoy bon eleuer ſi haut nos penſees pour connoiſtre qu'il y a vn Dieu, puis qu'il n'y a ſi petite choſe au mōde qui ne l'atteſte, & de celles-là meſmes que nous voyōs autour de nous? Toutes les fleurs de ce parterre où ſon inuiſible pinceau a couché tant de viues couleurs ne le portent-elles pas

escrit dessus leurs feuilles : & n'est-ce pas  
ce que par vne longue trainée de sons si  
harmonieux & si differens , bien qu'ils  
fortent d'un mesme gosier , ces rossignols  
chantent d'une haleine si forte & si con-  
tinuë dessus les arbres de ce petit bois ?  
Ces deux ou trois abeilles qui succent  
dans le calice de ces fleurs l'humeur dont  
elles feront leur miel & leur cire le mon-  
strent encôr : & prenez la peine de les cõ-  
siderer ie vous en supplie. Voyez que  
leurs iambes sont delicates : & neâtmoins  
il faut de necessité qu'elles soient compo-  
sées de pieces qui fassent leur insertion  
les vnés dans les autres par leurs aboutis-  
semens , & qui soient attachees avec des li-  
gamens , puis qu'il y a des iointures. Re-  
gardez comme leurs pieds sont fendus , &  
armez d'acroches si aiguës qu'elles s'en  
tiennent à la glace d'un miroir , & mar-  
chent à mont aussi facilement que dessus  
la terre. Prenez garde à ce poignant ai-  
guillon qu'elles lancent , & comme il est  
creux afin d'attirer par sa concauité le  
sang dont elles sont si auides. Cõtenez  
la tiffure de leurs minces aislerons dont  
i'aduouë que le seul battement me ra-  
uit , n'ayant peu qu'à peine me persua-

der qu'une si grande force fust renfermée dans des mouches qui sont, ce semble, si fressles. Or ie ne vous veux rien dire ny de l'art qu'elles pratiquent dans leurs ruches en la construction de leurs loges, ny de la prudence qu'elles montrent à se charger de petites pierres lors que les vents sont violens, de peur d'en estre emportees, ny de leur industrie en plusieurs autres choses que les Naturalistes nous recitent d'elles. Je me contente de cecy pour vous faire voir que iusques aux plus petites creatures elles portent des marques expresses d'une Diuinité, & qu'on n'y trouue rien qu'on puisse dire auoir esté fait par une auengle & hazardeuse rencontre. Ouy, Timandre, toutes les choses animées publient hautement qu'elles sont l'ouurage d'un Dieu, qui les ayant faites par sa Puissance, les conserue par sa Sagesse : & les inanimées portent la mesme attestation dessus elles en gros caracteres.

Cependant, combien que toutes choses donnent des preuues si éuidentes qu'il y a un Dieu, si est-ce que nous ne sçaurions apprendre ce qu'il est par aucune de ces choses. Il est bien en elles toutes,



mais il n'est aucune d'elles, ny ce qu'elles sont toutes: & vous déclareriez mieux ce qu'il est en disant, Il n'est rien de toutes ces choses, que si vous disiez, Il est toutes ces choses ensemble. Car il estoit deuant elles, *Il a dit, & elles ont esté faites* & auparauant que de créer l'Vniuers, il l'auoit dedans son sein d'une maniere sans comparaison plus excellente. Tellement qu'à ce que disent que les Platoniciens, en le produisant exterieurement, ou il ne s'osta rien du dedans, ou luy-mesme s'estendit au dehors: d'où nous pouuons connoistre que luy seul à son estre de soy-mesme, & que les autres choses le tiennent de luy en hommage. C'est pour cela qu'il ne se donna point d'autre nom que CELVY QVI EST, quand il prit autresfois la forme du feu, & la voix du tonnerre pour paroistre, & pour parler: & celuy qui ne s'en contenteroit point ne sçauroit s'en imaginer vn autre. Car ce sont les choses qui définissent que l'on nomme: mais ce qui est indefiny ne se peut nommer. Or il est indefiny s'il est infiny, & il l'est sans doute, puisque contenant en soy toute l'estenduë de l'Estre, il est infiniment au de-là,

ce qu'un ancien voulant donner à entendre, il disoit, Que Dieu estoit vn cercle dont le centré estoit par tout, & qu'on ne sçauroit où trouuer sa circonference. Que s'il est ineffable ainsi que nous l'auons reconnu, on ne sçauroit non plus le représenter par quelque forme que ce soit : il est vray que nous pouuõs bien nous vanter qu'il est par tout dedans nous, mais il y demeure pour nous faire sentir, & non pas afin d'y estre senty ce qu'il est. S'il se pouuoit faire que les animaux imaginaissent vne forme en Dieu, il est croyable que chaque espece luy attribuerait sa propre forme : or l'homme connoist bien qu'il ne doit pas faire la mesme chose.

S. Augu-  
stin sur le  
Pseaume  
110.

*Car Dieu est tout & il puis qu'il void tout; il est tout main puis qu'il fait tout; il est tout pied puis qu'il est par tout;* maintenant comment dedans ceste confusion feriez-vous vne distinction de parties? Vous voyez donc bien Timandre, que les saints escrits ne luy attribuent ou des parties, ou des passions humaines, qu'afin d'exprimer par des choses corporelles & visibles, les effets de sa spirituelle & inuisible puissance: & que nous ne sçaurions former vne seule pensée qui ayt quelque

ressemblance à ce qu'il est, son Entendement seul estant capable de concevoir l'infinité de son Essence. On dit que le Sculpteur Phidias ayant à faire la statue de Jupiter Olympien voulut qu'il fust assis, & d'une hauteur si disproportionnée à celle du Temple, que s'il eust esté debout la voûte s'en fust trouvée de beaucoup trop basse. De mesme, nous pouvons dire que Dieu se vient rendre dedans nos ames qui sont ses temples, afin d'estre present aux mysteres qu'il y veut estre celebrés; mais nous nous trompôs si nous croyons l'y pouvoir contenir en toute son estendue. Il faut bien qu'il se raccourcisse pour y loger; & en vain nous efforcerions nous d'élargir nos pensees, puis qu'elles ne scauroient comprendre qu'une petite parcelle de son immensité; si mesmes on peut concevoir des parcelles en ce qui est indivisible. C'est pourquoy j'ay peur que vous m'accusiez de temerité, d'avoir ainsi d'une main profane voulu toucher à des mysteres qu'il faut honorer en sincérité & pureté de cœur, & puis qu'on n'en doit approcher qu'avec une sainte horreur, & un espouvantement sacré, de ne les avoir

pas laissez dedans les enueloppes de leur silence: Et à dire le vray, si ie n'eusse voulu vous amener par ce discours à l'admiration de la Nature Diuine, & de l'admiration à son adoration, ie n'eusse pas d'un œil si curieux regardé le Sanctuaire du Seigneur. Mais la haine que j'ay pour de certains esprits qui sont l'égoust de tous les vices du siecle, & qui mettent pour la premiere qualité d'un Honneste homme le mespris de la Religion, m'a fait vous en decourir les fondemens. Quoy que ie n'en aye point encores veu vn seul d'entr'eux qui eust la moindre trempe des bonnes connoissances, si est-ce qu'enflez d'une vaine presumption, ils pensent acquerir par ce moyen l'estime d'estre peu susceptibles d'opinions ridicules, & d'auoir vn esprit extrêmement fort. Quand à moy, ie n'y voy point d'autre force que ceste dureté que nos saincts escrits disent que Dieu mit au cœur de Pharaon. Je sçay bien que cet exemple n'est qu'une fable pour eux: mais aussi l'amour de leur opinion n'est pour moy qu'une folie. Toutesfois, voyons vn peu à quoy la raison se portera plustost, ou à appuyer la foiblesse dont ils repren-

nent nostre ame en la croyance d'un culte necessaire envers Dieu ; ou a instruire ceste force qu'ils affectent qu'on leur attribue à cause de l'incredulité qu'ils professent.

Qu'en ceste matiere si esloignée de nos sens ; ce mot de *Raison* ne vous fasse pas naistre aucun scrupule en l'esprit Timandre : car ie suis authorisé du plus sçauant de tous les Chrestiens qui parle de la Religion comme de *notre deuoir raisonnable* *S. Paul*  
*enuers Dieu*. La reuelation de ses mysteres *aux Ro-*  
 n'a esté en effect qu'une illumination de *main, ch.*  
 l'Entendement humain : & la Raison qui *12.*  
 n'apperceuoit auparauant que de faux objects , ou des ombres , a depuis ce temps-là apprehendé la Verité , & se l'est appliquée comme vn seau qu'on imprimeroit dessus de la cire. Cela pourtant ne se peut dire que de la Religion Chrestienne qui est vn singulier present de Dieu : mais ayant à contester avec des esprits qui ferment les yeux à ceste lumiere , il faut rechercher par quel instinct de la Nature, ou par quelle force de la Raison, la Religion à parler generalement a esté receuë dedans le monde.

Ie ne pense point que quelqu'un vou-

Iustnier qu'on doive rendre à vn chacun les choses qui luy appartiennent : & puisque ceste Verité est receüe de tout le monde , ce sera Timandre , le fondement sur lequel i'establiray la necessité d'vn culte & d'une diuine adoration. Et pource que les Platoniciens ont mieux que tous les autres Philosophes trauaillé pour l'erection des temples & des autels: ie vous veux dire de quelle sorte ils en ont maintenu l'honneur , la gloire , & comme à l'encontre des Athees ils en ont entrepris la defense. C'est des Elements que nous auõs en nos corps, disent-ils , nos complexions & nos passions s'y sont glissées d'ailleurs , & quant à nostre ame qui est l'image de nostre Pere souuerain , nous la tenons immediatement de luy , & sans le ministere d'autre puissance que de la sienne. C'est doncques à luy-mesme qu'il est necessaire que nous la rendions , afin de ne nous monstrier pas rebelles à la Iustice generale. Or l'acquit de ceste obligation est ce qu'on appelle Saincteté , laquelle est precedée de la Pieté , & suiuite de la Religion, de maniere que par la Pieté on connoist Dieu pour son autheur , par la Sain-

*Platon au  
Gorgias  
& en l'Eutyphron, &  
Marfile  
Ficin en  
l'argument  
de ce der-  
nier.*

Saincteté on se rend à luy comme estant sa créature , & par la Religion on s'y attache moyennant des actions où nous portent de saincts mouuemens. Y a t'il pas de l'apparëce que Hierocles songeoit à cela quand il a dit *que la Pieté estoit la premiere des Vertus , & la charité la derniere ?* Mais ie ne desire pas laisser la pensée de Platon sans y ioindre d'autres ornemens : & avec les embellissemens que j'apporteray d'ailleurs, vous ne trouuerez pas mauvais si de mon propre i'y entremesse quelque chose. La Connoissance est doncques le premier eschelon par où l'esprit s'est élevé à la Religion , car il est certain qu'on ne sçauroit contempler les œuvres de Dieu , sans que de ceste contemplation il reçoie quelque louange. Nous luy chantions tantost vn Hymne quand nous considerions la nature de l'Abeille : & ces rauissemens que nous sentons quand nous apportons de l'attention à remarquer comme il s'est rendu admirable en toutes ses creatures, sôt des saillies de nostre ame qui est forcée de luy donner de la gloire. C'est pourquoy le Philosophe qui s'exerce tous les iours à la contemplation de l'Vniuers , doit estre

reputé l'un de ses Prestres, veu mesme que le monde n'est autre chose que son temple. Mais quand nous songeons que toutes ces creatures ont esté faites pour nous, estimons-nous pas que nostre ingratitude seroit punissable, si nous estions si stupides de ne luy en rendre point de reconnoissance : Certes lors que nous sommes arriuez à ce second eschelon, & en nous regardans & en regardans toutes choses, nous ne voyons rien qui ne nous oblige enuers luy d'une veneration tres-saincte. Car nous n'entrons point en doute qu'il n'ait fait le Ciel pour nous resiouyr d'un spectacle également agreable & magnifique : nous apprenons qu'il a fait fructifier abondamment la terre pour nous fournir de nourriture : que les bestes ont esté engendrees pour nostre seruice : qu'il a eu égard à nos delices, aussi bien qu'à nos necessitez : & considerans en mesme temps que ces creatures sont incapables de luy en rendre des actions de graces, nous nous sentons engagez à ce deuoir, puis qu'elles n'ont pas esté faites pour elles-mesmes, mais seulement pour nostre vsage. Or deux

*Porphyre,*

*& Lamelli.*

Philosophes ayans traité ce suiet dont



nous parlons, l'un d'eux a dit que la con-  
 noissance des choses diuines & l'euiden-  
 ce que nous en auions estoit d'assurance  
 vne chose sacrée, de mesme que l'igno-  
 rance & l'obscurité d'icelles, estoit vn  
 estat tres-profane; mais l'autre passant  
 plus auant, vouloit que l'on s'adonnast à  
 l'action religieuse, disant que c'estoit elle  
 seule qui conferoit à l'ame la puissance  
 de s'unir avec la Nature diuine. Sortons  
 donc de ce lieu Timandre, puisque la  
 connoissance des creatures nos inferieu-  
 res, celle de nous-mesmes, & celle que  
 nous prenons de Dieu par leur moyen &  
 par le nostre, ne sont que l'achemine-  
 ment, & comme les premiers Ordres de  
 ceste Religion. Il faut monter à vn esche-  
 lon plus haut, si nous voulons estre ini-  
 tiez à ses plus secrets mysteres, ce qui se  
 fait par la conionction de l'entendement  
 & de l'humaine volonté au seruice, cere-  
 monies, & sacrifices, qui s'ont deuz à Dieu,  
 par le moyen desquelles choses l'homme  
 est admis en sa conuersation & en sa fa-  
 miliarité. Car vous remarquerez en pas-  
 sant que quand Dieu voulut produire le  
 monde hors de soy, il voulut aussi produi-  
 re hors de soy son Image; & la mettre en

que, dans  
 le traité  
 des myste-  
 res des E-  
 & p. ius.

celuy qu'il rendoit le maistre du monde. Et pour donner moyen à ceste Image de s'esleuer par fois deuers son sujet, & d'en aller receuoir de nouuelles impressions, afin de s'entretenir tousiours en sa belle & naïue ressemblance, il laissa pendre vn lien assez long pour s'estendre & tenir de l'un à l'autre. Ce lien doncques est la Religion qui en a esté ainsi nommée du mot Latin *Religare* à cause que, cōme ie vous ay dit, pour grande que fust le soin que nous prendrions de le connoistre, nous ne luy sçaurions plaire si nous n'aspirons à vne estroitte vnion avec luy; lequel desir comme il est la plus certaine preuue de nostre amour enuers Dieu, est aussi la plus puissante amorce pour l'esmouuoir à vne affection reciproque.

Voila donc comme au trauers des tenebres, & deuant que la Verité fust reuélée, les hommes guidez de la seule lumiere de leur Raison naturelle arriuerent à la connoissance de la necessité d'une Religion: & si quelque esprit particulier auoit esté l'auteur de l'adoration d'un Dieu, la croyāce n'en auroit pas pullulé parmy tous les peuples de la terre. l'aduoie que des choses feintes ont esté quelquefois

aussi bien receuës que si elles eussent esté veritables : mais peu à peu l'opinion s'en est perduë, & de certains siecles ont leué le masque à des fables qui s'estoient en d'autres siecles introduites parmy les hommes. Il n'en va pas ainsi de la croyance qu'il faut adorer vn Dieu ; elle a commencé avec le monde : Quoy que sous diuerſes formes elle s'y est maintenüe iusqu'à present : elle le verra vieillir sans qu'elle vieillisse : & elle subsistera encore qu'il ne soit plus , à cause que c'est vne verité eternelle. Et ceste raison à mon aduis n'est pas des moindres pour fortifier ceux qui en entreroient en quelque ombrage, veu qu'il paroist bien que c'est la Nature qui parle en nous, & qui monstre que la Religion est vn deuoir legitime. Non Timandre, il n'y a point d'apparence que tout le monde consentist de la sorte à vne erreur que quelqu'un auroit folement ou legerement conceuë : & neantmoins ie sçay bien que de certains esprits ont eu l'impudence d'asseurer qu'il n'y auoit point de Dieux, ( c'estoit ainsi qu'on parloit parmy les Payens ) ou ques'il y en auoit, ils ne se mesloient nullement des affaires d'icy bas, ce qui estoit

renuerfer la Religion iufqu'au fondemēt  
& abolir toute forte de croyance. Mais  
q'ioy ! fi vn homme qui feroit né aueugle  
vouloit perfuader qu'il n'y euft point de  
Soleil, ne fe mocqueroit-on pas de fa fo-  
lie ? Ils difent que

Lucrece  
liure I.

*La Nature des Dieux d'immortelle durée,  
Iouyt du doux repos d'une paix affeurée,  
Loin du foin qui nous touche , exempte de  
douleur.*

*Franche de tous perils, & dedans ce bon-heur  
Contente de fes biens ne reffent point d'enuie  
Pour ceux que nous auons , void couler noftre  
vie,*

*Sâs que par nos mal-faits nous puiſſions l'irriter  
Non plus que par nos vœux ſa faueur meriter.*  
Mais à voſtre aduis ſont-ce là des opi-  
nions de Philoſophes, où des réueries de  
perſonnes qui ſongent ? N'eſt-ce pas luy  
oſter la Clemence, n'eſt-ce pas luy inter-  
dire l'exercice de ſa Juſtice, & n'eſt-ce pas  
reneſtitir d'indolence, celui qui a mis non  
ſeulement dans l'ame des hommes : mais  
dans le cœur meſme de pluſieurs ani-  
maux, l'amour du bien, la haine du mal,  
& le deſir de reconnoiſtre l'un & l'autre ?  
Pluſieurs hommes verront commettre  
des crimes; ils les vengeront iuſtement,

& Dieu les laissera impunis ; quelqu'un le peut-il penser & être judicieux tout ensemble ? N'ayant imposé aucune nécessité à nos actions , mais au contraire nous ayant donné une volonté libre pour en user à notre discrétion , n'est-il pas coupable de tous les maux qui se font icy bas , puis qu'il ne s'y oppose pas comme il pourroit , s'il ne nous en punit par après comme il le peut faire ? Certainement ce n'est pas une plus grande abomination de nier un Dieu que d'en improuver le culte : Car s'il y en a un , il est tout-puissant , il faut adorer sa Puissance ; il est tout bon , & l'on doit aimer sa Bonté : il est tout juste , & il est nécessaire de reuerer sa Justice , qui sont autant d'actes de Religion.

Or il y en a qui sans s'attaquer à la Religion , supposent des choses qui ne sont pas moins à sa ruine que l'opinion des Epicuriens dont ie vous viens de parler : & ce sont ceux qui nient que l'ame soit immortelle : & ceux encore qui suiuan les enseignemens des Stoïques touchant la fatale nécessité de toutes choses , maintiennent la croyance de la Predestination. Car en asseurant que nostre ame perit

avec nostre corps, on ne donne pas seulement aux hommes la liberté de se veautrer dedans toutes sortes de plaisirs dereglés, fut-ce dessus les autels. On lasche encore la bride à leurs appetits furieux, de façon que ceux qui se voyent la force en main, ayant despoüillé toute crainte de la Iustice diuine, rempliront s'il leur vient en l'humeur toute la terre des marques sanglantes de leur cruauté. Et pour ce qui est des autres qui tiennent qu'il y a vne ordonnance, & vn iugement irreuocable escrit dedans le Ciel sur toutes les affaires d'icy bas, on ne se doit pas attendre qu'ils s'arrestent à faire des vœux & des offrandes à Dieu, puisque selon leur croyance le Destin ne se peut fleschir. Ils tomberont au contraire dans l'impieté de ce Cinisque de Lucian, qui sur la menace que Iupiter luy faisoit de le tuer de son foudre, à cause qu'il mesprisoit son adoration, se mocquoit de luy à peu près en ces termes : Frappe, Iupiter, ie t'en défie, car si le Destin le veut tu ne sçauois toy mesme t'en empescher, & ta puissance n'est pas assez forte pour m'en garantir : que s'il ne veut pas que tu me tuës : ou bien tu ne pourras lascher ton foudre,

*Lucian au  
Dialogue  
de Iupiter  
confus.*

ou bien sans me pouuoir faire mal il s'émouffera contre ma teste.

Vous vous souuiendrez, Timandre, de ce que j'ay dit contre les premiers au traité que j'ay fait sur l'Ecclesiaste de Salomon, ou si ien'ay suffisamment prouué par mes raisons que l'ame est immortelle, ie sçay bien que ie leur ay osté le moyen d'asseurer qu'elle fust assujettie à la mort. C'est pourquoy ie ne veux point m'arrester d'auantage à eux, afin de me tourner contre les Stoïques, à qui ie diray quelque chose, mais comme en passant, pour laisser aux Logiciens à combattre leur erreur avec plus d'instance. Ceste secte de Philosophes a tousiours fait profession de contredire aux opinions des Epicuriens : Et de mesme que ceux-cy tenoient que toutes choses arriuoient fortuitement : les Stoïciens disoient qu'il y auoit vne entresuite de causes dependantes l'vne de l'autre qui aboutissoit à Dieu, dont les effets estoient si necessaires, que toutes les consultations & deliberations humaines se trouuoient inutiles à l'encōtre. Les Poëtes n'y ont pas moins soumis les Dieux que les hommes : Iupiter se plaint chez eux de n'auoir peu rendre

Sarpédon son fils, immortel, à cause que la Destinée en auoit ordonné autrement. Neptune, que toutes ses tempestes n'ont sçeu abyfmer Vlyffe, pource qu'il deuoit retourner à Itaque par l'ordonnance de la mesme Destinée : Et les Troyens (disent-ils) adressoient inutilement des prieres aux Dieux pour la conseruation de leur ville :

Quintus  
Smyrne au  
liure II.

*Car de les exaucer c'estoit chose impossible,  
Le Sort estoit contr'eux, son vouloir inflexible  
Rendoit vaine des Dieux, & l'aide, & le se-  
cours,*

*Ce qu'il veut vne fois, il le veut pour tousiours.*  
Or il est certain que comme la resolution de ceste question importe beaucoup aux hommes pour mettre leur esprit en repos, qu'elle a aussi esté souuent agitée par de tres-sçauans personnages. Ciceron entre autres a fait vn liure dessus ceste matiere, où il auoit amplement déduit toutes les raisons qui seruoient à en establir ou ruiner la croyance: mais il ne nous en est resté que des fragmens. Neantmoins nous y voyons bien que pour conseruer la liberté de nostre arbitre, il destruit l'opinion de la Destinée: mais en quittant vn mauuais party il se iette dans vne autre



bien pire, niant avec Carneades qu'il y ait aucune diuine prescience. S'il y a vne science des choses futures ( disoit ce Philophe ) elles arriueront selon l'ordre connu par elle, & partant cet ordre des choses doit estre certain, comme pareillement celuy de leurs causes, puisque toutes choses sont precedées de leur cause efficiente: d'où il s'ensuit que toutes choses arriueront selon la Destinée. Mais s'il y a de la Destinée, il n'y peut auoir de libre arbitre: & cependant nous scauons bien que nous en sommes en possession. De sorte qu'il n'y a point de Destinée, point d'ordre de causes, ny de choses, ny d'euuenemens & en fin il n'y a point de prescience. Ciceron approuue ceste conclusion soustenuë de l'amas de ces raisons: pource qu'estant fort aduisé, & le bien public luy estant en vne tres-grande recommandation, il ne vouloit pas abolir l'opinion du libre arbitre, pour ne faire estimer injustes les loix establies contre les meschans, & n'introduire pas le desordre dans le monde. Toutesfois il ne s'apperçoit <sup>*An liure*</sup> point <sup>*5 de la Cité*</sup> qu'en *ostant la prescience des choses* <sup>*de Dieu,*</sup> futures ( comme dit S. Augustin ) *afin de* <sup>*chap. 9.*</sup>

*garder nostre franchise, il nous rend sacrileges & sans pieté : là où vne ame religieuse choisit l'un & l'autre, les confesse tous deux, & les confirme par la foy de pieté. C'est en effect vne impieté nompareille de vouloir priver Dieu de la connoissance des choses futures, & le rendre semblable à vn aueugle qui ne void pas les choses qu'il tient embrassées. Car quand nous disons qu'il preuoid ce qui doit aduenir, c'est selon nostre façon de conceuoir les choses faites l'une apres l'autre : laquelle imperfection ne tombe point en Dieu, pource qu'il void les choses passees, les futures, & les presentes d'un seul regard. Or il void nos actions à cause qu'elles doiuent arriuer, selon qu'il le permet : & partant nos actions mesmes sont la cause de ce que Dieu connoist qu'elles aduiendront, encores que ce ne soit point contre sa volonté. Et celuy qui maintiendrait que ceste diuine prescience est par soy cause de tout ce que nous faisons, diroit vne aussi grande absurdité, que si vous disiez, Timandre, que vostre memoire est cause des choses que vous vous souuenez d'auoir faites. Il faut donc croire que rien ne se fait au monde sans la permission de*

*Origene  
sur la Ge-  
nese, & S.  
Ierosme  
sur saint  
Paul aux  
Corin-  
thiens.*

Dieu: mais pour cela il ne violente point la Nature, il ne destruit point les causes secondes, & il ne force point nos volontez. Certes estant souverainement bon, il est en nous cause du bien, mais non pas du mal; non plus que la lumiere ne cause point les tenebres. Il nous excite bien à la continence, mais non pas à la desbauche: Il nous conuie à la temperance, mais non pas aux conuoitises effrenées. Car toutes les vicieuses affections des hommes ont leur germe dedans eux, & il en retient bien plusieurs de peur qu'ils tombent au mal, mais il n'y pousse personne. Que s'il apportoit de la contrainte à nos actions, il seroit reprehensible d'injustice: & c'est pour cela qu'un auteur chrestien reprenoit de bonne grace les Pharisiens disant *qu'ils estoient bien insensés. & que leur folie n'estoit pas commune de confesser la resurrection future, & d'asseurer un iuste iugement à venir, cependant qu'ils maintenoient le Destin. Car comment peut-on dire qu'il y ait un iugement & une Destinée?* Pour moy ie suis bien empesché à comprendre aussi bien qu'Eusebe, comment ce Dieu, ou ceste fatalité imaginée par les Stoïciens, qui force les vns à estre iustes, temperans,

*Epiphane  
au liure 1.  
contre les  
Hereses,  
chap. 9.*

*Eusebe en  
la vie de  
Constantin  
liure 5.*

& vertueux, peut contraindre les autres à commettre des iniustices, des incontinen-  
 ces, & d'autres vices. Ce seroit n'estre point d'accord avec soy-mesme, & il vaudroit autant admettre les deux principes de Zoroastre, dont l'un cau-  
 toit les biens & l'autre les maux du monde, d'où s'ensuiuent encor des absurdi-  
 tez innombrables. Vous recognoissez donc manifestement qu'il n'y a point de bon Logicien qui avec les choses qui doiuent necessairement aduenir, n'aduouë qu'il y en a aussi qui peuuent arriuer & n'arriuer pas, lesquelles on appelle *Contingentes*, & partant qu'on les peut ou aider, ou preuenir, ou détourner par la prudence humaine, ce qui fait que nous sommes les ouuriers de la plus grande partie de nos bonnes & de nos mauuaises fortunes. Aussi est-ce de ceste sorte que les Platoniciens ont entendu ce que leur maistre rapporte des trois Parques: car ils disent bien que la Destinée est en l'Ame du monde vne im-  
 muable disposition des choses muables, dont les Cieux sont l'instrument; & les eslemens, la matiere dessus laquelle elle agit, ayant pouuoir sur l'essence,

*Marfile  
 Ficin sur  
 le 12. Dia-  
 logue des  
 loix de  
 Platon.*

sur la vertu, & sur l'action des choses, & n'influant pas seulement dessus les corps, mais aussi dessus les esprits, en ce qu'ils y sont attachez, & qu'ils s'en seruent. Neantmoins ils assurent que l'Entendement (veu mesme qu'il est souuent assisté de la diuine Prouidence) surmonte par sa force naturelle la Destinée, ou bien qu'il s'en sert heureusement : & que c'est ce qui faisoit dire à Platon que pour le salut de la vie publique & priuée, il falloit conioindre le sens à l'entendement, de maniere que celuy-là obeyst & seruist à celuy-cy.

Voila comme ie croy, Timandre, l'opinion des Stoïciens abatuë, & la Religion eleuée sur les fondemens que ie vous ay tantost découuerts, que nul Honneste homme n'entreprendra iamais d'ébranler : mais pource qu'elle est de choses inuisibles, & seulement comprehensibles par la Foy, il ne faut pas s'estonner si tant de personnes en on fait d'arbitraires, & se les ont représentées si diuersement. Nous ne sommes plus au siecle de ces erreurs : & quand Iesus-Christ ne nous seroit pas venu declarer la verité, la seule consideration des Vertus

morales qui accompagnent la Religion que nous tenons , plus pures que celles de la Philosophie mesme , & plus vtiles à la conseruation de la societé des hommes ; ceste raison, dis-ie, auroit assez d'efficace enuers les bons esprits pour les induire à croire que c'est la vraye & l'vni-que Religion. Il s'en est peu fallu que les scrupules de certains hommes craintifs, & la presumption & trop grande outre-cuidance des autres, tirans sa robe chacun de leur costé , ne nous l'ayent des-chirée : ce sont des partis qu'un Honneste homme ne suiura iamais ; Car considerant avec vn profond respect les mysteres de ceste religion Chrestienne , & se soumettant par vne sage humilité à ses preceptes, il ne se monstrea point atteint de superstition , ny de libertinage. Mais pour laisser ceste matiere à la Theologie, apres auoir dit avec vn Chrestien, *Que ce-  
luy qui ne reçoit point la Religion se tourne  
deuers la terre pour viure en beste , comme en  
effet il s'est depouillé d'humanité : Et que les  
ignorans sont biẽ plus sages que luy, veu que s'ils  
errent au choix de la Religion, ils se souuiennẽt  
au moins de leur nature & de leur condition,* l'aduertiroy volontiers ceux dont les  
sens

*L'absence  
au lin. 2. de  
la fausse  
Sagesse,  
chap. 10.*

ſens ne ſe peuuent captiuer ſous l'obeyſſance de la foy, de ne faire iamais de profeſſion publique de leur mécreance. Je ne le dirois pas à de certains eſprits enragés, qui pour le moindre coup de malheur arriué au ieu, ſe font connoiſtre, ou tres-mefchans de blaſphemer cõtre Dieu ſ'ils en croyent vn, ou tres-fols, ſ'ils n'en croyent pas, de luy dire des iniures; & ie voudrois qu'on les traitaſt par la ſeuerité des loix. Mais il y a des hommes qui croyent & reuerent Dieu en leur cœur ſans ſe pouuoir perſuader qu'il ait de culte affecté: & ie deſirerois bien qu'ils ſ'empéchaſſent de dogmatifer, & qu'ils ſe ſouuinſſent que Socrate qui ne fut iamais entaché des ſuperſtitions de ſon ſiecle, diſt en mourant qu'il auoit voüé vn coq *Platon, an* à Eſculape, & chargea ſes amis de l'ac- *Pisodon.* compliſſement de ce vœu, ayant ſoin, meſme en ſortant du monde, de ſ'y conſeruer la réputation d'homme deuotieux ſelon l'opinion receüe.

Or de ceste premiere & haute cõnoiffance il nous faut deſcendre à vne autre qui nous eſt auſſi tres-neceſſaire, à ſçauoir celle de ce que nous ſõmes: Pour eſtre Honneſte homme il ne faut point

estre estrange chez soy , & afin de nous  
 ſçauoir reduire en bonne Pratique, nous  
 deuons nous rendre ſçauans en la Theo-  
 rique de nous meſmes. C'eſt vne recom-  
 mandation que Moyſe fit aux Iuiſ par  
 ces mots , *Sois attentif à toy* , & l'Apollon  
 de Delphes , aux Payens , quand il dit  
*Connoy toy toy meſme*, Surquoy, Timandre,  
 ie ne penſe pas que vous croyez , qu'en-  
 cor que nous ſoyons compoſez de corps  
 & d'ame, ils ayent voulu inciter les hom-  
 mes à d'autre recherche qu'à celle de la  
 partie , ſur laquelle les animaux ne ſçau-  
 roient auoir de iuſte pretention. Je ſçay  
 bien que quand le ſouuerain Preſtre de  
 la loy montoit à l'autel pour immoler les  
 victimes ordonnees , il faiſoit auant tou-  
 tes choſes vne aſperſion d'eau deſſus ſoy,  
 & ſe couuroit de cendres afin de ſe reſſou-  
 uenir de la condition de ſa naiſſance :  
 Neantmoins ceſte ceremonie ne portoit  
 aucune obligation qu'au Preſtre, pour le  
 faire ſonger à la dignité du Sacerdoce , &  
 à ſ'en confeſſer indigne. Ce ſont auſſi  
 des penſees à quoy ie n'ay pas deſſein de  
 m'amuſer : & encor moins à celles de  
 quelques autheurs qui ne iettēt les yeux  
 que deſſus les miſeres humaines , & ne

*S. Baſile  
 au ſermon  
 ſur ces  
 meſmes pa-  
 roles.*

*Philon  
 Inſ au li-  
 u des  
 Jo ges.*



font ingénieux qu'à trouver des occasions de se plaindre de leur condition. Ces gens quittent l'essence pour les accidens, & ne considerent la chose que par la pire partie qui y soit : mais j'appelle vostre esprit à vne speculation plus releuée. Les Platoniciens disent que le Ciel & la terre estans remplis de creatures, Dieu voulut en produire vne qui eust les sens assez bons pour les contempler toutes, & en admirer les diuerses beautez avec les proprieté dont il les auoit pourueuës : Et qui en suite de ceste connoissance peut aymer l'autheur d'un ouurage tellement accompli, & luy en donner des loüanges. Mais qu'en ceste creation s'estant desployé tout à fait & comme poussé hors de soy-mesme, il n'auoit plus rien de particulier : & neantmoins afin que sa Puissance ne semblast auoir rencontré des bornes, sa Sagesse estre circonuenüe & manquer de preuoyance ; & son Amour, auoir perdu sa propriété bien-faisante, Qu'il assortit ce nouuel hôte du monde, qui estoit l'homme, de ce qu'il auoit espandu par tout ailleurs, & qu'il en fit le centre, où les rayons de ceste immense bonté

dont il viuiſſoit toutes les autres creatures, venoiēt à ſe refléchir & à ſ'aſſembler. De ſorte que ne luy accordant rien de propre , il luy laiffa la puiſſance de ſ'approprier toutes choſes, voire meſme de ſe trāſformer comme il voudroit puis qu'il auoit les germes de toutes les vies. Et qu'en fin il ne le rendit point purement celeſte ou terreſtre, ny entierement mortel ou immortel, mais qu'il le mit en eſtat d'eſtre chacune de toutes ſes creatures, & encor au deſſus d'elles, pourueu qu'il vouluſt aspirer à ſ'vnir à ſon Auteur, en éleuant ſes penſées deuers luy , pour le connoiſtre , & en conformant ſa volonté à la ſienne. Qupy que l'eſchole d'Ariſtote n'ait pas tenu le meſme langage , elle n'a pas laiſſé d'en aſſeurer la meſme choſe : Diſant qu'à la verité l'ame de l'homme n'eſtoit point naturellement informée d'aucune connoiſſance , & toutesſois qu'elle auoit vne diſpoſition ſi grande à toutes choſes, que comme en vſant mal de la Raiſon elle venoit à ſ'abrutir avec les beſtes , elle pouuoit auſſi ſ'en ſeruant bien, eſtablir en ceſte vie vn ſecret commerce avec les Dieux , & contracter meſmes avec eux vne perpetuelle alliance.

Or afin qu'il ne vous semble pas que ce soient de vaines pensées de Philosophes, qui s'estans rendus amoureux d'eux-mesmes croient auoir des beautés qu'ils n'ont point, ainsi que les amants passionnés s'en feignent dessus le visage de leurs maistresses, ie veux reprendre la chose vn peu de plus loin; Et vous dire ce qu'on a tousiours respondu à ceux qui n'estoient point satisfaits de la Nature, & qui s'en estimoient mal traitez. Du nombre de ces mescontens, ie vous rapporteray succinctement ce que deux des principaux luy reprochent, à sçauoir Lucrece, & Pline, qui ont tous deux traité mesme argument, l'vn en vers, & l'autre en prose: mais qui n'ont point esté Philosophes moraux ny diuins, puis qu'ils croyoient la mortalité de nos ames, & mesprisoient la Religion. Quelqu'un pourroit-il nier (disent-ils) que la Nature ne se soit monstree plustost marastre que mere des hommes, & ne sembleroit-il pas qu'elle les produise contre son gré, puis qu'elle les abandonne incontinent apres leur auoir donné la naissance? leurs larmes ne tesmoignent-elles pas bien les douleurs qu'ils souffrent; & n'est-

*Lucrece au  
liure 5. &  
Pline en la  
Preface du  
7. liure.*

ce pas vn prognostique infailible de leurs miseres à venir? Sçauent ils en effet autre chose que se plaindre, & vne creature qui ne sent que du mal pourroit-elle faire autre chose? Tous les animaux ne sont pas plustost nés que les voila sur pieds à courir d'aïse, munis contre l'injure des temps de vestemens naturels, tout prests à manger, & trouuans la table couuerte; mais considerez l'homme en ce point-là il est ietté nud sur la terre, il ne se peut mouuoir deuers ce qui luy est propre, ny fuir ce qui luy est contraire, & ne diroit-on pas qu'échappant d'un naufrage il est accueilly d'un autre, tant il est enuironné de tempestes de toutes parts, contre lesquelles il ne sçauroit opposer que des infirmités? Voila donc les sujets qu'ont eu ces auteurs de faire des plaintes contre la Nature; ingrats qu'ils estoient enuers elle, & mesconnoissans des bienfaits qu'ils en auoient receu: & pource qu'entre tous ceux qui leur ont voulu repartir, il n'y en a point qui les rende confus en moins de discours que Lactan-

*du liure i.  
de l'ouura  
ge de Dieu,  
chap. 3.*

ce, ie ne sçauois m'empescher de vous dire sa response. Outre qu'il combat leur autorité par celle de Platon, qui

remercioit ceste Nature de l'auoir fait naistre homme & non pas beste , & les conuainc par leur propre sentiment , lequel s'ils eussent voulu declarer on sçau-  
roit qu'ils prenoient bien plus à gré, d'estre nais hommes avec toutes ces infirmités , qu'animaux avec tous les auantages qu'ils en publioient. Il s'arreste particulièrement à dire que la Nature ne delaisse point l'homme, si ce n'est en substituant la Raison en sa place , afin qu'elle ait soin de sa conduite : laquelle Raison n'est pas vne guide moins sage & preuoyante que la Nature. Et cependât que l'homme n'est point encor en aage de s'aider de ceste Raison , celles des autres ( dit-il ) traueille pour luy, en luy subministrât charitablement tout ce qui luy est necessaire : tellement que nonobstant la foiblesse des hommes en leur naissance, leur espece s'entretient de mesme que celles de tous les animaux. Il n'y a donc point de doute que de tout ce que nous voyons , l'homme seul ne soit assisté & conduit par la Raison qui luy a esté donnée afin de s'assuiettir tous les animaux: Et la Nature , voulant faire voir qu'elle les auoit créés à ceste fin , leur a

panché la teste deuers la terre pour les  
 abaisser deffous le ioug de leur maistre,  
 leur a fait tendre le dos afin qu'il les char-  
 geast comme il luy plairoit; & de mesme  
 que par ceste courbure elle a monstré  
 qu'il estoient nais pour la patience, aussi  
 a-t'elle eu enuie qu'on reconnust par la  
 taille qu'elle a donné à l'homme, droite  
 & esleuée, qu'il auoit esté destiné pour  
 commander. Quelques vns mesmes ont  
 pensé de sa nudité en sa naissance, que  
 c'estoit à dessein de luy imposer la neces-  
 sité d'exercer l'empire de sa raison dessus  
 les bestes: ce qu'il negligeroit s'il estoit  
 aussi bien vestu que les brebis, aussi prôpt  
 à la course que le cheval, aussi fort que  
 l'Elephant, s'il auoit des cornes comme  
 les Taureaux, des ongles ainsi que les  
 Lions, l'odorat aussi exquis que les chiens:  
 & enfin qu'il n'employeroit point les  
 animaux s'il pouuoit se passer de leur ser-  
 uice, de sorte que de maistre du monde il  
 se rendroit le cōpagnon de plusieurs au-  
 tres creatures. Mais ce n'est pas en cela  
 que la Raison humaine fait voir sa plus  
 grande force: si l'on y prend garde on  
 connoitra aisément qu'elle la desploye  
 bien dauantage & avec bien plus

*S. Gregoi-  
 re de Nice  
 au liure de  
 la creation  
 de l'homme  
 chap. 7.*

d'adresse dedans les Artifices. Zeuxis a trompé les animaux par la peinture, comme nos yeux le font tous les iours par la Perspective: Mirmecides & Architas ont fait mouuoir des choses inanimées, & d'autres les ont fait chanter & parler par les Pneumatiques: les Alchimistes ont contrefait les tonnerres, & allumé des feux dedans l'eau: nos matelots enuolent les vents dans des toiles, & par ceste inuention se font transporter en diuerses Prouinces: d'autres ont inuenté le moyen d'enfermer nos pensees dans du papier, & de les enuoyer d'un bout du monde à l'autre: Bref la Raison a bien eu l'industrie de faire venir l'Art au secours de la Nature, & de luy faire acheuer ce qu'elle n'auoit que commencé. Et toutesfois les Arts ne doiuent point entrer en comparaison avec les Sciences qu'elle a decouuertes; C'est où elle a fait paroistre ses derniers efforts, ayant esté impossible qu'au dessous de Dieu elle alast plus haut qu'à la connoissance des Sciences: Car les raisons des choses sont les rayons de la diuine Sapience: & l'ame humaine s'estant courageusement eslançee iusqu'à ceste lumiere-là, elle

s'y est esclairée d'une splendeur assez vive pour dissiper les tenebres de l'ignorance, dont l'opacité de son corps l'environnoit. C'est où elle a considéré la Nature travaillant à la generation & à la conservation de tout ce que l'Univers cõtient: & où penetrant d'un subtil regard iufques dans son sein, elle a contemplé les patrons & les causes de toutes ses œuvres. S'estant enrichie & comme reueftuë de ces admirables Idées, elle s'est montrée icy bas telle que la Nature mesme: Elle nous a decouvert vne Astronomie par le moyen de laquelle nous faisons voir dans vne Sphere tous les mouuemens du Ciel & de ses astres: Vne Physique avec laquelle nous ordonnerions vn autre monde si nous auions l'étoffe, & le lieu: Vne Medecine, qui formeroit vn homme si Dieu ne s'estoit reserué la puissance d'y inspirer l'ame raisonnable: Et vne Agriculture qui nonobstant la defaveur des celestes influences en de certains endroits, & les qualitez repugnantes de la terre mesme, y fait croistre toutes sortes de plantes, en y substituant vne temperature conuenable par des moyens qu'elle sçait: en quoy si elle ne force la



Nature, on peut dire au moins qu'elle la porte où elle n'estoit pas.

Mais, Timandre, c'est l'essence entiere de l'homme que ie viens de vous représenter, & de la mesme sorte que i'en ay dit l'excellence i'en pourrois bien mettre au iour les imperfections. Or ce n'est pas là le but où ie desirerois adresser celuy qui tasche de se rendre Honneste homme. La generale & tres-exacte connoissance de tout ce qui nous concerne, doit estre recherchee par ceux qui aspirent à la perfection de la Sagesse; & nostre dessein qui est tout particulier, ne tend qu'à connoistre nostre inclination, nostre humeur, nos desirs ordinaires, & en vn mot ce que l'on nomme le Naturel. Vous direz parauanture que nous n'auons pas vn long chemin à faire, puisque nous n'auons point à sortir de nous; & toutesfois ie ne tiens pas que nostre entreprise soit d'vne execution fort facile. Les choses n'ont point d'action dessus elles-mesmes: & il faut vn miroir à nos yeux, autrement ils ne se verront iamais. Aristote pour ce sujet disoit qu'il estoit utile de faire prouision d'vn amy qui fust soigneux de nous decouurir à nous mesme,

*Au liure 2  
des grandes  
Morales,  
chap. 12.*

*Plutarque  
au Traité  
comment  
on peut ti-  
rer profit  
de ses en-  
nemis.*

& de nous exposer à nostre veuë propre;  
Et Diogene aussi, Que pour sauuer vn  
homme il falloit de necessité qu'il eust ou  
de tres-bons amis qui luy fissent sentir  
ses imperfections, ou de tres-aspres en-  
nemis qui par leur mocquerie & leurs  
iniures tousiours prestes l'empeschassent  
de courir au vice. A n'en mentir point  
nostre censure est muette pour nous, &  
se montre fort aigre & grandement se-  
uere à l'endroit des autres; nous leur  
pardonnons peu, nous les tastons à bon  
escient, & nous ne nous abordons ia-  
mais qu'avec vne seruile complaisance,  
pournedire pas vne flaterie tres-lasche.  
Peu se considerent; & de ce peu les vns  
se celent leurs defauts ou en détournent  
leur veuë, les autres s'estudient après des  
raisons plausibles pour les excuser, & il y  
en a qui se contentent, les reconnoissans  
tels qu'ils sont, de les faire méconnoistre  
aux autres. Ainsi, par vne douce & agrea-  
ble erreur de l'entendement tous les  
hommes presque fuyent l'amendement  
de leur vie, & au lieu de faire verser à leur  
ame les vices dont elle est remplie, ils  
les laissent croupir au dedans. Il faut  
pourtant que quiconque souhaite de

deuenir Honnête homme n'ait point de soin plus cher que celuy de se défaire de ses imperfections , mais c'est vne chose certaine qu'il ne les sçauroit corriger s'il n'en a point eu auparauant la connoissance. De mesme que les experimenter Chirurgiens entreprenans la cure d'une playe y mettent premierement la sonde, il faut tout de mesme connoistre ses defauts plustost que de songer à s'acquérir la Vertu ; & pour cét effect on doit comme les bons mesnagers entrer souuent en compte de ses actions pour sçauoir si elles ont esté bien employees. C'est pour cela que tous les Sages blasment nostre curiosité quand elle s'épand tout à fait au dehors , & ne se souuient point de se resserrer pour veiller dessus nous mesmes ; disans que nostre propre connoissance est d'un vsage plus necessaire que toutes les autres sciences. Socrate qui en voulut pratiquer le precepte, s'apperçeut incontinent que son naturel estoit tortu & penchant au vice ; & afin de le redresser il se mit à embrasser la Philosophie Morale , & s'y tint attaché toute sa vie. Puis après , desirant que son exemple seruist aux ieunes gens,

*Apulee en  
son Apo-  
logie.*

il leur conseilla de se regarder souvent dans vn miroir , leur recommandant s'ils se trouuoient beaux , de rendre leurs mœurs telles qu'on les attendoit de l'agréable rencontre de leur visage. Suivons donc , Timandre , ce Philosophe à la trace , & avec le flambeau de la raison cherchons vn homme plus soigneusement que ne faisoit Diogene , a condition pourtant que nous ne toucherons point à son essence entiere , ny mesme à la substance de son ame , nous contentans de prendre garde à ses mouuemens, & aux affections dont elle est ordinairement agitée.

C'est vne chose indubitable qu'on n'en trouuera iamais qui ne soit portée au bien , ou au mal , ou qui ne puisse recevoir l'impression de l'vn ou de l'autre ; or chacune de ces trois conditions peut estre encores considerée selon plusieurs respects differens. Car il s'en rencontrera de qui les inclinations seront bonnes, mais que la difficulté de la pratique des Vertus détournera de leur recherche, ainsi que chacun sçait que tous les Athéniens estimoient grandement Miltiade à cause de sa vaillance , & toutesfois qu'il n'y eust qu'un seul Themistocle qui s'es-

força de l'imiter. Il faudra d'oc sonder nostre ame pour sçauoir si elle est autāt propre à enfanter qu'à conceuoir quelque chose de loüable: & si elle entreprendroit volōtiers le trauail qui est necessaire pour produire de vertueuses actions. Que si nous l'y trouuōs assez resoluë, il est à propos de decouurir iusqu'ou elle pousseroit ses efforts: si de grands obstacles l'eschaufferoient à la poursuite, ou luy feroient perdre courage dans l'execution: & si apres la premiere pointe, sa vigueur s'alentiroit point aussi, au lieu de continuer d'une mesme façon, & d'une force tousiours égale. Encor est-il besoin de sçauoir si ceste Vertu nous regarderoit simplement, ou si les fruits tourneroient pareillemēt à l'vtilité des autres: cela est de telle importance que quelque chose que eust fait l'Emperēur Titus, il estimoit auoir perdu le iour auquel il n'auoit point fait de bien à persōne. Vous n'ignorez pas ie m'en assure que par les Vertus vtilles, i'entens celles de l'entendement aussi bien que celles qui sont purement actiues: vn salutaire conseil donné à ses amis, vne science qu'on ne cache point à ceux à qui elle peut

*Suetone en  
sa vie.*

profiter:des remonſtrances pour détourner des perſonnes de quelques pernicious deſſeins:toutes ces choſes-là, ie les mets au nombre des Vertus de l'ame.

Voila ſuccintement ce que ie donnerois à conſiderer à ceux qui ſont dans l'exercice des Vertus, & qui aspirent à les pratiquer avec eminence : quand eſt des eſprits qui ſont tout a fait plongez dedans la malice, il leur arrive peu ſouuent de prendre la peine de s'obſeruer en intention de ſe connoiſtre. Car, ou bien l'endurciſſement au vice leur cauſe vne inſenſibilité,ou bien ils apprehendent (& c'eſt l'vnique eſtincelle de raiſon qui leur reſte ) de voir le miſerable deſordre de leurs paſſions : Et d'autant qu'il y a plus d'occaſion de deſeſperer de leur amendement que d'attendre quelque notable changement de leurs mœurs,à cauſe que les vices peſent ſur leur ame, & l'enfoncent ſi auant dans le corps qu'elle ne ſ'en peut retirer, ie laiſſeray de bon cœur ces immondices à remuer à quelque autre. Mais ie n'oſerois manquer à vous dire comment ceux qui n'ont point les inclinations mauuaiſes, & qui ſont ſeulement chargez de quelques imperfections,

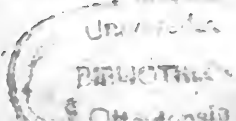
pour-

pourrôt les remarquer eux-mêmes & se les arracher de l'ame. Le premier soin que ie leur recommanderois pour sçauoir combien ils sont esloignez de la vertu ou du vice, seroit de se représenter souuent leurs actions, & de iuger sans faueur si elles meritent d'estre estimées, ou si elles sont dignes de quelque reproche; or ils n'y sçauroient arriuer s'ils ne penetrent iusques aux raisons qui en ont causé les mouuemens. Il faut donc considerer que l'ame raisonnable tient vnies dedans soy deux puissances, dont l'vne conduit à sçauoir l'Entendement, & l'autre execute qui est la Volonté, & que ce sont-là des deux principes de toutes les actions humaines. Tous deux sont souverainement libres en la production interieure de leurs actes, & rien ne s'y peut opposer: mais les effets n'en sont pas tousiours tels qu'ils se les estoient promis, à cause du rencontre de plusieurs obstacles. L'Entendement peut-estre trompé en la contemplation de ses objectz, & la Volonté empeschée par quelque force estrangere, & qui n'auoit pas esté preueüe de l'Entendement: Auquel cas on dit que l'action n'a pas esté libre, mais inuo-

lontaire, & partant qu'elle est sans mérite & nullement considerable. Si toutesfois l'Entendement se laisse par son imprudence gagner à quelque passion du corps, & si au lieu d'en moderer la soudaineté & la violence il s'engage dans son ressentiment, on ne le doit point excuser: & c'est à quoy ie desire que celuy qui se veut connoistre prenne bien garde, pour estre luy-mesme le iuge équitable de ce qu'il aura fait. Qu'il se souviene donc de visiter sa conscience afin de voir les ressorts de son action, & de n'en contempler pas la simple surface: les motifs & les effets sont bien souvent dissemblables, & il s'en faut beaucoup que l'apparence soit tousiours la preuve certaine de l'essence. En nos fautes il est besoin de faire la difference de celles que nous commettons par malice deliberée, d'auec celles qui naissent de nostre imbecilité ou de nostre inaduertence: Aux premières nous delaissons la Raison, & elle nous delaisse aux autres, pource ( peut-estre ) que la Nature luy a manqué. C'est icy vn precepte qu'il nous faut aussi pratiquer pour les bonnes actions, considerans si nous y som-



mes portés par quelque propension naturelle, si nous les auons faites par affectiō, & avec dessein, & mesmes si nous en attendions tout le fruit qui s'en recueille. Car le bien que l'on fait, ou par contrainte, ou par consideration ne nous doit pas satisfaire, quelque satisfaction qu'en puissent auoir les autres qui ne iugent des choses que par ce qui leur en apparoit. Il y a plusieurs esprits conuoiteux de gloire à quelque prix que ce soit qui s'abstiendroient bien de faire des liberalitez si personne n'en deuoit iamais rien sçauoir : ces gens-là empruntent la robe de la Vertu à fausses enseignes, mais à la fin leur vanité se monstre par quelque endroit. Quand donc nous aurons reconnu si ce que nous auōs fait merite le nom d'action loüable, il faudra que nous nous obseruions encor plus curieusement, pour apprendre si en toutes occasions nous seront prests de faire la mesme chose : la Perseuerance doit accompagner la Vertu, & si le bien que nous faisons n'est d'une mesme teneur & de durée, nous deuons croire que nostre esprit n'est que legerement atteint de ceste Vertu, & que son impression n'y



est pas encores toute entiere. La meilleure  
marque & la plus asseurée qu'on puisse  
auoir qu'elle est dans l'ame de quelqu'un,  
c'est quand il sent dedans soy vne ioye  
serieuse apres qu'il a fait paroistre quel-  
que trait d'Honnesteté, qui tourne au  
profit des autres. Philon Iuif disoit que  
*la fesse de l'ame estoit la parfaite resiouissance*  
*de ses Vertus* : Or ie ne pense point que  
personne voulût se rendre ennemy de son  
propre contentement, & il est croyable  
que celuy qui le trouue à faire du bien,  
cherchera tousiours les suiets de se don-  
ner ce plaisir là. Je n'aurois pas grande  
peine à vous descouvrir plusieurs autres  
moyens de se connoistre, comme, D'ob-  
seruer de quelle sorte nous receuons les  
faveurs & les disgraces de la Fortune, si  
nous nous en sentons ébranlés avec vio-  
lence, ou si nous y resistons virilement,  
ou bien s'il y en a contre qui nous tenions  
fermés, & si d'autres nous font succôm-  
ber. Si les loiianges nous émeuent  
douxement ou excessiuelement, si les fran-  
ches reprehensions de nos amis nous of-  
fencent, ou si nous sommes en crainte  
d'un mauuais bruit, fust-il mesme semé  
par les plus méchans esprits. Si nous

*Au liure  
des Sacri-  
fices d'A-  
bel & de  
Caïn.*

## II. - PROMENADE. TOI

nous laissons surprendre aux appas & aux artifices de ceux qui chatouillent nostre humeur , si la douce piperie de leurs discours nous plaist, ou si leurs fausses raisons ont la force de nous faire mesconnoistre la verité , & preoccuper d'erreur nostre esprit lors qu'il est question de decider de quelque chose. Mais outre qu'en la suite de nos entretiens il ne se peut faire que nous n'en discourions amplement , ie me persuade que les regles que ie viens de donner sont suffisantes pour le dessein que nous auions , & que quicōques s'en voudra seruir sortira aisément de l'ignorance de soy-mesme. Voy-la donc, Timandre , tout ce que i'auois resolu de vous dire en ceste Promenade , & toutesfois ie ne veux pas vous celer qu'outre le fruit de ceste science de nous mesmes , en ce qu'elle nous achemine à vne reformation de nos manquemens ; & par apres à vne habitude vertueuse , les Sages nous ont encores declaré quelques vtilités qu'elle nous apporte. Neantmoins, à cause que la deduction vous en pourroit estre ennuyeuse, & qu'il ne vous sera pas difficile de les comprendre , à mesure que vous vous réfléchirez

dedans vous , il me suffit de vous dire, Que quand nous nous connoissons bien, nous ne blasmons pas les autres des vices dont nous sommes entachez , ce qui nous guarentir & tient à couuert de leur haine : Et que rarement nous nous portons aux choses où nous sentons nostre naturel impropre ; de sorte que nos travaux ont tousiours des succès glorieux , à cause que nous ne faisons point de temeraires entreprises.

---

### III. PROMENADE.

*De la cognoissance qu'un Honneste homme doit auoir des autres , afin de sçauoir viure avec eux.*

**N**Ous nous promenâmes hier dedâs nous-mesmes, Timâdre, mais il faut que nous fassions aujourd'huy vne faillie au dehors: nostre mouuemēt ne fut qu'une circulation en lieu estroit , & maintenant nous en allons faire vn en plusieurs endroits. Cela me fait croire que nous y rencontrerons des difficultez bien plus grandes que celles que nous auons trouuées iusqu'à presēt: car bien que i'aduouē

avec Socrate que la cōnoissance de nous-  
 mesmes est vn acheminement à celle des  
 autres, si est-ce qu'on ne s'y peut guider  
 que par des conjectures où il y a peu de  
 certitude. Et de mesme que les Pilotes à  
 qui la tempeste a caché le Ciel quelques  
 iours, & qui ne sçauent point s'ils sont en  
 lieu ou l'aiguille de leur Bouffole decline  
 vers le Leuant ou le Couchant, remar-  
 quēt sur leurs cartes hydrographiques le  
 dernier endroit reconnu où ils ont esté,  
 & font vn rapport des vents sous lesquels  
 ils ont vogué : s'ils leur estoient contrai-  
 res, s'ils emplissoient leurs voiles, ou s'ils  
 ont soufflé mollemēt, si ç'a esté par bouf-  
 fees & reprises, ou bien s'ils ont esté con-  
 tinus, puis de toutes ces obseruations  
 forment vn iugement qu'ils appellent  
*par estime*, aussi pour cognoistre ceux avec  
 qui nous sommes obligez de cōuerfer : au  
 defaut de signes veritables, nous deuons  
 nous conduire par des apparences, &  
 nous arrester à ce que nous trouuerons  
 de vray semblable. Momus se plaignant  
 que la Nature n'auoit point mis vne fe-  
 nestre deuant le cœur de l'homme, par où  
 l'on en peut appercenir les monue-  
 mens, monstroit bien que ceste connois-

*Xenophon  
 au liure 4.  
 de ses Me-  
 moires.*

sance estoit grandement cachée : Et ce Satyre qui s'estonna de voir vn homme souffler à ses doigts pour les eschauffer, & souffler aussi à sa viande afin de la refroidir, ne iugea pas mal, que là où il y auoit tant de contrarietez, il n'estoit pas possible d'y prendre de l'assurance. Or il s'en faut beaucoup que la difficulté qu'on y rencontre, ait eu la force d'en rebuter les esprits: elle en a tout au contraire échauffé la curiosité: & nul autre suiet ne fut iamais regardé par tant d'endroits que cét homme. La Magie a consulté les Demons pour en apprendre le naturel & en decouurir les pensees: l'Astrologie est allée rechercher iusqu'au Ciel quels Astres influoient à sa naissance: la Physionomie a voulu par les traits de son visage reconnoistre ceux de son esprit: la Chiromantie obserue les lignes de sa main comme si ses inclinations y estoient escrites, & plus raisonnablement que toutes ces vaines sciences: la Medecine par la complexion & le temperament du corps a iugé des mœurs de l'ame, faisant aussi entrer en consideration l'aage, les pays, les alimens ordinaires, & plusieurs accidens qui apportent de nota-

### III. PROMENADE. 105

bles differences d'un homme à un autre. Tout cela pourtant ne conclut rien de nécessaire, puis qu'une volonté qui est libre, se sçait bien défaire quand il luy plaist de tout ce qui tend à l'assuiettir : & toutesfois pource que l'ame se sert du corps, il arriue bien souuent que par les mouuemens de l'un on reconnoist l'agitation de l'autre, & que de certains signes expriment au dehors, ce qui se passe au dedans. Avec cela nous ne sçaurions dénier aux Physiciens que tout ce qui agit ne fasse son operation selon que les choses dont il se sert sont disposees : & de mesme qu'au trauers d'un verre de quelque couleur, les objects nous apparoiissent colorez, ainsi l'ame opera selon l'estat du corps où elle sera logée. Il est facile de connoistre combien elle agit diuersement en la maladie & en la santé d'un mesme homme; l'experience nous donne assez de preuues qu'elle produit de beaucoup plus nobles effects, quand elle a des organes bien acheuez, que quād ils sont imparfaits & alterez par quelque vice. Celuy-là doncques n'auroit pas grand tort qui rechercheroit nostre ame comme à la trace, par la constitution,

& par les actions de nostre corps : mais si outre cela il n'examinait celles de l'esprit par nos paroles & par nos deportemens , certes il n'en pourroit apprendre que fort peu de chose. Car les signes qui paroissent à l'exterieur sont fort trompeurs , veu qu'il se trouue des personnes possedees de passions du tout contraires, sans qu'on puisse remarquer aucune difference en leur visage. Il y a des hommes genereux qui voyans deux armées prestes de combattre tremblent aussi bien que les plus poltrons , comme on lit du Roy de Nauarre & Comte d'Arragon Garzia Sanchio , qui deuenoit pale & trembloit tousiours à la rencontre de ses ennemis ( dont il en fut surnommé le Tremblant ) encores qu'il fut espouuentable à la bataille : & ce qui arriue aux vns par le souleuement du sang que la colere émeut , c'est la peur qui le fait faire aux autres , mais c'est tousiours vn mesme signe. Neâtmoins si avec le tremblemēt on a déconuert d'autres marques de lascheté en quelqu'un , on iugera bien que c'est la peur qui le fait trembler. Donc quiconque voudra connoistre parfaitement vn homme le doit épier long-



temps par toutes ses aduenuës, & non seulement tirer en consequence ses actions, mais aller s'il se peut iusques aux motifs, pour sçauoir ce qu'il fait par rencontre, par deliberation, & par habitude. De là vous concliurez sans doute, que ceste recherche doit necessairement estre diuisée en plusieurs parties, puis qu'il ne se faut pas fier sur des coniectures, si elles-mesmes ne sont appuyées dessus quelques bons fondemens. Il nous faut donc prendre vn homme pour sujet de nostre entretien, & le considerer depuis sa naissance iusqu'à l'âge viril, car il est croyable qu'en ce temps-là son corps & son-esprit se sont accreuz iusqu'à leur periode.

Le vous ay souuēt ouy faire estime de la force du sang, & reputer presque à prodige que quelque homme timide & lasche fust né d'un pere remply de courage & de generosité: à dire le vray il n'y a point d'apparence que le fils qui est vne partie du pere n'en doieue tenir quelque chose, & tous les animaux en l'effort qu'ils fōt afin d'engēdrer, se sentent détacher & déprendre d'eux-mesmes pour se transmettre en ce qu'ils ont enuie de cōcevoir. Le confir-

merois bien vostre opinion par plusieurs exemples pris de tous les siècles , & de toutes les nations: & ce que vous dites au faict de la Vettu , ie le pourrois aussi demonstrier touchant le vice. Nous en auons vne preuue singuliere en Neron, de qui le pere qui fut vn homme tres-meschant disoit , *Que rien ne pouuoit estre nay de luy & d'Agrippine, qui ne fust detestable & dommageable au public.* Gardons-nous pourtant de faire passer ceste maxime pour generale , puis qu'en effet elle reçoit de l'exception , & qu'elle ne se trouue pas tousiours vraye. Si cela estoit tous les enfans d'un mesme pere luy res-

*Suetone en  
a vie de  
Neron.*

*In le capi-  
tulin en sa  
vie.*

sembleroient , & seroient d'une complexion toute semblable. Marc Antonin le Philosophe fut conseillé de faire tuer vn gladiateur , dont sa femme Faustine estoit éperduëment amoureuse , & incontinent après luy en auoir donné le sang tout chaud à boire , de s'en aller coucher avec elle: Or l'on assure qu'Antonin Commode homme autant adonné au sang qu'il en fut iamais , fut conceu de cét embrassement. Ce sage Empereur eut depuis vn autre fils qui peust égaler en Vertu, si la mort ne peust rauy

aux esperances du peuple Romain : D'où nous apprenons que les vertus, ou les vices des parens ne sont pas tousiours des preiugez de l'inclination des enfans, au bien ou au mal, & qu'il ne faut pas moins considérer les accidens qui ont accompagné leur conception, & precedé leur naissances. Les estranges effets de l'imagination des femmes, durent ce temps-là. sont trop auerez pour ne faire pas d'instance là dessus : quoy que ce soit qu'elles se representent en l'esprit, Si elles en ont vne vüe apprehension, elles'imprime aisément dedans ceste matiere molle & susceptible d'un tel carractere, mais elle ne s'effasse pas aisément. Or nous ne sçauons quelles choses ont esté alors souhaitées par les meres, ny les sujets qui ont seruy d'entretien ordinaire à leurs pensees : cependant l'experience nous fait voir que leur fruct s'en ressent : & qu'il en est comme de certaines semences qu'on detrempe dans du vin, ou dans de l'eau sucrée, pour donner de la pointe ou de la douceur aux fructs qu'on espere d'en recueillir. C'est donc vne preuue bien debile que celle qui se retire de naissance, & si elle n'est fortifiée d'autres

considerations , on ne s'y doit gueres arrester : Les histoires nous en marquent plusieurs qui ont degeneré de la vertu de leurs peres, & d'autres aussi qui estans sortis d'une race abjecte ont rendu des services signalez à leur pays, & par leurs heroïques actions se sont acquis une reputation immortelle.

Comme de la naissance on vient à l'Enfance , puis à la Jeunesse , aussi après la consideration des parens de quelqu'un on s'arreste aux actions qu'il fait en son aage tendre, afin d'en tirer des prognostiques pour le reste de ses années : Car l'ame commence à lors à se manifester, sans que ces mouvemens soient forcez , ny procedent d'ailleurs que de sa pure liberté naturelle : Alors dis-je , on peut voir où tend l'inclination de l'esprit; & si vous me permettez d'en parler ainsi , De ce crepuscule de la vie , on fait des perditions de sa serenité ou de son trouble.

*Plutarque  
en sa vie.*

Alexandre parut Grand dès ce temps-là, aux Ambassadeurs qui estoient venus à la Cour de son pere , par les questions qu'il leur faisoit , Des loix & des coustumes de leur pays , de leur maniere de combattre , & comment ils entretenoient leurs

armées : & son ambition esclata aussi dès lors , quand il pleura pour les Victoires de son pere, disant qu'à mesure qu'il estoit ses conquestes , il luy retranchoit les moyens d'estendre sa reputation. C'est encore à present vne chose indecise , si Alcibiade a fait plus de bien que de mal à sa patrie : il tint aussi dès sa ieunesse tous les plus habiles d'Athenes en suspens là dessus , montrant vne ame plus capable de vices & de vertus tout à la fois, qu'aucune autre dont l'on se soit iamais aperceue. Vous en sçavez les remarques particulières , & n'ignorez non plus que l'on reconnut au sortir de l'enfance de Caton combien il seroit ialoux de la liberté de la Republique : en ce que voyant dans la maison de Sylla les testes de quelques-uns qu'on auoit tuez par son commandement , il demanda pourquoy les Peres ne se défaisoient point de ce tyran. Et comme on luy eust représenté le danger qu'il y auoit d'attenter à sa personne , pource qu'il se faisoit bien garder , & que sa cruauté estoit si fort tout le monde que chacun pensoit seulement à s'en garantir ; il resolut à sa premiere visite d'apporter vn poignard

*Valere le  
Grandius,  
3. chap. I.*

sous sa robe, pour le luy enfoncer dans le sein quand il seroit assis auprès de luy, de quoy son gouverneur eut bien de la peine à le destourner. Il me seroit aisé de vous apporter plusieurs autres exemples, qui autorisent l'opinion où ie suis, qu'un homme se découvre dès sa jeunesse, & qu'on peut dès lors prendre quelque assurance de sa conduite & de sa forme de viure à l'aduenir: mais puisque vous estes de ce même sentiment, ie desire maintenant vous faire aduouer que cela est grandement difficile en ceux qu'on n'a point obseruez en cet age-là. Lors que Tibère vint à l'Empire il y eut peu de gens qui ne creussent qu'il seroit digne successeur d'Auguste, pource qu'il dissimula son mauuais naturel avec tant d'adresse, que plusieurs eussent reputé pour coupable d'un grand crime, celuy-là qui eust osé craindre quelque mauuais traitement d'un si bon maistre. Ils n'auoient point encor veu de Prince plus courtois enuers tous les Ordres de Rome, ny qui refusast si honnestement que luy toute sorte de loilanges. On le veid se declarer ennemy des flatteurs: il ne repartoit aux médiances de quelques-

vns

*Suetone en  
sa vie.*

vns autre chose sinon *Qu'en vne cité libre, il y deuoit auoir liberté pour la langue & pour l'esprit* : des Gouverneurs de Prouinces ayans esté chargez de faire de trop grandes exactions sur les Peuples, il leur escriuit *Que c'estoit le deuoir d'un bon pasteur de tondre son troupeau & non point de l'escorcher* ; enfin il n'affectoit pas seulement d'estre estimé plein de modestie, mais encores d'humilité. Qui eust doncques osé penser qu'il eust deu se desborder en de si estranges vices comme il fit depuis en l'Isle de Caprée, qui fut nommée Caprine, c'est à dire Boucquine, à cause des lasciuetez qu'il y exerça ? Ou qu'il se fust puis après adonné à la rapine iusqu'à confiscquer les biens de plusieurs Princes sous couleur de crimes qu'on leur imposoit, & iusqu'à faire mourir, ( afin d'auoir son tresor ) Venones Roy des Parthes qui s'estoit venu mettre en la protection du peuple Romain, ayant esté chassé par les siens ? Bref, qui se fust persuadé que sa cruauté eust deu venir à ce point là, qu'il estimoit donner grace à ceux dont il ne faisoit durer les tourmens qu'une iournée ? Cependant Theodore Gadareen qui auoit esté son Precepteur en Rhetor-

rique, après auoir considéré longuement son naturel grossier & fort craintif, iugea bien que ceste timidité déshante se conuertiroit vn iour en cruauté, & disoit de luy que c'estoit *du bourbier broüillé avec du sang*; Et Auguste qui auoit tousiours eu l'œil dessus ses inclinations, prononça de luy cét oracle: *Que le peuple Romain qui se trouueroit sous de si tardiuës malchoires auroit grandement à souffrir*. A cause de cela plusieurs ont estimé qu'il ne l'auoit adopté, & appellé à l'Empire, que pour faire regretter son gouuernement par la comparaison de celuy d'un si meschant successeur: mais vn autre monstre, qui encherit depuis par dessus ses abominations m'empesche de vous en dire davantage. Je m'asseure que vous vous doutez bien que c'est Neron de qui i'entens parler, veu qu'il trompa tout le monde durant cinq années: & soit qu'il voulust s'establir par vne belle monstre de Vertu, ou que veritablement il se sentist encor des enseignemens qu'il auoit receu de Seneque, il est certain que iamais nul de ses predecesseurs, ny mesme de ceux qui luy ont succédé, ne fit voir vn plus beau ny vn plus doux commen-

*Le mesme  
en la vie  
de Tibere.*

*C. Tacite  
au I liure  
des Annales.*



### III. PROMENADE. II

cement d'Empire. Après luy auoir ouï dire comme on luy portoit à signer la sentence d'un homme condamné à la mort, *Je voudrois ne sçauoir point escrire*, Rome se promet qu'il conserueroit les testes de ses citoyens aussi cherement que la sienne propre ; mais il auoit dès son enfance fait paroître des marques à ses domestiques, telles qu'ils ne deuoient attendre de luy, s'il arriuoit iamais à vne puissance souveraine, que des actions violentes & accompagnées de sang. C'est pourquoy i'ay <sup>Suetone en sa vie, c. 7.</sup> toujours creu que Seneque qui s'estoit sans doute apperceu de ceste nature felonue, luy fit ce beau liure de la Clemence, où il le dépeint tel qu'il deuoit estre, afin que par estude il s'efforçast de corriger son inclination ; où au pis aller, qu'il voulust se iustifier aux siècles suiuians, de tous les maux qu'il voyoit bien que ce ieune Prince alloit commettre.

Or ce qui aide encore à faire iugement de quelqu'un, c'est quand l'on sçait quelle en a esté la nourriture & les premieres instructions, sur tout auant que l'aage ait peu confirmer les inclinations naturelles : Antisthene ayant pris <sup>D. Laerte sur sa vie.</sup> un enfant à enseigner qui luy deman-

da dequoy il auoit besoin, eut raison de  
 respondre, *D'un liure neuf, d'une plume neu-*  
*ue, & d'un papier tout neuf*, entendant vne  
 ame non encore souillée d'aucun vice.

*Au Dialo-*  
*gue 4. de sa*  
*Republi-*  
*que.*

Tous les Politiques ont fort recomman-  
 dé l'education des enfans, comme la plus  
 importante piece d'une Republique : *La*  
*nourriture & la discipline quand elles sont bô-*  
*nes rendent les esprits bons*, ainsi qu'asseu-  
 roit Platon, *& s'ils sont bons, ils en deuien-*

*Au Phe-*  
*dre.*

*nêt encor meilleurs.* Ce mesme Philosophe  
 pour exprimer vn Homme Inciuil, il dit,  
*vn homme nourry dans vn nauire*; cōme s'il  
 fuffisoit pour iuger des mœurs de quel-  
 qu'un, de dire où il a pris sa nourriture.  
 C'est beaucoup d'estre bien nay, mais c'est  
 encor d'auantage d'estre bien nourry : la  
 Nature est forte & puissante, neātmoins  
 il faut confesser que l'Institution la sur-  
 monte. Car l'Enfance est ployable à toute  
 sorte d'habitude, & ne sçachant ce que  
 c'est de vice ny de vertu, elle est autant  
 susceptible de l'une que de l'autre. Aussi  
 ne voyons-nous personne qui n'assure,  
 que c'est vn vaisseau neuf qui garde long-  
 tēps l'odeur de la premiere liqueur qu'on  
 y met, De la cire où l'on graue sans peine  
 ce qui vient en la fantaisie, De l'argile

trempee à qui le Statuaire donne telle forme qu'il luy plaist , & qu'enfin elle peut deuenir tout ce que l'on veut. Pour ce que, comme ie vous ay dit, l'esprit n'estant point encores préuenü d'aucunes impressions est en estat de receuoir celles qu'õ luy presentera les premieres; de sorte que puis qu'il n'est occupé de rien, il ne tiendra qu'aux parens que celuy de leurs enfans ne s'emplisse de bonnes choses. Et que ce ne soit vne verité, qu'il est presque impossible de les ramener à la Vertu quand on les a vne fois abandonnez au vice, ie ne veux que l'exemple du fils de Dion pour le prouuer à ceux qui en douteroient. Le ieune Denys après auoir contraint Dion de s'enfuir de Syracuse s'aduisa d'en faire venir le fils à sa Cour, afin de corrompre son naturel par les delices & les débauches, sçachant bien que le pere en receuroit vn déplaisir plus sensible que s'il le faisoit mourir. Or Dion estant de retour au bout de quelque tēps, & voulant forcer son fils à quitter ses mauuaises coustumes, ce ieune adolescent trouua la chose si rude, qu'il aimamieux se ietter d'vne fenestre en bas. Vous voyez, Timandre, comme les vices

*Emilius  
Probus en  
la vie de  
Dion.*

entrent auant dedans vne ame qui est en-cores tendre, & quelle peine il y a de les déraciner par apres; Sçachez qu'il en est le mesme des Vertus, & ie desire vous faire voir ces deux veritez cōparées l'vne à l'autre. Il y eut autresfois deux peuples, entierement differens en leur maniere de viure, qui estoient les Sybarites & les Lacedemoniens, dont ceux cy ne s'employoient à rien tāt qu'à se faire vn corps robuste pour le trauail de la guerre, & vne ame virile pour la Vaillance; & ceux-là ne s'estudioient qu'à effeminer & amollir l'vn & l'autre par toutes sortes de delices. Les Lacedemoniens nourrissoient leurs enfans sobrement & sans aucune delicateffe, ils les accoustumoient à toutes les iniures de l'air; ils les faisoient luter tout nuds, & se battre les vns contre les autres; loüans ceux-cy de leur adresse, & ceux-là de leur constance a endurer sans se plaindre plusieurs coups de foüet dessus l'autel de leur Deesse; ils leur enseignoient à porter de la reuerēce aux vieillards; ils les entretenoient souuent des beaux faits de leurs ancestres pour les animer à la Vertu; & quant à leurs discours ils vouloient qu'ils s'accoustumaf-

sent à le rendre court & sententieux , & qu'au reste ils songeassent continuellement à des actions genereuses. Pour ce qui est des Sybarites , ils éleuoient leurs enfans au sein d'yne Volupté paresseuse & languissante , où ils leur faisoient succer les vices sans les connoistre : & de mesme qu'un estomach affoibly par les excez ne peut recevoir que des viandes legeres , leur ame se débauchoit si fort là dedans , & y prenoit un tel dégoust des alimens de la Vertu, qu'elle n'auoit pas la force non seulement de les digerer , mais de les garder un peu de temps. Or quels hommes pensez-vous que deuoient estre ceux qui durant plusieurs années auoient esté tenus plus mollement & plus chaudement qu'au ventre de leur mere ? Qui ne souffroient point de manœuvres en leur ville , de peur que leur sommeil fust troublé par le bruit de leur trauail ? De qui les cuisiniers estoient les premiers precepteurs , leurs peres ayans plus de soin de leur subtiliser le goust que l'esprit ? Qui faisoient la pluspart de leurs exercices dans le liét , & leurs plus serieux entretiens en des banquets où l'on estoit conuié un an deuant, afin que les vns euf-

sent loisir de faire des apprests magnifiques & friands, & les autres de se parer pompeusement, voulans que le luxe éclatast de tous costez, & que la lasciueté des femmes seruist de ragoût aux hommes, apres qu'ils se feroient saoulez de viandes? Certainement ie n'estime pas que vous attendiez rien qui vaille d'une si mauuaise education, & aussi ie ne sçau-rois m'imaginer que quelqu'un se soit iamais promis des Lacedemoniens qui estoient nourris parmy de beaux exemples, & façonnez (ie le puis dire ainsi) des propres mains de la Vertu militaire, que des actions grandes, remarquables, & dignes d'une loüange immortelle. En effet les derniers d'entr'eux ont esté les premiers des autres hommes, & l'on peut dire d'eux tous ce que Xenophon disoit du seul Agefilaus, qu'à leur aduis, la Vertu n'estoit point souffrance, mais plaisir & volupté. Or c'estoit vne opinion bien contraire à celle des Sybarites, car l'un d'eux en passant par la ville de Sparte où il vid les banquets publics des Lacedemoniens, dit qu'il ne s'estonnoit plus si ceste nation estoit si belliqueuse, & que tout homme de sain iugement estroit dix mille fois plütoſt

*de mourir que de viure comme ils faisoient.* A la fin qu'arriua-t'il de ces deux peuples? Mais qu'est-il besoin que ie vous le die ( Timandre ) puis que vous sçavez bien que tandis qu'on obserua dans Sparte la discipline establie par Lycurgus pour les ieunes gens, qu'il en sortit des hommes si vaillans, que pour peu qu'il y en eüst en vne armée, leurs ennemis en plus grand nombre craignoient tousiours de venir aux mains avec eux; là où trois cens mille Sybarites furent défaits par les Crotoniates qui n'auoient qu'une petite armée, & toutes leurs villes prises en moins de deux mois.

C'estoit donc avec iuste sujet que Philippe de Macedoine s'estimoit heureux de ce qu'Aristote viuoit de son regne, & qu'il pouuoit confier l'éducation de son fils Alexandre, & avec son fils, la fortune de tous ses peuples, à celuy qui a mieux entendu la Philosophie Morale que nul autre, & qui l'a escrite à mon gré avec vn aussi bel ordre qu'on en puisse voir au reste de ses ouurages. Ce Roy tres-prudent auoit raison de souhaitter que celuy qui estoit né pour commander à plusieurs fust plus habile & meil-

leur qu'eux tous : En quoy il laissa vn aduertissement aux autres Princes qu'il falloit estre pour le moins aussi soigneux de faire l'essay des viandes qu'on donneroit à l'ame de leurs enfans, que de celles qu'on seruiroit dessus leur table pour la nourriture de leur corps. Et non seulement il le donna aux Princes, mais aussi à tous ceux qui ont des enfans, Dont la pluspart sont si desnaturez, qu'ils ont leurs pensées presque tousiours occupées à rendre leurs maisons belles, à augmenter le reuenu de leurs terres, à fournir leurs escuries de bōs cheuaux & leurs meutes de beaux chiens : Et quant à celui qu'ils doiuent laisser maistre de toutes ces choses; c'est à quoy ils songent le moins, quoy que ce deust estre leur plus ordinaire soucy. Car puisque le premier qui se met en possession d'un enfant verse son esprit dedans son ame encore vierge; il faut bien aduiser que ce ne soit pas vn homme de qui les humeurs ayent rien d'extrauaguant, de seruile, de niais, de cruel, & en vn mot qui soit mal conditionné; mais au contraire que ses mœurs soient si bien réglées qu'il ne s'en puisse rien produire que de bon & de beau. Et ie



vous diray en passant, que tous les sages ont excusé la grande espargne des peres en toute chose, pourueu que ce fust a dessein de s'en rendre liberaux enuers leurs enfans, & de ne refuser rien pour les faire vertueusement instruire.

Après auoir veu quelle teinture & quel ply l'ame d'un homme a retenu de son education, il faudra s'enquerir de sa conuersation ordinaire, & apprendre à quoy sont adōnés ceux avec qui l'on sçait qu'il se plaist dauantage: car la longue frequentation a la mesme force que les preceptes, & ce que Socrate dit dedans Platon *Au 6. de la Republ.* que toute excessiue iniquité ne procede pas plustost d'un esprit naturellement rude, que d'un bon esprit corrompu par mauuaise education, nous le pouuons dire de la hantise avec de meschantes ames. Octauius Cesar fut prodigue de sang, tant que les deux autres Triumvirs qui estoient de vrayz bourreaux tindrent son esprit assiegé, & que ceux qui aimoient le bien public n'eurent point d'accez aupres de sa personne. Cependant il n'auoit point monstré d'exemple de cruauté auparauant, & depuis ce tēps-là, il en fit paroistre d'une debonnai-

reté insigne. Nous imitons volontiers ce que nous approuuons en vn autre, & n'approchons iamais, qu'avec contrainte de ceux que nous n'aimons ou n'estimons pas: tellement que selõ les personnes que nous admettons à nostre conuersation, & à nostre confidence, on peut faire quel-

*Suetone en  
la vie de  
Claudius.*

que iugement de nous mesmes. Auguste fasché de voir son perit fils Claudius, si grossier. escriuit à Liuia en ces termes, *Je souhaiterois que ce pauvre niais se proposast quelque vn dont il imitast la façon, le port, la contenance, & le mouuement avec moins de nonchalance*: S'il en eust aimé quelque vn de ceste condition, il eust sans doute rendu satisfait le desir de son grand pere. Mais ce seroit abuser du temps que de vouloir prouuer vne chose que personne encores n'a reuoqué en doute, & dont le commun a fait vn Prouerbe, *Que le semblable est aimé & recherché par son semblable*, ie veux vous declarer d'autres marques par le moyen desquelles on pourra estre à peu prés informé des secretes volonteiz des hommes, puis qu'aussi bien l'on n'a pas toutiours à faire à des gens de qui l'on connoisse l'extraction, la nourriture, ny ceux avec qui ils ont contracté des habi-

tudes. Toutesfois auant que d'en venir-là ie vous aduertiray qu'il est bon de se ressouuenir de certains preceptes generaux & qui sont comme les fondemens de ceste science, puis qu'ils nous font considerer l'aage, la condition, la profession, & la fortune des personnes. Mais d'autant que pour s'en instruire, le trauail y est plus requis par l'industrie, veu qu'ils ont esté bien au long deduits par vn grand nombre de bons Autheurs, ie ne m'arresteray qu'à l'vn des poincts de ceste doctrine, & ie pense que vous ne trouuerez pas mauuais que ce soit celuy de l'aage. En cela ie n'auray point la presomptiō d'en vouloir estre creu, & ie me veux descharger du blasme que vous me donneriez, qu'à trente sept ans i'accuse la vieillesse de ses defauts, & que ie trouue à redire à ce qui doit auoir la censure des autres aages. Ce sera d'Aristote que ie prendray la verité de mon discours, dont l'esprit également cultiué dans les assemblées des Philosophes, & dans les Cours des Princes paroist si meur, si solide & si iudicieux en toutes ses œures, qu'il ne scauroit estre peu estimé que de ceux qui ne les ont iamais leües, ou qui ne les entendent pas.

*Aristote  
au livre 2.  
de sa Rheo-  
rique à  
Theodecte  
chap 12.  
¶ 13.*

J'ay donc appris de son discours, que toutes les passions des ieunes gens sont plus aiguës que fortes, plus violentes que de durée, & qu'ils se dégonflent en peu de temps des choses qu'ils ont impatiemment attendues. J'ay inferé de ses paroles qu'il s'en faut peu que tout ce qui s'y void de vertueux ne prouienne de leurs defauts; si ce n'est que la bonté de Nature respire encore au dedans, où elle agit beaucoup plus que la Raison. Car s'ils sont liberaux, on le peut (ce dit-il) attribuer au peu de connoissance qu'ils ont de la nécessité; ne sçachans pas que c'est vne fascheuse maistresse; S'ils sont vail- lants; c'est qu'ils ne voyent pas le peril; Et ayans fort peu d'usage du train & des affaires du monde, il n'y a pas de quoy s'é- merueiller s'ils ont plus de candeur & d'ingenuité que de malice. Leur memoire n'estant point chargée de plusieurs choses passées, & en ayans à voir beau- coup d'avantage qu'ils n'en ont veu, il est aisé de croire qu'ils se doiuent laisser bien plustost gagner à l'esperance qu'à la crainte; Et c'est d'où procede ceste gran- de confiance qui les rend entreprenans & hazardeux pour s'aquerir de la repu-

tation & de la gloire. Les mœurs des vieillards sont entierement contraires à celles-cy ; & pource que la froideur du sang cause en eux de la retenuë & de la timidité , leur esprit tremble aux entreprises aussi bien que les membres de leur corps. Les fautes passées les font estre grandement considerez en leurs affaires ; & le souuenir des malices qu'ils ont veuës les tient en vne continuelle défiance. A cause aussi que ce qui est honneste regarde plus souuent les autres que nous , ils luy preferent l'vtile , induits par l'amour qu'ils se portent , qui n'est pas petit en ceste saison-là : & n'ayans presque rien à esperer de l'aduenir , ils s'entretiennent des choses passées , dont la memoire leur estant agreable , & sentans encor du chatoüillement à les reciter , ils en deuiennent d'ordinaire babillards. Si leur concupiscence s'émouffe & diminue d'un costé , leur courroux s'aiguise de l'autre , & leur conuoitise va toujours en augmentant , car ils sçauent que les richesses se perdent tres-promptement , & que l'acquisition ne s'en fait qu'auec du soin & de la peine. Et partant si l'on void qu'ils soient touchez de com-

miseration pour quelque vn, on peut bien dire que c'est par l'imbecilité de leur âge, & non point par ceste humaine debonnaireté qui y rend la ieunesse encline. Quand à l'âge viril qui est le milieu de ces deux extremitéz, vous iugerez bien qu'il participe de l'une & de l'autre: c'est aussi pour ce sujet que ie m'abstiens de vous en entretenir. Mais ie vous aduertiray que ie n'ay parlé que des humeurs de l'âge, & non point des vices ny des vertus: pource que ie suis en ceste croyance que tout hōme les peut acquerir de fort bonne-heure, les conseruer long-temps, & s'en seruir tousiours, ou à reparer les manquemens du naturel, ou à retrancher les superfluitez de nos appetits, & ie ne veux pas mesme nier que quelques-vns ne se soient maintenus dans vne pureté & grande innocence d'ame depuis leur naissance iusqu'à leur mort. Maintenant, de la mesme sorte qu'on doit mettre l'âge en consideration, aussi ne se faut-il pas oublier de la condition des personnes. La richesse & la pauureté sont cause de notables differences entre les hommes, comme pareillement les charges ciuiles & les militaires: & ceux qui sont nais  
dedans

dedans vne grande puissance sont autres que ceux que la Fortune y a poussé, comme le remarque tres bien vn Historien parlât du faste & de l'arrogance de Seian, *Ceux-là (dit-il) ne sont pas si soigneux de se faire rendre de l'honneur, & lors qu'on y man-* Dion, liure 85.  
*que ils ne s'en faschent pas beaucoup, pource qu'ils sçauent bien que ce n'est point par mespris que l'on fasse d'eux. Mais ceux qui ont esté éleués en dignité affectent d'estre respectés comme chose necessaire à la perfection de leur charge : & si on ne s'acquitte pas de ce deuoir, ils s'en offencent ainsi que d'une iniure & d'un grand tort qu'on leur auroit fait.* D'ailleurs il se forme vne grande dissemblance de mœurs entre les personnes de semblable condition par la diuersité des genres de vie & des emplois auxquels ils s'adonnent ; tellement qu'il faut bien obseruer les gentils-hommes qui ont esté nourris parmi les artifices & les dissimulations d'une Cour, d'une autre maniere que ceux qui n'ont iamais respiré que l'air naturel de la campagne. Qui voudra voir toutes ces differences là, les trouuera dépeintes de leurs naïues couleurs dans les Tragedies & les Comedies des Poëtes anciens : & de toutes les nations de la

terre, dont il se faut bien instruire quand il est necessaire de traiter ou de viure avecques des estrangers , les Geographes en ont fait la description aussi bien que de leurs Prouinces. C'est pourquoy i'obmets à vous en dire les remarques : outre que ie croirois faire vn iugement temeraire , si de ces preceptes generaux ie voulois tirer vne conclusion pour quelques particuliers. On void assez souuent plusieurs hommes nais sous mesme Ciel ; nourris ensemble , d'aage égal , & de condition & de profession pareilles , auoir des mœurs dissemblables. Et c'est pour cela qu'il faut que nous ayons recours à des signes particuliers, & qui ne sôt pas si trompeurs que ces observations generales. Or en ce faict icy, l'ordre veut que nous regardions ce qui nous vient premierement à la rencontre ; à sçauoir la façon , le port , le geste , & le visage sur tout , où plusieurs sont d'opinion que nostre ame estale toutes ses passions. Il est vray que la ioye & la tristesse s'y expliquent , & specialement par le ministration de nos yeux : ils sont si fideles à nostre cœur , que quelque sentiment qu'il ait , on void bien qu'ils se l'impri-



ment tout aussi-tost. La colere les fait estinceler, là où la modestie y entretient vne lumiere sereine & tranquille: & puis-que l'ame en dispose si facilement, ils peuvent seruir de signes au dehors, de ce qui se brasse au dedans. On peut dire la mesme chose de la couleur que les passions enuoyent dessus le visage: ainsi que Diogene iugea de la pudeur d'un enfant quand il le veid rougir, ainsi la paleur est vn indice de la crainte: & en fin l'ame s'emeut rarement sans qu'il en paroisse quelque chose en l'exterieur. Iamais homme ne fut plus puissant en dissimulation que Tibere; il ne parloit en public qu'à double sens, & en vne mesme harangue ses discours se combattant presque continuellement il tenoit les Peres en doute de ses intentions. Toutesfois il ne pouuoit pas tousiours empescher que son visage n'en fust l'interprete.

Sur ce qu'il representoit vn iour au Senat (à dessein de connoistre ceux qui luy porteroient enuie) que ses forces ne suffisoient pas à soustenir le faix entier de l'Empire, mais que si on luy en commettoit vne partie il tascheroit de la bien gouverner, Gallus luy ayant de-

*Cornille  
Tacite l. I.  
de ses an-  
nales.*

mandé laquelle il desiroit , il demeura quelque temps estōné & sans parler: puis reprenant ses esprits, il respondit qu'il ne luy estoit pas seant de faire choix en ce dont il s'excuseroit volontiers. Gallus connut bien au changement de son visage qu'il s'estoit offencé de son discours, de sorte qu'il en tourna ingenieusement le sens à l'aduantage de Tibere. Mais cét Empereur plus rusé que luy ne douta point que ce ne fust la crainte plustost que la verité qui lui auoit presté ceste excuse, & deslors il resolut de le perdre cōme il fit à la fin, en le chargeant d'un crime dont il n'estoit point coupable. Les Medecins connoissent aussi la difference des maladies purement corporelles d'avec celles qui prouiennent de l'esprit par les signes exterieurs : lors qu'Erasistrate

*Galen. lib.*

*1. de ses*

*Prognostiques.*

veid Antiochus fils du Roy Seleucus avec vn visage passe & défait, des yeux enfoncez, vn cœur languissant, qu'il ouyt son poulmou pousser frequemment de longs souspirs, qu'il sentit son poulz trembloter à la veuë de Stratonice sa belle mere, & changer de mouuement au seul recit de son nom, il conclud que c'estoit l'amour qu'il auoit pour elle, qui fai-

soit tout ce rauage. Et certainement ses flâmes qui auoient desia seiché les meilleures humeurs de ce corps l'eussent entièrement consumé en peu de iours, si le Royne se fust priué de sa femme pour la donner à son fils, afin de luy conseruer la vie. L'on peut tout de mesme par d'autres indices, decouurir si c'est quelque autre passion spirituelle qui rend la santé d'un homme alterée quand il est malade: car nostre ame n'est point capable de plus de mouuemens, que nostre visage, & nos yeux le font de diuers signes pour les exprimer.

Ce qu'on appelle communément le port merite bien aussi que l'on s'y arreste, veu que *baisser la teste est un signe de timidité, la hausser d'arrogance, la pencher de negligence, & qu'auoir le col si tendu qu'on ne le voye point fléchir monstre ie ne scay quelle humeur sauvage, & une ame qui n'a point de politesse.* Les gestes encor, sont de bōs tesmoins de nostre naturel: non pas ceux dont les Orateurs se seruent aux tribunes, les Comediens sur les theatres, & qui sont les truchemēs des muets, mais ceux-là que l'on fait sās estude, ny premeditation aucune. C'est ce qui est en nous de plus inuolont-

Quintilian  
l. II. cap. 3.

taire, & qui decele tous les iours le secret de nostre conscience, sans que nous nous en apperceuions : ie ne diray pas qu'il est difficile, mais presque impossible d'auoir l'esprit agité d'inquietudes, & de faire paroistre vne contenance d'homme rassis.

A ces remarques ie pourrois ioindre celles du marcher, qui est autre en vn ef-feminé qu'en vn homme genereux : & des vestemens aussi, dont les vns s'en font estimer prudens, d'autres s'en rendent suspects de bisarrerie, ceux-cy de nonchalance, & ceux-là d'vne trop grande affectation de nouveauté : Mais pource qu'il me semble que vous deuez estre déjà las d'entendre ces menuës obseruatiōs, ie viendray à celles du discours, afin de passer par apres aux actions, qui sont les plus certaines traces que nous puissions suiure pour trouuer cét homme que nous cherchons.

C'est vne verité cogneuë de tout le monde, Timandre, que la parole a esté donnée aux hommes afin de produire leur pensee au dehors : leurs discours sont les ruisseaux par où la fontaine de leur ame s'écoule : quand ils sont nets l'on ne doute point de la pureté de la source, &

l'on peut dire aussi qu'elle est trouble si ce qui en sort n'est pas clair. Socrates ne pensoit pas voir vn beau ieune homme qui se tint long-temps deuant luy, à cause qu'il demeueroit dans le silence, & il luy dit, *Parle afin que ie te voye*, enquoy il donnoit à entendre que l'homme n'est point cét exterieur qui nous en paroist, mais l'ame qui est au dedans, dont il faut que nous prenions connoissance par la parole laquelle pour ceste consideration i'appellerois volontiers le visage de nostre ame. Je pourrois faire valoir encor plus que ceste autorité vn precepte de nostre Escriture, *La parole découvre la pensee de l'homme; Ne loue personne auant que d'entendre son discours*; Et il me seroit facile de l'appuyer des aduis de plusieurs grands personnages qui ont dit *Que tel qu'est l'homme, tel est son discours; que ses actions & sa vie s'y trouvent conformes; & qu'il n'y a point de meilleur miroir des mœurs que les paroles, ny de plus assésuré témoignage des qualitez d'un esprit*, si ie ne croyois auoir parlé avec verité quand i'ay dit que tout le monde en demeureroit d'accord. Toutesfois ie ne voudrois pas m'amuser à tous les discours que font les hommes,

*Apulée au  
liv. I. de ses  
Discours  
fleuris.*

*L'Eclesiastique cha.  
27.*

*Aristote en  
ses Morales  
à Nicoma-  
que, liv. 4.  
chap. 8.  
Cassiodore  
liv. 5. ep. 22.  
Seneque,  
Isidore,  
&c.*

puis qu'il y en a tousiours eu qui se souil-  
lans de plusieurs vices en secret n'ont pas  
laissé de prescher publiquement la vertu.  
Ny ie ne tiens point ceste maxime, *Que  
l'on connoist les personnes par leurs paroles,*  
pour infaillible dans les Cours des Prin-  
ces; veu que c'est vne chose extraordi-  
naire d'y voir quelqu'un de qui le cœur  
& la langue ne soient en vne contradi-  
ction perpetuelle. Mais ie desirerois que  
l'on visitaist vn homme dans son particu-  
lier, & seulement aux heures qu'il ne iouë  
point son personnage deuant les autres;  
car il y a peu de gens, & entr'autres de  
qualifiés, qui ne se preparent pour parler,  
& qui ne composent leurs entretiens se-  
lon les desseins qu'ils ont, auant que de se  
produire dans les compagnies. Vne des  
marques de la verité d'un discours c'est  
quand on le profere avec vehemence; &  
que les gestes de celuy qui parle ne lan-  
guissent point, mais se déploient à bon-  
escient: Ciceron plaidant contre vn Cal-  
lidijs qui estoit froid en sa harangue-luy  
dit de bonne grace, *Si tes discours estoient  
veritables, les prononcerois tu de la sorte?*

A mon auis pourtât le meilleur moyen  
de descouurir les inclinations de quel-

qu'un, c'est de tenir registre des choses qu'on luy oira dire à l'improuiste en toutes occurrences & dessus toute sorte d'affaires: car on void bien à ces brusques & soudaines saillies que c'est l'ame qui se réveille, & qu'elle n'a pas eu encores assez de loisir pour se farder. Et ce qu'elle fait alors d'elle-mesme, nous sçauons bien que les passions le luy font faire aussi: voire iusqu'à en extorquer souuent vne confession de ses plus secretes pensées. Le courroux conceu contre quelqu'un, ou l'affection pour quelque autre, ont maintesfois leué le masque à des dissimulations, reuelé des conspirations, & mis en lumiere des veritez cachées qui estoient de grande importance. C'est donc ainsi qu'il faut surprendre l'homme dans son giste, ou alors que quelque passion l'incite à se défaire des entrâiers qu'il donne à son humeur, & de ces freins de respect, d'honneur, de dissimulation & bien souuent d'hypocrisie, dont il se retient quand il est deuant le monde. Mais avec cela ie voudrois que l'on mit ses actions en ligne de compte; d'autant que les paroles sont bien l'image de la pensée, & toutesfois il y a souuent beau-

coup à dire de la pensée à l'effet.

Or pour ce qui concerne ce point icy, lors qu'un homme fait quelque action, ie desirerois pareillement qu'on s'informast s'il est coustumier d'en faire de semblables : pource qu'en ce cas là c'est le naturel qui se remuë. Et partant puisque les domestiques qui en sont les spectateurs ordinaires en peuuent parler avec plus de certitude, c'est à eux qu'il se faut adresser si l'on desire connoistre l'humeur de quelque personne. On doit par après prendre garde si c'est par un soudain mouuement de l'ame agitée d'ailleurs que d'elle mesme qu'un homme se porte à quelque chose : car c'est vne folie d'attendre les mesmes effets, si les mesmes objets qui l'y ont excité ne se representent à luy derechef. Ceux qui establirent les Areopagites preuindrent sagement en cecy les effects de l'humaine infirmité, ordonnans qu'ils rendroient leurs iugemens de nuict, & qu'en plaidant deuant eux on s'abstien droit des couleurs de la Rhetorique, dont les harangueurs déguisent vn faict comme il leur plaist. Ce fut de peur que par la triste contenance des accusez,

*Julius  
Pollux  
lin. 8.*



ou de leurs accusateurs ; ou par l'action artificieuse des Orateurs, les Juges vinrent à user d'une indulgence trop grande, ou qu'ils fussent esmeuz à une severité démesurée.

Furius Camillus connut bien en la <sup>Plutarque</sup> cause de Manlius qui se plaidoit à la veüe <sup>en la vie</sup> du Capitole, que ceste forteresse autres- <sup>de Camillus.</sup> fois si courageusement defendue contre les Gaulois par ce criminel, & implorée alors par luy-mesme, retenoit les iuges de le condamner : Il rompit le conseil à l'instant, & l'ayant assemblé le lendemain en vn lieu d'où l'on ne pouoit decouvrir le Capitole, Manlius y fut condamné à la mort. C'est pour cela que je vous dy que les circonstances des actions doivent estre rapportées & pesées avec iugement, auant que d'en inferer quelque chose. Mais sur tout il est necessaire de prendre garde à ce que les hommes font par interest. Et à cause qu'il y a des interests d'honneur, de bien, d'amour, de haine, & que ce sont les plus communs motifs des entreprises des hommes, ie vous feray souuenir de quelques ruses qui ont esté pratiquées par des hommes bien aduisez, afin de s'éclaircir des

doutes où ils se trouuoient en de certaines rencontres. On peut là dessus s'en imaginer plusieurs autres, & c'est vn estude qui n'est pas de peu d'vtilité dans le monde, veu qu'il n'y a presque point d'hommes qui ne tendent à leurs fins particulières, & pas vn qui ne les cache.

Vous sçauiez bien que le iugement donné par Salomon sur le differend de deux meres, à qui appartiendrait vn enfant, fit renommer sa grande Sageſſe iuſques aux Prouinces les plus eſloignées de la Iudée: il ſuiuit en eſſet la ſeule adreſſe pour connoiſtre la vraye mere de l'enfant; & tout ce qui s'eſt fait depuis en de ſemblables occurrences, n'a eſté qu'une imitation de ceſte admirable procedure. Je croy que les Poëtes qui ont écrit après luy qu'Vlyſſe auoit eſté découuert par Palamede en ont pris l'inuention là deſſus: car ils diſent que ce Roy charmé des careſſes de ſa femme, voulant s'exempter du voyage de Troye, feignit d'eſtre inſenſé, & que comme il labouroit le long du riuage de la mer, Palamede ietta ſon fils Telemaque deuant ſa charruë, dont Vlyſſe preſſé des ſentimens de la Nature deſtourna ſes bœufs, laiſſant à

iuger à Palamede que sa folie n'estoit qu'une feinte. Depuis ce temps-là Vlyſſe enuoyé pour reconnoistre Achille qu'on nourrissoit sous vn habit de fille avec plusieurs de ce sexe , mesla parmy quelques affiquets propres à des femmes , vn petit corcelet & vne lance. Et soudain qu'Achille les eut choisi entre tout ce qu'il voyoit, il ne douta plus que ce ne le fust : & luy remonstrât la honte & l'ignominie dont il se chargeoit, il le fit renoncer à ses habits & à sa compagnie , & l'emmena deuant Troye, où les oracles asseuroient que sa presence estoit necessaire.

Les Arcopagites firent de mesme à vn Eliau li. 5.  
de son Histoire di-  
uerse. enfant qui auoit emporté vne lame d'or tombée de la couronne d'une Diane. L'ayant fait venir en iugement ils luy presenterent des poupées , des osselets , & d'autres iouets d'enfant avec ceste lame d'or : & comme il l'eut prise derechef sans toucher au reste, ils declarerent sa premiere action auoir esté vn sacrilege, & sans entrer en consideration de l'age , ils chastierent le crime. C'estoit bien autho- Diogene  
Laertien en  
la vie de  
Chilon. riser ce que disoit le Philosophe Chilon, que comme la pierre de touche fait discerner le bon ord d'avec le mauuais , aussi

l'or estoit l'espreuue des bonnes & des mauuaises ames. Ce n'est donc pas sans sujet si plusieurs personnes pour iuger de quelqu'un, le veulent considerer dans le ieu, croyans que c'est où l'humeur se tire hors de ses enuelopes: & il est bien vray que les auares entre autres y donnent de bonnes preuues de leur naturel. Car le desir du gain leur fait dire tant de choses indignes d'estre pensees par d'honnestes gens, que ceux qui les voyent hors de là monstrent quelque trait de liberalité estimant avec raison que ce n'est que pour acheter de la reputatiō, qui ne leur scauroit arriuer par vne autre voye. A cause aussi que le vin eschauffe l'humeur qui predomine en l'homme, plusieurs en des festins jettent sur le tapis des propositions premeditées, & s'en seruent comme d'une sonde pour scauoir le fonds des sentimēs de quelqu'un; ce qui me remet en memoire l'inuention de Denys le tyran de Syracuse, pour connoistre si deux hommes qui luy auoient souhaitté du mal en beuuant, y auroient esté portez par l'yuresse, ou par vne mauuaise volonté. Il les fit venir souper avec luy, & d'autant que l'un se retint de boire

*Valere le  
Grand.*

pendant que l'autre ne s'y espargnoit pas, ceste circonspection luy fit iuger qu'il auoit commis sa faute par malice. Il l'en fit punir tout incontinent; pardonnant à l'autre, pource qu'il creût que le vin l'auoit fait entrer dans la médifance de son compagnon. Mais Phryné, ceste courtisane fameuse, fut-elle moins subtile à l'endroit de Praxitele, qui luy donnoit la plus belle de ses statues, à condition qu'elle seule en feroit le choix? comme elle veid qu'il auoit beu autant de vin qu'il luy en falloir pour declarer la verité, elle attitra vn homme qui luy vint crier d'effroy que sa boutique estoit bruslée. Alors tout émeu de ceste nouuelle, il demanda si le Cupidon estoit fauf; d'où ceste femme ayant appris que c'estoit la meilleure piece, elle la demanda, & Praxitele s'acquitta de sa promesse. Je pourrois ioindre à ces inuentions *Pausanias* de decouurir le sentiment de quelqu'un *au 1. liure.* que les Italiens prennent de la défiance de ceux qui leur font des caresses extraordinaires, comme s'ils auoient quelque mauuais dessein; & que les Espagnols enseignent à dire vn mensonge pour tirer vne verité de celuy à qui ils par-

lent : Toutesfois puisque le premier aduis n'est pas de grand vsage que contre des hommes trompeurs, ny le second que pour sçauoir finement vn secret , ie ne suis pas resolu de m'y arrester plus longtemps.

Mais ie ne desire point que nous finissions ceste Promenade , sans voir vne application de ce que nous venons de deduire ; & remettans au discours que nous ferons de la Prudence , à monstrier les fruits qu'on peut recueillir de ceste connoissance des hommes; ie suis d'aduis que pour ceste heure nous nous contentions de voir la pratique de nos regles dessus quelque sujet remarquable.

Auant que Iules Cesar eust vsurpé la puissance souueraine dedans Rome, il n'y auoit personne qui ne fust en peine de ses desseins, & qui n'en fist quelque iugement selon les apparences qu'il en voyoit ; & trois grands personnages à sçauoir Sylla, Caton, & Ciceron , ayans pris leur augure chacun dessus vn signe , Sylla rencontra beaucoup mieux que ne firent les deux autres. Caton ne se pouuoit persuader *qu'un homme qui estoit sobre & qui ne beuuoit point de vin consentist à la subuersion*

de

*de la Republique* ; Ciceron considerant sa façon de viure avec le peuple en eut quelque leger soupçon, mais, *quand il con-*

*Plutarque  
en la vie  
du mesme  
Cesar.*

*temploit sachevelure si curieusement agencée, & comme il gratoit sa tefte du bout du doigt seulement, il ne s'imaginoit point que la conspiration contre l'Estat fust là dedans.* Sylla tout au contraire dit de bonne heure aux principaux citoyens de Rome, *qu'ils se deuoient garder de ce ieune homme qui ne seroit iamais sa ceinture.* Or si l'ambition & la conuoitise de regner ne pouuoit estre eschauffée que par le vin, Caton eust eu de la raison en sa cōiecture ; mais d'autres deuant Cesar se trouuent auoir aspiré à la domination de leur pays qui estoient sobres aussi bien que luy. Ciceron non plus ne deuoit pas s'en tenir au soin que ce mesme homme apportoit pour ne troubler point l'ordre de ses cheveux ; luy qui sçauoit bien qu'Alcibiade, le plus remuant de son temps, auoit esté fort curieux de sa bonne mine. Pour ce qui est de Sylla, ce ne fut pas sans apparence qu'il iugea que celuy qui en sa ieunesse ne pouuoit souffrir la contrainte d'une ceinture, auroit estant homme le desir de se voir libre & affranchy de toute sub-

jection : Je pense neantmoins que quand il parloit ainsi de Cesar , c'estoit autant pour le designer , que pour dire qu'il en falloit mal iuger par.cét indice.

Ma raison est qu'il en auoit d'autres apparences bien plus pregnantes. Car fut-ce pas vne chose estrange que Cesar en sortant de l'adolescence osa demander au peuple vne place de Prestrise qui vacquoit , veu qu'il estoit allié fort proche de Marius , & que cela arriua durant que les horribles carnages que Sylla faisoit faire épouuantoient tout le monde? C'est pour cela qu'il disoit qu'en ce ieune homme il y en auoit plusieurs tels que Marius : & c'estoit aussi de ses paroles & de ses actions qu'il en falloit apprendre quelque chose de veritable. Or Ciceron qui auoit sceu pendant son Consultat tout le secret de la coniuration de Catilina, n'auoit-il pas d'assez suffisantes preuues que Cesar y auoit trempé ? Et Caton mesme le pouuoit-il ignorer apres luy auoir oüy prononcer ceste harangue si artificieuse que nous trouuons dans Salluste ? Sçauoient-ils pas que pour renuerfer leur credit ( cependant qu'assistés de Catulus Luctatius ils s'efforçoient de mainte-



nir la dignité du Senat ) cét esprit ambitieux auoit reconcilié Crassus & Pompée & s'estoit ioint à eux , non par vn desir d'augmenter leur puissance qui estoit très-grande , mais afin de s'en seruir à l'accroissement de la sienne , & le tout à la ruine de la Republique? Ses profusions en des ieuX & des festins publics , où Plutarque dit qu'il abyssma la magnificence de tous ceux qui en auoient fait auparavant : les largesses de bled qu'il sollicitoit pour le peuple : & ces caresses dōt il estoit si prodigue , visoient-elles à vn autre but qu'à la faueur de la populace , afin d'auoir le plus grand nombre de son costé? Mais ce qu'il affirmoit vn iour qu'il eust mieux aymé estre le premier en vne petite ville où il passoit que le second dans Rome : ce vers d'Euripide qu'il auoit si souuent à la bouche

*Qui veut fausser le Droit , que ce soit pour  
regner,*

*Sois iuste en autre chose.*

& tant d'autres discours semblables , ne donnoient-ils pas assez à cōnoistre qu'en conspirant la perte de la liberté , il aspirait à l'establissement de la Monarchie? C'estoit donc par tous ces indices-là

que Caton & Ciceron deuoient presenter les remuëmens de ce personnage, comme ils firent quand le temps d'y remedier fut passé? Et c'est aussi ce que j'auois intention de vous dire, Timandre, à sçauoir que quand on veut faire iugemēt de quelqu'un, il est necessaire de concerter tous les signes ensemble, de considerer meurement ceux qui sont moins trompeurs que les autres, & ceux dont il y en a vn plus grand nombre. Apres cela ie ne pense pas qu'un Honneste homme puisse estre deceu en ses conjectures, car il s'assurera par ce moyen des hōmes avec qui il sera bon de faire amitié & confidence entiere, comme aussi de ceux avec lesquels il faudra vser de precaution, pour se garantir de leurs surprises.

---

#### IV. PROMENADE.

*Des Sciences qui sont necessaires à un  
Honneste homme.*

**I**E ne doute point que vous ne trouuiez inutile la plus grāde partie du discours dont ie desire que nous nous entreteniōs aujourd'huy, Timandre : & ie m'assure

bien que vous auriez de la peine à m'en excuser, s'il ne nous falloit estre longtemps à l'ombre de ces arbres, & à la fraicheur que ces ruisseaux entretiennent en ce lieu, puisque le soleil nous enuoye vne chaleur extraordinaire. Car ie vous ay oüy dire que de mesme qu'un ancien regarda si cét homme auoit des yeux qui demandoit pourquoy la beauté estoit aimable, vous douteriez aussi que celuy-là eust les sentimens d'homme qui s'enquerroit pourquoy la sciēce est aymée de tant de gens. Apres cela ie crains que vous n'estimiez superflus les loüanges d'une chose, qui ne scauroit à vostre iugement estre blâmée de personne. Mais puis qu'il y a eu des esprits si monstrueux qu'ils n'ont point eu de honte de nier vne diuine Prouidence, quoy qu'ils eüssent déuant leurs yeux la structure si bien ordonnée de cét Vniuers: & que d'autres encor trouuent tous les iours à reprendre aux œuures de la Sageſſe infinie: vous deuez bien croire que la science auroit semblablement ses ennemis, ou afin de parler avec plus de raison ses enuieux. Car ie ne pense point que ce soit par haine que plusieurs s'en moc-

quent; & s'ils ne desespéroient d'en iouir, i'oserois bien iurer qu'ils en feroient la recherche. Vous ne vous attendez pas que ce soit des ignorans volontaires que ie veuille parler, puisque comme les tenebres sont opposees à la lumiere, chacun sçait sans qu'on le die que l'ignorance l'est à la science : & pour moy, apres l'aduertissement d'Aristippe qu'il est plus dangereux de rencontrer quelqu'un de ces gens-là qu'un mendiant, *pource que l'un est necessiteux que d'argent, là où l'autre à besoin d'humanité*, ie me garderay bien toute ma vie d'aller heurter contre ces pierres. Je n'ay en effet pour eux que de la cōpasion, voyant que non seulemēt ils ne se contentent pas de se pardonner leur ignorance, & de s'y plaire : mais encore de ce qu'au lieu de respec̃ter le merite que d'Honnestes gens se sont acquis par leur trauail & par leurs veilles ils s'en rient sotement, & leur tournent à mepris cela dont les Sages feroient gloire, si leur modestie souffroit qu'ils se glorifias̃sent de quelque chose. Ceux-là donc à qui j'ay à faire ne doiuent pas estre tenus pour des hommes entierement ignorans : mais il est bien veritable qu'ils

Diogene  
Laertien  
en la vie  
d'Aristip-  
pe.

font beaucoup moins sçauans que temeraires , de calomnier la Science qui enseigne aux autres les moyens de se défendre , & d'accuser. Ils ont d'ailleurs des raisons tellement ridicules, que non-obstant le peu de commerce que j'ay, avec les bonnes lettres , j'espère bien d'en faire connoître la foiblesse ; & que vous iugerez vous-mesmes que ceste sorte d'esprits ressemble à ceux qui ayans la veüe debile , quand ils viennent au grand iour priueroient le Soleil de la moitié de sa lumiere s'ils en auoient le pouuoir , pource qu'il la trouuent trop brillante.

Le premier dégoust qu'ils nous en donnent , c'est qu'ils nous font peur de son abord , disans qu'elle a vn sourcil seuer, des humeurs arrogantes, qu'elle prend de l'autorité par tout où elle est , qu'on la void tousiours presse à quereller quelqu'un. En fin que S. Paul a dit *que la Science enfle* , & qu'en suite de la cheute où le premier homme fut poussé par le trop grand desir de sçauoir , plusieurs doctes personnages se sont precipités dedans les erreurs, dedans les troubles de religion, & dedans l'athéisme.

Auant que de respondre a ceste accusation, ie vous diray Timandre, que de tout temps on s'est plaint de ce que les Republiques ne commettoient personne à la recherche des esprits, pour connoistre à quoy ils estoient propres, afin de les y appliquer par après. Car on eust par ce moyen-là empesché beaucoup de desordres d'Estat; & les particuliers se fussent faits riches d'honneur & de gloire sans que le public en eust receu de dommage. De-là ie desire que vous inferiez que plusieurs esprits se sont adonnés aux lettres à qui il eust esté necessaire de les defendre; ou du moins qu'il les eust fallu ietter dans les disciplines avec lesquelles leur naturel se fust accordé pour faire du bien à tous, & n'estre nuisible à personne. C'est vne chose veritable qu'un homme ambitieux & enclin à l'injustice, quand il est armé d'un bon sens, & fortifié des preceptes de la Science Politique, est capable d'esbranler un Estat, si sa fortune seconde tant soit peu sa malice. Je voudrois aussi qu'on retint ce genre d'esprits dans les bornes de la Philosophie Morale, pour les détourner par ses enseignemens & par les beaux exem-

ples, du mal où leur naturel les porteroit; & ie ne permettrois point qu'on leur decouvrist les secrets de la Politique, puis qu'avecques les moyens de bafir vn Estat on y apprend ceux de le détruire. Mais à vostre aduis est-ce vn vice des Sciences ou de l'esprit qui s'y adonne, & n'est-ce pas faire iniustemēt que d'imputer à la sainte Theologie les erreurs d'Origene, de Tertullian, voire de plusieurs Heresiarches? N'ont-ils pas au contraire, donné à connoistre qu'ils n'en auoient point la parfaite intelligence au faict de leurs doutes? ou plustost qu'emportez du vent, & de la superbe d'un esprit opiniastre & particulier, ils ne luy vouloient pas deferer? Ne fut-ce pas la mesme occasion du peché d'Adam, & n'a-tou pas tort de l'attribuer à la Science, puisque son crime fut vne desobeyssance & vn orgueil si démesuré, qu'au grand mépris des commandemens de son Createur, quoy que paistry d'une fresse argile, il osa bien aspirer à vne souueraine independance? C'est encor ce mesme vice qui nous produit aujourd'huy les Athees & les prophanes; Se laissant flater à leurs appetits à qui la Religion ordon-

ne des bornes qu'ils ne peuvent souffrir, ils ont introduit des preceptes de libertinage. Mais quoy qu'ils fassent bouclier de la Philosophie, elle n'a jamais esté de leur party. Ses maximes sont tirées des principes de la Nature, qui est trop estroitement attachée aux volontez de Dieu, pour donner sujet à quelqu'un d'esperer qu'elle en voulast ruiner la croyance, ny l'adoration. Elle nous enseigne au contraire à lire dans ce grand liure du monde les effets de son admirable sagesse, & nous imprimant vne respectueuse crainte de sa redoutable puissance, elle fait horreur à nostre esprit de toutes les pensées où il y a quelque mélange d'impiété. L'aduouë que des Sophistes abusans de ses inuentions se sont efforcez assez souuent de seduire la croyance des simples, & qu'on nous aduertit sagement de ne nous laisser pas surprendre a leurs artifices; toutesfois qui la voudroit supprimer pour cela, ne ressembleroit-il pas à ces furieux qui s'armeroient contre leurs Princes legitimes, sous couleur que d'autres auroient conuertty luy puissance en tyrannie? Si nous auons des scrupules si delicats, nous ne trouue-

*S. Paul  
aux Coloss.  
sens, cha.  
2. vers. 8.*



rons rien dont nous osions nous servir, puisque toutes choses nous peuuent nuire. Il faudra décrier l'argent, sur la consideration de l'auarice & de la prodigalité : il faudra defendre l'vsage des viandes, pource que quelques-vns sont rombez malades au sortir de table : & iusques aux choses saintes on les craindra, puis qu'il y a des ames hypocrites qui se seruent des ieusnes & des aumosnes afin de tromper le monde. Or ce ne sont pas les instrumens que nous employons à nos mauuaises actions qui sont coupables de la faute, & dignes du blâme qu'on en reçoit. Vne espée dont vn meschant homme fait vn homicide, ne doit pas estre appellée en iugement, puis qu'entre les mains d'un vertueux elle n'auroit seruy qu'à quelque action genereuse : & l'on peut dire aussi que la science ne communiqua iamais d'orgueil à ceux qui n'en auoient point l'ame entachée. Je m'estonne que ceux qui disent que Saint Paul y a trouué de l'enflure ne considerent à quel sujet il en parloit de la sorte, & qu'ils ne lient les choses precedentes aux suivantes : Car outre qu'il l'entend d'une science separée de la charité qui en est l'as-

faisonnement, on void bien que c'est plu-  
stost aux doctes qu'à la doctrine qu'il en  
veut, puis qu'il dit immédiatement après

*En la 1.  
aux Co-  
rinth. c. 8.* *Que si quelqu'un pense sçavoir quelque cho-  
se, il n'a encores rien connu comme il faut con-  
noistre.* Et c'est pour cela qu'en vn autre

*En la 1. à  
Timothée,  
chap. 6.* *point à la doctrine de pieté est enflé & igno-  
rant, & qu'il languit autour des questions &  
debats de paroles,* estant veritable qu'entre

ceux qui font profession des lettres, vn  
méchant Grammairien qui n'aura iamais  
rien fait que racler la fuye de quelque au-  
teur enfumé, pour nous en decouvrir  
les paroles, fera plus du renfrongné qu'un  
homme consommé dedans les plus soli-  
des connoissances. La raison est que tel-  
les gens tiennent encor par vn bout à l'i-  
gnorance, *qui apporte tousiours de la con-  
fiance, ainsi que la science est accompagnée de*

*En vne  
epistre à  
Euagrius.*

*crainte,* selon que le reconnut S. Ierosme,  
après l'aduis qu'il en auoit eu des Grecs:  
& comme en vne balance le bassin le  
moins chargé s'esleue, & celui où il y a  
plus de poids se baïsse deuers la terre, aussi

*Quintilian* *d'autāt moins que quelqu'un a d'entendement,  
d'autant plus s'efforce-t'il de l'estendre & au-  
haut & au large.* C'a esté pour vous effa-

cer l'impression que l'autorité d'un si grand esprit auroit peu faire sur le vostre, au deshonneur des Sciences, que ie vous ay dit toutes ces choses : & ie veux pour la mesme raison continuer la confirmation de ceste verité, par des exemples irreprochables.

Lors que les Sciences arriuerent d'Egypte & de la Phenicie en la Grece, ceux qui rechercherent les premiers leur conuersation creurent en auoir decouuert tous les secrets, & consentirent qu'on leur donnast le tiltre de Sage : Mais ayant esté mieux reconnüs avec le temps par Pythagore, celuy-cy s'apperceut bien que ceux qui l'auoient precedé s'estoient trompez, & qu'ils auoient par trop presumé de leur esprit. De sorte qu'il se contenta du nom de Philosophe, c'est à dire d'estudiant, aymant, ou aspirant à la Sagesse. Après luy, ce nom-là fut pris par tous les professeurs des bonnes lettres qui enseignerent en Grece; & à mesure qu'ils s'aduancerent en süssance ils diminuerent de la bonne opinion de leur connoissance, la iugeant de fort petite estéduë. Socrate le premier de tous en fit vne tres-fräche confelsion, ne se vantant

que de sçauoir vne chose qui estoit de ne sçauoir rien du tout : en quoy il fut suiuy des Academiques , qui publierent qu'on ne pouuoit rien asseurer dequoy que ce fust, & des Pyrrhoniens aussi , qui renouoiēt mesmes en doute qu'on deust nier ou affirmer quelque chose. Par là vous pouuez iuger que les plus sçauāns n'estoiēt pas les plus enflés d'orgueil , puis qu'ils n'osoient se preualoir d'aucune science : & si quelqu'un s'en est acquis la possēssiō, il n'est pas croyable qu'il en ait fait le vain puisque la verité qui est pleine & solide, & la presomption qui est vuide & legere, ne sçauroient compatir ensemble.

Pourquoy pensez-vous que Theophraste se soit plaint de la Nature qui auoit donné vne si longue vie aux Cerfs & aux Corbeaux , & si peu d'années aux hommes , sinon à cause que la mort preuient la vraye connoissance des Sciences & le parfait vsage de la Sageſſe ; & qu'en mesme temps qu'elles commencent à viure dans l'esprit des hommes , ils sont contrains de desloger de ce monde ? Cependant la Grece n'eut point d'homme capable de succeder à son Aristote que celuy-cy : & tous ceux aussi qui

n'ont pas esté en cela de son sentiment, n'ont iamais eu la bonne teinture de sa doctrine. Void-on rien de plus humble qu'Hippocrate , ce Medecin si sçauant qu'il semble estre venu au monde pour reparer les infirmittez de la nature des hommes ? Il confesse en plusieurs endroits de ses œuvres qu'il s'est maintes-fois trompé, ce que le plus ignorant Empyrique n'aduouëroit iamais de soy. Les Musés s'offenceroient si quelqu'un vouloit arracher à Virgile la couronne immortelle qu'elles luy ont tissüë de leurs propres mains , & parauanture ses loüanges n'auroiët pas esté trouuees mal-seantes en sa bouche, puis qu'il eust dit la verité, & de bonne grace; Si est-ce que deux ou trois écerueleux , ialoux de sa gloire, n'eurent en échange de leurs mépris in- iurieux en son endroit, que des témoignages de sa modestie. Cicéron s'estoit estonné de son stile ne voyant que ses premières œuvres ; il auoit les bonnes graces d'Auguste qui se connoissoit tres-bien en Poësie ; Mecenas l'aimoit cherement ; & les meilleures plumes de son siecle s'estoient employées à le loüer : Cela n'empescha pas que ie ne sçay quel

homme nommé Peron , vn Philistus , & quelques autres Poëtaſtres ne blamaſſent par tout ſes eſcrits & en ſa preſence meſme. Or il s'émeut auſſi peu des loüanges de ceux-là , que des médifances de ceux-cy , ne voulant point oſter au public qu'il faiſoit iuge de ſes œuvres , la liberté de les improuuer : Bien éloigné de l'orgueil & de l'arrogance de ces mauvais rithmeurs , qui compoſeroient volontiers des Satyres contre ceux qui reſuſent leur applaudifſement à leurs ſotiſes ; & de ces eſprits querelleux , qui dès le commencement de leurs liures intimident les Lecteurs, comme s'ils n'auoient pas le droit de cenſurer ce qui luy a eſté donné. Je pourrois alleguer vn nombre infiny d'autres perſonnages d'une eminente ſcience , & particulièrement ces venerables Peres de l'Egliſe , qui tout pleins qu'ils en eſtoient ne ſe ſont iamais departis de l'humilité Chreſtienne. Si ie ne penſois que vous croyez maintenant, qu'il n'appartient qu'à ceux qui ne connoiſſent pas bien encore la Science de ſe perſuader fauſſement qu'ils la poſſèdent, & de faire oſtentation d'une ſuffiſance imaginaire.

Après

Après les calomnies dont l'on tâche de noircir les Sciences en matiere de Religion, l'on s'efforce de les rendre suspectes aux Estats, supposant qu'elles pervertissent les esprits au preiudice notable de la Republique. Tantost on les accuse d'en dérober plusieurs au bien & au service des autres, en les arrestant à des contemplations inutiles, & à vne maniere de vie solitaire, faineante, & qui leur abastardit le courage. Par fois on dit que les sçauans sont mal propres au gouuernement, Ou pource que la diuersité des exemples qu'ils ont dans la memoire les rend irresolus, & qu'en vne ressemblance de deux Estats, la dissemblance des circonstances estonne si fort leur iugement qu'il ne sçauroit s'en demesler, ny donner vn conseil bien sain, Ou pource qu'ils ont de la peine à démordre des maximes de leurs liures, quoy qu'elles ne soient pas admissibles en tous temps, ny en tous gouuernemens. Et avec cela on leur reproche que les siecles & les Estats florissans en lettres, ont esté beaucoup plus trauiillés de guerres & de seditions que ceux où l'on faisoit profession que de la Vertu militaire; comme si la Science

auoit alteré & corrompu les mœurs des hommes, d'où par après ce seroit ensui-  
uie la ruine ou du moins le changement  
de l'Estat.

Pource qui concerne le premier repro-  
che fait aux Doctes, Que d'ordinaire ils  
se laissent enchanter par les Sciences, &  
traîner par elles, dans l'ombre & le silen-  
ce de quelque seiour escarté de la compa-  
gnie des autres hommes, pour y viure  
en vn repos presque pareil à celuy des  
morts, il s'en faut beaucoup que cela  
soit tousiours veritable, & s'il l'a esté en  
quelques vns, il n'a pas tousiours esté à  
reprendre. Plusieurs qui se sont éloignés  
dū bruit & de la foule des peuples, les ont  
plus vtilement seruis en vacquant à la  
meditation, que s'ils eussent continuél-  
lement vescu parmy eux. I'aduouieray  
bien que Democrite auoit tort comme  
gouuerneur de sa ville d'Abdere, d'estre  
si assidu aux Anatomies, où il cherchoit  
les causes naturelles de quelques mala-  
dies qui estoient inconnues en ce temps-  
là : & toutesfois (ainsi qu'Hippocrate le  
témoigna depuis) le dommage que la sus-  
pension de ses occupations politiques  
eust peu apporter à ses Citoyens, ne con-



trepesoit point le bien qui arriuoit de son estude à tous les hommes ensemble. C'est pour vous faire voir, Timandre, que l'oisiveté des sçauans est tousiours serieusement employée. Et de mesme qu'il y a eu des Roys qui de leur cabinet ont donné de la peine à leurs ennemis, & dissipé des armées sans se mettre à la campagne, ainsi les Doctes y trauaillent à des oeures, qui seruent par après d'armes au public pour faire la guerre au vice & à l'ignorance. L'Empire des Lettres n'est point borné ny par des mers, ny par de certaines montaignes; ceux qui en ont l'administration prescriuent les deuoirs à tous les hommes en general, & les determinations de Platon, d'Aristote, de Plutarque, de Seneque, & d'autres semblables hommes, seruent auourd'huy de regle à tous les honnestes gens de la terre. On ne sçauroit donc pas nier qu'ils ne soient grandement vtiles au public: mais vous l'allez connoistre encor plus particulièrement Timandre, par les exemples que ie vous veux rapporter. De toutes les Sectes des anciens Philosophes, la Pythagorique s'est le plus attachée à la contemplation: & nous n'auons point ouy

parler d'aucune qui aymast les delices & le repos à l'égal de celle d'Epicure. Celle-là faisoit garder à ses disciples vn silence de cinq ans , afin d'accoustumer leur esprit à la speculation, s'esleuoit cōtinuellement vers les Cieux pour en remarquer les mouuemens, consideroit les proprieté des nombres & des figures Mathematiques, & ne parloit des choses naturelles que par proportions , en separant les formes d'auec leur matiere. De crainte mesmes que l'ame espurée dans ces exercices, vint comme par contagion d'vn corps nourry de viandes pleines de suc & de sang à en contracter quelque souilleure, elle defendoit l'vsage des chairs, renuoyāt ses sectateurs aux herbes des iardins, & aux fruiets les moins vaporeux ; leur commandant de les manger tels qu'ils auoient esté assaisonnés par le Soleil & les Eslemens. L'autre Secte n'ayant pour object de sa felicité qu'vne vie tranquile , nette de passions, exempte de soins & d'affaires , fuyoit toutes les occasions qui luy pouuoient apporter de l'inquietude. Et c'est pour cela qu'elle s'éloignoit de la veuë du reste des hommes, & qu'elle disoit que le Repo-

en la Solitude estoit l'unique port où l'on pouuoit demeurer a l'abry de tous les vêts, & de toutes les tempestes de la vie. Neantmoins ny Pythagoras, ny Epicure ne dogmatiferent iamais contre le bien public ; Au contraire le premier escriuit en vne lettre à Aximenes, *que la recherche des sciences n'estoit pas tousiours conuenable au sage, & qu'il valoit mieux s'adonner quelques fois au seruice de sa patrie; Qu'auſſi ses fantaisies ne luy estoient pas si cheres, qu'il n'interrompiſt bien ses estudes pour s'empescher des troubles ciuils qui auoient armé l'Italie cõtre elle-mesme.* Pour ce qui regarde Epicure, il est vray qu'ayant esté tousiours contraire à Zenon, qui vouloit que le Sage s'entremist des affaires publiques si quelque accident ne l'en empeschoit, on ne deuoit pas s'attendre qu'il s'en messast de son bon gré. Toutesfois en vne occasion pressante, & où l'Estat auroit besoin de la suffisance de quelqu'un des siens pour estre bien administré, il leur conseilloit de n'en refuser pas la peine. On le loue aussi de n'auoir point quitté son pays au fort des guerres; & de ce que dans la desolation de ses compatriotes il monstrois de rares exemples de patience, ne

Diogene  
Laertien  
en la vie  
de Pytha-  
gore.

Senèque  
au traitié  
de la vie  
heureuse.

D. Laer-  
tien en sa  
vie.

faisant les repas que de pain & d'eau, & ses banquets d'un peu de fromage. Avec cela nous auons vne preuue bien claire qu'il n'aimoit point tant à se recueillir dans soy-mesme, qu'il en perdist l'affection qu'il deuoit auoir pour les autres:

Plutarque  
au traité  
Qu'il faut  
qu'un  
Philosophe  
conuerse  
avec les  
Princes.

Car il est l'auteur de ceste belle Senten-  
ce, *Que faire du bien à autrui n'est pas seule-*

*ment chose plus honneste que d'en recevoir:*

*mais encore beaucoup plus plaisante.* C'est

donc vne calomnie de dire que les sçauāns se détachent des intherests du public, cō-  
me s'ils ne s'estimoient pas en estre eux-  
mesmes vne partie. Et si quelques-vns

d'entr'eux se trouuent auoir fuy le mini-  
stere de l'Estat; c'estoit sans doute en vn  
gouuernemēt populaire desia si corrom-  
pu qu'ils y iugeoient leurs remedes inuti-  
les, & peut-estre nuisibles à eux-mes-  
mes: Imitans en cela Cleanthes qui di-  
soit en vn tel rencontre, *Si mes comporte-*

Stobée au  
43. dis-  
cours.

*mens estoient mauvais ie me rendrois déplai-  
sant aux Dieux; S'ils estoient bons, ie serois  
mal voulu des hommes.*

Après s'estre persuadez que les es-  
prits des gens doctes croupissoient de-  
dans l'oïsineté & la paresse, ils sont tom-  
bés en cēt erreur, Qu'il ne se pouuoit

faïres que leurs courages ne s'y chargeassent de rouille, & n'en deussent impropres aux fonctions militaires; mais ils donnent bien à connoître par là, qu'il est impossible de se rendre ennemy de la Science, sans l'estre en mesme temps de la Verité. Car si nous prenons les grands Estats pour nostre objet, Sçait-on pas qu'après que les Sciences eurent passé d'Orient en Occident les Empires firent le mesme chemin? Que la Grece, après qu'elle eut butiné le sçauoir du Leuant, y alla se faire riche du reuenu de ses Prouinces sous l'heureuse conduite d'Alexandre? Que l'Italie s'asujettit entieremēt la Grece par armes, lors qu'elle fut deuenue plus sçauante qu'elle? Que nostre Charlemagne qui porta le Sceptre de l'Empire en France, rendit nostre nation conquérante en mesme temps que sçauante? Bref peut-on dire que Pallas ait demeuré avec son attirail militaire en quelque lieu, sans celui de la Science? Certainement la force eust esté inutile sans la conduite, & le conseil deuoit preceder & assister l'exécution; car quelque puissance que ce soit, si elle en est destituée, C'est vn Samson à qui l'on a coupé le poil fatal, C'est vn



hommes dont l'on ait ouïy parler: Et vous n'ignorez point Timandre, que ce ne soit à luy qu'on en doit attribuer toute la gloire. Car deuant que les Thebains l'eussent créé Chef de leur armée, on ne parloit d'eux que comme de gens grossiers; & s'ils auoient de la proïesse, les effets n'en auoient point encore paru. Mesmes, on sçait bien qu'ayant esté par les fourdes menées de quelques ialous de son autorité démis de sa charge de Capitaine, il ne laissa pas de suivre l'armée, estimant qu'en quelque condition que ce fust, la vertu trouuoit à s'occuper. Et comme la Fortune luy eut fait raison de ceste iniustice, l'armée Thebaine ayant esté mise en déroute par l'inexperience des Chefs; Les soldats se ressouuenans qu'eux qui fuyoient, auoient pendant qu'il estoit leur Chef donné tousiours la fuite aux autres l'éleurent sur le champ pour commander. De sorte qu'ayant rangé les troupes en meilleur ordre, & tournant visage vers l'ennemy, il empescha le progrès de sa victoire. Bref on peut dire que Thebes estoit redeuable à sa suffisance non seulement du gain des batailles de

*Diodore  
Sicilien li-  
ure 15. de  
ses Hist.  
re.*

Leuctres & de Mantinée, mais de la plus belle gloire qu'elle eut iamais, puis qu'après qu'il fut mort elle perdit la Principauté de la Grece qu'elle auoit acquise de son viuant, & qu'à peu de temps de là elle fut entierement ruinée.

Mais quoy ! les armes ne subsistent-elles pas sans les lettres dedans l'Empire Ottoman, & ne les en ont-elles pas chassées ? Le l'aduouë Timandre, mais comme cét Estat là n'a pû s'accroistre que par les diuisions de l'Empire du Leuant, il ne se maintient aussi que par les troubles & les partialitez de la Chrestienté. C'est pourquoy ie ne me mets pas en peine de ceste objection, ny de ce qu'on dit que des Sçauans ont par fois boüillé les Estats, veu que d'autres ont fait le mesme, & se sont armez contre leur Patrie, ainsi que fit Coriolanus, *dont le naturel estoit farouche* au rapport de Plutarque, *à cause qu'il ne l'auoit pas adoucy par les lettres.* Ny ie ne veux point combattre l'autorité de M. Caton qui estima la science nuisible à sa Republique, puis qu'il s'en dédit par après, s'y adonnant avec tant d'ardeur qu'il se rendit sçauant homme, encor qu'il estudiast en cét aage, ou com-



me disoit le Philosohe Lycon, *c'est cher-  
cher le droit avec une regle tortuë.* Et neant-  
moins ie serois bien aise que vous fissiez <sup>Diogenes  
Laertien</sup> en sa vie.  
reflexiõs sur l'exemple du vertueux Epa-  
minondas : de l'invincible Alexandre qui  
se faschoit de la publication d'une science  
qu'Aristote luy auoit enseignée, com-  
me si elle eust deu estre reseruée à vn  
Roy : & de nostre redoutable Charlema-  
gne qui escriuit en vers les guerres & les <sup>Sigisbert  
en la Chro-  
nique.</sup> belles actiõs des anciens Roys, pour vous  
asseurer que la science ne relasche non  
plus de la vigueur & du courage des  
particuliers, qu'elle diminuë de la force  
& de la grandeur des Estats. Que si i'en  
auois le loisir, il me seroit facile de veri-  
fier qu'entre les excellens Capitaines, le  
nombre de ceux qui ont accouplé les let-  
tres aux armes est plus grand que celuy  
des autres. Mais i'ayme mieux vous faire  
connoistre, nonobstant ce que l'on dit  
que la Milice est vn art qui ne s'apprend  
que par l'usage, & qu'il est mesme im-  
possible d'en bien parler sans y estre expe-  
rimenté, Qu'on aueu des personnes dès  
leur premier employ dans les armées,  
s'acquitter de tout ce qu'eust deu fai-  
re vn vieux Capitaine ; leur bon sens,

& leur grande science ayant suppléé au défaut de la pratique. Plusieurs sans doute estimeroiēt que c'est vn Paradoxe que i'aduance; mais vous en allez connoistre la verité en vn Grec, & en vn Latin, aussi Honnestes hommes qu'on en veid i'amaïs sortir des deux fameuses villes d'Athenes & de Rome. Le premier a esté Xenophon, qui fut esleué aux Sciēces & à la Vertu par Socrate, & qui pour la douceur de son style fut surnommé l'Abaille du pays d'Attique. Comme il veid l'occasion d'aller à la guerre avec le ieune Cyrus qui auoit la conqueste de la Perse dans la fantaisie, il se rendit volontaire en ses troupes, quoy que Socrate y eust résisté, en luy remonstrant qu'il se mettroit par ce moyen dans la haine de ces citoyens, à cause que Cyrus auoit assisté les Spartiates contr'eux aux guerres passées. Apres donc que Cyrus eut esté tué au combat, enuiron quatorze mille Grecs qui l'auoient suiuy, se voyant bien auant dedans l'Asie, ils ne sçauoient à quoy se résoudre; particulièrement quand ils virent les deputez & les heraults d'Artaxerxes, qui leur vindrent demander leurs armes. Quelques Chefs leur firent

des responses dignes de la generosité Grecque; Et Xenophon qui n'auoit aucune charge s'estant aduancé, *Il ne nous reste plus*, dit-il, *que nos armes & nostre valeur, qui sans armes nous seroit inutile; En les gardant nous esperons d'en frapper nos ennemis en les rendant nous craindrions de perdre nos vies*; L'un des deputez oyant ce discours, repartit en souriant que Xenophon estoit encore ieune hommie, & qu'il ressembloit à ces Philosophes, qui iugent des choses sans experience. Mais à peu de iours de là, partie des Chefs de l'armée ayant esté tuez, & partie retenus prisonniers par les Perses sous pretexte d'un pourparler, Xenophon apres auoir eloquemment exhorté les Grecs à bien faire en cas qu'il fallust venir aux mains avec l'ennemy, fut choisi d'un commun cōsentement, pour les remener en leur Patrie. Et qui considerera la difficulté des passages par des torrens, des riuieres peu gueables, des montagnes couuertes de neige: Combien de nations il fallut combattre; le peu de commodité qu'ils auoient de mener des viures, & enfin tous les dangers qu'on peut courir en mille lieues de chemin par des pays ennemis, & dont

Xenophon  
au liure 2.  
de la guerre  
du ieune  
Cyrus.

ils ignoroient les langages; celui dis-je qui mettra toutes ces difficultés en considération, iugera bien que ceste retraite est digne qu'on la compare à des conquestes. L'autre Capitaine a esté Lucullus, l'un des mieux versés aux langues & aux sciences qui fust à Rome de son viuât, & long-temps depuis. Or pour vous oster tout sujet de croire que ie luy dresse vn Panegyrique, ie vous en rapporteray ce qu'en a dit Ciceron, qui estoit trop habile homme pour n'estre pas fidele au recit de ce qui s'est passé de son âge. *Lucullus ayant esté enuoyé par le Senat (ce dit-il) pour faire la guerre à Mithridates, il ne fit pas seulement plus que ce que chacun s'estoit promis de sa vertu: mais il surpassa encore la gloire de ceux qui l'auoient precedé. Et cela est d'autant plus admirable en luy, qu'on ne s'attendoit pas fort qu'il en rapportast la loüange d'un excellent general d'armée; ayant consumé toute son adolescence aux affaires du barreau; & la longue durée de sa Questure, dans la paix de l'Asie, tandis que Murena faisoit la guerre en la Province du Pont. Mais l'incroyable grandeur de son esprit luy suffisoit, & il n'auoit point besoin de pratique. Ayant donc employé tout le temps du voyage & de sa nauigation à la conference*

*Au liure  
des Que-  
stions Aca-  
demiques  
intitulé  
Lucullus.*

*d'habiles gens, & à la lecture des histoires, il arriva en Asie Capitaine accompli, estant party de Rome ignorant en l'art militaire. Puis il dit vn peu après, Qu'il se rendit si entendu en tout ce qui cōcernoit la guerre, soit pour les batailles, soit pour les sieges, pour les combats sur mer, & pour toute sorte de machines & appareil de guerre, que Mithridates le plus grand Roy qu'on eust veu depuis Alexandre, ayant reconnue ce qu'il valoit confessa n'auoir iamais entendu parler d'un meilleur Capitaine.*

Voila donc les armées conduites par la Science, c'est à dire la force guidée par l'esprit qui luy est necessaire : & si l'on nous dit que des ignorans n'en ont pas moins fait, l'on sçait aussi qu'ils ont fait plustost des saccagemens & des pilleries que des guerres, & que le nombre des hommes y seruoit plus que la vaillance, comme il parut en ce débordement des peuples Septentrionaux, quelque temps après la diuision de l'Empire.

Maintenant, pource qu'on reproche aux Scanans leur peu d'adresse au maniement des affaires, à cause qu'ils sont esbranlés tout à la fois de plusieurs considerations qui se representent à eux; c'est vouloir qu'ils soient priués de la facul-

té de faire choix des exemples qui se conforment à l'estat present par l'application de toutes les circonstances. La Science au contraire enseigne ce secret-là : Et c'est où ceux qui n'ont que l'expérience sont grandement sujets à manquer, pour ce que deux accidens remarquables & pareils aduiennent rarement en quelque Estat que ce soit en vn mesme siecle. Cependant puisque en ceste vieillesse du monde on ne scauroit plus rien voir qui ne soit arriué d'autrefois, & que l'Histoire en tient registre : En des rencontres d'affaires extraordinaires, ceste Histoire & les Sciences Politiques donneront de meilleurs aduis à ceux qui les consulteront avec Prudence (sans laquelle i'aduoûe que la Science n'est pas de grand vſage) que ne feroit vn vieux Ministre d'Estat qui n'auroit point dans sa memoire l'image d'un temps semblable à celuy où il se verroit. Je ne veux pas nier que la Science Morale de quelques doctes hommes, par vn zele mal conduit de faire du bien, ne les ait fait faillir en des siecles corrompus, en les poussant à reduire d'abord les choses à leur premier estre, à faire rebrousser le courant du temps, & à  
n'appor-

n'apporter pas le temperament requis à l'estat des choses presentes. Mais on a veu des Politiques de pratique faire bien pis. Car c'est vne moindre faute de s'attacher à la droite & exacte obseruation des Loix d'un Estat, que de gauchir par trop en suiuant les voyes obliques de la deprauation. Et quand aux raisons d'Estat dont ces gens trop flexibles, & plus souples que le bien public ne requiert, se seruent pour excuser leur lasche conuinence aux desordres; il est aisé à voir que ce ne sont pas des pretextes dont ils courent le pernicious desir de l'aduanancement de leurs affaires, ou la mauuaise crainte d'estre despoüillez de leurs charges. C'est pour cela qu'ils se sont tousiours efforcez de decrediter les habiles gens, haïssans les yeux qui pouuoient apercevoir ou leurs fautes ou leur malice: Mais d'autant que ie me persuade auoir suffisamment iustificié les sciences des defauts qu'on y presume faullement, sans qu'il me soit necessaire de descourir les vices & les imperfections de leurs ennemis, ie veux dire maintenant quel iugement en ont fait ceux qui les ont bien reconnues. Car pour ce qui est du blasme

qu'on dōne à plusieurs d'auoir le cerueau si fort empesché des meubles de la Science, que l'esprit ne se sçauroit tourner là dedans, sans en ietter quelque piece à bas, de sorte que tantost Aristote se produit en leurs discours, tātost vne allegation de Platon, & qu'ils ont tousiours le nom ou la sentence de quelque autheur en la bouche, sans tirer iamais rien de leur fonds: C'est vne imperfection de l'homme, & non pas de la Science. Et partant, comme c'en'est point la viande qu'un malade rejette sans estre digerée, qu'il faut accuser de crudité & mais la debilité de son estomach qui ne la peut conuertir en nourriture, c'est aussi aux entendemens qu'on doit imputer ce defaut, n'ayant pas eu la force de tourner en aliment, & de reduire en leur substance, les bonnes choses que les Sçauans leur ont enseigné. On ne dit pas aussi que ces gens-là sçanēt, mais seulement qu'ils se ressiouiennent: Non que l'estime blāsinables ceux qui parent leur discours des ornēmens qu'ils auront empruntées dedans les liures des grands personnages, pourueu que ce soit avec moderation. Car comme les citations sont bien souuent superflues, & particuliere-



ment en des discours familiers, aussi est-il necessaire quelquesfois d'appuyer son sens de celui d'un Honneste homme, sur tout quand l'on est en debat avec des esprits qui ont bonne opinion de leur suffisance, ou que les raisons qu'on allegue de part & d'autre semblent avoir pareille force. Mais pource qu'il nous faut toucher derechef ceste chorde au discours de la Prudence, où nous parlerons du iugement naturel, ie ne veux point differer d'auantage de rendre à la Science l'honneur qu'elle doit iustement pretendre, & les louanges qui luy sont deües par tout les esprits, & toutes les langues.

Ie seray pourtant bien plus retenu que ceux là qui mettoient la souueraine felicité en la possession : car il est vray que l'ignorance est yne bonace à plusieurs personnes, dans laquelle leurs années coulent plus doucement que ne fait la vie de beaucoup de Philosophes. Cependant leur opinion n'a pas esté sans quelque apparence raisonnable : De mesme que les animaux ont leur fin limitée autour de leurs appetits sensuels, l'homme doit auoir la sienne en vn objet purement intelligible. Et c'est

*Plutarque  
au traité  
d'Isis &  
d'Orisis.*

*Homere  
Livre 13. de  
l'Iliade.*

pour cela que Diogene fit ceste replique à vn homme qui luy disoit qu'il n'estoit pas né à la Philosophie, *Pourquoy doncques vis-tu si tu n'es pas né à bien viure ?* Des Payens mesmes ont creu que la beatitude dont l'on iouit au Ciel seroit imparfaite, si le sçauoir en estoit à dire; & la preference de Iupiter à Neptune au rapport d'Homere n'a pas esté seulement à cause du droit d'aisnesse; mais pource qu'il sçauoit beaucoup plus de choses que luy. Qu'est-il besoin de sortir de chez nous-mesmes, puisque ceste verité-là nous y apparroist par nos propres sentimens? Desire-t'on la vie pour vne autre fin que pour allonger la connoissance, esperant tousiours de voir quelque chose de nouveau? Et y a-t'il quelqu'un si viuement persecuté de mal-heurs, qui ne s'aime mieux en cet estat-là, pourueu qu'il demeure en son bon sens, que de sentir du plaisir, & estre priué de iugement? Or mon dessein n'est pas de vous declarer d'où i'estime que dépende le souverain bien; Timandre; ie ne vous celeray point toutesfois qu'il me semble que les Sciences y conferent quelque chose. Car les anciens Grecs donnoient trois noms

à la Felicité, à ſçauoir Eudemonie, Eutychie, & Eupragie, qui ſignifient connoiſſance du bien, acquisition du bien, & vſage du bien; tellement que ſans qu'il ſoit neceſſaire de vous le dire, vous voyez que de ces trois conditions, la Science en eſt la premiere. Et quoy que Socrate n'ait point diſtingué la Science de la Sageſſe, croyant qu'il eſtoit impoſſible de connoiſtre les choſes bonnes & honneſtes ſans les appliquer à ſon vſage, ny les mauuiſes & deshonneſtes ſans les éuiter; ſi ne manquons - nous pas d'exemples de pluſieurs Sçauans qui ont veſcu comme ceſte Medée d'Ouide qui diſoit,

*Xenophon  
liv. 1. de ſes  
Memoires.*

*Mon deuoir & l'Amour combattent dans mon* *Livre 7. de*  
*ame;* *(ſeule)* *la Metam.*

*Je reconnois mon bien, mais mon deſir s'en-*  
*A l'obiet de mon mal, & ie le vay ſuiuant.*

C'eſt ce qui m'a fait iuger qu'il y auoit de la difference entre la Vertu & la Science, deuant meſme que i'euſſe appris que la Vertu eſt vne habitude de la volonté, & la Science vne habitude de l'entendement. Il faut neantmoins confeſſer qu'elles s'accordent bien enſemble, & ie ne croy pas que ceux-là ſe ſoient beaucoup eſloignés du but, qui ont dit que c'eſtoient elles

qui compoſoient la felicité de noſtre vie. Car quâd l'on a découuert en quoy cōſiſte noſtre bien ; ſi l'on vient à l'obtenir il ne nous reſte plus aucune choſe à deſirer : Or la Science eſt le flambeau de la Verité, qui écartant les tenebres de l'ignorance nous manifeſte ce qu'il y a de bien & de mal en toutes choſes ; & la Vertu nous portant à l'amour de l'vn & à la haine de l'autre, purifie nôtre ame & la rēd deſſus la terre telle où peu ſ'ē faut que ſi elle eſtoit dedans les Cieux. Ainſi, combien que la Sciēce ne ſoit pas la Sageſſe , du moins ne peut-on nier que ce ne ſoit vn moyen de l'acquérir, veu qu'elle nous inſtruit de ces graues & ſains preceptes : Et pour n'auoir pas ſujet d'en douter , eſcoutez vn peu ie vous ſupplie ce qu'elle diroit, ſi elle vouloit attirer quelqu'vn à ſa recherche, comme on tient que la Vertu & le vice firent autresfois à qui auroit le ieune Hercule.

Ie ne trouue point eſtrange de me voir blaſmée par des eſprits qui ne me connoiſſent pas ; Ceſte mauuaife opinion qu'ils ont de moy , ne leur vient que de l'auoir trop bonne d'eux - meſmes. Si vne fois ils s'eſtoient donné la patience d'entrer en ma conuerſation, ou bien

ils se declareroient tout a fait meschans; ou bien ils ne me traiteroient pas avec des mespris & des injures. Car ils reconnoistroient bien-tost que ie ne fais profession de haïr le vice, que pour l'amour que ie porte à la Vertu, & que c'est pour le seruice de la Verité, que ie fais la guerre à l'ignorance. Mes biens sont si vniuersellement vtils, qu'il n'est point d'aage ny de condition qui n'en puisse recevoir quelque profit : Les ieunes en retirent de salutaires instructions : Les hommes faits, de bons conseils; les vieillards, des recreations pour leur esprit; les riches, des aduis pour acquerir de l'honneur; les pauvres, de quoy soulager leur necessité; ceux qui sont en prosperité, des preceptes pour n'en abuser ny ne s'en enorgueillir pas; & les malheureux, de la consolation à leurs miseres. Ils peuvent s'asseurer avec cela que ce sont des biens sur qui la Fortune n'a point de puissance : plusieurs au sac de leur ville s'en sont allez avec nonobstant la pillerie des ennemis; d'autres après le n'aufrage les ont trouués aussi biē qu'eux dessus la riue où ils auoient esté portés tous nuds à la faueur d'une planche; & ie puis dire mes-

me qu'on ne les perd pas avec la vie, puisqu'elle ne s'en dépoüille point, lors qu'elle se défait de ses organes. Cependant ils ne causent point de destourbier aux occupations, ny aux necessitez ordinaires des hommes. Au contraire, ils leur seruent de compagnie en la solitude, d'entretien aux compagnies de desennuy dans l'oisiuete, d'affaisonnement en leur repas, les accompagnant encor dans le liêt, où ils charment l'inquietude des longues veilles, & la frayeur des songes, à cause qu'ils donnent à l'ame vne certaine trempe qui la rend capable de resister à tout ce qui voudroit troubler son repos. Ce sont des graces que j'ay apportées du Ciel lors que i'en suis descendu; Et que ie communique abondamment à ceux qui veulent s'addonner aux exercices que ie leur propose. On n'en doutera iamais si l'on considere avec attention que tout ce qui se void & se sent est l'object de mes connoissances: quand i'ay osté à quelqu'un le bandeau que l'ignorance met deuant l'esprit de tous les humains, & que ie luy ay decouvert mes secrets, il pense estre vn petit Dieu dessus la terre. En effet il est en mon

pouuoir de donner accès à son esprit, aux lieux les plus secrets de l'Vniuers ; Tantost ie luy marque le tēps prefix par la Nature à la reuolution de chacun de ces flambeaux qui brillent au plus haut estage de son palais ; Tantost ie l'abaisse dans le pourpris des Eslemens , où ie luy fais voir comme ils se transmuent par vicissitudes les vns aux autres : Et parfois ie luy monstre comme ceste mesme Nature, quand elle produit quelque corps, en fait les fondemens & premieres pieces de terre, y porte la nourriture par le moyen de l'eau, y estend le Sentiment inspirant l'air au dedans , & y cause le mouuement & l'accroissement par la chaleur du feu qui est plus actiue , plus penetrante , & plus vigoureuse que toutes les autres qualitez elementaires. Ie luy fais comprendre par quelle secrette force, ceste pesante masse qui est habitée des creatures viuantes se soustient en l'air sans aucun appuy ; de quelle sorte l'eau ayant son inclination au centre de la terre tasche d'y alier tout droit , ce qui l'empesche de s'épandre ny d'un costé ny de l'autre de son riuage ; & aussi comment en general les parties de ce tout se pressans également

l'une l'autre pour arriuer au milieu, donnent par necessité vne forme ronde aux voûtes celestes , & font vn grand globe de ce monde. De là ie luy fais obseruer les causes de tout ce qui se produit en l'air , sur les eaux , dans les abysses , au sein de la terre , & dedans ses concauités : puis l'arrestant autour de soy , ie luy ramene deuant les yeux ce qu'il a de commun avec le reste des creatures, & ceste rare piece qui le fait de meilleure condition qu'elles. Ce qu'on dit qu'Atlas soustint le monde n'a esté feint que sur ce que ie chargeay son esprit de ceste connoissance de toutes choses : Et la reuelation que ie fis des secrets de la Nature à Promethée , a fourny de suiet aux Poëtes , pour dire qu'il auoit sacrilegement dérobé le feu du Ciel afin d'en monstrier l'usage aux hommes. Mais avec cela ie descouury des adresses aux premiers Legislaturs, pour ramasser les peuples qui viuoient épars sur la terre à la maniere des bestes; pour les étreindre des liens d'une société commune ; pour leur faire perdre leur humeur sauvage; & pour les assujettir à des loix, & leur faire prendre coustumes ciuiles : C'est aussi de



moy feule que l'on apprend les moyens  
 de les y entretenir. Ce fut moy qui don-  
 nay à Pericles ces foudres qu'il élançoit  
 dans les aflemblées du peuple d'Athe-  
 nes, les eftonnant de forte qu'il les em-  
 portoit ça & la à fa difcretion : Et ces  
 admirables chaînons que l'Hercule Gau-  
 lois auoit dessus fa langue, dont il lioit  
 les affections & les volonteZ de ceux qui  
 s'arrestoient à l'escouter, estoient de  
 mon intention, Je ne diray point que  
 la Vertu ne penfe pas estre bien establie  
 dedans vne ame, si ie ne l'en ay mise en  
 poffeffion : & quoy que tout ce que ie  
 dis semble tesmoigner que mon humeur  
 est austere, i'ay pourtant l'Histoire & la  
 Poësie à ma fuite, dont l'une fçait dire  
 agreablement la verité, & l'autre publier  
 vtilement vn mensonge. Que s'il me  
 plaist de reduire mes idées à l'action, ne  
 formeray-ie pas l'innocente felicité des  
 plus beaux sens exterieurs des hommes,  
 puisque mon Optique charme la veuë,  
 & que ma Musique enchante l'ouïye ?  
 Mais n'ay-ie pas surpris destonnement  
 la Nature, lors qu'ayant instruit l'Art,  
 i'ay fait que Salmonée a imité le ton-  
 nere, qu'Archimede fortifiant la  
 chaleur temperée du Soleil la fait bru-

ler comme du feu ; qu'il a compassé dans des cieux artificiels le mouuement de tous les Astres ; & qu'il s'est pû vanter d'auoir assez de force pour détacher la terre du lieu où elle est , s'il y auoit ailleurs vn corps plus massif pour l'attacher ?

Ce sont là , Timandre , quelques effets du miraculeux pouuoir de la Science : Mais qui voudroit nombrer toutes ses vtilités auroit besoin d'un siecle pour n'en dire qu'une partie, puis qu'il est vray que tous les lieux , tous les temps , & toutes choses en fin sont le sujet de ses entretiens. Or il s'en faut beaucoup que ie veuille obliger l'esprit d'un Honneste homme à courir par tous les endroits d'une mer si spatieuse , si ie demandois qu'il fust vniuersellement sçauant, ce seroit en exiger d'auantage que de ceux-là mesmes qu'on fait Professeurs aux Aca- demies des lettres. La Nature d'ailleurs , n'a pas esté si liberale enuers tous les hōmes , que de les auoir rendus capables de toutes les doctrines ensemble. Celuy qui a dit que nos esprits estoient des champs animés , a tres-bien pensé , puisque comme vn mesme champ n'est pas propre à toutes sortes de plantes , aussi ne le font

*Clement  
Alexan-  
drin au Pe-  
dagogue.*

pas nos esprits à toutes sortes de Sciences. Pour les vnes il faut la Memoire heureuse & fidelle; c'est folie d'aspirer aux autres sans vne Imagination subtile & penetrante; & il y en a qu'on ne scauroit acquerir qu'à force de Iugement. Mais ces trois facultez se rencontrent rarement assez puissantes en vn mesme homme, pour fournir à la multiplicité des connoissances; & c'est pourquoy nous n'en reconnoissons que trois ou quatre iusqu'à present, dont le temperament de l'esprit ait esté proportionné à toutes les differēces du Sçauoir. Toutes-fois quād ceste difficulté cesseroit, ie permettrois volontiers à l'hōneste homme, & le souhaiterois mesmement, qu'il mesurast sa carriere dans la vie contemplatiue, & ne s'y exerçast qu'autant que cela le rendroit propre à l'action: si ce n'est que sa condition l'obligeast de s'y engager plus auant; car i'ay tousiours fort blasmé ceux-là qui sont ignorans en ce qu'ils professent. Si quelque Iuge des Cours souueraines ne scauoit pas les Loix, les Coustumes, les Ordonnances des anciens Empereurs, & celles de nos Roys: Si vn Secretaire d'Estat ne mettoit

pas bien par escrit, ignoroit les Langues, ne s'estoit pas instruit dans les traites de paix, d'alliances, de ligue; s'il méprisoit la connoissance des diuers gouuernemens des Estats, de leurs forces, de leur Provinces, des mœurs de leurs peuples afin de regler là dessus les negociations: Si vn Marechal de Camp n'auoit eu le soin d'estudier dans les liures militaires toutes les manieres de faire marcher des troupes par pays amy ou ennemy; d'asseoir vn camp pour passer, ou de le fortifier deuant quelque place d'ordonner d'vn siege, & d'vne attaque, de renger des troupes en bataille: de les faire retirer, En fin quiconque ne se seroit pas adonné aux connoissances qui concernent sa condition, ie l'en estimerois tres-indigne. Or ce n'est pas ce que ie traite maintenant: ie ne desire point icy faire vne distribution des Sciences selon les diuerses professions des hommes, & ie veux declarer seulement quel estude conuient & est mesmes necessaire à celuy qui veut deuenir Honneste homme.

Vous remarquerez donc s'il vous plaist que l'esprit humain estant desirieux de connoistre, a regardé toutes choses de

tous costez , & qu'enfin il a découuert qu'on en pouuoit parler en trois manieres : déduisant ce qu'elles sont toutes : celles qui sont à souhaitter ou à fuir : & les conuenances qu'il y a des vnes avec les autres. La premiere de ces connoissances est appellée Physiologie , pource qu'elle a toute la Nature pour object : La seconde considere ce qu'il y a de bon & de mauuais aux actions des hommes , & on luy donne le nom de Morale : La troisieme comprend toutes les Sciences qui sont nommées Logistiques , c'est à dire rationnelles : Et c'est de ces trois pieces que les anciens ont composé leur Sagesse , laquelle ils disoient estre *la connoissance des choses diuines & humaines*, Mais puisque nous n'auons pas intention d'esleuer nostre esprit iusques à ce haut degré de Sagesse , où Salomon seul d'entre les Iuifs est paruenue : & Socrate entre les Payens s'il faut croire à leurs oracles , il n'est pas necessaire que nous assujettissions l'Honneste homme à la recherche de tant de choses. Je tiens pour moy qu'il sera suffisamment docte , s'il est instruit dans les deuoirs de la vie , & s'il n'ignore

rien de ce qu'il luy faut faire, ny de ce qu'il luy faut éviter. Or en cela, ny les Sciēces naturelles, ny celles qui sont purement speculatiues, ne luy feroient pas de grand vſage, & c'eſt aſſez qu'il ſoit verſé dedans les Morales. Je ſçay bien que la Phyſique deliure l'eſprit de beaucoup de craintes ſuperſtitieufes, ainſi qu'il ſe veid vn iour à Athenes, où les deuins ayant mis tout le peuple en effroy ſur la naiſſance d'un Agneau qui n'auoit qu'une corne, Anaxagore les raſſeura leur diſant qu'inailliblement cela prouenoit de ce que le cerueau de cēt animal eſtoit reſſerré en forme ouale, ce qu'il fit voir par la diſſection. Et l'on ſçait auſſi que des Philoſophes ont deſabuſé des peuples de pluſieurs folles erreurs qu'ils auoient, tenans pour prodiges, & preſages de malencontre, de certaines impreſſions aériennes, ou d'autres choſes, qui nonobſtant qu'elles fuſſent extraordinaires, n'auoient rien qui teſmoignat vn déreglement de la Nature. Mais encor que l'Honnête homme n'en ſça-che point la cauſe, il ne ſera pas moins préparé à tous euenemens, s'il a muni ſon eſprit des preceptes de la Philoſophie

Morale.

Morale. Car ils sont d'une si merueilleuse efficace contre ce que tous les accidens ont de terrible & d'épouventable , qu'à leur rencontre , voire mesmes inopinée, son ame ne s'en émeut aucunement.

Il n'y apprendra pas moins la methode qu'il faut tenir pour iuger sainement de toutes sortes d'affaires , bien qu'il ne sçache ny la diuision , ny la definition, ny l'antecedent & le consequent , ny les rapports & les disconuenances des choses, ny generalement ces adresses par ou la Logique meine la raison à la connoissance de la verité. Car puisque ceste Logique se mesle parmy toutes les autres Sciences afin d'en ranger les parties, & d'en establir les preuues ; il est impossible d'en auoir acquis parfaitement quelque'une, sans que nostre esprit en ait conceu l'ordre & la disposition. Tellement que nostre Logique naturelle trouuillant selon ces idées d'ordre , la pratique sur d'autres subjects, combien qu'elle ne sçache pas que ce sont des regles d'une Science. Que si i'auois bonne grace de m'alleguer ; ie vous dirois qu'ayant sçeu demonstrier plusieurs propositions Mathematiques, deuant que d'apprendre la

Logique : ceste seconde connoissance me fit decouvrir l'artifice dont ie n'auois pas sceu les loix , ny les termes quand ie m'adonnois à la premiere ; & toutesfois s'il m'eust fallu chercher quelque chose , en faire iugemēt, & le confirmer par raisons, ie n'eusse pas laissé de m'y gouverner alors ainsi que l'on m'en aduifa depuis , à cause de cet ordre de démonstrations Mathematiques , que i'auois peint dedans mon imagination. Ce n'est pas que ie ne l'admire si fort, que ie ne la repete vne inuention presque diuine, la nommant l'eschelle tres-seure , par ou l'Entendement peut monter à la Verité : Mais puisque nous appellons l'Honneste homme au commerce du monde plustost qu'à la speculation , nous ne l'obligerons point à passer par ces épineux détours de la Dialectique , estimant qu'il trouuera de quoy se fortifier le iugement dans les connoissances que nous luy allons proposer. Ce sera donc la Philosophie Morale que nous luy recommanderons, & toutes les Sciences qui sont de son train ordinaire : & certes il n'y en a point d'autres qui nous puissent decouvrir en quoy cōsiste l'honnesteté. Elles seules meritent le nom de



Philosophie : & Ciceron à mon aduis ne songeoit pas à donner ce tiltre-là à d'autres, en ce bel eloge qu'il en a composé.

O Philosophie ( dit-il ) qui conduisant nostre Cic. l. 5. des  
questions  
Tusculan.  
nes.  
vie nous fait rechercher la Vertu, & chasser les vices au loin, sans toy que fussions-nous deuenus, & non pas nous seulement : mais qu'eust ce esté de tous les hommes ensemble ? C'est toy qui nous as fait des villes, & qui as conuié les hommes disperséz par le mode à entrer dans vne société de vie, les approchant premierement par l'habitation puis les alliant plus estroitement par les mariages, & enfin les entretenant dedans ceste communauté par mesme langage & mesme écriture. Les bōnes loix sont de ton inuention, tu t'es monstree la maistresse des mœurs & des disciplines : c'est aussy à toy que nous recourons ; nous demandons ton ayde & ton assistance, & de mesme qu'autrefois nous nous estions donnés à toy en partie, maintenant nous nous y resignons entieremēt, Car c'est vne chose tres-veritable qu'il vaudroit mieux viure bien vne seule iournée, & dans la pratique de tes preceptes, que d'auoir vne immortalité de vie où l'on pecheroit.

Je pourrois bien vous faire voir, Timandre, que ceste opinion que i'ay touchant les Sciences d'un Honneste homme

est conforme à celle de Socrate , qui s'entretenoit tousiours avec ses amis de discours moraux , leur conseillant pour ce qui estoit des autres Sciences de borner leur estude là où ils verroient que l'vtilité finiroit , sans se monstrier curieux du reste. Et avec cela ie vous ferois bien remarquer vn sentiment tout pareil en Seneque veu qu'en diuers endroits de ces œuvres , on void bien qu'il n'estime les Sciences liberales qu'entant qu'elle peuuent seruir de preparatifs aux Morales. Je n'aurois pas mesmes beaucoup de peine à vous les rendre recommandables, non seulement par l'estime qu'en ont tousiours fait plusieurs autres personnages iudicieux, mais encor par la representation de leur valeur propre. Ce furent-elles en effet, que Xenophon apprit en conuersant avec Socrate , & qui le rendirent si Honneste homme. Ce fut par la pratique de leurs preceptes que Lycurgue fit deuenir si souple l'humeur farouche de ce ieune homme qui luy auoit creué vn œil. Et ce fut par leur moyen qu'Antisthene changea si heureusement le naturel sauuage de Diogene ; que celui-cy amena

*Xenophon  
liv. 4. de ses  
Memoires*

Crates du débordement à la continence : & que Crates , de delicat qu'estoit Zenon , en fit le plus constant , & le plus patient de tous les hommes. Mais j'espere que quand nous parlerons de la vie Active d'un Honneste homme , vous reconnoistrez mieux ces verités-là de vous mesmes , que ie ne sçauois vous les faire appercevoir maintenant ; & c'est pour ceste raison que ie veux taire les fruits qu'on peut recueillir de ces Sciences. Je vous diray toutesfois comme en passant que Socrate en fut le premier autheur ; & pour ce sujet on disoit de luy qu'ayant trouué la Philosophie qui voyagoit par les Cieux & par les Elemens , il l'auoit amenée dedans les maisons , & dedans les villes. Cependant nous n'auons rien de luy que ce que Platon & Xenophon en ont rapporté dans leurs liures , où il y a de tres-salutaires auis pour la cōduite de la vie : mais ils sont deliés , sans aucun ordre , & estendus en de longs discours à la maniere des Grecs. Or depuis eux Aristote rangea ces matieres selon sa methode , c'est à dire en vne forme excellente , & grandement instructiue : si est-ce que ne les ayant pas accompagnées des exem-

ples qui y estoient conuenables, il n'y a gueres que des gēs de lettres qui en puissent recevoir le contentement qu'elles sont capables de donner. Qui les voudra voir parées de tous les ornemens, sera comme ie pense satisfait, s'il les considere dans les escrits de Plutarque : sans doute c'est celuy qui les a traitées plus agreablement que nul autre. Car combien que Senèque amene le lecteur où il veut, par ie ne sçay quelle force qui sort de toutes ses paroles, Plutarque ne laisse pas de faire le mesme effet, mais par vne douceur si attrayante que chacun y preste son consentement. Et au lieu que l'autre entraine, on peut dire que celuy-cy se fait suivre tres-volontiers: C'est ce qui m'en fait recommander la lecture à quiconque desire former ses mœurs à l'Honnesteté: Et ie m'assure qu'à la premiere veüe elle se recommandera si bien d'elle-mesme, qu'il aduoüera qu'elle est persuasue au biē, efficace pour la correction des manquemens ordinaires des hōmes, & qu'on sort de son entretien plus vertueux, ou du moins plus desireux de le deuenir, qu'on n'estoit en y entrant. Que si de la Morale il faut que ie passe à la Politique, puis

qu'à dire le vray c'est vne Science dont ie ne desirerois pas que mon Hōneste homme fust ignorant ; ie vous diray sur le sujet de Plutarque , qu'il n'est pas abondant en ses preceptes , comme en ceux de la Morale. l'aduouë que des vies de ses hōmes Illustres on en peut tirer de tres-belles instructions : mais quant à ses traittez particuliers sur ceste matiere, il y a peu de choses applicables à l'vsage present de nos affaires. Ie puis dire le mesme de tous les anciens , à cause de la dissemblance de nos Estats à ceux des siecles passés : & neantmoins auant que d'auoir leu les Politiques d'Aristote, nul ne doit presumer de pouuoir deuenir grādement entendu en ces matieres. Il se trouue aussi quelques petites piéces tres-excellentes chez les anciens , parsemées çà & là , dont la connoissance est tres-vtile à ceux qui desirent se mesler de l'administration des affaires : comme l'on pourroit dire l'Instruction de Ciceron à son frere pour sa conduite en son Proconsulat d'Asie , & les remonstrances que l'on fit à Iules Cesar lors qu'il fut paruenue à la souueraineté de l'Empire.

Mais certes, la gloire de ces anciens

ne brille point si fort, qu'elle obscurcisse celle de quelques-vns de nos modernes. Ils ont fait paroistre que les secrets de ceste Science ne leur estoient point cachez, & les Italiens entr'autres par la force, & l'heureuse viuacité de leur imagination, nous ont enrichis d'enseignemens politiques. Ils escriuent maintenant ce que leurs predecesseurs pratiquoient; & ils fournissent aux autres peuples de la terre des preceptes pour se gouverner sagement. Car on void bien que ce qu'ils ont le mieux retenu de ces grands Romains a esté l'adresse de la negociation, ou encores ils employent plus de ruse que de candeur, & ne se departent iamais de leurs fins particulieres. Mais pource que ce n'est pas icy que ie veux parler des Vertus ny des defauts des hommes, & que nous desirons seulement aduertir vn Honneste homme des choses qu'il ne doit point ignorer; S'il a du commerce dans les Cours, ie luy conseillerois sur toute chose d'estre curieux de s'instruire des interests generaux des Princes qui regnent de son temps, de leurs forces, de leurs alliances, & des maximes generales du gouuernement de leurs Estats.

La Science Morale & la Politique seront donc le principal entretien des honnestes gens , afin d'apprendre à bien régler leurs mœurs & leur conduite , soit en vne vie priuée , soit dedans vne publique : mais il est presque impossible d'arriuer à la perfection de l'une ny de l'autre, sans estre esclairé de l'Histoire qui est leur commun flambeau. Je diray plus, Que l'Histoire est vne Morale & vne Politique tout ensemble , & mesmes qu'elle contient les effets dont celles-là n'ont que les raisonnemens. Car comme vous auez ouï dire que dans le Temple d'Esculape, où chacun alloit enregistrer le remede qu'il auoit esprouué salutaire en sa maladie , les Prestres ayans par ce moyen-là découuert les qualités des sucs, des plantes, & de plusieurs autres choses, vindrent en remontant des effets aux causes à cōposer la Medecine , qui se perfectionna puis après par de nouvelles experiences : Ainsi en faisant reflection sur les mœurs des bons & des meschans , & considerant ce qui maintenoit l'ordre parmy les communautés, & par où le désordre s'y glissoit , on a tiré iudicieusement des consequences de ce qui estoit

à faire , & de ce dont il falloit s'abstenir tant en particulier qu'en public , d'où la sciēce des mœurs, & celle des polices ont tiré leur origine. L'Histoire cependant fournit les exemples qui ont donné lieu à de telles considerations : de façon que les Morales & les Politiques ne sont qu'un suc exprimé de sa substance. Et c'est pourquoy l'Empereur Basile en ces belles instructions qu'il donnoit à Leon son fils pour se bien gouverner lors qu'il seroit parvenu à l'Empire , *Ne negligez pas*, luy dit-il, *la lecture des Histoires anciennes : car vous y trouuerez sans peine, ce que les autres ont bien eue de la peine à recueillir. Vous y apprendrez quelles Vertus ont rendu ceux-là gens de bien , & pour quels vices les autres ont esté reputés meschans. Vous y verrez toutes les differences de la vie humaine, & à cōbien de changemens toutes choses sont assuicties. L'Inconstance des affaires du monde vous y apparostrà, & les cheutes notables des Empires les plus puissans. Bref, vous y remarquerez que les mauuaises actions sont toujours suivies de quelques peines, que les bonnes ne sont point fraudées de belles recompenses, de façon que vous fuirez celle-là de crainte de tomber entre les mains de la Justice di-*



*nine , & vous vous addonnerez aux autres pour meriter leurs salaires qui vous seront infailibles.*

Or Timandre , après le conseil de ce sage Empereur ie ne pense pas qu'il fust necessaire de conuier personne à la lecture de l'Histoire : si toutesfois ie connoissois que quelqu'un s'y portast avec de la negligence , ie ioindrois à ce discours plusieurs autres considerations. Je luy dirois que l'Histoire est d'une compagnie si diuertissante, qu'elle se peut vâter d'estre la seule de toutes les Sciences qui est vniuersellement aymee des hommes : & ce qui s'y trouue encor de singulier c'est qu'elle raieunit sans cesse, & que sans diminution de ses premieres beautez , elle en reçoit tous les iours quelques traits nouueaux. Elle communique mesme ce bon-heur à tous ceux qui la frequentent, par son moyen les ieunes gens deuenent vieux sans aucun affoiblissement de leurs forces, & elle remet les vieillards en leurs ieunes annees sans qu'ils perdent rien de leur Sageſſe. Il y en a eu qui nous ont laissé la peinture de la Philosophie; Mais si ie vous faisois vne exacte representation de l'Histoire , vous diriez que qui-

conque n'en deuiendroit, extrêmement passionné, seroit priué de tout sentiment humain. Elle a des yeux si vifs qu'ils ne prennent iamais les choses qui ne sont qu'apparentes pour des reelles & solides : & quoy que l'un s'égare dans la vaste estendue des temps , & que l'autre se promeine par tous les lieux de la terre marquant les regions & les peuples , on n'apperçoit point toutesfois d'extrauagance en leurs regards. La Verité parle toutes sortes de langues par sa bouche, distinctement , clairement , & avec des termes propres , coulans , riches , mais qui pour cela ne sont point enflés : Elle releue le fonds de sa naration de sentences , & y entremesse par fois des pointes qui brillent d'une lumiere tres-agreeable. Iamais elle ne dit le conseil qu'elle n'en declare les euenemens , & ne publie point d'actions sans en manifester les causes & les motifs , ou sans donner assez de moyens de les comprendre : de sorte que par ses recits l'on peut sçauoir sans grande peine , laquelle de la Prudence ou de la Fortune a fait succeder vne entreprise. Au reste on ne sçauroit entendre ailleurs tant de varietés que quand

on s'entretient avec elle : & en outre elle les assortit si artistement que les choses qui ont esté lamentables , ne sont pas desplaisantes quand elle les dit. Lors qu'elle raconte la mort des trois cens naturels Spartiates, qui se sacrifierēt à l'honneur de leur pays au destroit des Thermopyles sous la conduite de Leonidas, ceux qui l'oyent en sont touchés de compassion , mais pourtant avec vne secrette ioye à cause d'une resolution si magnanime : Et semblablement quand elle représente comme vne maison de Rome qui estoit celle des Fabiens se chargea seule du faix de la guerre contre les Veientins : & que trois cens tombés dans les embusches de leurs ennemis y demeurèrent , n'ayans laissé qu'un enfant de leur famille, qui fit repulluler plusieurs autres grands personnages. Les Philosophes Stoïques ne pensent point déroger à leur secte qui recommande l'impassibilité quand ils se sentent émeuz par ses illustres exemples , car ils sçauent bien qu'elle n'emporte iamais les ames que du costé de la Vertu. Y a-t'il en effet quelqu'un lors qu'elle recite l'action de Scenola, qui ne souhaitast d'auoir esté en sa place , &

qui en ce moment-là ne s'imagine qu'il sentit, comme dit Seneque, plus de plaisir d'auoir sa main dedans le feu dont il expia son erreur, que s'il l'eust eue dessus le sein d'une belle fille? Mais il vaut mieux que vous vous donniez le contentement de vous en instruire vous-mesme par la lecture des Historiens : & pource qu'il y a bien du choix à faire à cause qu'ils n'ont pas tout declaré la verité de l'Histoire, ie vous monstreray les marques par où vous connoistrez ceux qui l'ont traitée avec la candeur, l'ingenuité & la simplicité qu'elle desire.

*Aulu I.  
de l'inuen-  
tion.*

Combien que Ciceron ait dit que *l'Histoire estoit le recit des choses passees & éloignées de la memoire de nostre aage*, si est ce que ce mot d'Histoire emporte en sa signification Grecque ce qui a esté veu & cogneu par nous. Mais ainsi que le nom exprime la verité de la chose, ce grand homme en a voulu dire l'usage, & chacun sçait bien que les Histoires ne s'écrient point pour ceux qui ont veu ce qu'elles representent. Or comme sans hazarder sa reputation l'on ne peut racôter fausement quelque action à ceux qui en ont esté les spectateurs, on ne sçauroit aussi

faire le mesme à la posterité sans blesser sa conscience : de sorte qu'il faut bien prendre garde à ne la parer pas du mensonge au lieu de la verité , & à ne défigurer pas celle qui est avec raison nommée l'Image des choses. Il y en a bien peu toutesfois, que la haine ou l'affection ne pousse à traiter plus fauorablement vn party que l'autre , & à qui leurs interets ne fassent quitter celuy de la verité : de graues Auteurs ont remarqué , quelque potestacion que Corneille Tacite eust faite de la suiure, qu'il l'auoit abandonnée en de certaines occasions. Ils nous disent qu'après auoir eu de si mauuais sentimens des Dieux, qu'ils s'éforçoit de faire cōnoistre qu'ils ne prenoiēt aucun soin des affaires de la terre, il n'a pas laissé de louer l'Empereur Vespasian cōme vn ministre choisi par eux pour operer des miracles , ayant redonné la veüe à vn aueugle, & la santé à vn malade en la ville d'Alexandrie: Mais qu'il est croyable qu'il auroit déguisé ceste action , & auroit bien fait trouver quelque fourbe comme en plusieurs autres , s'il n'eust esté obligé à la memoire de ce Prince , qui mit le premier sa famille en honneur , & dedans le

*Corneille  
Tacite, li-  
vre 4. de  
son histo-  
re.*

chemin de la gloire, Comme en ce point ils le taxent de flaterie, ils l'accusent de mensonge en quelques autres; dequoy ie voudrois bien qu'il fust innocent, pource que ie suis son admirateur. Car combien que i'aye reconnu que pour ses grandes habitudes à la Cour de Rome, son esprit s'estoit si fort accoustumé à la défiance qu'il ne peut la cacher en ses escrits; Qu'il s'est arresté par fois à des ombrages & à des soupçons; Que n'ayant pas esté dans tous les Conseils, il s'en est imaginé les resolutions; Qu'en plusieurs choses secrettes dont il n'auoit point sceu la verité, il a dit la vray-semblance; Et qu'il n'a pas moins affecté d'instruire les hommes aux ruses politiques qu'à son Histoire: Cela ne fait que m'estonner d'auantage, considerant vne fertilité d'esprit si prodigieuse. Mais afin de ne rompre point le fil de nostre discours, il faut considerer si l'Historien peut auoir eu quelque particuliere passion pour ceux qu'il fait venir sur les rangs; car il aura de la peine à s'empescher de dresser des Panegyriques aux vns, & des inuestiues contre les autres. Quelques-uns disent que la ialousie que Platon &

Xeno-

Xenophon auoiet l'un de l'autre fuit cause que celuy-cy traita mal en son Histoire, Menon, qui estoit amy de celuy-là, le dépeignant tel, qui le rend digne de l'infortune dont il fut enuêloppé, & excusé en quelque façon la lōgue cruauté du supplice dont Artaxerxes le fit mourir. Herodote pour auoir esté mal traité des Corinthiens, s'en ressent en ses escrits où (contre toute verité) il les fait fuir honteusement en ceste memorable iournée de Salamine : & il a laissé beaucoup de chose au silence qu'il pouuoit dire à l'auantage de ce peuple, & qui mesmement eussent embelly son Histoire, comme entr'autres la priere solennelle & les vœux que firent leurs femmes à Venus, afin qu'il pleust à ceste Deesse d'échauffer leurs maris à l'amour de la bataille cōtre les Perses, & de leur inspirer le desir de s'y porter virilement. Il n'y auroit rien à redire en Salluste s'il n'auoit point obmis à dessein, & par la haine qu'il auoit pour Ciceron, les honneurs publics qui luy furent decernés par le peuple Romain après qu'il l'eut deliuré de Catilina : car il vaudroit mieux oster de sa narration ce qui fait à la honte de quelqu'un, que

*Aulu. 2.  
des guer-  
res du ieu-  
ne Cyrus.*

*Plutarque  
de la mali-  
gnité d'He-  
rodoie.*

*Thucydide  
livre 8.*

ce qui tourne à sa gloire. C'est ce qu'observe Thucydide, en parlant de son precepteur Antiphates, de ne noircir point son papier des marques d'infamie dont il

*Marcelle  
en la vie de  
Thucydide.*

fut noté par les Atheniens : Et ce qui rend son affection d'autant plus excusable ; c'est que sa haine a esté si modérée qu'elle n'eut jamais la force de luy faire dire du mal de Brasidas qui avoit causé son bannissement. Ainsi Plutarque loue un Philistus de n'avoir point couché

*Plutarque  
de la malice  
d'Herodote.*

dans son Histoire toutes les iniustes violences du tyran Denys, à cause mesmement qu'il les exerça dessus les peuples barbares, & qu'il décrit ce qui s'est passé entre luy & les Grecs : Combien qu'à dire le vray, Pausanias en parle autrement assurant que c'estoit pour l'esperance que l'Historien avoit d'estre rappellé à Syracuse.

*Pausanias  
en ses An-  
tiques.*

L'on peut aussi par ignorance inserer des mensonges en son Histoire, & les Autheurs en sont bien plus excusables que ceux qui en publient par malice: Plutarque ayant luy-mesme tesmoigné qu'il n'avoit pas une intelligence parfaite de la langue Latine a semblé demander tacitement pardon, en cas qu'il



vint à commettre des erreurs aux vies des Illustres personnages de Rome. Le peu de connoissance que Tacite montre auoir eu de l'origine , des coustumes , & de la croyance des Hebreux , l'a fait tout de mesme nommer par Tertullian grand forgeur de mensonges ; & en outre , pource qu'estant homme d'Estat , & par consequent ennemy de toutes nouvelles Sectes comme capables de subuertir avec le temps la tranquillité publique , il auoit escrit contre les Chrestiens dont la croyance commençoit de son temps à prendre pied dedans Rome. Herodote qui estoit suspect à soy-mesme , pource qu'il recitoit des choses fort anciennes , & sur la foy de plusieurs qui n'en auoient gueres , qualifia ses liures du titre des Muses , à cause de la liberté qu'elles ont de dire des fables : & toutesfois pour ne meriter pas le nom de Pere de l'Histoire seulement à cause de l'eslegance & netteté de son discours , il leur fait produire la verité vn peu après le milieu de son ouürage , qu'il rend si belle que l'esprit le plus stupide en seroit épris. Mais c'est qu'il estoit paruenü aux affaires de son temps , & qu'il décharge

*En son Apologétique.*

en ses derniers liures sa memoire , de laquelle il ne pouuoit pas estre trompé. A dire le vray pour rendre vne Histoire digne de foy il est necessaire que celuy qui escrit ait esté present aux actions qu'il recite , ou qu'il les ait apprises de ceux qui y ont assisté ; encor ne doit-il pas employer les memoires de toutes sortes de personnes, mais de ceux-là seulement qui ayans esté parties de l'action le peuuent instruire des causes, des conseils & du but où l'on aspiroit. Ce fut de la sorte que Thucydide se gouerna lors qu'il voulut composer la sienne : car outre qu'ayant esté Capitaine des Atheniens il auoit vne parfaite connoissance des affaires de son temps qui se passa tout en guerres, il n'espargna rien pour gagner des hommes intelligens dans le party contraire qui peussent l'instruire de tout ce qui s'estoit passé dedans leurs armées. De là vient que les belles actions des Lacedemoniens ne sont non plus oubliées en ses escrits , que celles de ses citoyens d'Athenes qui leur faisoient vne guerre très-sanglante ; & s'il est loüable , comme disent plusieurs , & entr'autres Ciceron, d'auoir surpassé tous les Historiens

Grecs en l'art de bien dire , ayant si bien  
 sceu presser les choses que le nombre des  
 sentences égale presque celuy des paro-  
 les avec vn tel agencement que l'on ne  
 scauroit iuger qui sont celles qui pren-  
 nent leur embellissement des autres ; il  
 l'est encor d'avantage pour la verité qui  
 reluit en sa narration. Aussi Denis d'Ha-  
 licarnasse qui pour en faire vn tres-seuere  
 iugement a examiné son discours iusques  
 aux syllabes , confesse qu'il n'a pas dit vn  
 seul mensonge volontaire, & que sa con-  
 science est nette & sans tache ; mais c'est  
 d'auoir renuersé l'œconomie , & con-  
 fondu l'ordre des parties de l'Histoire  
 qu'il reprend. On deuoit de mesme at-  
 tendre de Polybe vne Histoire tres-veri-  
 table, veu qu'il auoit esté gouverneur de  
 Scipion l'Africain, & qu'il l'accompa-  
 gna en toutes les guerres qu'il fit , ayant  
 tousiours de belles charges dans ses ar-  
 mées; & il estoit encor à presumer qu'elle  
 seroit remplie de preceptes tres-profita-  
 bles eu égard à sa doctrine, à l'importan-  
 ce des affaires dont il traitoit , à la suffi-  
 sance du Chef qui les conduisoit , & à  
 la redoutable puissance des ennemis. Or  
 donc puis qu'il n'y a personne qui puisse

estre mieux instruit de la verité des motifs, des deliberations, des traités secrets, des sourdes menées, & des interets ou volonte des Princes que leurs ministres, ce seroient ces gens-là que j'estimerois capables de travailler aux Histoires, mais pource qu'ils ont ordinairement les occasions de flatter leur maître, & de parler glorieusement de leur party, il les faut connoistre d'un naturel fort genereux avant que de leur donner toute sa croyance. Paul loue pour auoir eu de grandes intelligences en la Cour de Rome, où de son temps toutes les affaires du monde se concertoient, n'a pas toutesfois déployé sa conscience dans son Histoire, ny rapporté ce qu'il y pouuoit auoir appris: & ce qu'il dit avec tant de faste que Charles le Quint l'incita d'escrire, n'est qu'une preuve aux Lecteurs que sa plume estoit partielle. Il en eut aussi la recompense deuë aux flatteurs, en ce que cét Empereur l'en mesprisa depuis & le tint pour un escriuain fort lasche; d'où l'on peut iuger qu'elle opinion en ont conceuë non seulement ceux des partis contraires, mais ceux-là mesmes qui n'y ont point esté interessez.

L'humeur franche de nostre Philippes de Commines l'a bien sçeu garantir de ce reproche : il s'est maintenu libre entre les vertus & les defauts de son Loüys onzième, & ayant loué les vnes il n'a point eu de peur de marquer les autres. Et ie ne sçay pourquoy il a teu ce que ce Roy auoit fait contre le bien public, & qui seruit de pretexte au party qui se forma contre luy ne le pouuant ignorer puis qu'il auoit entrée dans les conseils. Par-  
 aduanture est-ce vne oubliance pareille à celle dont on l'accuse de n'auoir pas déclaré les raisons qui firent aduancer les Princes vers Parrs, après vn second conseil tenu pour cét effet : car, de n'auoir point rapporté celles qui donnerent lieu à la resolution que prit le Roy après le cōbat, on ne le peut attribuer qu'à sa negligence, veu qu'il témoigne que le Seigneur de Cōtay appuya son aduis de tresbelles & tres-iudicieuses raisons, que vous deuriez souhâiter, Timādre, n'estre pas demeurées dans le silence, puisque ce grād homme qu'il qualifie du nom de Sage, estoit l'vn de vos predecesseurs, & qu'il a laissé sa maison dedans la vostre. Mais pour n'encourir le blasme qu'on

luy donne d'auoir fait de trop lōgues digressions, que toutesfois i'excuse volontiers, puis qu'à l'imitation de Polybe c'est pour nous y enseigner de belles choses, (car ie ne pretends pas vous entretenir de la forme de l'Histoire, ce que ie laisse aux Rhetoriciens, mais seulement de la matiere) ie reuiens à nos ministres d'Estat, & aux autres hōmes politiques, auxquels on void rarement vne autre condition necessaire pour bien d'escire vne Histoire C'est qu'ils sōt la pluspart ignorans en l'art-militaire; & neantmoins ie vous laisse à penser combien il importe de sçauoir exactement rapporter l'ordonnance d'vne bataille, l'attaque ou la defence des places, de quelles gens, de quelles armes, de quelles munitions, de quels engins on s'y est seruy, l'aduantage ou desauantage des lieux, brestoutes les circonstances qui concernent la guere, & lesquelles bien souuent sont cause de l'aduencement ou de la ruine des partis, voire mesme du gain, ou de la perte des Prouinces. En effet combien la lecture de Guicciardin seroit-elle plus vtile, s'il eust esté assez sçauant en l'art militaire, pour nous instruire

de tout ce qui se passa aux sieges, aux rencontres, & aux batailles dont il n'a dit qu'une parole, excepté de celle de Ravienne qu'il a descrite si entierement, que quelques-vns m'ont asseuré en Italie qu'il n'auoit fait que la transcrire des memoires d'un homme d'experience en la guerre, qui s'y estoit rencontré. Croyez-vous pas aussi qu'on verroit **Q** Curse plus souvent dans les mains des Capitaines qu'en celles des gens d'estude, s'il auoit accompagné l'histoire d'Alexandre de son histoire; ie veux dire s'il auoit déclaré son attirail de guerre, sa façon de la faire, ses attaques, ses combats, s'il auoit fait ses descriptions un peu plus militaires que Poétiques, & en somme s'il auoit armé avec plus de soin une vie toute guerriere? Il ne deuoit pas au moins permettre que la posterité cherchast l'ordonnance de la Phalange Macedonienne ailleurs que dedans ses liures? pouruen toutesfois qu'il l'eust rangée avec moins de confusion qu'il n'a fait l'armée de Darius sur le point de la bataille. Tous ceux qui escriuent des choses éloignées de leurs siecle tombent assez souvent en ce défaut-là, & j'ay toujours creu que tels Histo-

riens (i'excepte ceux qui font des histoires generales) sont plus ostentateurs de leur bien dire qu'amateurs de la verité, ce qui se void en leur style, dont la clarté & la douceur ne sont point tempérées de la grauité necessaire au genre d'escrire historique. Il s'en est trouué qui ont desiré en Polibe des paroles plus douces, & vn style plus poly & mieux orné qu'il n'aist; mais se doit-on fascher qu'un homme qui sort des batailles, soit vn peu chargé de poussiere? Qu'en escriuant des amourrettes on soit soigneux si l'on veut de l'engencement de ses paroles: qu'on prenne garde que l'elegance en soit sans rides & sans taches: i'y permets encor si l'on veut la frisure, le fard, & toutes les mignardes affecteries dont vne femme qui veut plaire, forme des attraits & des charmes dessus son visage & dessus son sein: Pour ce qui est de l'Histoire, il faut que son style soit graue en traitant des affaires de la Paix, & on le doit éleuer tât soit peu, & luy faire prendre vn air martial, quand on le iette dans la guerre. Mais pour retourner à ceux qui escriuent les choses faites de leur sieclé on y remarque encores ce defaut, Qu'ils ca-



chêt le naturel & les fins des principaux auteurs des mouuemēs lors qu'ils y reconnoissent du mal , & qu'estans comme l'on dit des Polyphemes pour leurs imperfectiōs, leurs vices ou leurs intentions sinistres , ils sont des Argus pour voir le peu de bien qui s'y trouue. Non que ie veuille blâmer les loiiāges qu'ils donnent lors qu'elles sont meritēes ; car l'histoire ayant pour but de détourner les hommes du mal, & de les porter à l'amour du bien doit rendre l'un odieux, & ne priuer point l'autre de la gloire qui luy appartient. Entre plusieurs belles qualitez dont M. de Thou a fait que son histoire est la plus recommandable de celles de nos derniers siècles , i'y trouue cela de singulier que n'ayāt point épargné ceux dont les actiōs meritoient d'estre blâmée, il a aussi accompagné la mort des personnes vertueuses d'un bel eloge de leur vie. Car le Lecteur par ce moyen reçoit avec le plaisir de l'Histoire quelque amendement en ses mœurs , & se sent émouuoir doucement aux grandes choses. Et n'est-il pas vray, Timandre, que quand vous oyez ce qu'il rapporte de la mort de Monsieur vostre oncle , qu'*encores que les Espagnols*

Monſieur  
de Thon  
an li. 112.  
de ſes hi-  
ſtoires.

euffent eſté chaffeſſez de Han, & que le chasteau fuſt rendu, on n'entendoit point toutesſois ces cris de ioye accouſtumez en vne Victoire, & l'on ne voyoit point ces viſages gais, & qui ſe font feſte l'un à l'autre. Mais de mêmes qu'en un grand deuil, les ſoldats & les chefs alloient la face triſte & baiſſée avec un morne ſilence, à cauſe de la mort de celui qu'ils auoient reſpecté pendant ſa vie comme un grand Capitaine, & dont ils pleuroient la perte comme de leur pere bien aymé. Car ils s'attendoient bien que ſa mort alloit eſtre ſuiuie de quelque décoſtiture, & deſlors ils preſagerent les maux qui arriuerēt depuis ſur la frontiere. Et il ne fut pas regretté ſeulement en ceſte Prouince dont il auoit la Lientenance du Roy, & où ſes prédeceſſeurs auoient toujours tenu le premier rang: mais il cauſa un pleur public par tout le Royaume. Certes c'eſt vne choſe aſſeurée que le Roy touché de ceſte nouuelle en ietta des larmes, & après auoir eſſuyé ſes yeux il dit d'une voix baſſe, que Han n'eſtoit point de telle importance qu'il euſt deu couſter le ſang d'un grand Capitaine, & qui auoit ſi vtilement ſeruy la France: & que ſi Dieu luy euſt donné le choix, il auroit pour conſeruer la vie à Hunieres perdu tres volontiers non pas Han tout ſeul, mais pluſieurs autres telles

*places de la frontiere. Or outre la splendeur de sa naissance, de tres-grands biens prouenus de ses ancestres, un courage égal à ses biens, & une liberalité à les despendre qui excedoit sa puissance, il auoit vn certain agrément en son visage, & avec ce ie ne sçay quoy qui sent son homme de condition, la douceur de ses mœurs s'y faisoit assez connoistre. Tellemēt qu'ayant outre toutes ces graces vn esprit qui n'auoit rien de commun, non seulement il s'acquerroit l'estime & les respects d'un chacun, mais encores il ranissoit les affections de tout le monde.*

Quand donc, Timandre, on vous en fait ce veritable recit, n'avez-vous pas vne incroyable satisfaction de ce que par ses actions il s'est acquis vne loüange immortelle, & ne vous sentez-vous pas à l'instāt faisi d'un indicible desir de vous rēdre heritier legitime de sa gloire ? Pour moy ie ne suis point de ceux qui voulāt que l'histoire soit vne narration seiche, l'improuent pour peu qu'elle paroisse sententieuse, raisonnée, & semée des loüāges de ceux dont elle recite les actions : le sçay qu'un Historien ne doit point s'enhardir de publier vn mensonge : mais puis qu'il ne doit pas craindre non plus à écrire vne verité, il peut donner des loüanges le-

gitimes. Non qu'il soit à propos de s'y estendre à la maniere des Orateurs : & c'est vn vice que commettent presque tous ceux qui écriuent du viuant des personnages qu'ils amènent sur les rangs en leurs histoires. Si Tibere eust esté tel que Velleius Paterculus le dépeignit pendât son Empire, Rome se seroit vâtée de n'auoir iamais eu de Prince plus accôply en toutes sortes de Vertus. Mais quoy! puis-que d'un monstre tel qu'estoit Sejan , il en fait l'exemplaire d'un parfait Ministre d'Estat , a-t'il deu gagner d'autre estime parmy les gens d'honneur que d'auoir eu vne plume venale , & de celles-là qu'on void dans les Cours des Princes s'esleuer au gré de ceux qui en possèdent les fa-  
neurs? Or ie ne vous en sçaurois dire davantage sans vous declarer les Loix de l'Histoire , & ce n'est pas le but que ie me suis proposé : vous m'excuserez mesme si ie ne vous informe pas des plus viles Histoires , & si j'obmets les moyens qu'on donne pour en recueillir le fruit. Car tous ceux qui les ont leuës aussi bien que Lucullus , dont ie vous parlois tantost , ne se sont pas seruis si bien que luy des conseils dont elle est riche , & comme

luy ils ne les ont pas remarquez. C'est vn discours que i'ay iugé deuoir estre inferé avec ceux de la Prudence : car bien qu'il semble (puisque ceste Vertu s'occupe à regler les employs des hommes) qu'il seroit à propôs de la ranger sous la vie Actiue ; neantmoins à cause que c'est vne Vertu Intellectuelle , nous ne sçaurions donner des bornes à la vie contemplatiue d'un Honneste homme, sans comprendre la Prudence au dedans, & les moyens d'y habituer son esprit.

---

## V. PROMENADE.

*De la Prudence en general.*

**Q**UE la Promenade nous doit reüssir heureusement aujourdhuy , Timandre, puisque dés l'entrée , vn objet s'offre à nos yeux qui se rapporte si bien à ce dont nous sommes resolu de nous entretenir: Car voyez-vous pas que ceste allée , & ces canaux qui la bordent semblēt s'estrecir à mesure qu'ils sont éloignez de nous ? & cela ne procede que de ce que les mesmes choses paroissent grandes

ou petites selon l'ouverture de l'angle sous lequel elles sont venës. Ces arbres qui sont proches de nous forment vn angle moufle dessus nos yeux; & les especes de ceux qui en sont loin, n'y tombēt qu'à angle aigus; ce n'est donc pas vne merueille, si ceux-cy paroissent plus grands, & éloignez entr'eux d'une plus grande distâce que les autres qui sont au bout de l'allée, & si par consequent toute l'allée semble former vne pyramide. Ceux qui ignorent les principes de l'Optique ont creu de cét effet & de plusieurs autres, que les sens estoient trompez, & particulièrement celui de la veüe; mais ils me pardonneront si ie leur dit qu'ils se laissent eux-mesmes surprendre, & que les yeux estans biens sains, voyent les choses selō qu'elles apparoissent. Pour leur sembler autres qu'elles ne sont, on ne doit pas dire qu'ils se trompent: le mouuement des objets, leur éloignement, leur assiette, leur figure, la disposition du lieu qui est entr'eux & nous, & plusieurs autres accidens alterent souuent leurs especes, & les rendent autres en leur escoulement qu'en leur source. Or l'œil ne scauroit voir que ce qu'il reçoit;

& il

& il ne reçoit pas les objets, mais seulement les especes qui s'y impriment ainsi qu'elles feroient dessus vn miroir. Il void bien que l'Arc en Ciel est peint de belles couleurs, que le col du pigeon est agreablement bigarré, & il assure le mesme de plusieurs autres choses, quoy qu'il n'en soit rien en effet; en tout cela pourtant il ne se trompe point, car le sens de la veüe n'est que pour recevoir les choses apparentes, & quant à la realité des objets, sans l'assistance de quelque autre faculté, il ne la sçauoit reconnoistre. Voicy donc Timandre, vn rencontre bien fauorable pour nous, qui desirons nous entretenir de la Prudence: car quelques-uns tiennent que c'est vne Prouidence humaine, d'autres l'ont nommée l'œil de l'ame, & nous n'auons pas mesme de terme plus propre pour exprimer l'imprudence de quelqu'un que de l'appeller aueugle. Les Egyptiens en peignant vn œil dessus vn Sceptre vouloiēt signifier la Prudence qui le doit gouverner; Vlysse le plus prudent des Grecs aueugla Polypheme, c'est à dire le trompa: & s'il m'estoit permis de mesler la Verité avec la peinture, & la fable, j'alle-

*Ciceron des  
liure I. des  
loix.*

*Philō Iuisf  
en la vie  
d'Abraham.*

gerois Salomon qui dit que *le Sage a des yeux en sa teste, & que le fol marche dans les tenebres*, c'est à dire qu'il ne se sert point d'yeux. J'ay eu long-temps de la peine à trouver pour quelle raison les Poëtes feignent l'Amour estre aveugle, veu qu'il n'ait en nous par les yeux, & qu'ils sont les entremetteurs de ce commerce des cœurs; à la fin ie me suis apperceu qu'ils vouloient par là remarquer les extravagances des amoureux, & tous les dereglemens d'une ame à qui la passion a osté l'usage de la Prudence. Si quelque Rhetoricien auoit ce sujet à traiter en une declamation, il luy seroit bien aisé d'approprier toutes les parties de l'œil, & leurs usages, à toutes les pièces necessaires pour former ceste Vertu là : mais outre que nostre entretien ne nous scauroit permettre de si longues digressions, il faut ramener nostre consideration sur le premier point duquel nous auons parlé. Aussi bien suis-je certain que si vous m'accordez que nos yeux ne se trompent point, vous ne consentirez pas la mesme choses pour la Prudence: chacun tient en effet qu'elle est fautive, & que ceux qui s'y sont fiés d'ordinaire en ont esté



bien souuent circonuentus. Afin donc de vous resoudre ceste difficulté, souvenez-vous s'il vous plaist de ce que j'ay dit que les especes auant que d'estre receuës en l'œil estoient desia telles qu'elles y sont, & que rien ne s'est changé en ceste reception : Or il n'en va pas ainsi pour le regard de l'Entendement, car il compose luy-mesme ses sciences particulieres, par le moyen de certaines connoissances generales dont la Nature l'a reuestu en naissant. Que si dauanture il ne compose point comme il faut, on n'en doit pas esperer vne science certaine, ny vne parfaite prudence : mais aussi lors qu'en faisant ceste composition il y obserue toutes les regles necessaires, il void la fin de ses desseins dès le commencement, si quelque rencontre extraordinaire de la Fortune ne l'en empesche. J'espère qu'au progrès de ce discours vous verrez comment il se doit conduire en ceste operation, & que vous ne douterez point de ce que ie vous en assure : mais auparauant, il faut sçauoir ce que les Philosophes ont determiné de la Nature de la Prudence. Soyez attentif ie vous supplie à vne comparaison que ie veux

prendre de nostre Sens commun , & ie me promets que vous conceuerez facilement ce que i'entreprends de vous expliquer.

Les Philosophes tiennent que tous les organes de nos sens extérieurs aboutissent à vn sens plus reculé , auquel ils rapportent ce qu'ils ont receu de diuers endroits : & pour vous donner à connoistre que cela se fait sans confusion considerez vn peu comme les especes de diuerses couleurs , de diuers sons , & de diuerses, odeurs, se retrouuent souuent en vn mesme point de l'air , sans que les vnes se meslent parmy les autres. Or de mesme qu'en vn cercle où il y a des lignes qui de la circonference vont se terminer coniointement au centre , on peut dire que ce terme , eu égard aux diuerses lignes , est plusieurs choses , & n'en est que vne, eu égard à leur vision ; Il est ainsi du sens commun ( disent-ils ) pource que si l'on en iuge selon les diuerses correspondances avec tous les sens qui s'y vont décharger des especes qu'ils ont receues , il sera en quelque façon plusieurs choses ; & si on le considere en ce que par vn seul acte de sa puissance il decide de tous ob-

jects pour differents qu'ils soient l'un de l'autre, on n'en peut dire autre chose si non qu'il est indiuifible. Sçachez donc maintenant que selon l'aduis de plusieurs grands personages, c'est tout de mesme de la Prudence. Ils nous assurent qu'elle seule comprend toutes les Vertus, & que selon les sujets ou elle s'applique on luy donne diuers noms, l'appellant Iustice quand elle distribue à un chacun ce qui leur appartient: Force quand elle souffre ce qui se doit endurer: Temperance lors qu'elle fait choix de ce qu'il faut suiure ou fuir: mais qu'en effet toute sorte de Vertu n'est autre chose que Prudence. Socrate entr'autres a esté de ceste opiniõ, laquelle on ne sçauroit cõmander de tout point; pource que *quand il auroit erré en pensant que toutes les Vertus fussent autãt de Prudences; il parloit sainement disant qu'elles n'en pouuoient estre destituées.* Et pour n'en rechercher point la raison dãs Platon, puis qu'Aristote qui traite le mesme sujet est beaucoup plus resolutif, ie vous diray en ses termes; *Que toute Vertu est une habitude qui se conforme tousiours à vne droite raison, & opere par icelle: & que ceste droite raison n'est autre chose que la Prudence.* Philon

Plutarque  
au traicté  
de la Vertu  
Morale.

Aristote  
aux Mo-  
rales liu. 6  
chap. 13.

Au Me-  
non & en  
l'Alci-  
biade I.

*Aristote  
au lieu sus  
alleguë.  
Au lieu.  
des allego-  
ries de la  
loy.*

Iuif qui s'attache aussi fort aux opinions de Platon, que celui-cy faisoit à celles de Socrate, n'a pas voulu s'en esloigner en ce point. Les Vertus, dit il, ont leur siege en l'ame, c'est à sçauoir la Prudence en la partie raisonnable, la Force en l'Irascible, & la Temperance en la Concupiscible. Quant à la Iustice, elle naist de l'obeïssance que ces deux facultez inferieures rendent à la superieure. De sorte que selon son aduis, il n'y auroit point de Vertu, si la faculté concupiscible & l'irascible rompoient le frein de la raison, & si elles ne se laissoient conduire par la Prudence. Votre esprit par aduanture est en peins du choix des deux opinions, à sçauoir, si la Prudence comprend toutes les Vertus, ou si les Vertus ont chacune leur essence particuliere; & ie vous diray pour resolution, puisque la Prudence reside en l'Entendement, & les autres Vertus en la Volonté, & en outre puisque celles-cy tendent à vne fin, & que celle-là en decouure & ordonne les moyens, qu'elle doit estre distinguée, & separée d'auec les vertus Morales. Neantmoins à cause qu'elle enseigne à discerner les choses bonnes, d'auec les mauuai-

ses, & celles où il ny a ny bien ny mal, nous induisant à élire les premières, à réieter les secondes, & se gouverner indifferemment touchât les autres, il nous est impossible de faire passer aucune actiō pour vertueuse, si la Prudence ne l'a conseillée auparavant. En effet les autre Vertus ne respirent que par elle; c'est elle qui les anime, qui leur enseigne leur office, & qui leur prescrit ceste mediocrité qu'elles ne doiuent point outrepasser. Mais afin de vous faire mieux cōcevoir la grandeur de son merite & de sa valeur, ie desire vous entretenir de tous ses vsages.

Il m'est impossible toutesfois ayant que d'entamer ceste matiere, de ne repartir point aux plaintes dont plusieurs personnes offencent tous les iours vne Vertu si rare, & si accomplie: car elle n'est point capable, disent-ils, de nous procurer les biens, ny de nous faire éuiter les mal-heurs de ceste vie, la Fortune seule en ayant l'entiere disposition & la souueraine puissance:

Or Timandre, à considerer seulement l'humeur de ceux qui la blasme ainsi, i'ose attendre de vous que vous n'entrerez iamais dans leur sentiment. Car ou ce

sont des esprits chagrins, à qui le meilleur ordre du monde blesse la fantasia; ou des ignorans, qui ne scauroient penetrer au travers des motifs, des projets, & de la conduite des entreprises qui sont suivies d'un succès avantageux; ou bien des envieux, qui ne pouuans souffrir la gloire de ceux qui en ont acquis par leur bon sens, employent toute leur industrie à faire curieusement, mais vainement observer qu'ils en sont venus là par quelques rencontres fortuits. Et mesmes si tous les hommes ne se veulent flater, il n'y en a pas un qui ne confesse que dans les disgrâces que son imprudence a attirées dessus luy, il a esté bien aisé d'en accuser la Fortune, pour auoir sujet d'entretenir ses esperances. Ne pensez pas, ie vous supplie, que pour cela j'adhère à l'opinion de ceux qui n'admettent point du tout de Fortune; & qui tiennent qu'elle n'a son estre que dans les fables de la Poësie. Car c'est vne chose certaine que tout ce qui agit ne parvient pas à sa fin, à cause de certains obstacles qui l'en détournent: & qu'il s'en produit des effets que l'on doit appeller fortuits, puis qu'ils n'ont point esté recherchés, ny mesmes

preueuz. C'est pourquoy celuy qui frappa la marastre d'une pierre au lieu d'un chien à qui il la iettoit, remercia la Fortune de ce que son coup n'estoit pas perdu : & Nealces apres n'auoir peu représenter naïuement l'escume d'un cheual qu'il auoit au reste bien peint, iettât par dépit l'esponge où il nettoyoit ses pinceaux contre le tableau, vid que la Fortune luy presta son secours, & que par ce coup d'esponge elle donna la perfection à son ouurage. Il s'en est trouué aussi qui par des blessures ont receu fortuitement la guerison de certains maux qu'on estimoit incurables : & tout le monde sçait l'accident rapporté en un Epigramme Grec, d'un desespéré, qui sur le point de se pendre à un arbre apperçeut au pied la terre fraîchement remuée, où ayant trouué de l'or caché par un vsurier, il l'enleua & mit son licol en la place, de sorte que l'vsurier y retournant s'en seruit, perdant à ce rencontre le desir de viure, où l'autre auoit perdu celuy de mourir. Toutesfois, outre que ces accidens se font voir rarement, ils ne se font pas voir en toutes sortes de sujets, ny d'occasions. Il y a des choses qui

*Juvenal  
liv. I. Sa-  
tyre 10.*

en sont plus susceptibles les vnes que les autres, & il n'est pas du tout impossible à la Prudence de les éviter, si elle juge qu'ils soient à craindre. C'est pour ceste raison qu'un Poëte dit que pourveu qu'elle nous guide, nous pouvons nous vanter que l'assistance d'aucune Diuinité ne nous manque. Et si le jeune Denys après la perte du Royaume que son pere lui auoit acquis, disoit qu'il ne l'auoit pas lussé heritier de sa Fortune pour le conseruer, c'estoit pour excuser les fautes de son mauuais gouuernement. Car l'experience nous à par plusieurs fois confirmé ceste vérité, Que la Prudence attire mesme la Fortune à sa suite. Et afin que vous n'en foyez point en doute, Timandre, prenez la peine de ietter vos considerations dessus les affaires de la guerre, & sur ce qui s'est passé de tout temps dans les Cours des Princes, puisque c'est là où, comme chacun en demeure d'accord, ceste Fortune fait voir ses plus remarquables & ses plus prodigieux effets.

Quelqu'un pourroit-il me nier que de toutes les plus grandes guerres qui furēt jamais, les plus aduisez Capitaines n'en ayent remporté les plus heureux euene-



mens ? Ces grosses armées Persiennes dissipées par les Grecs; les Romains vainqueurs de tant de nations; ceste défaite des Sarrazins ( la plus nombreuse que j'aye encore leuë ) par nostre Charles Martel, qui fit couler du sang à la Loire durant trois iours, & routes les plus fameuses déroutes dont l'Histoire tient registre, donnent-elles pas à connoistre que la Victoire va du costé du bon sens, & non pas de la multitude? Vous me direz peut estre que les vns estoient plus vaillans que les autres, & ie l'aduouë aussi Timandre: Mais d'ou procede cette vaillance aux soldats que de leur bon ordre & discipline militaire, dont ils prennent vne tres-grande confiance dans le combat, & ceste discipline que de leurs Chefs? Iamais les Lacedemoniens ne furent plus vaillans que sous le regne d'Agésilais; C'estoit au temps de la guerre du Peloponese: Il les auoit menez en Afrique, & exercez long-temps contre les Perses, & on se fust mocqué de celuy qui leur eust voulu comparer les Thebains. Cependât la Prudence d'Epaminondas conduisant ceux-cy, réporta deux fois la victoire sur les Lacedemoniens. Désirez-vous vn exē-

ple plus pregnant ? Considérez Pompee aux prises avec Cesar. Celuy-là auoit triomphé des trois parties du monde, & en vn mot il estoit appellé Grand. Si est-ce que la Fortune de Cesar surmonta la sienne, à cause qu'il auoit vne plus grande connoissance de l'art-militaire. Car il n'est rien de plus vray, que le bon-heur d'un Chef naist de l'autorité qu'il s'est acquise parmy les Soldats : laquelle autorité luy vient par le moyen de sa Vertu, & ceste Vertu de sa science, ou pour mieux dire de sa Prudence militaire. C'est pourquoy ceste sentence est ordinairement en la bouche des bons guerriers ; Que personne encore ne s'est proposé la Vertu pour guide, qui n'ait eu la Fortune pour compagne ; Ce que l'on explique de ceste sorte, Que nul n'a vaincu qui n'ait pû vaincre, nul ne l'a pû qui ne l'ait sceu, & nul ne l'a sceu qui n'ait eu ceste Prudence dont nous parlons.

Vous m'arrestez icy Timandre, & me dites que tous ceux qui ont bien pesé les actions de Cesar, disent qu'il s'est quelquesfois éloigné des preceptes de la Prudence, pour tenter les hazards de la Fortune ; ce qu'ils remarquent particulie-

rement au passage de la Tamise, la seconde fois qu'il alla en Angleterre. Il n'y auoit qu'un gué en ceste ruiere, & encore bien fâcheux à ce qu'il rapporte luy-même, au delà duquel les Anglois s'estoient campez, & remparez le long du riuage d'une bonne pallissade. On l'aduertit qu'outre cela ils auoient fiché des pieux dans le gué, que l'on ne pouuoit appercevoir : & neantmoins pour toutes ces difficultez il ne se diuertit point de sa resolution. Au contraire, il fit commandement à la caualerie de marcher deuant, & la fit suivre de ses gens de pied à qui l'on ne voyoit que la teste hors de l'eau, dequoy les Anglois resterent si fort estonnez, que n'ayans pas le courage de resister, ils abandonnerent leurs logement à la desesperée vaillance des soldats Romains. Je vous confesse que ceste action sera tousiours admirée d'un chacun, & que peu de gens se mettront en deuoir de l'imiter en de semblables rencontres, comme par trop hazardeuse. Je tiens pourtant que Cesar connoissoit si bien l'affection de ses soldats, & le mépris qu'ils faisoient de toutes sortes de dangers, qu'il deuoit avec raison

*Cesar au  
liure 5. de  
la guerre  
des Gaules.*

*Au liu. 6.  
de la guer-  
re des  
Gaulles.*

esperer de forcer le passage: non pas peut-estre si aisément qu'il fit, à cause qu'il n'eussceu prenoir la fuite des Anglois, qui fut à dire le vray vn effet de sa bonne Fortune. Car ie ne veux pas nier absolument, que la Fortune quelquefois ne se mette d'un party, & ne se déclare contre vn autre, veu ce que Cesar en dit luy-mesme en ses Commentaires, à qui l'on s'en doit rapporter à mon aduis autant qu'au tesmoignage d'aucun autre. Mais ie vous feray souuenir de l'actiō qui mit fin à toutes ses guerres de la Gaule, tant elle estonna tous ceux qui en ouyrent parler: & vous confesserez, ie m'en assure, que sa Prudence en ceste occasion-là obtint la victoire sur le nombre & la valeur de ceux à qui il auoit à faire, sans qu'on puisse dire que la Fortune ait deu s'attribuer aucune partie de la gloire. C'est du siege de la ville d'Alexia dont ie desire vous faire la narration: là ou Vercingentorix tres-renommé Capitaine des Gaulois, pressé par Cesar, c'estoit retiré avec quatre vingts dix mille combattans. Ceste ville-là estant située sur la croupe d'une montagne, ne se trouua point capable d'un si grand nombre de soldats:

tellement que Vercingetorix fut contraint de les loger sur le penchant de la montagne près des murailles de la ville; où il les réferma du costé de dehors, d'un bon fossé, & d'une muraille seiche de six pieds de hauteur. Cesar donc mettant en balance l'experience du chef ennemy, la forte assiette de son camp, & le nombre de ces gens, avec l'armée Romaine qui n'estoit que de six legions, ne creut pas pouvoir emporter le lieu de vive forces: mais estimant qu'en peu de temps les viures dont la place estoit mal pourueüe seroient consumeés, il se resolut d'y tenir le siege. Or pour s'asseurer contre les sorties, il tira entre son camp & la ville une tranchee d'onze mille d'estenduë: & toutes les nuits il faisoit entrer ses gens en garde dans vingt-trois forts qu'il éleva aux endroits les plus aduantageux. Pendânt qu'on étoit après ce travail, la cavalerie d'Alexia descendit en une plaine au dessous de la ville, & vint de furie charger les Romains, qui la repousserent encore plus vertement: par cet essây Vercingetorix connut sa foiblesse, & l'impossibilité qu'il y a voit de sauver ses gens. s'advisa auparauânt que la circonualation

de Cesar fust acheuee, d'enuoyer en vne  
quict toute sa caualerie hors de là , &  
d'escire aux autres Chefs des Gaulois  
qu'ils eussent à le venir secourir dans vn  
mois , n'ayans des viures que pour ce  
temps-là : ce que Cesar ayant appris par  
le rapport de quelques prisonniers, il  
songea à se fortifier plus puïssamment  
qu'il n'estoit. Pour cét effet, ayant creu-  
sé le fossé le plus proche d'Alexia iusques  
à vingt pieds , & luy donnant pareille  
largeur, sans aucun talud , il en fit vn au-  
tre de quinze pieds à quatre vingts pas de  
là , puis vn troisieme tout semblable:&  
ayant fait conduire de l'eau dans ce der-  
nier fossé , de deux riuieres qui estoient  
assez voisines, il éleua au derriere vn rem-  
part , avec vn parapet à creneaux, le tout  
de douze pieds de haut , & fit le long du  
cordon avecques des pieces de bois four-  
chuës, cét ouurage que nous appellons  
maintenant yne fraize. Il fortifia ce rem-  
part d'vn grand nombre de tours qui se  
flanquoient l'vne l'autre de quatre vingts  
pieds de distance ; & pour garantir con-  
tre les frequentes saillies des ennemis  
ceux qui estoient à ce travail , & le pou-  
voir garder avec peu de soldats, voicy ce  
qu'il

qu'il fit entre la premiere & la seconde tranchée. Assez prés, & tout à l'entour de celle-cy, il fit vn petit fossé de cinq pieds de profondeur, ou il planta par files des troncs d'arbres ébranchés & aiguisés à cinq pour file, entrelassez ensemble par bas; & il n'en laissa sortir que les pointes au dessus de la terre. Plus de là il fit huit rangs de fosses en eschiquier, larges de fonds, & estroites d'ouverture: & y ayant fiché bien auant des pieux gros comme la cuisse, dõt les bouts pointus & bruslez sortoient de quatre doigts au dessus de la terre, il les couurit des menus rameaux que l'on en auoit esbranchés, ce qu'il auoit desia fait aux trōcs du premier fossé. Au deuant de tout cela, il enfonça en diuers endroits iusqu'à fleur de terre, de petites pieces de bois ou l'on auoit attaché des pointes & des crochets de fer, afin de donner de la difficulté aux ennemis dès le premier abord: Et s'estant logé derriere tous ces trauaux, il renferma son camp de la mesme maniere, du costé par ou deuoit venir le secours. Ainsi la derniere de ses tranchées estoit de quatorze mille de circuit, & toutes ensemble elles pouuoient faire

vingt-quatre lieues Françoises. Je ne veux pas vous arrester à la consideration que sans doute vous aurez , de tous les soins qui repassèrent dans son esprit lors qu'il estoit apres ceste circonuallation, veu qu'en mesme tēps il auoit à se defendre des ennemis qui faisoient souuēt des sorties; qu'il falloit enuoyer aux forests couper des arbres; qu'il estoit necessaire de se munir de viures; & tout cela au milieu d'un pays ennemy. Comme donc il entacheué son ouurage ( & ce qui est presque incroyable, en vn mois de tēps) le secours des Gaulois arriua; il estoit de deux cens quarante mille hommes de pied, & de huit mille cheuaux sous la conduite de quatre chefs. Sans aucun delay ils firent leurs approches & leur attaque: dont ceux qui estoient dans Alexia s'estans apperceuz, ils sortirent de leur costé, & comblèrent le premier fossé de clayes, de fascines, & de plusieurs autres choses qu'ils auoient preparez pour cēt effet. Mais à quoy bon differer dauātage à vous dire cōment le tout succeda? Apres trois furieuses attaques de toutes parts, dont il y en eut vne de nuit; vn des chefs Gaulois ayant esté tué, vn autre fait pri-



sonnier , plus de soixante drapeaux gagnés , & plusieurs soldats estant demeurés sur la place , ou par les sorties de la cavalerie de Cesar , ou par les armes de ject tirées des defenses , ou s'estans embarrassées parmy les chaussetrapes & les pieux qui estoient entre les deux premieres tranchées ; Vercingetorix , le plus redouté Capitaine des Gaulois fut contraint de se rendre , & tout ce grand appareil de forces venues à son secours , se veïd dissipé par la seule Prudence de Cesar.

Voila l'exemple que j'ay creu vous devoir choisir entre plusieurs : & s'il m'estoit loisible de vous rapporter les plus signalées actions des autres grands Capitaines , ie sçay bien que vous aduoüeriez qu'ils doivent à leur Prudence toute leur gloire , ainsi que l'asseuroit Fabius Maximus , au témoignage de Tite-Live ; lequel auteur parlant aussi de la victoire rapportée par les Volsques dessus les Romains , *La Fortune*, dit-il, *ainsi qu'il est presque toujours arrivé, suivit la Vertu en ceste bataille.*

Mais Timandre , passons du camp à la Cour , c'est à dire entrons dans vne autre guerre , où les coups se tirent sous le

Tite-Live  
au liv. 22.  
Le même  
au livre 4.

masque, & où y ayant presque autant de partis que de particuliers, il est bien difficile de discerner les amis d'avec ceux qui ne le sont pas. Croiriez vous bien que tout ce qui s'y passe doive estre mis entre les effets de la Fortune? Certes il ne faut pas que vous vous le persuadiez; car s'il est vray que par la seule faueur des Princes plusieurs se sont veus admis aux plus éminantes charges de l'Estat, il est veritable aussi qu'ils ne s'y sont pas conservés long-temps sans leur Prudence, ou sans vne Prudence substituée. Que si vous n'estiez point si fort des-interessé en ce faict ie vous rapporterois biẽ ce que l'Histoire nous a laissé de la conduite de quelque Favorits, soit de celle qui a fait durer les vns en puissãce, soit de celle qui a causé la cheute des autres. Je n'oserois toutes fois laisser en arriere quelques maximes des plus aduisés, pour acheuer la preuue que i'ay entrepris de vous faire, que la Prudẽce à la Cour, est meilleure gardienne des faueurs des Princes que la Fortune.

I'ay donc trouué que les Favorits qui ont subsisté longuement, sont entrez en credit par vne bumble deferẽce aux opinions de leurs maistres, en ce qu'ils n'ap-

prouuoïent pas seulement leurs legitimes intentions , mais encore apportoient de la conuiuence à leurs defauts , pourueu qu'ils ne trainassent point après eux quelque dommage public:& à dire le vray,celuy qui peut faire du bien ne le fait pas d'ordinaire à ceux qui ne s'adiustēt point à ses humeurs. Après leur auoir gagné le cœur par ceste complaisance , ils croyēt qu'il ne leur seroit pas defendu d'aspirer à des charges , lors qu'ils en verroient les occasions:& pour induire le Prince à preuenir leurs demandes , ils n'affectoient rien plus que de le mettre en opinion que leur fidelité seroit inuiolable & incorruptible. Ainsi le Prince estimoit plustost se faire vn seruice, que donner vne grace, lors qu'il les eleuoit en dignité: Et si par bon-heur il leur estoit permis de choisir, ils preferoient tousiours les vtils aux éminentes, de peur d'exciter l'enueie des Grands. Mais deffous des titres modestes , ils s'emparoit d'un pouuoir qui n'estoit pas mediocre:& toutesfois le Prince n'en pouuoit entrer en défiance, pource qu'ils luy faisoient connoistre que c'estoit pour s'asseurer contre ceux-là mesmes qu'il haïssoit & tenoit pour sus-

peçts; ſçachans bien que rien ne vieillit moins dans l'eſprit des Souuerains que la haine , & que la ialouſie de leur authorité. Pour ceſte meſme raiſon , ils luy laiſſoient toute entiere la gloire de leurs propres actions , ne craignant rien à l'eſgal du trop grand applaudiſſement des peuples : car ils n'ignoroient point que le plus faineant Prince de la terre pretend que l'honneur acquis par la vertu des ſiens luy appartient. Et avec la meſme moderation d'eſprit, ils refuſoiēt par ſois des faueurs du Prince , le ſuppliant d'en gratifier ceux qu'ils eſtimoient le meriter : ſoit qu'ils creuſent que donner tout à vn ſeul , eſtoit faire tort à tous les autres : ou que leur premiere condition ſe representent ſouuent à eux leur defendiſt d'aspirer à vn eſtat où ils n'auroient plus de ſouhait à faire qui ne fuſt pernicioeux à celuy qui les y auroit eleués : ou bien qu'ils euſſent apprehenſion ( pour parler ſelon le vulgaire ) que la Fortune laſſée de les porter chargés de tant de biens , les iettaſt à terre. Ceſte crainte leur faiſoit encor rechercher l'alliance de quelques perſonnes puillantes , afin qu'en cas de diſgra-

ce ils ne demeurassent pas sans vn appuy: leur plus grād soin mesme estoit de s'entretenir en l'amitié de tous ceux qui approchoiēt de leur maistre, de peur qu'en quelques rencontres ils émeussent sa mauuaise humeur, ou se rendissent les ministres de sa haine, s'il en conceuoit contr'eux. Et ce qu'ils en desiroient, ils le pratiquoient aussi pour d'autres, n'ayās rien en si grāde horreur que de voir rendre de mauuais offices à quelqu'un. Il falloit mesmes que ce fust pour des considerations importantes à l'Estat de leur maistre, s'il leur arriuoit de luy conseiller d'vser de sa puissance absoluë. Voila les moyens par lesquels plusieurs se sont maintenus dans vne longue profession des bonnes graces de leurs Souuerains: & pour ne vous laisser pas sans quelque exemple, ie vous diray ce que l'Histoire tesmoigne de M. Agrippa, qui fut si fort aymé d'Auguste, qu'il luy donna sa nièce en mariage, l'honora des plus belles charges de l'Empire, le loüa mort par vne harangue funebre, & le fit enterrer dās la sepulture qu'il s'estoit preparée & on il fut porté apres son trespas: *Telle*

*Aut. 54. de sen hi. Sire.*  
*fut la fin de la vie d'Agrippa ( ce dit Dion)*

*sans contredit le plus homme de bien de son temps; & qui n'usa des faveurs & de l'amitié d'Auguste, que pour son service, & le bien de la Republique. Car autant qu'il surpassoit tous les autres en vertu, autant s'estimoit-il inferieur en merite à Auguste; Et tout ce que cét Empereur luy donnoit d'autorité & de puissance, pour recompense de ses sages conseils & de ceste grandeur de courage qu'il apportoit à le servir, il l'employoit à s'acquérir les affections & les bonnes graces des autres. Cela fut cause qu'il ne donna ianais de dégoust à l'Empereur, ny d'enuie à aucun de ses subiets. Au contraire il luy assura tellement l'Empire, qu'il n'eust pu souhaiter une meilleure forme d'Estat pour son respect; & en mesme temps il s'obligea tout le peuple d'une si bonne façon, qu'il passoit pour le plus populaire dont l'on eust encor ouy parler. Or Timandre il me seroit fort aisé de vous decouvrir aussi les adresses dont quelques-vns se sont servis pour rechauffer les affections des Princes, lors qu'ils y sentoient de la froideur: mais à cause qu'ils s'aidoient de ceste Prudence qui tenant de la ruse degene en fin en malice, ie ne croy pas quenous y deuions nous amuser. Ie vous tiens d'ailleurs trop raisonnable pour ne*

pas estimer ( & mesmes sans toutes ces preuues ) que la Prudence qui est clairvoyante, peut éuiter les desordres de la fortune qui est au eugle: & ie ne pense pas qu'il faille vous confirmer en ceste opinion , par celle qu'en auoient tous les grâds personnages de l'antiquité, qui l'estimoient à l'égle quelque Diuinité. Et Homere, disoient-ils , par ceste Minerve qui guarantit Vlysse des dangers de la mer: qui le rendit insensible aux charmes de Circé , inflexible aux allechemens des Syrenes, & qui le fit passer par tous lieux pour épouuantables qu'ils fussent , ne vouloit designer que la singuliere Prudence qui reluisoit en ses actinos. Que si quelqu'un à ceste authorité vouloit opposer ce trait de la sagesse de Salomō, *Les pensées des hommes sont craintiues, & leurs prouidences incertaines*, ie luy respondrois qu'il veut dire de la pluspart des hōmes: pource que si la Prudēce n'estoit d'aucun effet , Iesus Christ ne l'eust pas tant recōmandée à ses Disciples. Mais par aduan-  
ture ne nous sommes nous que trop estē-  
dus dessus ceste matiere , puisque nostre dessein n'est pas de faire comme les Ora-  
teurs, qui disposent finement les esprits

*Apulee au  
traité des  
Dieux de  
Socrate.*

*En saint  
Marc c. 10*

des le commencement de leur harangue, en leur representant l'importance de la chose qu'ils leur veulēt persuader. Nous connoissons assez bien le merite de la Prudēce, & ce qui nous reste à faire, c'est de rechercher les moyens de l'acquérir.

Je sçay bien, Timandre, que plusieurs tiennēt que pour faire éclore ceste Minerve, il est necessaire à l'exemple de Jupiter d'appeller Vulcan, c'est à dire le travail à son aide. Et neantmoins de mesme que Vulcan n'eust pū faire enfanter, si Jupiter n'eust conceu auparauant, il est impossible à quelque esprit que ce soit d'engendrer la Prudence, si la Nature luy a défini la disposition conuenable. Quelques vns mesmes ont creu qu'elle dépendoit d'une certaine difference de temperament: Et cēt excellent Medecin qui a rapporté les vertus de l'ame aux humeurs du corps, disoit que comme le sang rendoit les hōmes ioyeux, la pituite debonnaire, la bile noire constās, la iaune aussi les faisoit prudēs, pourueu qu'elle ne dominaist point avec excez en eux, d'autant qu'ils en deuenoient temeraires, de mesme que frēnetiques si elle s'eschauffoit extraordinairement. Ses sectateurs en-

*Galen a  
mais que  
les mœurs  
de l'ame  
seruent le  
tempera-  
ment du  
corps.*



cheriffans sur ceste opinion ont asseuré qu'en vain vn homme s'addonneroit aux employs où la Prudence est requise, si de n'aissance il n'auoit apporté le temperament propre à cela : pource ( disent-ils ) que c'est la Nature seule qui rend l'homme habile. Et de mesme que ce seroit perdre sa peine, d'aiguiser vne lame de plomb, à cause qu'elle n'a pas la dureté necessaire pour couper : c'est aussi à leur iugement vn effort déraisonnable, de vouloir porter la nature aux choses pour lesquelles elle a de la repugnance. Or il me semble que ie puis bien me dispenser de vous dire quel est selon eux ce temperament requis à la Prudence, vous vous contentez, comme ie croy, de sçauoir que ce que le commun appelle bon Sans naturel, est la disposition, sans laquelle nous ne deuons point pretendre à ceste vertu. Et veritablement il n'y a point sujet d'esperer que celuy en qui ceste faculté d'esprit & imparfaite, puisse deuenir Honneste homme : Quand il seroit sçauant, sa science ne luy seruira que de pieces confuses qu'il ne sçauroit ranger pour son vsage. Qui plus est, ses propres experiences luy seroient

leã Huare  
en son exa-  
men des  
esprits, ch.  
4.

autant de pieces inutiles : pource qu'il n'auroit pas l'adresse de les accompagner de leurs circonstances necessaires pour produire quelque effet. Mais d'ailleurs seroit-il bien possible que la Nature fist en quelques ames de si riches magazins de Prudence, que sans autre soin vn homme s'en trouuast muni pour toutes sortes d'occasions? Certes il n'y a que des esprits presomptueux, & enflés de la bonne opinion d'eux-mesmes, qui puissent estre preuenus d'une si absurde croyance. Comme il n'est point de terroir pour fertile qu'il soit, qui ne demand la main du laboureur, il n'y a point d'ame qui n'ait besoin d'estre cultivée, si l'on desire qu'elle rapporte de bon fruits. On ne me sçauroit persuader que les premiers hommes qui n'estoient instruits que de la Nature, fussent aussi aduisez que l'ont esté ceux des derniers aages. Priuez qu'ils estoient de la connoissance des actions vertueuses & vicieuses, dont il y a eu des exemples depuis eux, leur Prudence ne pouuoit surpasser celle des enfans de nostre siecle. Ceste Vertu, disoit le Poëte Afranius, eut l'Usage pour pere, & la Memoire l'enfanta; il est vray qu'on

ne la void point paroistre qu'en des gens de sciences, & d'experience. Or ce sont deux pieces qui ont besoin encor de quelques aide pour rendre la Prudence accomplie, & voila, Timandre, ce qu'il faut que nous recherchions maintenant, & ce qui doit être le plus particulier soin de celui qui veut deuenir hōneste hōme.

Il est necessaire qu'en la composition de ceste Vertu, la Nature y apporté du sien & que nostre raison y contribuë aussi de son industrie: de celle là dépend la disposition, sans laquelle on ne sçauroit deuenir Prudent, & celle-cy applique la forme de la Prudence dessus ceste disposition naturelle. Il faut estre nay propre à receuoir la vraye opinion des choses, par l'instruction d'autrui, d'ou nous sommes appelez disciplinables; ou à la conceuoir de soy-mesme par la subtilité, viuacité & clairté d'un esprit qui en descouure les causes & les moyens d'y paruenir: Or ce sont des qualitez qui ne s'acquierent point ny par experience, ny par vsage. Et toutesfois nous les pouuons accroistre par nostre trauail, & c'est à luy qu'elles sont redeuables de leur merite lors qu'elles sont deuenues vertueuses. Car quand

ceste docilité & viuacité naturelles sont mal employées, elles se tournent en astuces, ruses, finesſes, tromperies, & elles contractent de pernicieuſes habitudes. Avec ces facultez la Nature en met encore vne en quelques esprits pour présenter les choses, & pour penetrer dans les euenemens dès le commencement de l'entreprise: si est-ce que telles adresses ne sont pas certaines, & tout cela se peut appeller des Principes de Prudence, & non pas sa perfection. C'est de l'expérience, & de la connoissance des choses qu'elle se tire; d'où il arrive que les ieunes gens, quoy qu'ils ayent l'esprit plus vif, & plus penetrant que les vieillards, ne sont pas comme eux capables d'une Prudence parfaite. Ne voyons nous pas qu'ils apprennent plustost les Sciences Mathematiques, que la Physique? La raison est, qu'en celles-là il ne faut point considerer de matiere, & qu'elles se demonstrent à l'œil, où au cōtraire la Physique estant attachee à vne matiere sujette à plusieurs changemens, à besoin de l'expérience de plusieurs choses singulieres pour establir sa verité. De sorte que ses Principes mesmes ne sont pas bien

*Aristote*  
*liu. 6. des*  
*Morales.*

connus qu'après y auoir fait vn grand progrez , & ceux qui les estudient les recitent plustost qu'ils ne les croient. A plus forte raison les ieunes gens ne sont pas susceptibles d'une Prudence exquise, si la Nature ne les a gratifiez de ces dispositions dont nous venons de parler, avec eminence : & si en outre ils ne se sont exercez à bon escient aux choses dont ie desire vous entretenir presentemēt. Car ie vay vous decouurir tout ce que l'homme doit apporter du sien afin de former son esprit à la Prudence , ne me contentant point de la simple peinture de ceste Vertu , comme font presque tous ceux qui escriuent de la Morale.

Son principal & plus particulier office est donc de prescrire aux Vertus celle mediocrité dedās laquelle il est necessaire qu'elles se contiennent, pour ne degenerer pas en des qualitez vicieuses : mais ie reserue ce discours aux entretiens de la vie actiue, & ie declareray maintenant sa plus commune fonction , qui est, lorsqu'on se propose quelque fin , de disposer les moyens qui nous y peuvent conduire. Premièrement , il est necessaire de les trouuer & de se les

representer tout deuant soy: en cela il est  
besoin, Ou d'une singuliere viuacité d'es-  
prit pour inuenter ( de laquelle nous ne  
parlerons point, puisque comme ie vous  
l'ay dit , c'est vne grace de la Nature,) Ou  
de la science des preceptes: Ou de la me-  
moire des occasions pareilles à celle ou  
l'on se trouue ; qui est vne connoissance  
qui s'acquiert par les histoires, ou que  
nous deuons à nostre propre experience.  
Après tous les moyens découuerts , il  
faut eslire ceux qui sont les plus propres  
au sujet dont il s'agit : c'est en quoy  
l'art de deliberer se fait voir , qui doit  
estre accompagné d'une Intelligence des  
choses presentes , & d'une Preuoyance  
pour les futures. En troisieme lieu, ayant  
fait le choix des moyens propres , il les  
faut mettre adroitement en pratique; de  
grandes circonspectiōs sont requises en  
cette execution , & des precautions tres-  
soigneuses, afin d'éuiter les obstacles  
desia preneuz. Voila donc trois conside-  
rations sur lesquelles i'ay intention de  
vous arrester pour les examiner curieuse-  
ment : & en effect elles ne doiuent pas  
estre seulement regardees comme en pas-  
sant. Que si nous nous demessons bien  
des

des difficultez que nous y rencontrerons, l'estimeray nostre Promenade n'auoir pas esté infructueuse.

Pour ce qui est de la science des Preceptes, vous sçauiez ce que ie vous en ay desia dit en parlât de la Philosophie Morale, & des Politiques : par elles en effet nous distinguons les biens d'avecques les maux, tant particuliers que publics. Le Pape Iules II. auoit accoustumé de dire, *qu'aux hommes de basse condition les lettres estoient de l'argent, aux nobles de l'or, & aux Princes de belles perles* : Cela particulièrement se peut croire des Morales & des Politiques, veu que tous leurs preceptes sont autant de maximes de la Prudence, qui est la Vertu, comme dit Aristote, requise specialement en ceux qui ont de la puissance & de l'autorité sur les autres. La Morale, & la Politique, seront donc les sciences dont celuy qui veut agir prudemment en toutes ses actions, doit faire sa prouision : & neantmoins ie ne sçauois m'empescher de vous dire, qu'à mon iugement elles n'aduancent point vn homme à la Prudence, à l'égal de la connoissance de l'Histoire. Car elles ne nous enseignent que des regles generales, là

*Au 3. liu.  
des Poli-  
tiques. c. 2.*

où l'Histoire a vn nombre infiny de particuliers aduis sur quelque rencontre d'affaires que ce soit. La raison mesme ne peut auoir de témoin plus exprés pour confirmer ce qu'elle propose, que quelque exemple tiré de l'Histoire; ce qui fait de tous ceux qui ont intention de persuader qu'elqu'un, luy alleguent plustost des exemples que des raisons. Iusques à des fables qui ont porté la marque d'un Exemple, elles ont eu maintesfois la force de faire admettre la raison parmy des gens à qui la fureur, ou la stupidité auoient aliené les sens. Quand la populace de Rome aigrie contre les nobles, sortit de la ville en intention de s'aller habiter ailleurs, Menenius Agrippa pour l'appaiser, vfa-t'il d'autre artifice que de celuy d'un Apologue? Ne leur fit-il pas comprendre par ce moyen, la nécessité de leur reconciliation avec les Grands, & ne les ramena t'il pas tout doucemēt en la ville? Et l'Orateur Grec, pour empescher l'effet des desseins de Philippe de Macedoine, qui faisoit esperer vne bonne paix aux Atheniens, moyennant qu'on luy enuoyast, comme il disoit, les plus factieux de leur ville, ne se

*Tite. Liure*

*Decade 1.*

*liure 2.*



seruit-il pas vtilemēt de la fable du Loup  
qui offroit la paix aux Brebis , à condi-  
tion qu'elles luy liureroiēt leurs Chiens?

Ie n'auois pas resolu de vous en dire da-  
uantage, mais puis qu'Aristote qui est se-  
rieux par tout , rapporte bien l'Apolo-  
gue de Stesichorus, ie ne le veux pas ob-  
mettre.

*Aulu. 2.  
de sa Rhe-  
torique.  
chap. 20.*

Comme les Himmeriens eurent élu  
Phalaris pour leur Capitaine , avec puis-  
sance absoluë , & les voyant sur le poinct  
de luy accorder des gardes pour sa per-  
sonne , voicy de la sorte que Stesichorus  
leur parla. Vn cheual ayant tout seul vn  
pré pour son pascage , vn cerf vint vn  
iour , & y fit vn tres-grand degast. Aussi-  
tost le cheual alla se conseiller à vn hom-  
me des moyens de se vanger du cerf , &  
luy demanda si tous deux en pourroient  
pas venir à bout. Oüy, respond l'homme,  
pourueu que vous veüilliez receuoir  
vne bride, & souffrir que ie monte dessus  
vous avec vn espieu à la main. La con-  
dition fut acceptée par le cheual, l'hom-  
me monta dessus , tellement que pour se  
vanger il fallut qu'il seruist à l'homme.  
Prenez garde aussi, dit Stesichorus, qu'en  
pensant vous venger de vos ennemis,

vous ne souffriez la mesme chose que le cheual. Vous auez desia receu la bride en receuant vn Capitaine souuerain : si vous luy accordez des gardes, & luy permettez de monter dessus vous, tenez-vous certains d'une seruitude. Ces feintes, à dire le vray, ne sont pas mal employées quand il faut émouuoir vn peuple : car pourueu qu'il ait le sens touché, il ne considère pas si c'est d'un obiet faux, ou veritable. Plusieurs Payens sur l'exemple des crimes que les Poëtes attribuoient à leurs Dieux, se sont rendus coupables de beaucoup d'actions mauuaises : Et vn ieune homme dans Terence, épris de la beauté d'une ieune fille, s'enhardit de faire vn effort à sa virginité, voyant vn tableau, où Iupiter en qui il croyoit, estoit aux embrassemens avec Danaë. Or les comparaisons ont ou peu s'en faut la mesme efficace : comme quand l'on dit que les Magistrats ne doiuent point estre tirés au fort en vne Republique (si ce n'estoit d'entre ceux qui seroient desia reconnus digne de la Magistrature) pource que ce seroit autant que de prendre vn Pilote au hazard, & ne le choisit pas selon la suffisance requise à conduire

*En son En-  
niquie.*

vn vaisseau dessus la mer. Mais il n'y a rien qui égale la force des exemples ; & c'est pourquoy lors qu'il est question de deliberer de quelque chose , les habiles gens font valoir ceux qu'ils trouuent se pouuoir approprier à ce que l'on met en deliberation. En les Orateurs qui en connoissent bien l'importance , n'ont point de moyen plus puissant pour en ruiner l'authorité , quand leurs aduersaires en alleguent , que de les declarer fabuleux , s'ils sont vieux ; & s'ils sont veritables, d'y faire trouuer de la dissemblance avec le faict dont l'on traite. Que si la conformité y est entiere , ils recherchent si l'Exemple est honneste , & si la chose a deu estre faite de la sorte. Car il est vray qu'on en tire des inductions bien pressantes dedans les Consultations ; & lors que le conseil est pris, s'il se trouue appuyé de quelque exemple , on en tient ou peu s'en faut l'euénement asseuré.

Mais tous exemples ne sont pas de mise quand on delibere de quelque chose, & ie vous veux dire les obseruatīōs qu'il y faut faire , dont ie me suis instruit de-

dās Aristote. *Le rapport ne s'en doit pas faire* ( dit-il ) *comme d'une partie au tout, ou du* Au liure I. de sa Rhetorique, chap. 2.

*tout à vne partie, ny mesme comme du tout à prendre en gros au tout; mais de partie à partie, du semblable au semblable, & tout cela sous vn mesme genre.* Il en fait la demōstration sur le sujet des Estats populaires : Denis ( dit-il ) aspirant secrettement à la tyrannie , fit instance afin qu'on luy accordast des gardes : Pisistrate fit la mesme chose , & par ce moyen-là se rendit maître de tous ceux qui estoient ses égaux : C'est ce que Theagenes fit aussi à Megare : On peut establir de là ceste maxime, Quiconque aux Estats populaire demande qu'on luy octroye des gardes , aspire sous main à la tyrannie , & à la ruine de la liberté. Vous iugez facilement combien l'on se rend aduisé par la lecture de l'Histoire , & que c'est vne pepiniere tres-fertile de bons conseils pour toutes sortes d'affaires : Mais il paroist bien aussi que pour se servir vtilement de ses exemples , il les faut considerer de tous biaux , afin de voir s'ils se rapportent entierement au sujet present , & sur lequel on delibere. Qui ne sera pas suffisamment adroit pour conserer leurs circonstances , & pour connoistre si elles conuiennent par tout , se doit plustost tenir aux pre-

ceptes de la Philosophie Morale , si c'est vn homme priué, & à ceux de la Politique, s'il s'agit de quelque affaire d'Etat: Car la moindre particularité obmise en vne action, la peut rendre differente de celle qu'on s'estoit proposee d'imiter. Et c'est alors que les imprudens accusent la Fortune des succez inesperez; tellement que les Politiques ont raison de ne se fier pas tousiours à ceux qui ont l'Histoire dessus la langue, & qui n'ont pas ceste faculté d'esprit qui fait comparer, distinguer, & approprier les choses presentes aux passees. Car de mesme qu'un Sculpteur qui a l'idée d'une figure qu'il veut faire en bois, en marbre, & en bronze, se propose quant & quant de travailler diuersement selon ces matieres differentes: Et comme un Peintre imitant quelque tableau, ne copiera pas seulement trait apres trait, mais aura soin de mesler ses couleurs afin qu'elles ne soient ny plus claires ny plus brunes qu'en l'original, & n'en fera point ny les reliefs plus vifs, ny les ombres plus espais: Il faut aussi en matiere d'Exemples faire vn rapport de partie à partie, & dans vne mesme nature de choses, ne tirant pas à

consequence l'ordre apporté sur quelque accident en vn Royaume , pour ce qui se doit faire en semblable occasion dedans vn Estat populaire , & ne se persuadant pas que ce qui est arriué à vn, puisse aduenir à tout autre.

*Aul. I. de  
son hist.*

*C'est vne chose perilleuse , dit Guicciardin , de se gouuerner par les exemples , s'il n'y a vne concurrence non seulement generale , mais encor de piece à piece : si les choses ne sont reglees par la mesme Prudence : & si en outre ce qui est de la Fortune ne s'y rencontre.* Et pource qu'il dit cela sur vne resolution que prit Pierre de Medicis, conforme ce luy sembloit à vne autre qui auoit heureusement succédé à Laurens de Medicis son pere, vous serez , comme ie croy , bien ayse de sçauoir quelle dissemblance il y eut entre celle du pere & celle du fils , & ie vous la rapporteray de mesme que celuy qui a escrit des considerations ciuiles sur l'Histoire de Guic-

*Remy Florentin, au  
li. I. consider.  
2.*

ciardin. Nostre Charles VIII. desirant pour la conqueste de Naples passer sans empeschement sur les terres des Florentins , les rechercha d'amitié ; & fit tant par ses pratiques , qu'il se rendit enclines les affections de la plus grande partie

du peuple, & de la Noblesse. Mais Pierre de Medicis qui auoit toute l'autorité parmy eux, fut le seul qui ne voulut point se departir de la faction Arragonnoise. Le Roy proposant des conditions aduantageuses si on luy donnoit passage, vsoit aussi de menaces en cas qu'on le luy refusast; Pierre differoit là dessus ses responses, prenant excuse sur l'absence des plus notables citoyens, qui estoient en ceste saison-là dans leurs maisons de la campagne. Car il esperoit au secours du Pape & du Roy de Naples; ce qui le retint d'accepter la ligue offerte par le Roy & de luy accorder le passage. Les François resolus de se le faire par force, attaquèrent la premiere place dont on leur dénia l'entrée: surquoy tous les Florentins ayant pris l'estonnement commencerent à médire publiquement de Pierre de Medicis, comme ayant rejetté le conseil des mieux sensez, pour consentir à celui de gens temeraires, qui le iettoient dans vne guerre fascheuse. Quand donc il veid la continuation des efforts des François, & l'accroissement de la haine des Florentins, il creut que l'unique party qui luy restoit seroit de cher-

cher la seureté chez ses ennemis , qu'il n'auoit plus parmy les siens. Il pensoit qu'en cela tout luy deuoit succeder de la mesme sorte qu'à son pere, lors qu'en vne guerre contre le Pape , & Ferdinand Roy de Naples, il s'alla ietter entre les bras du Roy son ennemy , où il trouua le salut pour soy, & d'où il rapporta la Paix à ses citoyens. Toutesfois l'effet de son voyage vers le Roy fut bien contraire : car Charles l'ayant receu avec meilleur visage que bonne volonté , le fit consentir à luy liurer plusieurs places pour seureté du passage , ce qui le disgratia tellement des Florentins , qu'ils le chasserent de leur ville. Or pour vous faire connoistre, Timandre , le peu de raison que le fils eut de suiure l'exemple du pere, examinons & comparons toutes les circonstances du faict de l'un & de l'autre. Laurens auoit à faire à deux Princes ses ennemis qui ne demandoient ny ligue ny paix, ayant enuie de le chasser de l'Estat où il estoit , & tous deux si puissans, que pouuant estre vaincu par vn seul , le meilleur party estoit de recourir à l'un des deux. Il se voyoit d'ailleurs en vne cté libre , où l'on parloit hardi-



ment de luy en public , & où plusieurs portoient enuie à sa gloire. Outre cela il n'y auoit plus de deniers publics pour l'entretienement de la guerre , qui commençoit à peser à ses amis mesmes, voyant qu'elle n'estoit point entreprise pour la liberté commune , mais pour maintenir la reputation d'un particulier , de qui le Pape & le Roy Ferdinand s'estoient declarez ennemis , comme d'un vsurpateur de l'Estat. Puis la peste estant alors dans la ville , les Gentilshommes y demeuroient mal volontiers, qui ne pouuoient toutesfois se retirer dans leurs maisons des champs à cause des troupes ennemies. Quand aux secours estrangers , c'estoit où il n'y auoit aucune esperance , l'Estat de Milan estant gouuerné par un enfant & une femme; les Sforces y estans en diuision; & les Venitiens d'ailleurs, aimans mieux estre spectateurs du ieu, que de se mettre de la partie. Tellement que comme l'hyuer fut venu, se seruans oportunément de la saison il demanda & obtint tréues de deux mois; pendânt lesquels recherchât la bienvueillance de Ferdinand par d'honnestes lettres, il l'alla par après trouuer, lui remit

ses interets , & le sceut mesnager de si bonne grace qu'il en eut ce qu'il demandoit, Et de peur que ses ennemis causassent du trouble en la ville durant son absence , il en commit le gouuernement à Thomas Soderin , homme de tres grande authorité, duquel sous pretexte d'affection il emmena vn fils à Naples , & tres prudemment , pour luy estre comme vn ostage de la fidelité du pere. Vous voyez dōc cecy de conforme en ces deux exemples , que le pere & le fils estoient mal-voulus dans Florence: & qu'au dehors ils auoient de puissans ennemis , contre lesquels ils ne pouuoient pas tenir longtemps: mais pour ce qui est des autres circonstances, elles sont bien dissemblables. Laurens estoit hay du Pape Sixte , & de Ferdinand : Pierre ne l'estoit point du Roy Charles , qui le recherchoit au contraire , ne voulant pas tomber en la necessité de luy faire du mal , & la maison de Medicis auoit receu de signalees faueurs de celle de France. Laurens deuoit attendre l'extremité de ses affaires, pour ce que les siens, & ses ennemis mesme l'eussent reputé d'un cœur bas de se rendre à leurs premiers efforts , & que

s'auilir deuant ceux qui hayssent, c'est les porter à des traitemens indignes. Mais on faisoit sentir à Pierre qu'il n'auoit point d'experience des affaires de la guerre, que Florencen'estoit point forte, que tout l'Estat estoit malourny de Soldats & de prouisions, & que de s'attendre à l'armée que le Duc de Calabre auoit en la Romagne, c'estoit vne folie, pource que Monsieur d'Aubigny la tenoit occupée avec des forces Françoises. Il ne pust toutefois gouter les sages aduis de plusieurs citoyens, autrefois affidez à son pere, & leur preferant son iugement, dit Guicciardin, & les conseils de ceste sorte de ministres, qui sont arrogans & temeraires en temps de paix, inutiles & lasches en temps dangereux, il prouoqua tout foible qu'il estoit les armes d'un ieune Roy, tres-puissant, encores plus courageux, & encores plus desirieux de gloire, assisté d'une grande partie des forces de l'Italie, & à qui les autres sembloient desia faire ioug, tant il se monstrois redoutable, & tāt il est perilleux de s'opposer au cours de la fortune d'un ieune Prince. Quād à la resolution de s'aller ietter entre les bras de son ennemy, il y à cecy de different en ces deux exem-

ples, Que le Roy de Naples s'estoit déclaré ennemy de Laurens, & que Pierre au cōtraire le voulut estre du Roy Charles : Que Laurens, auoit à faire à deux Chefs qu'il n'estoit pas impossible de diuiser, & qu'au contraire toute la puissance & les desseins du Roy de France estoient conioints en luy seul. Que le Roy de Naples pouuoit estre aisément porté à demeurer chez soy, quand son ennemy s'humilieroit deuant luy estant plustost entré en ceste guere par la sollicitation du Pape, que par interest particulier : là où il falloit que Charles passast de nécessité par la Toscane pour aller à Naples. Et d'autant que le Roy ne pouuoit estre seul de son retour s'il n'estoit maistre des places de dessus le passage, Laurens deuoit bien croire qu'il ne sortiroit point de la Toscane que sous bongages, & sans y auoit laissé des garnisons. C'est pourquoy tout ce qu'il luy restoit à presumer de son voyage, estoit qu'on le solliciteroit & contraindrait peut-estre à liurer les places fortes de l'Estat : & en effect les ayant renduës, il espargna à son ennemy, du temps, de l'argent, des hommes, & le garantir de plusieurs ha-

zards. Et à cause que n'imitant pas son pere, il prit sa resolution sans la communiquer à personne, les Florentins à son retour apprenans les conditions de son traité qui leur estoient si fort preiudiciales, luy en firent porter la peine, en le chassant de leur ville.

Vous vous contenterez s'il vous plaist de ceste remarque pour le present, & nous passerons à l'Experience; c'est la derniere aide que nous auõs pour découvrir tous les moyens qu'il y a de se gouverner prudemment en ses affaires. Il y en a de deux sortes, à sçauoir l'Experience propre, & l'Experience empruntée, de laquelle nous auons desia parlé: car puisque l'Histoire est le tableau de la vie humaine, & le miroir de toutes les actions des hommes, vous ne serez point en doute que ce ne soit d'elle qu'on peut emprunter ceste sorte d'experience. Elle nous monstre dans les malheurs d'autrui ce que nous deuons fuyr, & nous representant leur cõduite aux choses qui leur ont heureusemēt succedé, elle nous met au chemin de leur Fortune. Mais il faut tousiours obseruer ce que ie vous viës de dire, qui est d'adresser l'actiõ que l'õ fait,

sur les mesmes pas de celle que l'on suit, & n'en perdre pas vn seul. Ceste sorte d'Experience est beaucoup plus vniuerselle que l'Experience propre, laquelle on nomme communément l'V sage, ou la pratique des choses : & il n'y a point d'homme qui en cinquante ans de vie, pour actiue qu'elle soit, puisse voir tant d'affaires qu'il en apprendra dans l'histoire en vne année de lecture. Aussi est-il veritable que ce defaut est compensé par vn excellent aduantage, à sçauoir ; Que l'Experience propre ne se laisse gueres tromper, & qu'elle nous instruit bien mieux des choses particulieres, qu'on ne le peut estre par l'histoire. Pour la bien definir, c'est vn amas de connoissances acquises en operāt, ou voyant operer, dont nous auons enrichy nostre memoire : & pour la biē décrire, ce sont plusieurs memoires ensemble. Tellement que n'ayant que l'autre Experience, nous sommes encore disciples : mais avec celle-cy nous nous pouuōs dire maistres. On demādoit à Antigonus à qui il donnoit la gloire d'estre le meilleur Capitaine de son sieclē, *Pyrrhus le fera*, dit-il, *s'il vieillit*, comme si l'experience qui ne vient qu'avec  
les

les années, luy eust esté nécessaire pour meriter ce titre-là.

Or le meilleur moyen de se rendre expérimenté, c'est celuy de se jeter dedans les charges dont l'employ est grand, & à plusieurs obiets à considérer: on dit communément que les affaires font les hommes; & il est vray que des negociateurs ordinaires sont bien plus propres que d'autres, à trouver des expédiens, & à se conduire adroitement en toutes sortes de rencontres. Mais chacun ne peut pas arriuer à vne charge publique: & de celles particulièrement dont les fonctions sont d'une ample estendue, & qui embrasse beaucoup de choses. Il reste aussi deux autres moyēs pour acquérir de l'expérience: dont l'un est la frequentation des gens qui sçauent beaucoup, avec lesquels on fait reflexion sur toutes les occurrences des temps; & l'autre est le voyager en diuerses Prouinces de la terre.

Qui void quelqu'un dans l'action, s'imprime en l'esprit sa façon d'agir: qui le considere quand il se démelle de quelque difficulté, apprend ou sont les nœuds d'un affaire: luy prester de l'attention, s'est faire de la pensee ce qu'il effectue

actuellement : de sorte que par la fréquente conuersation de ceux qui sont dans les grands emplois , si l'on a gagné leur confidence , on se peut rendre sçauant dedans les affaires. Comme avec vne chandelle allumée , on en allume vne autre, ainsi vn homme consumé dans les experiences pourra communiquer sa lumiere à celuy qu'il admettra dedans sa conuersation: les mœurs passent de l'vn à l'autre en ceux qui ont contracté vne familiarité estroite , & pourquoy non les connoissances? Il ne faut pas croire que les voyages produisent vn moindre effet : dès le commencement de l'Odyssée, Homere a recommandé son Vlyssé pour auoir couru beaucoup de Provinces , & s'estre instruit du gouuernement de plusieurs peuples. Certainement il y a plus à trafiquer dedans les païs estrangers pour ce qui concerne les biens de l'esprit, que pour ceux du corps , & de la Fortune : & les marchands d'Athenes n'apportèrent iamais rien de si précieux dans leur ville , de toutes leurs nauigations , que Platon qui y fit venir la science des Egyptiens. Mais il ne faut pas que les voyages soient seulement vn



changement de lieu en autre, & l'agitation d'un homme qui ne sçauroit se contenir en repos: comme quelque'un se plaignit à Socrate, que les siens ne luy auoiēt de rien profité, le le croy, dit-il, pource que tu voyageois avec toy-mesme. Car nostre esprit doit continuellement chercher de quoy s'instruire chez autrui: & ceste connoissance là n'est pas celle des belles maisons, des chasteaux, des bois, des fontaines, des animaux, ny d'autres choses semblables. Les statues antiques sont à priser, & les tableaux des excellens Peintres aussi: mais ce n'est point pour cela que l'on doit aller à Rome. Et quand l'on y est, il faut voir ces choses par diuertissement après que l'on est allé estudier ailleurs. Les testes de tant de Republiques spirituelles qui fōt remuer leurs membres, quoy que dispersez en diuers lieux de la terre, y doiuent bien estre plus soigneusement considerées: & ceste Cour sur toutes choses, où l'on est plus circōspect qu'en nulle autre, à cause qu'il y arriue bien de plus notables changemens. Car comme il y en a peu qui dès le premier iour qu'ils entrent dans la ville, ne prennent vn droict d'aspirer à la

premiere dignité du monde on y craint de choquer vn inconnu , de peur qu'à quelque temps de là ce ne soit vn tres-éminent personnage. On peut dire la mesme chose de Venise, où quoy qu'on voye ce miracle surpassant incomparablement la fable ancienne , d'une belle & grande ville s'esleuant de la mer , & plus de dix mille Vénus au dedans, ce n'est pas neantmoins à quoy s'arrestera particulièrement la curiosité d'un Honneste homme. Mais il y considerera ceste si estroite obseruation des mesmes loix qui furēt establies avec les fondemens de la ville. Il y prendra plaisir à voir ceste mutuelle conspiration de volontés à maintenir la forme de l'Estat , & comme la liberté y respire sans crainte parmy des conditions entierement inégales. Il en remarquera les causes , en ce que les familles nobles s'estimans égales , ne pourroïent souffrir que quelqu'une d'entre elles pensast à s'emparer de la souveraineté. Et pource qui est du peuple : Qu'il a de quoy se contenter , veu qu'on le fait participer aux honneurs y ayant dans tous les corps des conseils composés des Nobles , vn Secretaire d'entre le peuple,

à qui l'on ne cache aucune résolution. Que le grand Chancelier en est aussi, pour mieux garder l'égalité aux jugemens, auquel comme s'il estoit le Chef du Peuple, on fait de mesme qu'au Prince lors qu'il est mort, vne harangue funebre, qui est vn honneur qu'on ne rend qu'à ces deux personnes. Et que la raison principale qui fait cōtenir la populace sous le gouvernement des Nobles, sans aucun remuement; c'est que dans les necessités publiques nul n'est exempt des contributions, & qu'il s'en est trouué bien souuent des plus riches qui ont secouru liberalement l'Estat, & empesché que l'on surchargeast le pauvres. Il considerera d'ailleurs qu'entre les Nobles; ce ne sont point les plus riches, ny ceux qui se montrent les plus magnifiques que l'on employe aux charges, mais les plus prudens; qu'on obserue ce qu'on ne sceut iamais pratiquer à Rome, de conferer les dignitez par degrez: que l'on ne saute point des basses aux plus hautes: de peur qu'en deuenant puissant dès sa ieunesse, on se rende absolu avec le tēps: & que la souueraine dignité y est si bien temperée, qu'on attribüë des honneurs

Royaux au Duc , & qu'on ne luy laisse qu'une autorité commune avec plusieurs autres , afin qu'il soit le Chef , mais le Chef de la Liberté. C'est donc ainsi qu'il faut s'instruire dedans les Prouinces estrangeres , & s'informer particulièrement du gouvernement de la paix & de la guerre , des reuenus ordinaires & extraordinaires de l'Estat , aussi bien que de l'autorité que les Princes prennent dessus leurs subiets : & afin de ne m'estendre point en discours , ie vous diray l'aduis que Cesar a laissé à tous ceux qui entreprendroient des voyages. Ayant dessein de passer avec une armée en Angleterre , il fit venir deuant luy tous les marchands Gaulois qui trafiquoient en ce pays-là, pensant en apprendre quelque chose. *Mais il ne pût rien sçauoir d'eux, à ce qu'il dit, touchant l'estendue de l'Isle, ny des diuers peuples qui l'habitoient, ny de leur maniere de faire la guerre, ny de leurs mœurs, coutumes, & forme de viure, ny mesmes où estoient les ports les plus propres à recevoir une flotte de grands vaisseaux.*

*Cesar au  
liure. 2. de  
la guerre  
des Gaules.*

Or, Timandre, quand l'on a decouvert tous les moyens qu'il y pourra arriuer à quelque fin, il est à propos de les

comparer les vns aux autres, & les ayant bien peſez, de choiſir celuy qui ſera le meilleur de tous: il faudra doncques entrer en conſultation pour ce regard, où il ſera plus ſeur d'admettre quelqu'un avec nous, que de reſoudre tout de nous meſmes. Vn Payen qui meſpriſeroit le conſeil, ſ'eſtimeroit dauantage que ſon Iupiter qui a tousiours chez les anciens la Juſtice & le Conſeil à ſes coſtez: Vn Iuiſ eſleueroit ſa ſuffiſance au delà de celle de Moyſe qui nonobſtant ſes conuerſations familiares avec Dieu, ne rejeta pas les aduis de ſon beau pere, & vn Chreſtien auroit meilleure opinion de ſon ſens que de celuy de Saint Paul, lequel apres auoir eſté eſclairé du Saint Eſprit, voulut encores aller en Ieruſalem conferer avec les Apoſtres, ſur pluſieurs poincts de l'Euangile qu'il alloit preſcher aux Gentils. Ce Prouerbe autresfois ſi commun, *Le Romain ſurmonte les autres eſtant aſſis*, ſignifioit que par ſon bon conſeil le Senat Romain ſ'aſſujettif- ſoit tous les peuples de la terre: car, au reſte, pluſieurs nations vaincues par les Romains, ne leur eſtoient point inferieures en vaillance. Mais ie n'ay que faire de

*En l'Exo-  
de 18. v.  
24.*

*Au Gala-  
tes cha. 2.  
v. 2.*

*Marc Ca-  
ſſon au liu.  
de la choſe  
ruſſique.*

vous prouver qu'il est utile en toutes occasions de prendre conseil, & ie vous marqueray seulement les qualitez requises en ceux de qui nous le devons prendre : Car ce n'est pas assez d'estre certains de leur affection, veu qu'il se trouue des hommes qui s'attache si fort aux interests de leurs amis, qu'ils s'approprient leur passion au lieu de les en défaire, Nous devons doncques preferer le conseil des vieillards à celui des ieunes, j'entends de ceux qui feront reconnoistre leur vieillesse par la meureté de leur bon iugement, plustost que par leur barbe blanche : Quelqu'un a dit plaisamment que comme les apprentifs au luth, en romproient plustost les chordes qu'ils ne les mettroient d'accord, que tout de mesme les ieunes gens estoient plus capables de des-ordonner un conseil, que d'en ranger les pieces ainsi qu'il est necessaire. C'est à cause de l'experience des bons vieillards que ie vous en parle de la sorte, veu que comme dit Platon, le premier point de la consultation est de s'entendre aux choses dont l'on prend conseil : Et en outre, c'est à cause que leurs passions sont amorties, & que la tranquillité de leur ame n'en est point troublée, ainsi qu'il

arrive souvent aux ieunes gens. Car, comme l'a tres-bien dit Aristote, la Temperance est la gardienne de la Prudence, puis qu'il est vray que si l'on ne modere les appetits de nos sens, si l'on ne refrene les passions de nostre ame, & si nous ne nous tirons d'entre les bras de la volupté, nostre esprit s'esmousse, nostre iugement se confond, & nous nous rendons incapables de donner & de recevoir un bon conseil. Vne autre qualité que nous rechercherons en nostre conseiller sera une franchise d'humeur, afin qu'il nous declare son sentiment, sans aucune intention de nous flatter, & sans crainte de nous desplaire: car il ne faut pas estre du nombre de ceux-là ( & ce sont les Grands d'ordinaire ) qui n'estiment habiles hommes que ceux qui se conforment à leurs opinions, & à leurs desirs. Lors que sur les dernieres années de la vie d'Auguste il luy prenoit mal de quelque conseil; Cela ne me seroit pas arriué ( disoit-il ) si Agrippa, ou Mecenas estoit en vie. Cependant il n'est pas croyable qu'il donnast place en ses conseils qu'à des gens d'une longue experience: & partant il y a de l'apparence qu'après la mort de ces deux si fideles person-

En ses  
 Morales  
 l. 6. ch. 5.

Senèque  
 Livre 6.  
 des Bien-  
 faits, cha.  
 32.

*nages, les autres ne songerent qu'à le tromper plus agreablement pour gagner ses bonnes graces.*

C'est pourquoy il faut s'informer pareillement , quelque suffisance & preud'hommie mesme qu'ayēt ceux que nous consultons , s'ils sont point interessez en ce dont nous sommes resolus de deferer à leurs opinions. Car il y a peu de personnes qui renoncent à leur vtilité, & ( bien que le conseil soit vne chose sacree ) qui ne tendent tousiours à leurs propres fins. Guicciardin nous a laissé la dessus en notable aduertissement , là où il dit que Pierre de Medicis prenant aduis des Venitiens dessus vn faict d'importance , receut non pas vn conseil pour luy , mais vtile pour eux-mesmes. Avec ces conditions, tous les Politiques en desirer plusieurs autres en ceux que les Princes appelleront en leur conseil: mais ie ne tiens pas qu'un particulier en doive faire vn examen si exact & si seuere. S'ils ont comme ie vous ay dit l'esprit meur, & de l'experience : si leur fidelité vous est reconnüe; si le but de la consultation n'est pas celuy de leur interest , ne craignez

*Ass. lib. I.  
de son Hi-  
storie.*



point de leur fier vostre dessein. Et si d'aventure l'évenement trompe vostre esperance, n'imitiez pas pour cela les Egyptiens qui imputoient à leurs chefs tous les accidens fortuits, & les malheurs auxquels ils ne s'estoient point attendus.

Ne pensez pas mesmes que ie presume de l'infalibilité aux regles que ie vous vay presenter pour prendre conseil de soy-mesme lors qu'on y est forcé, & qu'on n'est accompagné que de gens auxquels il seroit perilleux de decouvrir son secret : la Science seulement a ses preceptes certains, & la Prudence n'agit que dessus des opinions, des coniectures, & des apparences. Il faut croire d'ailleurs que la Providence diuine ( dont les effets occultes sont appelez Fortune par le vulgaire ) se reserve vn droit souuerain dessus toutes nos actions, & notamment pource qui est des euenemens. Elle vse d'indulgence enuers plusieurs qui entreprennent follement; & pour nous empescher de nous preualoir par trop de nostre esprit, elle donne quelquesfois de mauuais succez à nos plus sages entreprises. Comme elle rendit heureuse la temerité d'Alexandre, elle a fait que plusieurs qui

*Ammian  
Marcellin  
lin. 28.*

n'auoient fuiuy que les adresses de la Prudence , ont tres-sinistrement rencontré. Tellement que vous m'estimeriez avec raison plus insensé & plus furieux que les Geants qui s'armerent contre le Ciel, si ie pretendois donner quelques aduis pour rompre le cours de ceste force inuincible. Je m'entends aussi parler que de la dispositiō, & de l'ordre des causes secondes, quand elle les laisse en leur liberté, & qu'elle n'y melle que sa puissance ordinaire qui concourt à l'action de toutes choses: & c'est en ce sens-là que ie vous ay dit qu'elle abandonne la Fortune des hommes à la discretion de leur Prudence, & selon lequel ie desire que vous receuiez les aduis que ie vous propose.

Venons donc au point, Timandre, & en suite de tous les moyens trouuez pour paruenir à quelque fin, faisons élection de celuy que nous iugerons le plus conuenable. Assignons vn but à nostre deliberation pour ne la laisser point errante, & incertaine où elle se tournera: & prenons celuy qui sera le plus facile à obtenir, le plus honneste, & où l'on peut arriuer par de vertueux moyens.

La raison de la Iustice d'une chose ne consiste pas seulement en ce qu'elle est iuste de soy (ainsi que dit vn grand personnage) mais aussi en ce qu'elle a esté faite iustement: de façon qu'on ne loüera iamais celuy-là d'auoir bien deliberé, qui dans le choix des moyēs n'aura preferé ceux qui estoient les plus honorables. Tout de mesme, s'il n'a suiuy les vrayes adresses de la deliberation encor qu'il soit arriué ou il pretendoit, il pourra bien estre appelé heureux, mais il ne meritera pas la gloire d'auoir fait vne deliberation prudente. Il y a donc plusieurs preceptes establis pour ceux qui consultent en eux mesmes dessus quelque occurrence que ce soit, dont ie desire vous declarer les plus generaux: & ie ne sçay si ie me trompe point, mais ie les tiens si necessaires, que si quelqu'un ne les obseruoit pas, il ne pourroit à mon aduis resoudre iamais aucune chose, & il luy en prendroit comme aux Nautonniers qui se voyans en vne coste inconnüe, ne sçauent ou aborder, de peur de faire bris contre quelque escueil, ou aller eschoüer dessus le sable.

Mais auant toutes choses, il est à propos de remarquer que tous subjects n'ad-

*S. Augu-  
stin au liu.  
22. contre  
Fauste, ch.  
43.*

rodote  
livre 8.  
On Hi-  
e.

mettent point de consultation : qui voudroit deliberer des choses naturelles, necessaires , & casuelles , entreprendroit sur l'office de la Diuinité Il en va de mesme de celles qu'on reconnoist impossibles : lors que Themistocle pour induire les Andriens à fournir de l'argent à ceux d'Athenes leur eut dit qu'il amenoit deux puissantes Deitez , Persuasions & Contrainte ; ils luy respondirent sur le champ que deux grandes aussi les empeschoient de luy en donner , qui estoient Pauvreté & Impossibilité On consulte donc seulement des choses que nous ne possédons pas , dont l'acquisition mesme est douteuse , mais que nostre esprit peut comprendre , nostre raison ordonner , & enfin qui ne sont point au delà de l'estenduë de nostre puissance : encor n'est-ce pas de la fin que nous deliberons, mais seulement des moyens de nous y conduire Vn Capitaine n'assemble pas le conseil de guerre pour sçauoir s'il se doit mettre en estat de vaincre ses ennemis , ny vn Roy ne consulte point s'il luy faut sagement gouverner son peuple ; or l'un & l'autre peuuent bien s'informer comment ils paruiendront à leur but.

Si mesme ils ne le font pas , ils exposent leurs affaires à des perils inevitables : tellement que nous voicy apres vne matiere d'importance, & les poincts que nous allons toucher doiuent seruir de mire à toutes les actions des honnestes gens.

Celuy qui s'offre le premier quand on veut entrer en deliberation , est la personne mesme qui delibere: Ouy, Timandre , il faut regarder à soy deuant que de partir de chez soy , & qui ne s'observe pas soigneusement en entreprenant quelque chose, pourra bien tomber dans l'inconuenient de ne se connoistre plus lors qu'il sera dans l'exécution. Vous voyez maintenant l'vtilité de ceste connoissance de nous-mesmes, dont ie vous ay entretenu cy-deuant : mais il est encores à propos d'y ioindre celle de nostre condition , & de mesurer toute nostre possibilité. Or l'amour de soy-mesme, qui est si naturel à tous les hommes , se iette tousiours dedans la balance quand ils pesent leurs forces : & leurs affections les grossissent , & font qu'elles leur paroissent plus grandes. C'est donc à quoy chacun d'eux prendra bien garde , afin qu'ils retiennent leur coura-

ge, de peur qu'il aspirast si haut que l'ha-  
leine & les forces luy manquaissent en  
chemin Qui se resserre trop aussi, & mō-  
stre auoir le cœur bas, merite plus de blâ-  
me ce semble: car l'extremité contraire à  
ie ne sçay quoy de genereux. Tellement  
que le meilleur est en toutes choses de  
rendre ses souhaits de niueau avec sa con-  
dition, & de s'empescher bien de tomber  
dans la necessité de choisir ou vn salut as-  
seuré avec quelque honte, ou bien vne  
gloire incertaine, estât veritable que plu-  
sieurs se sont perdus dans l'estenduë de  
leurs immenses desseins. Les Politiques  
prescriuent ces regles: Si ta naissance ou  
tes charges te donnēt de l'autorité des-  
sus quelqu'un, vse d'elle avec Iustice, car  
il faut obeyr à sa condition si l'on ne se  
veut soumettre au mespris du monde:  
Contre tes égaux, attends les aduantages  
de la Fortune pour t'en preualoir, mais  
avec moderation: Et gouuerne-toy de  
forte enuers tes superieurs, que tu ne les  
obliges point à passer les bornes de la mo-  
destie, & à se monstrier insolens en ton  
endroit. En effet pour se bien acquitter  
du personnage que l'on iouë dessus le  
theatre de ceste vie, il faut en tous ren-  
contres

contres songer à la condition où l'on est:  
 Lors que Parmenion disoit, *si i'estois Alexandre i'accepterois l'offre de Darius*: Alexandre luy repartit comme deuoit faire vn conquerant, & *may si i'estois Parmenion*.  
 Nostre Louys XII. fit aussi vne responce bien remarquable, quand on l'incitoit à se ressentir des plaisirs qu'on luy auoit rendus deuant qu'il paruint à la Courōne *Il n'appartient point* (dit-il) *à vn Roy de France de venger les iniures faites à vn Duc d'Orleans*. Iules Cesar nous donne pareillemēt vne belle instruction dessus ce sujet, en excusant P. Sylla son Lieutenant, qu'on accusoit de n'auoir pas poursuiuy les gēs de Pompée, en ayant pū emporter vne victoire entiere. *Le deuoir d'un Lieutenant* (dit-il) *& celui d'un Capitaine general sont bien differēs l'un de l'autre celui-là est obligé de suivre vn ordre qu'il ne luy est pas permis d'outrépasser, & celui cy doit agir souverainement, & tendre tousiours à la fin*. Ce qu'il dit icy de deux charges, peut-estre tiré à consequence pour toutē sorte de conditions: de façon qu'un mesme homme en differents employs se doit gouverner differemment. Le Sieur Granuelle Ambassadeur de l'Empereur Charles V. prenant

*Au liu 3.  
de la guerre  
civile.*

*Guillaume  
du Bellay  
liu 3. de ses  
memoires,*

congé du Roy François I. pour se retirer de sa Cour , fut chargé par le Roy de rendre vn cartel de défy à l'Empereur , & de luy redire quelques paroles ausquelles la iuste indignation du Roy le pouſſoit. Grenuelle s'en excuſa tres-humblement, diſant que ſa charge eſtoit expirée deſlors qu'il auoit receu les lettres de ſon maſtre, par leſquelles il le rappelloit, & qu'il n'eſtoit plus en condition de rien porter de l'une à l'autre de leurs Maieſtés. Je vous alleguerois bien d'autres exemples, ſi ie ne croyois que ces aduertiffemēs ſuffiſent pour le premier point de la delibération ; Venons donc au ſecond qui regarde ceux à qui nous auons à faire.

Ny les actions , ny les paroles d'un homme du monde ne doiuent iamais eſtre d'une meſme teneur : auſſi ne ſeroit-ce pas commettre vne moindre faute, de s'abandonner entierement à ſes diuerſes fantaies. Dans la neceſſité de viure en la compagnie des hommes, il eſt à propos qu'il fléchisse deuant les vns, & qu'il ſe roidiſſe contre les autres: & maſtre abſolu de ſon Genie, il le doit ſçauoir manier ſelon l'humeur de ceux avec qui ſa condition l'oblige de viure,



pourueu que ce soit en choses indiffe- *Aulu. 18*  
rentes. Ammian Marcelin parlant d'un *de son Hi-*  
certain Barbation, à qui l'incontinence *stoire.*  
de ses discours auoit causé la mort, dit  
qu'il ignoroit ce bon aduis qu'Aristote  
donna à Callisthene lors qu'il l'introdui-  
sit auprès d'Alexandre : De parler peu  
souuent, & encor de choses agreables à vn  
homme qui portoit la puissance de la vie  
& de la mort dessus le tranchât de sa lan-  
gue. De ce conseil on en peut facilement  
tirer d'autres pour sa cōduite enuers tou-  
te sorte de personnes, veu qu'il ne faut  
qu'y apporter le temperament selon leurs  
diferentes conditions. Je veux pourtant  
m'estendre vn peu d'auantage, & vous  
monstrer l'vtilité de ceste connoissance  
des autres, après vous auoir dit quelques  
remarques, que i'obmis à dessein en no-  
stre troisiéme Promenade.

L'homme est d'une connoissance si  
cachée, & son esprit a tant de replis,  
qu'il est presque impossible d'en voir  
le fonds : tellement que ce n'est pas  
assez de l'auoir obserué avec grand soin  
dedans vn employ, pour se tenir cer-  
tain de ce qu'il doit faire en vn autre.  
S'il s'y est monstré vicieux ou vertueux,

on doit auoir considéré si c'est par inclination ou par estude; alors on pourra tirer quelques coniectures pour l'auenir, songeant que la Nature ne manque gueres, mais que ce qui a esté acquis se peut perdre, sur tout en changeant de condition. D'ailleurs, ainsi que les bonnes terres sont aussi fertiles en mauuaises qu'en viles plantes, il y a des gens en qui les Vertus & les vices pullulent également: & toutefois si la necessité, ou bien leur honneur, requiert deux de bonnes actiōs, celle force de leur esprit se tournant en vertu leur en fera éclore de tres-glorieuses, Corneille Tacite rapporte d'un Licinus. Mutianus gouuerneur de Syrie, que son naturel estoit meslé de luxure, d'industrie, de debonnaireté, d'arrogance, mais que ses vices n'estoient que pour la Paix, & ses Vertus pour la guerre; ayant encor celle discretion de cacher tout ce qu'il auoit d'odieux, & de n'estaler que ce qui estoit à louer. Il estoit avec cela fourny d'un si grād nombre de differents attraits, qu'il en auoit pour ses inferieurs, pour ses amis, & pour ses compagnons; estant neantmoins plus capable de faire tomber l'Empire

*Antiquit.  
de l'Es-  
pains.*

dans les mains d'un autre que dans les siennes. Il y a aussi un genre d'esprits heureux à concevoir, & infortunés à produire : ils tailleront bien de la besongne pour d'autres, & dans l'employ il ressembleront à ces maîtres d'armes qui perdent à l'épée blanche l'adresse qu'ils ont à se battre avec les fleurets. Je n'en veux point prendre d'exemple ailleurs que dedans Tacite : il rapporte de Galba que tandis qu'il fut homme privé, il se montra toujours plus grand qu'un homme privé, & que du consentement de tout le monde, il eust esté jugé digne de l'Empire, s'il n'eust point esté Empereur.

Maintenant pour vous toucher un mot de ceste connoissance d'autrui, vous jugerez bien vous mesme que par son moyen chacun peut mettre son commerce hors de hazard. Car quiconque sçait industrieusement decouvrir les inclinations de celuy auquel il en veut, ou dont il se veut servir, peut faire un compte asseuré de la moitié de ce qu'il en desire. La raison est ; que tres-facilement par après il ajustera ses pratiques, & qu'il semera devant luy l'appast propre à le faire prendre ; soit en le picquant de

*Au livre  
I. de ses  
Histoires.*

generosité, s'il en fait profession ou de iustice, s'il l'aime; ou d'interest, s'il y est sensible; ou de quelque autre consideration capable de l'ébranler. L'on tient à la guerre qu'autant de defauts de l'ennemy reconnus, sont autant d'avantages gagnés, & qu'ainsi la Prudence des vns enchainé la Fortune des autres. Avez-vous vn ennemy boüillant & hazardeux? donnez vous vn peu de patience, & vous verrez que sa temerité le poussera quelque part ou vous luy apporterez sa ruine. En avez-vous vn qui soit circōspect en toutes ses actions? rompez-luy ses mesures, & faites en sorte qu'il ne sçache où porter vn coup asseuré. Quelqu'un reprit vn iour assez librement Ferdinand Duc d'Albe, pour s'estre par trop hazardé en vne occasion, & d'avoir fait vne action de ieune apprentif, plustost que d'un vieux Capitaine. Il n'y a point de doute, dit-il, que l'affaire estoit extrêmement hazardeuse: mais i'ay fondé esperance de l'heureux succès que i'en ay eu, sur l'inexperience de mes ennemis.

C'est assez parlé des personnes, & le Temps nous presse, qui est le troisième point de nostre Science delibera-

*Consejo  
au liu 6 de  
la conion-  
tion du  
Portugal  
à la Ca-  
stille.*

tiue. Il est considerable iusques à ses moindres parties, & vn seul de ses momens est capable de tirer après soy vne longue durée de felicités. Les obseruations qui s'en peuuent faire sont la veritable Astrologie des honnestes gens: la representation du passé leur donne des conseils pour le present, & le present bien reconnu leur fait predire les choses futures. On ne void point aussi qu'ils se chargent de quelque negoce sans l'auoir associé avec eux: & certes, qui s'embarque a contre temps en quelque affaire que ce soit, se met en peril de naufrage. Antigonius disoit que sa milice estoit autant vne milice des temps que des hommes; & Cesar ne donnoit pas seulement des batailles assignées, mais selon l'occasion, bien souuent en chemin, & en des temps fascheux, lors que personne ne croyoit qu'il d'eust remuer son camp. Les Estats bien réglés n'ont pas volontiers confié leurs affaires qu'à ceux de qui ils cōnoissent les humeurs sympathiser avec les temps. Quand ils ont eu des ennemis dont ils ont creu qu'il falloit consumer la vigueur peu à peu, ils se sont seruis de gens de grand flegme: & lors

que les choses ont esté reduites à telle extremité qu'ellesne demandoient plus d'autre raison ny conseil que de tenter la Fortune , ils ont employé des hommes dont la chaleur , la promptitude , & l'extrême hardiesse pouuoit faire changer de face à l'Estat present.

Or Timandre, ie ne vous scaurois mieux représenter quelles considerations il faut auoir du temps , qu'en vous rapportant ce qui s'observe aux compositions de Musique : car à mon aduis la pratique de cet Art , est vne tres-exquise representation de la Prudence. On considere premierement le sujet que l'on s'est proposé afin de le traiter selon le Mode qui luy conuiendra le mieux , soit triste , soit ioyeux, soit guerrier, soit doux pour appaiser les passions : & puis on fait tousiours les cadences , & les accens qui animént dauantage, dessus les chordes de ce Mode. Par apres en la recherche & application des beaux chants , on travaille à les approprier aux paroles , & à les assortir aux voix : celui qui est beau pour les aiguës ne l'estant pas bien souuent pour les basses, ny pour les moyennes. Mais il me semble que la plus grande conformité

qu'il y a de la Musique à la Prudence, cō-  
 siste en la liaison & en la suite des notes:  
 pource qu'il n'est pas seulement neces-  
 saire de rendre vne voix accordante avec  
 cinq ou six autres differentes en mesme  
 temps, mais en outre il faut que chaque  
 note soit bien accompagnée de celle qui  
 la doit preceder selon les regles de l'art,  
 & de celle qui la peut suiure, pour obuier  
 aux mauuaises reuelations de l'vne à l'autre,  
 qui romproient la continuité de  
 l'harmonie. Voicy certes vn beau mo-  
 dele pour nous : Voicy ce que figuroit  
 ce Iupiter du temple de Pallas en Larisse  
 qui auoit trois yeux : & voicy ceste Pru-  
 dence accomplie par la memoire des  
 choses passees, l'intelligence des presen-  
 tes, & la preuoyance des futures. Com-  
 me ie vous l'ay dit tantost, le ieune De-  
 nys ne se connut iamais en ceste Pruden-  
 ce, veu la façon dont il se conduisit en sa  
 Royauté, puisque son pere y estoit par-  
 uenu au temps que l'estat populaire estoit  
 odieux à Syracuse : & luy quand la domi-  
 nation d'vn seul y cōmençoit à estre haïe :  
 il deuoit mieux dissimuler ses vices, &  
 donner moins de prise à ses ennemis.  
 Car les affaires estans sans aucun arrest,

*Pausanias  
 en ses Co-  
 rinthia-  
 ques.*

il faut imiter ceux qui pour tirer & frapper en volant, remuent leur harquebuzze selon le vol de l'oyseau. Icy, ie pourrois bien vous alleguer vn nombre infiny d'exemples de ceux qui se sont si industrieusement seruis de la conioncture des tēps, qu'ils en ont fait changer la face des Estats, & s'en sont mesme emparez: mais ie m'imagine que vous comprenez par raison tout ce que ie vous en pourrois dire. Et neantmoins puisque nous sommes dessus ceste matiere d'Estat, ie n'oserois vous cacher vne belle leçon que Dominique Treuisan, Procureur de la Republique de Venise, y prononça autres fois dans le Senat, & que Purata rapporte dedans sa tres-excellente Histoire. Il

*Au liure  
5. de l'histoire de  
Venise.*

*Il y a desia plusieurs anneés, dit-il, que nous sommes contraincts d'obeyr à la necessité des temps, & de changer souuent de volonteés, de desseins, d'amis, & d'ennemis; D'auoir toute puissance estrangere pour suspecte; De craindre beaucoup de choses, & ne nous fier de peu; D'observer les actions des autres avec vn soin continuel, afin de regler les nostres là dessus; Nous proposant tousiours dans ceste inconstance, vn mesme but, à sçauoir la conseruation de nostre Estat, & la grandeur de nostre*



*Republique. Moyennant ces façons de faire, nous l'avons tirée de plusieurs maux qu'elle avoit encourus depuis quelque temps, & nous pourrons en continuant, la conserver, & la remettre enfin dedans le repos & l'assurance.*

Si pour les affaires publiques on est tellement soigneux de s'accommoder aux temps, vn particulier ne doit pas moins prendre garde à n'en déconcerter pas les siennes: il faut qu'il s'accorde avec la saison, tant pour ce qu'il fera chez soy, que pour sa conduite avec les autres. Par exemple, Des remonstrances faites par quelques vns à leurs amis, lors que la cholere en avoit éloigné la raison, ont esté quelquefois des occasions de haine: & vn petit tesmoignage de liberalité rendu à temps, a souvent plus obligé qu'une profusion d'argent en d'autres saisons. A Rome, le plus grand honneur, & le plus ambitionné estoit celuy du triomphe: Et neantmoins M. Fabius le refusa après avoir défait les Veientins, & les Toscans. Car son frere & le Consul Malinius son collegue ayant esté tuez en la bataille, il n'estima pas bien-seant de témoigner, ny en public, ny en particulier de l'allegresse, au temps de sa

iuste douleur. C'estoit l'estendre bien mieux que cét Aristagoras Milesien, qui estant allé en embassade à Sparte pour demander du secours, prit vn habillement tres-superbe, & se parfuma par tout pour haranguer sur les miseres de son pays, dequoy les Grecs firent par après vn Prouerbe.

Je voulois quitter ceste circonstance du temps, mais ie me suis apperceu d'vn achoppement pour plusieurs personnes, & dont ie desiré vous aduertir. C'est qu'il y en a beaucoup qui redoutent de telle sorte des malheurs à venir, qu'ils ne craignent point d'encourir de grands maux presens, afin de les éuier. A mon aduis il y a bien souuent de la folie; & ma raison est que les choses presentes sont particulièrement l'obiet de la Prudence humaine, & que les futures doiuent estre laisseees à la disposition de la diuine Prouidence. Non qu'il ne s'y faille preparer, & courir mesme au deuant avec quelques remedés; mais de telle sorte que ce soit pour en éloigner le coup, & non pas pour l'aduancer. Car ce seroit s'exposer à vn mal certain, afin de se garantir d'vn qui ne l'est pas. Je ne scaurois non plus

approuver la maxime qui permet quelque iniustice, afin que plusieurs choses iustes soient faites par après; pource que l'iniquité presente est bien asseuree, & qu'il n'y a point de garand pour la iustice à venir. Mais le lieu nous appelle, & nous le deuons bien regarder en deliberant de quelque chose.

Il faut Timandre, pour vous faire comprendre d'abord à quoy ceste circonstance importe, que ie vous recite la contention de deux Sculpteurs anciens, à qui l'on fit faire deux statuës de Iupiter, pour mettre la mieux faite en vn endroit fort eleué de son temple. L'vn d'eux acheua la sienne iusqu'aux ongles, aux rides, & aux poils, si delicatement, que chacun en la voyant s'estonna de sa patience. Celle de l'autre au contraire fut rebutee comme grossiere, & ne ressentant que l'ébauche du ciseau. Dans le mépris que chacun en faisoit, l'ouurier demanda qu'au moins pour son salaire on luy permit de mettre ceste statuë en sa place, & puis après qu'on en fist ce qu'on voudroit. Cela luy estant accordé, & l'autre statuë y ayant esté eleuee en mesme tēps, il n'y eut pas vn des regardans qui ne se

connuſt trompé , & le blâſme qu'on luy auoit donné ſe changea auſſi-toſt en vn applaudiſſement general. Car ces traits auparauant groſſiers perdirēt leur rudeſſe par l'éloignement , & les enflures des muſcles qu'on auoit trouuées énormes , ne ſe monſtrèrent plus que ſous vn arrondiſſement proportionné au reſte de la figure. Au contraire, toute la mignardiſe de l'autre ſ'éuanoüit : on y remarqua pas vn ſeul trait hardy : & la piece ſemblant plate à tout le monde, fit meſeſtimer l'autheur comme ignorant en la prudence de ſon art. A cēt exemple i'en deſire ioindre vn ſecond , dont l'effet fut autrefois vtile aux Grecs qui auoient ſuiuy le ieune Cyrus en Perſe : & qui ſert maintenant d'inſtruction dans la guerre, à ceux qui veulent découurir les deſſeins de leurs ennemis. Tiſaphernes Lieutenant du Roy de Perſe en l'Ionie , faiſant en apparence eſcorte aux Grecs qui ſ'en retournoient en leurs pays, mais en effet ayant reſolu de leur nuire en tout ce qui luy ſeroit poſſible , leur enuoya vn meſſager en vn logement qu'ils firent le long du fleuve de Tigris , auant que de le paſſer. Le meſſager bien inſtruit , fai-

*Xenophon  
de la guer-  
re du ieune  
Cyrus.  
liure, 2.*

gnit d'estre venu par le commandement de quelques amis que les Grecs auoient parmy les troupes des Perses, pour les aduertir que Tisaphernes & ses gens estoient delà le pont, viendroient le rompre la nuit; & qu'un grand nombre de Barbares assemblez dedans un parc qui ioignoit leur champ, auoient ordre de les charger en ce logement, où ils se trouueroient enfermez du fleuve, & d'un grand canal qu'ils auoient passé dessus des bateaux. A ce rapport, les Chefs se trouuerent merueilleusement troublez; mais un ieune homme qui estoit present s'aduançant, leur dit qu'il n'y auoit aucune apparence en tout ce discours. Car si les Barbares nous attaquent (disoit-il) ou ils vaincront, ou ils seront vaincus. Que si nous sommes défaits par eux, le pont ne nous peut donner aucune commodité que de fuir deuers d'autres ennemis: & s'ils demeurent vaincus, le pont estant rompu, ils ne pourront estre secourus par les troupes de Tisaphernes qui sont de l'autre costé du fleuve. Ce trait de la viuacité du ieune homme porta les Chefs à s'enquerir de l'estendue, & de la nature du pays

d'entre le fleuve & le canal ; & comme le messager qui ne s'apperceuoit pas de leur intention leur eut dit que c'estoit vne grande Prouince , contenant de bonnes villes & plusieurs gros villages , ils conquirent bien que Tisaphernes auoit peur de leur demeure en ce lieu-là. Car à cause qu'il estoit agreable, fertile, peuplé & fortifié du fleuve & d'un grād canal, il denoit bien iuger que s'ils s'y fussent habitez, ils en eussent fait avec le temps vne retraite assurée, à qui eust voulu entreprendre la guerre contre le Roy de Perse. Et neantmoins : d'autant qu'il ne faut negliger aucun aduis en tels rencontres, les Chefs des Grecs enuoyerent garder le pont, où l'on ne veid paroistre que quelques gens qui donnerent assez à connoistre la crainte que Tisaphernes auoit qu'ils ne le passassent point. C'est ainsi que les lieux meritent qu'on les considere, de quoy nul homme de guerre n'a jamais douté ; & les Romains en sentirent bien l'importance à leur grand dommage en la bataille de Cannes, où Hannibal se saisit de tous les postes aduantageux pour donner moyen à sa caualerie de combattre, & en oster la commodité à  
ses

ses ennemis. Par aduanture trouuerez-vous estrange que ie ne particularise point d'auantage ceste circonstance, veu qu'elle est d'une si spatieuse estendue : mais vous considererez, s'il vous plaist, que tout ce qu'on en pourroit dire se doit plustost rapporter aux personnes que aux lieux, estant veritable quand on parle d'un lieu de respect, que cela s'entend à cause des personnes qui y sont. On ne doit pas seulement le respect aux Roys quand ils sont dedans leurs throsnes : puis qu'ils portent leur dignité par tout, il n'y a point de lieu où leurs sujets puissent se dispenser de reuerer leurs personnes. Le sçay bien que de tout temps les peuples ont eu des lieux qu'ils ont reputés saints, iusqu'à croire qu'ils n'y pouuoient faire vne action indifferente sans meriter le nom de prophanes ; & toutes-fois c'estoit qu'ils se persuadoient que la Diuinité se rendoit plus presente là, qu'ailleurs. Car le lieu de foy, ne reçoit ny ne confere aucune bonne ou mauuaise qualité : & si Socrate n'eust eu ceste croyance, il ne fut iamais entré dans vne maison de débauche, de peur d'y perdre quelque chose de sa continence. Ainsi

donc i'aduoüieray bien qu'en de certains conseils , comme s'il estoit question du naturel des peuples, afin de les employer, il faut admettre la cōsideration des lieux; estant vne chose assez experimentée que les montagnards , les hommes nourris dans vn pays plain, & ceux qui sont nais & qui ont vescu le long de la marine, sont de complexion , & d'humeurs tres-differentes. On ne s'en doit pas moins enquerir à la guerre, soit pour pratiquer & pour éuiter les ruses, soit pour s'estudier aux diuerses manieres de mener des troupes, & de les ranger en bataille selon les lieux differens; dequoy Philopemen entre les Grecs est loüé, pour en auoir acquis vne parfaite connoissance. Mais pour ce qui concerne les lieux de conference, de negociation, de reduit, & d'assemblées, c'est des personnes qui s'y trouueront, & des sujets qu'on y traitera, qu'il faudra prendre la regle pour s'y entretenir, ou serieusement, ou modestement, ou avec gayeté, ou mesmes avec raillerie. Car on se doit bien souuenir de ce que dit Socrate à l'vn de ses amis qui s'estonna de le voir paré & parfumé pour aller à vn festin où Agathon l'auoit conuié, *Tu me*



*vois beau, comme celuy qui s'en va avec les beaux.*

Ce sont icy, Timandre, les circonstances nécessaires à garder en vne deliberation, afin de former vn conseil & vne resolution prudente : & sans qu'il soit nécessaire que ie vous le die, vous iugez bien à ce que ie pense, qu'on ne sçauroit ordonner toutes ces pieces, & les attacher les vnes aux autres en peu de temps. Il n'y a personne aussi qui ne tienne que les consultations se doiuent faire meurement; que qui aura temerairement entrepris tremblera en executant; & que les fruits d'une deliberation precipitée sont vne longue repentance. Je confesseray bien pourtant que les conseils lents ne valent rien en de certaines occasions; & ceux-là entr'autres qu'on ne sçauroit louer (comme dit Tacite) *que quand ils sont executez.* Mais pource qu'il n'entend parler que de ces grands & perilleux desseins d'autres-fois, où il n'y auoit point de milieu, ainsi qu'il dit luy-mesme, *entre le faiste & le precipice*, & où l'on ne pouuoit manquer son but sans rencontrer la mort, ou vne eternelle seruitude; ie croirois que celuy-là commettrait vn crime atroce dedans le

*An lin. n.  
de ses hi-  
stoirs.*

*An 2. de  
ses hist.*

Christianisme, qui donneroit le moindre aduis pour de tels conseils, quand mesme il viuroit dans vn Estat malheureux, dont la legitime administration se seroit changee en tyrannie. Car il n'est permis que aux Roysd'y auoir recours contre ceux qui attenteroient à la ruine de leur Estat lors qu'il y a du peril à pratiquer les voyes ordinaires de leur Iustice : & pour garder en l'immolation de ces victimes publiques le silence & le secret des sacrifices anciens on les estimera tousiours s'ils sont prompts à s'y resoudre, sans mettre tels affaires en vne consultation qui pourroit estre euentée.

Laissons neantmoins decider ce poinct à leur conscience, & à leur autorité absolue : aussi bien ces personnes sacrées n'ont que Dieu pour iuge de leurs actiōs. Et pour donner fin à nostre Conseil, ie suis d'aduis qu'après la resolution prise, on pense vn peu à ce qui se pourra faire en cas que le succès ne fust pas tel qu'on l'attendoit. *Il se trouue beaucoup de gens, dit Polybe, qui sur le poinct de liurer vne bataille où ils hazardent toutes leurs forces, ne se representent que les aduantages qu'ils peuent tirer de la Victoire, & esmeuz de deux chatouil-*

*Al linre  
2. de son  
Histoire.*

lement de ce bien futur ne songent qu'aux contentemens qu'ils en receurot. Quant aux aventures sinistres, c'est à quoy ils ne pésent pas, & ne cōsultent point en eux mesmes ce qui se devroit faire en tout évenement. Il est arriué de là que plusieurs ayās esté vaincus, se sont laissez aller à des laschetés indignes d'eux, & ont fait de grandes sottises. La raison est que les accidens soudains & impreueuz, agissent avec vne violence tellement disproportionnée à l'esprit qui n'y estoit pas préparé, qu'il ne se connoist plus à ce rencontre, pource que l'ordre de ses conseils se renuerse & se confond. Pour vn exēple notable dessus ce suiet, on rapporte celuy de Pōpée en la bataille de Pharsale; & veritablement décheu, non pas de l'esperance: mais de l'assurance mesme qu'il auoit de vaincre Cesar, il ne fit pas après la perte de la victoire vne seule action de Capitaine.

C'est dequoy ie vous entretiendray plus au long en parlant de la Prudence militaire: & quant à present, aduançons-nous vers l'execution, qui doit estre chaude à ce que dit tout le monde, après vne froide deliberation, de peur que les occasions qui ne se monstrent pas fréquemment nous eschappent, & que leur saison se

passé. On n'y doit pas courir toutesfois avec tant de vitesse & de promptitude, qu'on se lasse, ou que comme les chiens trop ardens à la chasse, on vienne à outre-passer les voyes, & à tomber en défaut. Ceste consideration a tousiours empesché les hommes de grand project, d'employer des gens qui se precipitent, quoy qu'ils semblaissent propres aux executions d'importance, de peur que leur esprit les fist errer. Ne vous hastez point tant, disoit quelqu'un à vn autre, afin d'auoir plustost fait : & certes, saul là où le secret qu'on doit cacher a esté decouuert (car en ce cas, iusques aux momens, ils trainent de longs perils) il faut aussi bien que la deliberation accompagne son execution de certaines circonstances & precautions, ou ne s'attendre point d'en auoir vne fin heureuse. Or vous vous souuiendrez que c'est du sein de l'execution que sortent la louange ou le blasme, la gloire ou l'infamie, & que sa main arbitre des biens & des maux les donne ou les oste à ceux qui entreprennent quelque chose : car la deliberation n'est qu'un project, & vne theorie inutile, si l'execution ne la met en œuvre.

Vous remarquerez donc , Timandre , que toutes les choses ont chacune de leur nature quelque particuliere qualité ; de sorte que bien qu'elles rendent toutes à leur fin , c'est pourtant avec des mouuemens dissemblables. Or l'exécution de quoy que ce soit , n'est que porter le corps de la deliberation par le moyen ; & selon le mouuement qui conuient le mieux au naturel de la chose deliberée. Mais à cause qu'il n'y a point de Science des choses particulieres , ses preceptes estans generaux : & que les accidens au contraire sont infinis , & rendent presque tout ce qui est à faire different l'un de l'autre , on ne sçauroit donner autant de regles qu'il en faudroit pour se bien conduire en l'exécution. Toutesfois vn homme bien aduisé les tirera subtilemēt du sein de la chose mesme , se souvenant tousiours de ceste maxime , *Que le moyen doit suivre l'estre*. Et quiconque ne les conformera l'un à l'autre , nonobstant ses sages deliberations , n'éclorra rien du tout , où s'il écloist quelque chose , il arriuera qu'encore que les membres soient beaux pris s'eparément , le corps sera disproportionné & monstrueux. Or il est besoin

en cecy d'apporter quelques circonspe-  
ctions , & ie vous aduertiray des plus no-  
tables , la premiere , de separer toutes  
les pieces dont vous voudrez former vo-  
stre execution , puis les ioindre chacu-  
ne en leur lieu pour produire leur opera-  
tion en leur temps , & de reietter celles  
qui nuiroient plustost que d'apporter du  
seruice. Secondement , de n'espargner  
rien de ce qui est necessaire, veu qu'on  
ne retire point d'vsure qu'apres auoir  
desboursé de l'argent , & qu'il est vray  
que la guerre se fait aussi bien avec l'or  
qu'avec le fer. Il faut ensuite se rendre  
maistre par prieres , par artifice , ou par  
force , de ce qui nous pourroit estre con-  
traire: nous souuenāt du fait d'Agésilais,  
qui ayant eu response d'un Roy auquel  
il auoit enuoyé pour le supplier de don-  
ner passage à ses troupes dans son pays ,  
qu'il prendroit conseil là dessus, *Qu'il con-  
sulte donc*, dit Agésilais, *& cependant nous  
passerons*. Que si dans le train de l'execu-  
tion quelque piece vient à se démentir, il  
y faut remedier promptement , & confir-  
mer ce dōt nous ne nous tiendriōs pas as-  
seurés ; mais il faut prendre garde si nous  
sommes en doute de quelqu'un, de ne luy

témoigner pas alors nostre desiance. La raison est , que le soupçon que l'on conçoit contre les gens de bien refroidit leur affection : & que les meschans se iettent dans la licence , lors qu'ils voyent qu'on les redoute. Le meilleur sera de monstrier vn visage resolu , sur tout au rencontre des difficultez : & si nous n'auons pas ceste viuacité naturelle , qui rend les hommes riches de partys , comme disent les Italiens, il faut que nous appellions qu'elqu'un qui nous assiste de la sienne , pour nous démesler des accidens. Pour moy, i'admire celle de Tullus Hostilius lors qu'il fit croire que Metius Suffetius qui se debādoit du corps de son armee à mauvais dessein , alloit par son commandement enfermer les ennemis , & les charger par derriere : car en éleuant le courage des siens , & abaissant ceux des ennemis qui l'entendirent comme il le crioit tout haut , il remporta la victoire dessus eux , & dessus les traistres. Encores que ce que ie vous vay rapporter ne fasse rien à l'exécution , ie ne l'obmettray pas neantmoins , pour vous monstrier combien sert la viuacité d'esprit , quand on se void enuéléppé dans quelque danger.

*Titre-Livre  
livre I.*

*Iustin l 14  
de son Hi-  
stoire.*

Antigonus faisant la guerre à Eumenes, enuoya semer des billets au camp de son ennemy, où il promettoit de tres-grandes recompenses à ceux qui le tueroient, & luy en apporteroient la teste. Eumenes en ayant esté aduerty, fit incontinent assembler son armee en intention de la haranguer, & d'abord il remercia ses soldats de leurs fidelité qu'il reconnoissoit estre à toute épreuve, puis qu'elle n'auoit pû estre tentee par l'esperance d'un grand gain. Et par apres il leur dit que c'estoit lui qui auoit fait courir des billets, afin deffayer s'il se trouueroit parmy eux quelque ame qui fust corruptible : de sorte qu'il auoit suiet de se louer de sa bonne fortune, & de leur rendre graces de leur affection inuiolable. Par ce moyen il empescha le mal present, & pourueut à d'autres pour l'aduenir : mais retournons ie vous prie à nostre execution. Si d'auanture les commencemens nous semblent beaux, gardons-nous bien de rien relascher de nostre soin, ny de nostre diligence: tel à veu la victoire s'aduancer deuers luy, puis luy tourner le dos tout aussi tost, à cause qu'il ne l'accueilloit point chaudement, &



ne la receuoit pas de bonne grace.

Pour ce qui est de la precaution qu'il faut auoir, afin d'éuiter les malheurs, & de mettre ses pratiques hors de la prise des hazards, c'est dequoy i'aurois bien de la peine à donner des aduis particuliers. La raison est, que les obstacles ne sont pas comme des rochers, ou des abysses arrestez en de certains lieux; mais ainsi que les bancs de sable mouuant des embouchures des grandes riuieres, que l'eau de ces riuieres & celle de la mer poussent à leur tour cà & là, ils se découurent tantost en vn endroit, & par fois en l'autre. Il est vray que si l'on s'est representé la rencontre des personnes, du temps, & des lieux; Si l'on a fermé toutes les aduenuës au malheur, ne laissant pas vne ouuerture à la Fortune, au moins de celles que l'õ peut apperceuoir: quelque succez qui arriue, on n'en doit point craindre de blâme. C'est pour cela que de grands Capitaines apres la perte d'une bataille, n'ont pû se repentir de l'auoir donnée: ils trouuoient leur satisfaction à n'auoir rien obmis du deuoir d'un bon Chef de guerre. Car vne force estrangere peut dissiper tout l'appareil d'une entre-

prise bien conduite ; & quelquefois elle sortira d'un endroit où il n'estoit pas possible à la Prudence humaine de la voir. Le sage aussi ne garantir jamais les evenemens ; quoy qu'il doive respondre de l'entreprise. Je ne veux point penetrer dans le dessein de Jean Louys de Fiesques , & ie laisse aux Escriptuains de son temps à debattre si son intention estoit de raver, ou de redonner la liberté à la ville de Gennes, dont la maison des Dories s'en estoit assuiettie vne grande part : mais pour ce qui est de l'exécution il me semble qu'il y donna un ordre qu'on ne scauroit assez louer. Il estoit besoin d'un grand secret, de subtiles feintes, de gagner plusieurs personnes, d'avoir l'œil à beaucoup de choses tout à la fois, de tromper des gardes, de faire effet sur mer & sur terre, en des lieux publics & en des maisons particulieres, & de jouer par tout le personnage du Renard & du Lion en mesme temps. Cependant il ramassa & ordonna avec tant d'art toutes ces pieces qu'estant tombé dans la mer en passant d'une galere en vne autre, son entreprise ne laissa pas de réussir, encore qu'on ne le veid plus. Que dirons-nous de luy,

Timandre? Qu'il n'eust rien de contraire  
que son destin.

Mais comme disent nos Poëtes,  
*Du sommet des hauts monts on void descen-*  
*dre l'ombre,*  
*La nuit vient à grand pas, le iour est desja*  
*sombre,*

de sorte qu'il est temps de finir ceste Pro-  
menade. Aussi bien vous y ay-je fait voir  
du moins autant qu'il m'a esté possible,  
toutes les parties dont ie tiens que la pru-  
dence est composee. Car ce que ie n'ay  
point touché s'y rapporte, & nul ne sçau-  
roit s'habituer à l'observation de ces re-  
gles, Qui ne s'acquiere assez d'intelligen-  
ce pour iuger de toutes choses autremēt  
que le vulgaire; Qui n'en puisse faire le  
meilleur choix, lors qu'il se verra dans la  
nécessité de prendre party; Qui ne se tien-  
ne en vne assiette assez ferme, pour n'e-  
stre esbranlé ny des sottés craintes, ny des  
foles esperances; Et qui ne trouue l'indus-  
trie de se soustraire dans ses entreprises,  
aux malices de la Fortune, & mesmement  
de l'attirer de son costé.

## VI. PROMENADE.

*Des diuerſes ſortes de Prudence.*

**P**LIN le ieune faiſant ſçauoir à vn de ſes amis les diuertiffemens qu'il prenoit à la campagne, luy eſcrit que par fois il alloit à la chaffe, où il portoit avec ſon eſpieu, des tablettes pour y écrire les meditations qu'il y faiſoit: puis incitant cét amy à faire le meſme, *Tu reconnoiſtras*, luy dit-il, *que Minerne ne ſe promene pas moins dans les forêt, que la Deeffe Diane.* Ceste chaffe, Timandre, deuoit eſtre celle de l'aſſaſt, où pendant que le corps repoſe en attendant le gibier, l'eſprit à le loifir de s'exercer à quelque choſe; celle de nos chiens courans tout au contraire qui demande vne action continuelle, emporte l'eſprit avec le corps, & ne luy permet point d'autre attention que celle des fuiſtes de la beſte, & de la chaffe des chiens. Si eſt-ce qu'aujourd'hui ie me ſuis trouué ſurpris au laiſſer courre du Cerf, d'une penſee qui m'a long-temps accompagné, & à quoy tout ce que i'ay veu depuis à

grandement aidé ; à sçauoir de l'industrie des hommes qui se sert si bien de la haine que quelques animaux portēt aux autres, afin d'en prendre du plaisir ; & qui les a si vtilement assistez d'un sens qui leur manquoit, de sorte que l'un ne faisant presque rien sans l'autre, tous deux ioints ensemble viennent à bout de ce que l'un & l'autre poursuient. Le limiter éuentant vne enceinte , & rencontrant la voye de la beste , s'en rabat , puis guidé de sonnés conduit le Veneur au repaire, ou les chiens découpléz se mettant dans la mesme voye , s'ameutent après la beste , la courent , & la forcent à la fin ; tout cela pourtant n'est que l'effet de leur odorat , & il arriue souuent que les chiens ne voyent point la beste que quand elle est aux aboys. Mais pource que par fois , ou bien le limier n'en rencontre pas , ou bien les chiens n'en reprennent point : l'homme s'est aduisé de les aider avec des connoissances acquises par ses yeux : tellement qu'il s'est estudié à obseruer les pistes des bestes , & à faire iugement d'elles & de leurs refuites par toutes les marques qu'elles laissent , comme aujourd'huy en ce Cerf, par ses alleures , ses portees , &

ses fumées. Or ie suis entré depuis dans vne autre consideration , à sçauoir , si les hommes ont point l'esprit doué de quelque faculté , laquelle bien exercée par quelques vns, leur pût faire decouurir les intentions & les desseins des autres : Et i'ay remarqué en effect que plusieurs en estoient en possession. De façon que ie me suis bien apperceu qu'il ne tenoit qu'à eux, en mettant ceste faculté en pratique, de penetrer dedans les entreprises des autres hommes , pour sçauoir le but où ils tendent , & en faisant chasser leur pensee après eux , Ou les arrêts s'ils sont en estat de le faire ; ou les en destourner en outre passant leur course; ou du moins les suivre des yeux de l'esprit, iusques à la fin où ils aspirent. Ceste puissance-là n'est autre chose que la Prudence dont nous auons parlé en nostre derniere Promenade; & ce qui m'y a fait songer a esté la rencontre de ce mot Sagacité, dont les Latins expriment la Prudence bien aduisee de quelqu'un, aussi bien que la propriété de bien flairer , en quoy le chien excelle dessus les autres animaux. Car il est vray qu'il n'y a point d'homme si caché, qui par ses actions & ses paroles ne  
laisse

laisse quelque trainée de ses intentions, que comme vne odeur épandue en l'air celuy qui a le flair subtil recueille, tellement qu'il vient à iuger du dessein d'autrui. Il est toutesfois necessaire d'y apporter vne precaution, à sçauoir, qu'aux actions l'on sçache de quel esprit elles partent, veu qu'on ne sçauroit asseoir de fondement qui soit ferme, dessus les résolutions d'un homme qui ne l'est point. C'est pourquoy Tacite nous assure que selon l'aduis de plusieurs, l'inegalité de beaucoup d'actions de Tibere procedoit de la grande subtilité de son esprit, n'aimant point ny ceux qui estoient singulierement vertueux, ny ceux aussi qui auoient des vices remarquables, redoutant les bons à cause de soy, & les méchans pour l'amour de la Republique. On pourra bien voir dans le mesme auteur, de semblables effets d'un esprit stupide, tel qu'estoit celuy de l'Empereur Claudius, sur tout là où il rapporte ses irresolutions, lors qu'il fut question de se défaire de Messaline; & quant à moy j'ay tousiours reconnu que les hommes d'un esprit grossier ne pouuoient prendre party, & que ceux qui l'auoient trop vis

*Lin. I. des  
Annales,  
sur la fin*

ne ſçauoient lequel il eſtoit à propos de prendre. A ceſte conſideration de la nature de l'eſprit, il ne faut pas oublier de ioindre celle de ſes vertus & de ſes vices: car combien qu'il ſoit vray qu'en pluſieurs perſonnes,

*L'extrême pauvreté eſt vn tresgrãd reproche*

*Horace. li.  
3. Ode 24.*

*Elle force à tout faire & à tout endurer,*

*Et ne peut au ſentier des vertus demeurer,*

Neantmoins comme dit Apulée,

*En ſon A-  
pologie.*

*La pauvreté a eſté iuſte en Ariſtide, debõnaire*

*en Phocion vaillante en Epaminondas, ſage en*

*Socrate, bien-diſante en Homere, & ce fut*

chez elle, qu'aux premiers ſiècles, la Philoſophie prit ſa naiſſance. Nous apprenons par là, que les meſmes occasions de faire du bien ou du mal, ne produiſent pas les meſmes deſirs dans des eſprits qui ſont differens l'un de l'autre: de ſorte qu'avec la meſure du pouuoir de quelqu'un, il faut comparer celle de ſon vouloir qui ſe meut ſelon ſes bonnes ou mauuiſes inclinations; ſans oublier en cét examen ny les temps, ny les lieux, ny meſmes les inſtrumens dont il ſe pourroit ſeruir en ſon entrepriſe. Or par toutes ces conſiderations-là nous pouuons bien découurir quelques traces des deſ-



seins d'un homme , mais non pas telles que nous deuions nous en contenter : il faut aller iusques dans leurs motifs pour tirer les plus pregnantes coniectures de la fin de leurs actions, & c'est pour cela que ie vous les veux declarer auant que de parler des diuerses sortes de Prudence. Il y en a plusieurs que ie reduiray en six chefs, à sçauoir de la necessité, de l'interest, du deuoir, de l'amitié, de la haine, & de l'honneur : aussi bien les autres se rapportent à ceux cy de mesme que les branches à leur tronc.

La necessité, le plus puissant de tous les motifs, foule aux pieds les loix, viole les deuoirs, méprise toute sorte de respects, & ne craint pas quelquesfois d'embrasser des maux extrêmes pour se deliurer d'autres maux qui sont moindres : il faut donc croire que celui qui est porté de ce motif s'efforcera d'abattre tous les obstacles qui l'empescheront de pousser ses desseins iusques au bout. L'interest suit de près la necessité, & il est ou public, ou particulier : or l'vtilité est la mesure de l'un & de l'autre, celui qui agira par cete cōsideratiō se retirera sās doute lors qu'il sera menacé de quelque dōmage. Quand

vn Monarque fait vn appareil de guerre, chacun fait vn compte de tous les desseins où il y a du gain & de la perte pour iuger de celuy qu'il a dans la fantaisie, & il n'y a personne qui n'estime qu'il s'arrestera à celui où il y a plus de profit. Tel est en effet l'humeur de leur condition, de souhaiter vn continuel accroissement de leur puissance; & elle ne leur méfied point, pourueu que ces pretextes soient legitimes. Quelqu'un a dit que les Princes n'estiment personne de nature leur amy ou ennemy, mais qu'au prix de leur vtilité ils règlent leurs affections & leur haine : pour moy ie n'y trouue rien a redire, puis qu'estans les maistres; ils doiuent aymer ceux qui les peuuent vtilement seruir, & qu'estans obligés de songer sans cesse à la conseruation de leur autorité, ils doiuent reputer pour ennemis ceux qui attenteroient à la leur diminuer. Le deuoir qui vient en suite est tousiours accompli par ceux que les Vertus rend incorruptibles, & que les tentations du gain n'ont point la force d'esbranler : & c'est pourquoy il faut en ce point icy auoir vn esgard particulier aux personnes, & chercher s'ils ont point

*Polybe au  
l. 2. de son  
Histoire.*

quelque défaut par où l'on puisse les surprendre. La mesme circonspection est necessaire pour bien iuger de celuy qui se porte à quelque chose par le motif de l'Amitié : non que i'ignore que les soupçons conceuz des actions de ceux que nous auons reconnus nos amis, ne nous rendissent plus dignes de blasme, que si par vn excés de confiance nous en auions esté trompés.

Se défier d'un amy : est l'estimer son ennemy : & comme il ne nous peut circonuenir sans commettre vne trahison, nous n'en sçaurions entrer au moindre doute sans nous rendre coupables d'un grand crime. Mais il y auroit de l'imprudence à presumer vne si constante fidelité en beaucoup de personnes, veu qu'il y en a bien peu qui entendent les mysteres de ceste religion : & avec cela, quiconque est deuenu nostre amy par son interest, nous pourroit bien abandonner lors qu'il le verra cesser. Par plusieurs exemples de l'Histoire, i'apprends que la memoire d'un bien-fait n'est pas si puissante pour induire les hommes à ce que nous voudrions, que le desir de l'obtenir ; c'est pourquoy ainsi que selon le

vulgaire , il faut connoistre auant que d'aimer , il se faut aussi connoistre aimé plustost que de se fier entierement. De là nous apprenons qu'il y a par fois de la peine à déconuir si les proiects de ceux qui se disent nos amis visent là où nous desirerions : Mais pour ce qui concerne nos ennemis , chacun se doit tenir certain de leur mal-veillance , & l'vnique moyen de n'en estre iamais trompé est de s'attendre aux plus mauuais offices qu'ils nous peuuent rendre. Ceste grande machine que les Grecs laisserent en don aux Troyës, receloit le fer & le feu dont leur ville fut exterminée : & l'on ne veoid point commettre en la guerre vne lourde faute à ses ennemis , qu'on ne songe si c'est point l'amorce & la couerture de quelque embusche. Tacite nous rapporte qu'Arrabanus Roy des Parthes ayant esté chassé par les siens , Tiridates fut élué en son throsne,dequoy tous les nobles témoignèrent vne grande resioüissance , & vn mespris de son predecesseur, bien qu'il les eust tousiours affectionnez au preiudice de la populace. Mais à peu de temps de là s'en estans mescontentez à cause de son fauory , quelques-vns des

plus qualifiez & des plus puissans d'entr'eux tournerent leur pensee vers leur premier Roy, l'allerent trouuer en Hircanie où il gaignoit sa vie à la chasse, & luy offrirent leur aide pour le recouurement de sa dignité. *Artabanus* (dit Tacite) *qui estoit experimenté au faict de régner, reconnut bien que leur amitié enuers Tiridates auoit esté feinte, mais que leur haine estoit veritable,* tellement qu'il se fia en eux, & avec leurs forces contraignit en peu de iours son ennemy de luy quitter sa couronne. En effet, à moins d'un grand effort de generosité, vn homme ne sçauroit estouffer de tout poinct sa haine : & ceste grandeur de courage se rencontrant en peu de personnages, la pluspart n'y renoncent qu'après l'injure & la vengeance. Quoy que s'en soit, si vous desirez suiure le conseil des Sages, *Ne croyez iamais à vostre ennemy.* Reste maintenant l'Honneur, qui est le plus ordinaire motif des honnestes gens, cōme le plus volontaire, & que nous pouuōs dire estre vne raisōnable impetuosité d'une ame qui est éprise du biē : c'est pourquoy nous ne deuons pas craindre que ceux qui se le proposeront pour object passent iamais les limites qui leur

*Ecclesiastique cha.*  
12.

sont ordonnées par la Justice. Pour empêcher que les vertus ne meurent dedans eux, ces hommes-là tâchent de les mettre au sein de la Renommée, afin qu'elles y vivent à l'éternité: & sçachât bien qu'elle ne se plaist pas d'y rien voir qui ne soit beau; ils s'efforcent de rendre leurs actions illustres, & telles qu'on n'y puisse remarquer aucune tache. Alexandre le plus desordonné conuoiteur de gloire qui fut iamais, prit neantmoins pour iuste pretexte de la conquête de l'Asie, la vengeance des outrages que les Perses auoient fait aux Grecs tant de fois, & particulièrement lors que Xerxes estoit venu ravaager leur pays avec toutes les forces de l'Asie; & en ceste expedition l'on ne veid point de Roy fléchir volontairement devant ses armes, qui ne remportast de ceste soumission vne confirmation de sa puissance. Le Gouverneur d'une place forte luy en estant venu presenter les clefs, luy fit perdre la volonté de s'en saisir; au contraire, luy en continuant le gouuernement, cét homme, dit-il, le merite, pour auoir mieux aymé se fier à vn homme de bien, qu'aux murailles d'une place forte. Pyrrhus le plus digne succes-

feur de cét Alexandre , & son plus parfait imitateur , n'entreprit aussi la guerre contre les Romains que pour faire essay de ses armes contre les leur , comme si c'eust esté vne chose raisonnable que le moins vertueux eust cédé à celuy qui auoit plus de vertu. C'est pourquoy en leur renuoyant gratuitement leurs prisonniers, il leur parloit de ceste sorte:

*L'or ne sera iamaïs le but de ma conqueste,  
 Je hay les sales gains; que celuy qui s'appreste,  
 Au combat contre moy, se munisse de fer,  
 C'est la vertu qui doit de nos droits ordonner,  
 Et puis que la Fortune eut soin dans la bataille  
 D'en sauuer quelques-uns; que chacun d'eux  
 s'en aille,  
 J'aime leur liberté, comme elle leur vertu;  
 Pyrrhus a seulement pour l'honneur combattu.*

Voila donc les plus ordinaires motifs des actions des hommes, qu'il me suffit de vous auoir fait remarquer comme en passant; & ie n'estime pas hors de raison de vous dire vn mot de leurs discours, mais succinctement, puis que ie me souuiens de vous en auoir entretenu desia cy deuant. C'a esté pour manifester leurs pensees que la Nature leur a donné l'vsa-

ge de la parole ; si est-ce que chacun sçait bien que les grands Princes s'en seruent beaucoup plus frequemment pour les cacher à tout le monde. La necessité de regner les oblige mesmes par fois à la dissimulation ; & pource qu'il leur est en de certaines occasions dangereux de se decouvrir, ils sont contrains de prendre ce masque dont quelques Princes Payens ont fait tant de cas qu'ils l'eussent mis volontiers au nombre de leurs ornemens Royaux. Mais y ayant beaucoup d'hommes de routes conditions qui leur vsurpent ce droit-là , il faut estre soigneux de considerer , Si le discours est mieux ordonné , & plus elegant que ne porte l'esprit de celuy qui parle : car on doit croire alors qu'il n'est que l'organe d'un conseil estranger, & que sans doute on luy a donné du fard pour embellir son mensonge. Ce sont-là les signes que i'auois entrepris de vous monstrier, pour se mettre en queste des desseins des hommes , afin de presenter en quelque sorte leurs intentions, & si vous y ioignez les circonstances que ie vous touchay en parlant de la deliberation , mais sur toute chose si vous prenez bien garde à l'ordre qu'ils tiennent , &



à la suite de leurs actions , i'oserois bien dire que ce sont des esprits grandement rusez , si vous ne découurez quels sont les mouuemens , & le but de leur volonté.

Mais, Timandre , finissons ce prelude, & touchons le suiet que nous nous sommes proposez pour entretien : voyons vn peu plus distinctement les vsages de la Prudence , & vous reconnoistrez ie m'en aiseure qu'il n'y a point de condition parmy les hommes , dont elle ne doieue ordonner des fonctions.

La Religion qui est toute diuine, n'a pas refusé pour cela de s'associer ceste humaine Vertu : au contraire , Sainct Paul trouuoit à redire en ceux dont le zele pour Dieu, estoit destitué de Prudence. Iesus Christ ne s'est pas contenté aussi de la recommander aux siens : il la mesme pratiquée en plusieurs rencontres. Lors qu'on demanda sa sentence contre la femme surprise en adultaire , il la iugea sans la condamner , la sauua sans l'bsoudre, mit en confusion ceux qui l'accusoient en leur representant leurs propres fautes & fist paroistre la clemence d'vn Pere avecques l'equité d'vn Iuge. *Il donna aus* <sup>S. Basile le</sup> <sup>Grand en</sup> *si des exemples de Prudence* , dit vn grand

*ses Consi-  
tutions  
exercitat.  
chap. 4.*

personnage, reprenant les Saduceens, qui pour se moquer de la Resurrection, feignirent l'exemple des sept freres mariez à une seule femme, & lors qu'il confondit les disciples des Pharisiens avec les Herodiens qui luy proposerent une question ambigue, à sçavoir s'il falloit donner ou non le tribut à Cesar. Ils en eurent une responce ambidextre, & qui pouvoit anuser leur folie de deux costez, commandant non pas de donner, mais de rendre. Car il leur dit, rendez à Cesar ce qui est à luy. Or la piece de monnoye estoit de Cesar, puis qu'elle en portoit l'image & l'inscription.

En cela Iesus Christ a esté suiuy de ses Disciples, & principalement de S. Paul qui a tasché de s'y conformer en toutes choses: cét Apôstre s'accommodoit aux temps, & aux personnes, avec vne si grande facilité, que sans estre en aucune façon contraire à soy-mesme, il se rendoit maistre des sentimens de tous ceux qu'il approchoit, pour differentes que fussent leurs humeurs. A ceux qui presumoient de leurs bonnes œures, il releue le merite de la foy: à ceux qui se contentoient de croire, il enseigne la necessité de bien faire: Euangelisent les Atheniens, peuple subtil & sçauant, il citoit les vers de

Callimaque Poëte Payen , & en parlant de Iesus Christ , l'appeloit homme : là où quand il estoit en conference, ou qu'il escriuoit à ceux qui auoient receu l'Euan-gile, ne les entretenoit que de hauts my-steres. Bref il donnoit le laiët aux vns, la viande solide aux autres, les remonstrances à ceux-là , les reprehensions à ceux-cy, gardant tousiours ceste discretion que la Prudence recommande..

Après ceste Prudence de Religion , ie puis bien mettre en auant la Prudence li-teraire: C'est vne adresse d'esprit qui sçait approprier à l'vsage du temps & des oc-casions ses lectures , & qui ne se tient point si fermement attachee aux sens des Auteurs, qu'elle ne cōsidere si leurs opi-nions ont esté raisonnables. Encor qu'A-ristote aimast Socrate & Platon , & leur déferast beaucoup, la Verité auoit plus de force dessus luy que l'autorité de ces deux excellens personnages : Et Seneque qui n'improuoit point vn mauuais au-theur quand il tenoit vn bon discours, n'eust pas aprouué vne mauuaise senten-ce dans les escrits d'un habillé homme. ceux qui sont despourueuz de ceste Pru-dence sont appelez d'ordinaire Pedans,

qui n'est pas vn nom qu'on doiue donner aux Professeurs literaires, dont la condition à tousiours esté honorable. Car le Pedantisme est vne humeur formaliste & scrupuleuse, qui ne se depart iamais de ce qui est escrit, soit bien, soit mal : & il y a des Courtisans qui en sont infectez aussi bien que de certains Theologiens, Iuriscōsultes, Medecins, & d'autres qui enseignent les sciences. Il est bien mal-aisé d'establir des preceptes de ceste Prudence : pource qu'avec ce que le iugement naturel les connoist mieux qu'on ne les luy sçauroit enseigner, chaque science a sa Prudence particuliere. Mais quant à ce qui regarde l'estude d'un Honneste homme, il lui suffit afin de ne point choper en la lecture des bons Autheurs, de se représenter qu'il y a quatre sortes de Biens, & d'en sçauoir faire la difference, sans laquelle il ne iugeroit pas sainement de ce qui est escrit, & de ce qu'il en faut pratiquer. Le premier est le bien de la Religion, le second le bien naturel, le troisieme le bien moral, & le quatrieme le bien politique: quelques-vns l'appellent public, & néantmoins pour estre tel, il faut que le bien de la Religion y soit meslé. Vous

le remarquerez particulièrement en la mort de Iesus-Christ que les Iuifs condamnerent pour deux considerations. La premiere pour la Religion , à cause que Iesus Christ attiroit tout le mōde à sa doctrine, qui estoit contraire à leur croyance; & la seconde , *à cause qu'il s'estoit fait Roy*, qui estoit vne consideration politique, Or il arriue souuent que ces biens-là se choquent , & que ce qui est loüable pris d'une sorte , est blasmable considéré d'un autre biais : Ainsi le bien moral travaille à la perte de tous les mal-faïcteurs, & le bien naturel requiert la conseruation de tous les hommes en general. J'ay veu des personnes blâmer Aristote , de ce qu'il dit qu'il ne faut pas nourrir des enfans qui naissent avec défaut de quelque membre; & qu'on doit faire vider les femmes enceintes , deuant que leur fruit aye vie & sentiment, lors qu'elles auront engendré assez d'enfans. Il est vray que ce sont des crimes punissables dedans le Christianisme : Et neantmoins Aristote, qui n'auoit pas la lumiere de la Foy , ayant buté à establir vne Republique d'hommes bien formez , pour estre d'autant plus vtils au seruice de l'Estat;

*Au 7. des  
Politiques.  
chap. 13.*

& à empêcher qu'ils se multipliaissent de sorte que le pays ne pust fournir à leur nourriture, doit estre excusé par la consideration du bien politique, de ce qu'il vouloit qu'on fist contre le bien naturel, & le moral. Car les biens sont comme des cercles qui se contiennent l'un l'autre, dont le Naturel est le plus petit, & le Public celuy qui les comprend tous : & tels ont fait des actions, qu'à cause de leur éminence on a dit estre ceste extrémité de la vertu qui tient au vice, pour n'auoir pas pris garde que l'action estoit passée du cercle du bien moral, dedans celuy du public. Plutarque n'est pas en doute que le iugement donné par Brutus contre ses enfans n'ait esté iuste, puis qu'ils auoient coniuré la subuersion de la republique, & la mort de leur propre pere, avec vne sanglante ceremonie. Mais il a de la peine à trouuer si ç'a esté, ou vne impassibilité de vertu, ou vne insensibilité causée par l'excez d'une violente passion qui le fist demeurer ferme & sans siller l'œil quand on les fouietta iusqu'à les faire tomber demy morts, & qu'on leur treucha la teste, veu que ce spectacle émeut à compassion, & fit fremir d'horreur tous les

*En la vie  
de Publi-  
cole.*

les autres assistans. Toutes les fois qu'on rencontre de ces grands exemples dans les Histoires , il me semble que premier que d'en iustifier les actions , il faut examiner avec soin la vie de ceux qui les ont faites : car leurs vices ou leurs vertus ordinaires sont des reproches, ou des décharges, qui les doiuent faire condamner ou absoudre en de telles occasions. J'ay appris d'un Religieux Espagnol que le fils de Philippe second Roy d'Espagne , après sa mort arrestée , fit par son Confesseur supplier le Roy de luy accorder la grace de le voir auant que de mourir, sous protestation de ne luy faire aucune requeste importune. Cela donc luy estant permis, il se prosterna aux pieds de son pere , & le supplia seulement de considerer , que c'estoit son sang propre qu'il alloit res-pandre. Philippe sans tesmoigner aucune émotion, luy respondit, *Que quand il auoit de mauuais sang, il donnoit son bras au Chirurgien pour le luy tirer.* Icy , Timandre , ie vous accorderay facilement que les peres ne doiuent iamais comme Aristippe, mettre leurs enfans , quoy qu'inutiles , au rang du flegme & des autres excré-mens qu'ils iettent hors d'eux ; & ie sçay

Diogene  
Laertien  
en sa vie.

bien encor quelle consequence emporte ce qu'on dit , Que la grace ne destruit point la Nature. Mais il me semble que c'est estre par trop hardy, de blasmer ces sortes d'actions qui de premier abord semblent repugner à nostre sens, puisque la Clemence à ses excez vicieux, aussi-bien que la Iustice , & que le crime des enfans rend quelquefois équitable la severité des Peres. Tellement que pour ne iuger point populairement & en Pendant de cét exemple de Philippe II. qui estoit certes vn des grands hommes de nos siecles, il faudroit peser toutes les autres actions de sa vie, & sçauoir les motifs de celle-cy , pour la declarer ou cruelle, s'il y auoit esté induit par quelque crainte, ou rigoureuse, si ç'a esté pour punition d'vn crime particulier; ou iuste , si c'estoit pour empescher vne desolation publique.

Je trouue bien plus de peine à decider d'vn faict d'Estat, où vous voyez, ie ne diray pas la necessité avec la honte , puis qu'on n'en doit point auoir en ce cas: mais là où l'equité & l'vtilité sont en balance: Et ie vous remettray en memoire que deux illustres personnages d'Athenes, se



monstrerent d'opinions contraires dessus vn faict de ceste importance. Quelque *Plutarque en la vie d'Aristide* temps après les victoires obtenues par les Grecs dessus les Perses, Themistocle qui songoient continuellement à l'accroissement de ses Atheniens, & à leur faire obtenir l'Empire sur les autres peuples de la Grece, fist sçauoir en vne assemblée publique qu'il desiroit faire ouuerture d'vn dessein dont ils s'estoit aduisé, qui leur tourneroit à vne vtilité tres-grande: mais d'autât qu'il importoit de le tenir secret, il demanda que l'on commit quelqu'un à qu'il pût le communiquer. Aristide luy fut nommé par le peuple pour receuoir cét aduis qu'il proposoit, & Themistocle luy ayant déclaré que c'estoit de brusler l'arsenal où tous les peuples Grecs auoient retiré leurs vaisseaux, afin que les Atheniës demeurassent seuls puissâs en la Grece; Aristide adressant aussi-tost sa parole au peuple, dit que veritablement l'aduis estoit le plus profitable qu'on pût donner à la Republique, mais aussi que c'estoit le plus iniuste & le plus pernicieux qu'on eust pû executer. Le peuple s'en tenant au iugement d'Aristide, ne voulut pas qu'on y songeast dauantage: mais si vn

Corneille Tacite eust esté cōsulté là dessus, il eust bien pû entrer dans le sentimēt de Themistocle appuyé de ceste sentence, *Que tout grand exemple a quelque chose d'injustice, laquelle injustice est recompensée par l'utilité que le public en reçoit*, & il n'eust point connu d'autre bien public que celui de la Republique d'Athenes.

Voicy vne petite digression où ie me suis laissé aller insensiblement, Timandre, & qui toutesfois n'est pas d'une remarque inutile sur le fait de la Prudence literaire: mais quand pourrois-je avoir acheué, si ie voulois parler de toutes les sortes de Prudence? Car comme ie vous ay dit, il n'y a point de fonction, ny de condition parmy les hommes qui n'ait la sienne particuliere. Jusques à ces Iardniers que vous voyez, ils ont la prudence de leur art, suiuant laquelle il ne plantent pas indifferemment en tous lieux toutes sortes d'arbres, & qui leur fait secher cēt endroit de terre, arroser souuent celui-cy, engraisser celui-là, éclaircir cēt arbrisseau trop touffu, oster des racines à vn autre, & aduiser en fin à ce qui conuient selon la saison, & à la plante, & au terroir où elle est plantée. Ie ne m'enga-

geray donc pas dans vn si grand champ, ou plustost dedans vn si spacieux labyrinthe; & ie pense que vous aurez suieſt de vous contenter si ie vous marque celles qui sont comme les chefs, deſſous leſquels toutes les autres se reduiſent.

Representez vous donc , Timandre, que comme il y a quatre especes de vie actiue , il y a tout de meſmes quatre ſortes de Prudence : Celle qui regle les actions d'vne vie particuliere tant en ſoy, qu'eu égard à la ſocieté des autres hommes, ſe dit Prudence morale : celle d'vn pere de famille, pour la conduite de ſa maiſon, eſt nommée Oeconomique : on appelle Ciuile, celle qui preſcrit les regles de l'adminiſtration des Eſtats en temps de paix; & Prudence militaire, celle qui fait la meſme choſe durant la guerre. Pour ce qui regarde la Prudence d'vn homme priué, elle conſiſte auſſi bien que celle des autres vies, au choix des choſes, pour embrasser les vnes , & ſe détourner des autres : à cét effet la Nature nous donne des lumieres pour quelques-vnes; la conſcience pour d'autres; & la ſcience & l'experience ont auſſi leurs aduis à part. Les Philoſophes moraux deuroient à

mon iugement , s'estre vn peu plus estendus qu'ils n'ont fait dessus ceste matiere, qui est d'une tres-grande vtilité pour la conduite de la vie : & ie voudrois que nostre Promenade peut souffrir les distinctions qui y seroient necessaires, aussi bien que feroit vne leçon de Philosophie. Si est-ce que l'importance du sujet me fera passer par dessus la bien-seance: mais ie ne vous en toucheray que de certains poincts , pour laisser a vostre esprit de quoy s'exercer après des remarques plus particulieres. D'ailleurs, pourquoy vous dirois-ie qu'en vne vie priuée on doit preferer ce qui est de l'honnesteté & du deuoir , à ce qui est de l'vtilité; & que pour s'exempter de commettre vn vice, on ne doit point refuser ce qui est difficile à faire ? Car c'est vne connoissance que la Nature à empreinte dans l'esprit des hommes les plus imbeciles; & il ne reste plus qu'à sçauoir en quoy consiste l'honnesteté, le deuoir, & le vice; qui est le but principal de nos entretiens. Et c'est pour cela que ie veux seulement vous declarer à ceste heure certains ordres de preeminences, lesquels pour estre bien connus par les honnestes gens, sont

causé que là ou il est question de faire quelque choix, leur esprit ne donne point de suffrages qui ne soient tres-legitimes.

Il faut donc avec ce que ie vous ay dit des diuerses especes de Bien, que vous vous souueniez de ces regles icy, Que les respects humains doiuent ceder aux diuins les particuliers aux publics: que ce qui est honorable doit marcher deuant l'interest: qu'il ne faut point tant craindre le dommage que la honte, la bien-seance estant necessaire par tout, laquelle toutesfois il ne faut pas entendre à la maniere des femmes qui ne la connoissent que par l'exterieur, & la font arbitraire, & dependante de leur caprice. Outre cela il faut estre aduerty, Que d'entre les biens, celuy qui est considerable par soi-mesme, est plus desirable que celuy qui ne l'est que pour l'amour d'un autre bien: & que le plus durable, le plus honorable, le plus prochain du but ou l'on tend, & qui est en fin d'une plus grande estendue, est preferable à celuy qui n'auroit pas toutes ces qualitez en un degre si éminent. Il est aisé par la regle des contraires d'inferer la mesme chose des maux: de sorte que quiconque veut eslire ou fuir quelque

chose, ne sçauroit manquer en son choix ou en son rebut, s'il se gouuerne suiuant des preceptes. Pericles dit à vn de ses amis qu'il ne le pouuoit seruir par delà les autels; & l'vn de nos saincts personnages Chrestiens conseilloit les enfans de marcher par dessus leurs peres, s'ils les vouloient empescher d'aller à Dieu: leur raison estoit, comme ie vous ay dit, que les respects diuins nous doiuent estre plus chers que les considerations humaines. Chacun tient aussi qu'un frere est preferable à vn amy, quoy que plus vertueux, en la subuention de leurs necessitez, mais qu'en la promotion aux dignitez l'amy doit estre preferé. Car comme en la premiere occasion vous deuez satisfaire à la Nature, vous estes obligé en la seconde de donner à la Vertu ce qui luy appartient, à sçauoir l'Honneur. Tout de mesme en vn peril manifeste, on laisse perdre celuy qu'on ne connoist point, afin de sauuer celuy qui nous est connu: & l'on y conseruera plustost la vie à vn homme de bien, qu'à plusieurs qui ne le sont pas, quoy qu'on le peust faire, à cause que cét homme vertueux est vn bien plus general que tous ces autres. Il n'y a personne qui

*Plutarque  
en sa vie.*

*S. Ierosme  
à Heliodore.*

ne s'aime mieux que toutes choses, puis qu'il ne les ayme que pour son propre contentement; & c'est pour cela qu'il nē se faut pas estonner si pour conseruer sa vie on ne se soucie nullement de faire vne perte de tous ses biens. Le Philosophe

Diogene  
Laertien  
en sa vie.

Aristippe s'estant embarqué dans vn nauire qu'il connut estre de pirates, prit son argent, & l'ayant compté deuant eux le ietta dans la mer, puis se mit à pleurer pour mieux feindre qu'il luy estoit echappé des mains. Il pourueut par ce moyen à sa seureté, en ostant aux pirates l'enuie de le tuer, & dit quand il fut hors

du danger, *Il valoit mieux que ces choses perissent pour Aristippus, que luy pour elles.* Il

F. Guic-  
ciardin en  
ses aduer-  
sissemens  
dorez,  
Aduert. 8.

y a bien plus, Timandre, ceux qui se sont meslés de donner des aduertissemēts pour se conseruer, tiennent qu'il ne se faut pas simplement asseurer sur la foy de son ennemy, ny mesmes sur la garantie qu'en donneroient les amis, veu la mauuaise condition des temps & des hommes: & que nous deuons soigner d'auoir tousiours avec nous-mesme les moyens de nostre seureté, ne les laisser point dépendre d'autrui, & nous accommoder de sorte que nos ennemis ne nous puis-

*Le mesme  
en l'Ad-  
uertisse-  
ment 117.*

sent nuire. Mais il y a bien encor plus (disent-ils : ) Car quand vn homme est reduit à la necessité d'estre tourmēté par quelqu'un, si lui-mesme ne tourmente, il doit prendre le party le plus aduantageux, à cause que la defense pour n'estre pas offensé, est aussi iuste que celle qui suiuroit l'offense. Ce doit estre neantmoins à condition de ne preuenir point son ennemy, par l'induction d'une fausse crainte, ou par vn mauuais desir : car il est necessaire que les apprests d'une violence prochaine soient reconnus pour iustifier celle qui la preuient. Or cēt aduis me semble bien delicat pour le fier à toutes sortes de consciences ; non que ie veuille blasmer aucun soin qui tende à la conseruation de la vie. Rendons-là toutesfois, Timandre, plustost que de la conseruer souillée de quelque mauuaise action : l'eslection n'a point de lieu pour le faict des vices, & elle n'est admissible que quand l'on se trouue entre deux dangers. Il se faut alors exposer à celuy qu'on peut encourir plus honnestement, & duquel la suite est la moins perilleuse. Prenez garde, disoit-on au Roy Alphonse d'Arragon, que vostre douceur ne vous



tourne à mespris, & du mespris au dommage : Mais il vaut mieux prendre garde (respondit-il) que la feuerité ne me charge de haine , dont la suite est beaucoup plus dommageable. Vn sage Roy sçait bien adresser sa route entre ces deux dangereux écueils ; mais afin de ne perdre pas la nostre, Souuenons nous pour faire vne prudente eslection , là où nous voyons qu'il faut choquer vn bien , de balancer long-temps pour voir de quel costé il y a plus de iustice, d'honneur, d'utilité, de plaisir, & de bien-seance. Selon Philon Juif, on ne doit pas rendre vn depost à celui qui en receuroit du détrimment : Le Medecin peut avec bien-seance tromper le malade afin de le disposer à prendre des remedes pour sa guérison ; & c'est prudence de dire vn mensonge aux ennemis pour le salut du Pays , & de leur nier vne verité de consequence. Cependant on ne peut faire ces choses sans contreuenir à d'autres biens , qui sont, De rendre le depost , & de dire la verité. Mais il n'est pas à propos de pratiquer ces biens-là , en tout temps , ny enuers toutes personnes , & ils seroient nuisibles en ces occasions que re-

*Au traité des Charubim & de Cain.*

marque Philon Juif, & en tous rencontres semblables. C'est pourquoy il faut soigneusement examiner pour ne se tromper pas au choix : & afin de vous faire concennoir comment les Prudens se gouernent en toutes leurs actions, ie vous veux dire vn des aduis qu'ils donnent à ceux qui se iettent dedans les affaires du monde. Quand vous serez prié, disent-ils, de faire plaisir à quelque personne indifferente, & que ce plaisir reüssit au dommage d'vn autre, il faut peser le merite de tous les deux. Car c'est vne chose asseuree que le souuenir du plaisir ne viura pas si long-temps dedans la memoire de l'vn, que le déplaisir dedans le ressentiment de l'autre. La raison est, que les hommes presument tousiours beaucoup plus d'eux qu'ils ne valent, celuy-cy se croira digne du plaisir receu, & entienda l'obligation moindre qu'elle ne sera, pendant que l'autre qui n'aura pas merité l'iniure en conseruera la souuenance. Partant il y aura tousiours plus de perte que gain pour celui qui rendra vn bon office a quelqu'vn, qui tournera au preiudice d'vn autre.

Il est impossible, Timandre qu'en nos

autres Promenades nous ne traitions de plusieurs choses qui se rapportent à ceste Prudence morale, puisque nous parlerōs des deuoirs de la vie d'un Honneste homme : vous vous contenterez donc, s'il vous plaist, de ce que ie vous en viens de declarer, & me permettrez de passer à vne des autres especes de ceste Vertu. Celle qui suit en ordre est la Prudence œconomique, Qui consiste au gain, & à l'accroissement de son reuenu, non point par de sales ou iniustes moyens, mais par vne soigneuse diligence, & vne espargne raisonnable. Il est vray que Xenophon a bien pris la peine d'en escrire, Ciceron de traduire son ouurage, & que d'autres grands hommes ne se sont pas dédaignez de s'exercer là dessus : Car ils estoient nais en des pays, où encores maintenant les hommes se chargent de tous les soins d'une famille. Mais puisque nous sommes François, laissons le mesnage aux femmes, & passons à la Prudence ciuile qui est vn objet plus releué, & plus digne d'un hōneste hōme. Toutesfois que vous en pourrois-je dire en si peu de tēps, & deuers quel endroit de ce sujet d'une si vaste estēduë adresserois-je ma consideration.

Vous ferois-ie icy vne conference des diuerſes ſortes d'Eſtats, & entre les deux extremities du Monarchique, & du Populaire, vous rapporterois-ie toutes les eſpeces qui ſont meſlees de l'un & de l'autre. Vous monſtrerois-ie que le gouuernement Monarchique, quand il eſt bon & legitime, eſt le plus excellent de tous, eſt le pire quand il degenere en tyrannie : & auſſi que le populaire eſt le moins bon entre les bons, & le moins mauuais entre les mauuais, pour vous decouurir le bien & le mal des gouuernemens qui participent de ces deux ? Vous declarerois-ie encor la cauſe de leur longue ou courte duree ; de leur mutation d'une forme en vn autre ; de leur accroiſſement, conſeruation, declin, & ruine entiere : leſquelles connoiſſances ſont neceſſaires pour produire ceſte Prudence ciuile, qu'Ariſtote dit eſtre la Vertu particulierement requiſe à ceux qui commandent ? Sans qu'il ſoit beſoin que ie le vous die, vous iugerez bien que ce n'eſt pas le diſcours d'une iournée : & en outre ie ne me veux point departir de la premiere intētiō que i'ai eue de vous inſtruire des moyens de butiner vous-mêmes

dans l'Histoire ( qui est le thresor inépuisable de la Prudence ) les riches conseils qui rendent les Estats bien fortunez.

C'est vn estude que vous n'oseriez rejeter, estant conuenable aux gens de condition, puis qu'il est necessaire à tous les Monarques. Car le Prince qui ignore les preceptes de la Prudence politique, peut facilement abuser de ceste authorité que Dieu luy a donnée sur son peuple ; là où celui qui l'exerce dignement en merite le tiltre de petit Dieu sur la terre. I'ose donc esperer que mon dessein ne vous sera point des-agreable : & pource que tous les Historiens ensemble n'égalent point Tite-Liue, ny Cor. Tacite, ie vous diray la difference que ie trouue en ces deux excellens Autheurs. Tite-Liue me semble auoir entrepris plus iudicieusement que Tacite; il s'est proposé tout vn grâd Estat pour suiet, & ou en diuers tēps on a remarqué presque toutes les especes de gouuernement, selon que les factions du peuple & des nobles estoient foibles ou puissantes. Il a eu à décrire ces vertueuses & illustres actions qui ont acquis aux Romains l'Empire dessus

les autres peuples de la terre ; Et Tacite n'a pû trouuer que des vices & des meschancetez aux Princes dont il nous rapporte les temps, n'ayant dit que fort peu de choses de Vespasien & de Titus. Qui voudroit donc s'instruire aux intrigues d'une Cour, entrer dans les interets de ceux qui gouvernent, reconnoistre la dissimulation d'auec la franchise par leurs marques, sçauoir exciter ou appaiser des seditions militaires ou ciuiles ; bref, qui seroit curieux de connoistre tous les ressorts des agitations & des broüilleries d'un Estat, auroit dequoy satisfaire son esprit en la lecture de Cor. Tacite. Mais pource que cest des œuvres de Tite-Liue, vous y verrez un estat Monarchique naistre, croistre, mourir, & une Republique sortir de ses cendres. Ceste Republique y repousse les injures de ses voisins, passe de la defense à l'attaque & à la conqueste, y est trauaillée de seditiōs intestines qu'elle appaise sagement, y reprime les attentats de quelques particuliers contr'elle, y maintient les siens par sa Iustice, & ses voisins outragez par sa protection, y aneantit les efforts de ceux à qui son accroissement estoit suspect : Enfin cēt

Autheur est si remply, que Machiauel qui a sceu plus adroitement que nul autre de nos siecles , tirer les consequences de l'Histoire , n'a pû touuer ailleurs vn fonds qui fust plus fertile en instructions politiques. C'est où ie veux m'arrester aussi bien que luy ; non que ie refuse le secours de ceux que ie tiens auoir encore esté bien versez aux matieres de la Prudence ciuile , s'il m'arriue occasion de l'employer en passant.

Considerons donc , Timandre , que tout ce que l'on peut dire des Estats se rapporte à trois chefs , à sçauoir à leur naissance , à leur vie , & à leur mort ; Ce sont en effet de grands corps, susceptibles de mesmes alterations ausquelles ceux des hommes sont subiets, & des accidens internes & externes y produisent les mesmes effets que nous ressentons durant le cours de nostre aage. L'Enfance de celuy de Rome déduite amplement par nostre T. Liue, a esté soigneusement considerée par Florus : & celuy là presumeroit trop de son esprit qui croiroit pouuoir faire vn raisonnement plus iudicieux que le sien, dessus vn sujet de ceste importance.

*Les Destins menagerent avec tant d'industrie*

*Au 8. ch.  
du I. liure  
de son Hi-  
stoire.*

*les esprits de ses premiers Roys, qu'ils en ren-  
dirent les inclinations (& à ce qu'il dit) aus-  
si différentes qu'elles estoient à desirer pour le  
bien & l'avancement de la Republique. Car  
s'en pourroit-on imaginer un plus ardent que  
Romulus? or il falloit un tel homme pour s'em-  
parer d'un Royaume. C'est icy que j'appel-  
le T. Liue, & Florus, à garands d'une opi-  
nion que j'ay fort contraire à celle de  
Corneille - Tacite, qui veut persuader  
que Germanicus avoit des qualitez aude-  
là de ce qu'il en eust fallu, pour se rendre  
aussi grand Conquerant qu'Alexandre.  
Ce n'est pas que ses actions ne soient  
toutes accompagnées d'une gloire non  
commune, Mais Tacite mesme ne luy  
donne pas la vivacité naturelle au point  
que l'avoit Alexandre, ny ce degré de  
chaleur qui rend l'homme hazardeux;  
& il nous le represente par trop retenu  
pour l'entreprise d'un si grand voyage. Il  
pense que pour l'honneur de son Pays, au  
defaut d'un Romain veritablement com-  
parable à Alexandre, il a voulu s'en  
feindre un: & à mon iugement le ieune  
Cyrus, tel que nous le peint Xenophon, y  
eût esté plus propre, car il lui attribue des  
qualitez si éloignées des ordinaires, que*

*Au liu. 2.  
des Anna-  
les.*



ie ne doute point qu'il ne se fust soumis tout l'Orient auant Alexandre, si l'impetuosité de son ieune courage ne l'eust precipité à la mort. Rome auoit donc besoin pour son establisement d'un esprit actif & chaud, tel que Tite-Liue nous décrit celuy de son premier fondateur : Et pource qu'à force d'exercer les siens dans les armes, & de les accoustumer au carnage, il les auoit rendus sanguinaires, *Il estoit necessaire*, comme dit Florus, *que Numa, Prince grandement Religieux, vint après, pour adoucir le naturel farouche de ce peuple, en luy imprimant la crainte des Dieux.*

Veritablement les effets en furent merueilleux ; il planta les respects diuins si profondement dedans les cœurs de ses peuples, que ce n'estoient plus ny les loix, ny la crainte des peines qui gouernoient la cité, mais le serment, & la foy donnée. Et ceste sainteté de vie fit conceuoir à ses voisins vne telle opinion de luy, qu'ils le redouterent plus tout desarmé qu'il estoit, qu'ils n'auoient craint Romulus avec ses armes ; iustices à croire que la moindre pensee d'entreprendre quelque chose contre

Tite-Liue  
liure 1.

luy eust esté vn sacrilege. Or Tullus Hostilius son successeur, ne fut pas son imitateur en sa forme de viure : Non qu'il entraist en mépris de la Religion, non plus que les Romains depuis luy, qui l'ont eüe au contraire en vne recommandation singuliere : Mais il iugea que ceste profession de vie viēdroit à rouïller des courages qu'il estoit à propos d'acerer pour se faire le chemin aux cōquestes. Je pourrois bien vous dire en ce lieu iusqu'ou doiuent aller les soins d'un Prince touchant la Religion, qui est la premiere pierre du fondement d'un Estat : & ie vous rapporterois bien aussi que Moysse

*Exode 17.* ayant à combattre les Amalecites, ne se contenta pas d'aller faire son oraison à Dieu dessus la montagne, veu qu'outre cela il donna l'ordre de la bataille à Iosué. Mais ie n'estime pas à propos de meller les choses saintes avec les prophanes, & ie reuiens à *Tullus autheur de la discipline militaire.* O que cēt homme estoit necessaire, dit Florus, à un peuple guerrier, afin de donner une trempe de Vertu à sa vaillance, & l'aiguïser par la raison! En effet il n'aneantit pas seulement par ce moyen-là les efforts de quelques villes circonuoisines

qui s'estoient liguées contre Rome, & ne l'asseura pas seulement par ses victoires contre les autres: mais il accreut encores son territoire, & avec des occasions qu'il voulut faire croire auoir legitimé ses entreprises. Car en parlant aux Ambassadeurs de ses ennemis, il appella les Dieux à tesmoins de la iustice de ses armes : & parce qu'il leur dit alors, on peut inferer qu'une guerre est iuste quand on la fait pour une vengeance publique : & que tous actes d'hostilité sans ceste condition, ne sont que des brigandages.

*Que dirons-nous de l'humeur d'Ancus portée à bastir ? Seruit-elle pas pour accroistre la ville, & y loger une colonie nouvelle, ce dit Florus, pour l'accommoder d'un pont, & pour la fortifier d'une puissante muraille ? C'estoit bien employer la paix, Timandre, que de songer à la guerre ; les predecesseurs de ce Roy auoient fait comme luy de leurs ennemis domptez, leurs amis & citoyens ; mais comme luy ils ne leur donnerent pas le moyen de se defendre contre d'autres. Ce qu'il fit de ioindre la forteresse du Ianicule à la ville par la construction d'un pont, & de reuestir tous les remparts, me fait souuenir de Themisto-*

*Thucydide  
liure I.*

cle, qui donnoit conseil aux Atheniens de faire les murailles de leur ville si bonnes, que leurs plus foibles habitâs les pussent garder estans assaillis, & que les meilleurs sortissent en campagne en plus grand nombre contre leurs ennemis : ou pour faire des courses dans leurs Prouinces. Nous tomberons tantost plus à propos sur le faict des fortereſſes, à ſçauoir, s'il eſt plus expedient d'en auoir, que de tenir son peuple aguerry, cōme vouloiēt les Lacedemoniens. Il me ſuffit pour cette heure de vous dire que la principale place d'un petit Estat, au iugement d'Ancus, & de Temiſtocle, doit eſtre fortifiée; que par là Rome ſe garantit contre Coriolanus; que le Capitole la conſerua contre les Gaulois; & de vous faire ſouuenir que vous auez appris que rien autre choſe que le difficile abord de Veniſe ne ſauua ceſte Republique là, apres la perte de son Estat de terre-ferme, conquis par les Princes vnis en la ligue de Cambray. Or l'une des meilleures preuues de la preuoyance d'Ancus, ce fut de s'eſtendre deuers la mer, & de ſe ſeruir de la commodité du port d'Oſtie, il donna par ce moyē la clef des viures à Rome, & empeſ-

cha ce grand peuple qu'il auoit assemblé, de tomber en necessité de quelque chose. Iusques-là toutesfois il n'y auoit rien d'éclatant parmy eux : & à peine pouuoit-on discerner le Roy, les Magistrats, & les differents ordres, les vns d'auecques les autres. Cependant les Princes ne sont reputez majestueux qu'au prix de leurs pompes & de leurs magnificences, à cause que les peuples deferent tout à l'exterieur, & qu'ils ne mesurent leurs respects que par ce qui leur donne dans la veüe. *Tarquinius Priscus seruit donc grandement à la gloire du premier peuple du monde, par l'usage & des ornemens & des enseignes d'honneur, ce qui fit remarquer les dignitez, & leur apporta la reuerence.* Si est-ce que cela ne démesla pas encor suffisamment les membres confus de cét Estat, & il falloit vn *Seruius Tullius* pour faire le dénombrement du peuple, & de ce qu'il possedoit, afin que la Republique vint à se connoistre elle-mesme. Je ne tiens pas que les predecesseurs de ce Roy ayent rien fait de plus vtile que ce qu'il ordonna de tenir registre de ce dénombrement, & de le renoueller de tēps en temps. On y voit les aages d'un chacun, leurs facultez, leurs conditions,

leurs professions, & employs; & par ce moyen nul aduantage ou defaut de l'Estat ne pouuoit estre caché à celuy qui le gouuernoit. Ce qui luy conuia premierement fut le desir de distribuer des charges de la guerre, selon les commoditez que chacun auoit d'entretenir des cheuaux, d'auoir des armes, & de se faire suivre par d'autres; en effect c'estoit garder vne armée dedans la ville, & l'auoir tousiours preste a combattre, dans la tranquillité de la paix. Peu à peu l'on vint à decouurir d'autres vtilitez de cét establissement: l'on sceut combien de viures leurs estoient necessaires par an: cōbien de gens on pouuoit enuoyer en des peuplades sans affoiblir leur ville, & à quoy il falloit taxer vn chacun dans les necessitez publiques sans les surcharger. L'office de Censeur ayant esté erigé, pour faire de cinq en cinq ans vn dénombrement nouveau, ce Magistrat connut par après des desordres de la ville: si bien qu'il vint à veiller sur les mœurs du peuple, de crainte que la déprauation s'y glissast, & particulièrement à prendre garde qu'il n'y eust ny feneants, ny vagabonds, ny cette racaille qui ne vit que du pain

des autres qu'elle dérobe le plus souuēt; contraignant vn chacun de s'employer à quelque vacation profitable & à soy & à la Republique. Florus donc a eu raison de dire que la Destinée assortit les humeurs des Roys de Rome selō que le requeroit l'aduancement de leur Estat: *& iusqu'à l'importune domination du superbe Turquin elle luy fut utile, cōme il dit, en ce que le peuple picqué au vif de tant d'outrages, fut épris d'un violent desir de s'acquérir la liberté.*

Voicy, Timandre, où prist fin l'enfance de Rome; & le desir de se tenir libre lui estant venu avec l'aage, on peut dire que si la Destinée l'auoit faite iusques là ce qu'elle estoit, que de là en auant elle se fit sa Destinée. Il en faudra par-auanture excepter la creation des Tribuns, puisque ce furent les dissentions ordinaires des nobles & de la populace qui les rendirent necessaires, pour reprimer la violence des grands, & donner quelque autorité à ceux entre les mains de qui la liberté estoit en plus d'assurance, De sorte que les aduantes, & non pas la preuoyance, luy causerent ce bien-là. Mais quoy qu'il en soit; Il est certain que de la Fortune des autres, nous en pouuont composer

nostre Prudence. Et ce qui est arriué par cas fortuit à l'Estat de Rome, se pourroit maintenant faire par dessein en vn Estat qui n'aistroit de mesme.

A mesure que ceste Republique croissoit en durée, elle pensoit aussi à s'accroistre en estenduë de pays : & pource qu'en vain elle eust sōgé au dehors, si elle n'eust esté assurée du dedans, elle tourna ses pensées à sa conseruation, aussi bien qu'à l'accroissement de sa puissance. Or elle reconnut bien que ny l'autorité des Magistrats, ny l'éminence de leurs Vertus, n'estoient pas des freins assez forts pour retenir vn grand peuple en son deuoir, ny pour remedier à leurs desordres : si bien qu'ayant deputé trois hommes notables pour s'aller instruire en Grece, des loix & des costumes de ce pays-là, on leur associa au retour sept autres citoyēs d'age & d'experience, & tous ensemble ayant choisi les plus raisonnables de ces loix, ils ordonnerent que de là en auant elles seroient obseruées dans l'estenduë de la Republique. C'estoit le plus fort lien dont l'on eust pû estreindre tous les esprits des Romains : c'estoit le meilleur esprit qu'on eust sceu inspirer à ce grand

*Tite-Live*  
*liure. 3.*



corps d'hommes, pour le faire agir avec regle ; & la plus iuste regle qu'il estoit possible de leur prescrire, afin d'adresser au bien public toutes les intentions des particuliers. Elles n'asseurent pas moins les pauvres contre les outrages des riches, que ceux-cy contre les attentats de ceux-là ; & de mesme que la Musique par ses consonances parfaites, compose vne agreable harmonie des voix aiguës, graues, & mitoyennes, aussi firent les Loix, des puissans, des necessiteux, & de ceux qui iouyssoient d'un bien mediocre. Les Poëtes ont voulu dire le mesme de Thebes long-temps auparavant, lors qu'ils ont feint qu'Amphion bastit ceste ville au son de la Lyre; mais n'ayans pas dessein d'estaler en si peu de temps les peintures de la Poësie, ny de faire valoir les lieux communs & les autres ornemens de la Rhétorique, afin de rendre l'establissement des loix recommandable, ie vous diray seulement que si la direction des Estats eust esté commise aux Magistrats plustost qu'à elles, tous les siecles presque auroient ignoré ce que c'est de la felicité politique 16.

*Au liure  
3. de la Po-  
litique, ch.*

Car, comme dit Aristote, il n'y a point de

*Magistrat, pour homme de bien qu'il soit, que le desir d'auoir, & la cholere ne troublent par fois. Mais cela ne peut arriuer aux loix, à cause que comme vn esprit separé de toute matiere, elles ne sont point suiettes à aucune passion. Et partant, auoit-il dit immediatemēt deuant, quiconque veut que cēt esprit aye toute l'authorité, il semble qui la veuille mettre en la disposition de Dieu & des loix, & celuy qui veut confier ceste authorité toute entiere à vn homme, la desire liurer à vn homme & à vne beste tout ensemble. Non qu'on puisse inferer pour cela qu'un Roy soit suiect à celles de son Royaume : Il est leur souuerain aussi bien que de son peuple, & toutesfois il s'y conforme de la mesme sorte que Dieu qui est indépendant de toutes choses, fait toutes choses avec regle. Ce sont mesmement les Princes qui donnēt de la vigueur aux Loix, en les maintenant par le moyen de leur authorité, & en les appuyant des forces qu'ils ont en main : & lors qu'elles n'ont pas preueu à quelque defaut ( ce qui se void souuent, à cause que les affaires sont indeterminées & infinies, ) il ne leur est pas moins loisible d'en creer de nouuelles qu'à ceux qui ont ordonné les autres. Mais pour ce*

qui est de changer ou d'abolir les anciennes, leur puissance absolue s'en doit bien estre conseillée auparavant avec leur prudence. Qui les rend plus seueres qu'elles n'estoient, s'acquiert de la haine; qui les adoucit, ouure le chemin à la licence, & autant de pierres oste-t'on des fondemens de l'Estat. Et de mesme que ny pour pestes, ny pour guerres, ny pour quelque desolation qui se voye en ceste partie élémentaire de l'Vniuers, ou la Nature a renfermé la generation & la corruption, les Cieux ne s'arrestent point, ny les astres ne se détraquent pas de leur course accoustumée, ie croirois aussi que les loix ordinaires ne deuroient point estre altérées pour quelque consideration que ce fust. *Retenez fermement les loix* (disoit Auguste au Senat) *& n'y apportez point de changement, car les choses qui demeurent toujours en mesme estat, bien que d'ailleurs elles ne soient pas sans defect, sont neantmoins plus utiles que celles que l'on innoue, fust-ce mesme pour le mieux.*

Dion l. 53.

Or ie veux toucher les moyens que les Romains garderent pour accroistre leur Estat: Ce sera toutesfois après vous auoir découuert vne remarque de l'Histoire,

qui témoigne bien le soin qu'ils auoient de leur mutuelle conseruation. Il y auoit parmi eux plusieurs recompenses ordonnées pour les belles actions militaires: mais quiconque eust sauué vn Roy estra-  
ger combattant pour leur party, d'vn dā-  
ger éuident de mort, n'eust pas esté si glo-  
rieusement reconnu que s'il eust sauué le  
moindre citoyen de Rome. Vous me di-  
rez, peut-estre qu'on ne leur ordonnoit  
pour ceste action qu'vne couronne de  
feüilles de chesne; escoutez vn peu ce que  
dit le premier Pline là dessus; apres auoir  
rapporté les immunités & les priuileges  
auxquels on faisoit participer le libera-  
teur du citoyē. *O costumes, s'écrie-t'il, di-  
gnes de l'immortalité, qui ne donnoient que de  
l'honneur pour recōpense à de si grādes actiōs!*  
*Elles rendirent les autres couronnes recom-  
mandables par l'or dont elles estoient faites,  
mais elles ne voulurent point assigner de prix  
au salut d'un citoyen. C'estoit pour faire voir  
qu'il y eust eu du crime à ne sōger de la recour-  
re que sous l'esperāce d'en tirer quelque profit.*

Venons donc maintenant aux cau-  
ses de l'accroissement de la Republique  
Romaine, & loüons ce peuple de sa  
grande Prudence à donner le droit de

Bourgeoisie à quelques-uns de ses voisins , & à fonder des Colonies en diuers endroits de la terre. Par le premier moyen ils attirerent plusieurs Prouinces à Rome , & par le second ils enuoyèrent Rome & l'estendirent en plusieurs Prouinces , si bien que l'on a tenu registre de plus de cent soixante de leurs Colonies. Les Grecs qui se montrèrent plus scrupuleux à octroyer le droit de Bourgeoisie , n'en firent pas mieux : & pour le fait de leurs peuplades , elles ne leur furent pas si vtilles que les Romaines furent à leur Republique. Car la Grece estant diuisée en plusieurs petits Estats qui auoient leurs loix particuliers , & ne dépendoient point d'un seul chef, chaque peuplade reconnoissoit la ville de son origine , & ne portoit gueres d'affection aux autres. D'ailleurs , ils ne sembloient songer en faisant cela qu'à la décharge de leurs villes; où les Romains visoient encore à maintenir les peuples vaincus en leur obéissance , & à leur faire peu à peu recevoir leurs loix , & à la forme de leur gouvernement , puisque les Decurions de la Colonie representoient le Senat, & que la populace faisoit

vn corps comme celuy du peuple Romain. Mesmement par la coustume d'elire deux hommes du nombre des Decurions tous les deux ans, ou quatre, si la colonie estoit grande, ils monstroient quelque forme du Consulat ce qu'ils faisoient aussi des autres Magistratures qui étoient en la ville de Rome.

Vous direz sans doute que ie deuois reseruer ce discours des Colonies après celuy du soin que les Romains eurent de la guerre, pour estendre & leur Empire, & la gloire de leur nom : & il est veritable qu'ils n'enuoyent gueres de peuplades que pour habiter les villes qu'ils auoient prises, ou pour en batir au milieu des pays conquis par eux, afin de les conseruer plus aisément. Mais ie ne pouuois separer ce sujet des Colonies, d'auec celuy du droit de Bourgeoisie, qu'ils ont donné quelquesfois a des peuples contre lesquels ils n'auoient eu rien à démesler, soit, ou que ceux - cy espris de la reputation des Romains, eussent recherché leur amitié, ou que les Romains les connoissans d'humeur belliqueuse, se les eussent voulu rendre obligés par la communication de beaucoup d'auantages qu'ils prenoient

des-

dessus tous les autres peuples , sous espérance d'en estre assistés en leurs conquestes. Car celuy-là se trompe qui croid que toutes les guerres des Romains ont esté iustes. Il est vray qu'elles monstroient d'ordinaire la face de l'Equité; mais elles tendoient secrettement à l'vtile. Et alors qu'ils entroient dans la société de quelques-vns, ils auoient medité vn suiet d'en ruiner d'autres, & par-adventure ceux-là mesmes. Le pretexte de deliurer les villes Grecques de la seruitude des Roys Philippe & Antiochus, & de garantir nostre Gaule des rauages des Suisses & des Allemands, estoient grâdement specieux pour les Romains, puis qu'il paroissoit à tout le monde qu'ils embrassoient la protection de ceux qui s'estoient faits leurs amis & alliés, mais en fin ils donnerent à connoistre qu'ils estoient accourus à l'vsurpation sous le titre de defense. Je sçay qu'en de certains rencontres ils ont fait la guerre à leurs confederés, sans qu'on leur ait deu imputer aucun reproche d'iniustice : & de cela nous en auons vn exemple tres-notable dedans nostre Tite-Liue. Les Capouians assaillis par les Samnites, se sentans trop foibles pour leur résister,

*Tite. Liue  
lin. 34.  
Iules Cesar en ses  
Commentaires.*

enuoyerēt des Ambassadeurs vers le peuple Romain , & ayans eu audience au Senat, ils implorent leurs secours cōtre l'in-  
iuste oppression des Samnites. Desia les Romains auoiēt bien iugé que la seigneurie de Capouë empietée par les Samnites, seroit vn chemin gaigné pour venir puis après iusqu'à eux; toutesfois, nonobstant qu'ils preussent que ce mal les menaçoit, ils firent en ce combat de l'vtilité avec l'equité ceder leur interest à ce qui leur estoit honorable. Le Consul après auoir recueilly les voix, leur respondit : *Que veritablement le Senat les trouuoit dignes d'estre secourus : Mais qu'on ne pouuoit faire amitié avec eux qu'entant qu'une plus ancienne amitié & alliance n'en seroit point violée. Que les Samnites estans leurs confederés, ils les deuoient excuser s'ils leur refusoient de l'assistance contr'eux, veu que ce seroit employer les armes contre les Dieux plustost que contre les hōmes. Neantmoins qu'ils ne leur denieroiēt pas ce qui se pouuoit accorder avec raison, qui estoit, d'enuoyer des Ambassadeurs à leurs associés pour les supplier de se contenir & de n'vser plus de violence. Ce discours entendu par le chef de l'ambassade, Puisque vous ne voulez pas de-*

Tite-Live  
liure 7.



*fendre* (leur dit-il) *par vos iustes armes ce qui est nostre, & dont l'on nous veut dépouiller iniustement, conseruez au moins ce qui vous appartient, & selon le commandement secret qu'il en auoit eu au cas qu'on luy déniaist le seours, il fit offre aux Romains de la ville, & de tout l'Estat des Capouïans, pour estre de là en auant sous leur subjection. Ceste donation leur acquist vn droit de faire la guerre aux Samnites, & de se les assujettir par après : mais toutes les autres conquestes n'ont pas esté entreprises avec des raisons si plausibles, ny si équitables. Ces dominateurs de tout le monde, disoit Carneades, se ver-*

roient reduits à la possession de leurs premières cabanes, s'ils auoient rendu à vn chacun ce qu'ils leur ont esté avec iniustice. Il y en a pourtant qui les excusent, disans que la iustice doit auoir pour but la societé commune, & la tranquillité publique. Or si les Romains se trouuent auoir violé la Iustice morale, c'estoit, disent-ils, par la consideration de la Iustice politique, qui leur faisoit souhaiter de voir tous les peuples (dont les plus forts tyrânisoient les plus foibles) rangés sous vne mesme forme de viure, qui ayant

*La Flance*  
liure 5. de  
*ses Instit.*  
*tions. cha-*  
*pitre. 17.*

pû concilier leurs affections , eust estably à la fin vne concorde vniuerselle. Si bien que pour en venir là , ils leur offerent les moyens d'exercer leurs haines les vns cōtre les autres , puis les faisant dépendre ainsi que plusieurs membres d'une seule teste; parla douceur de leur gouuernemēt ils leur firent oublier leur premiere liberté, & trouuer leur seruitude supportable. Et leurs affections puis après conspirent peu à peu d'elles mesmes à l'accroissēmēt & au bien de ce grand corps d'Estat que les Romains vouloient former. Au reste, comme à dit quelqu'un des anciens , s'il estoit question d'accomplir toutes les especes de Iustice , Iupiter mesme en ce cas là n'eust pas esté Prince: de sorte qu'il suffit de pratiquer celle dont les effets réussissent à l'auantage du plus grand nombre, & ne sont de mmageable qu'à vne petite partie. Alexandre, par le moyen de la guerre, porta la ciuilité parmy les Barbares ; les Romains donnerent de bonnes mœurs à ceux qui en auoient de mauuaises : & ainsi plusieurs peuples se trouuent vtilement vaincus , les maux des armes ayans esté plus que compensés par les biens qui suiuerent la victoire.

Mais ie reuiens aux Colonies , qui étoient beaucoup meilleures que les forteresses que l'on fait maintenant pour garder les pays conquis : car c'estoient de fideles garnisons , dont l'entretienement ne coustoit rien à la Republique. Et quoy que ce soit vne maxime , que les peuples domptez hayssent toujours ceux qui sont maitres de leur liberté, il est certain pourtant que la presence continuelle d'un petit nombre de gens de guerre leur eust esté plus fascheuse que celle d'un grand nombre d'hommes , qui par l'administration de la Iustice , le trafic des marchandises , l'occupation aux manufactures , & l'exercice & pratique de toutes sortes d'arts, auoient plustost l'apparence de nouveaux voisins , que d'ennemis. Avec le temps toutesfois , ce moyen - là ne se trouua pas suffisant pour maintenir les membres de l'Empire Romain dans leur vnion : Et quand Rome eust esté assez seconde pour enuoyer de ses enfans par toutes les Prouinces qu'elle conqueroit , elle ne les eust pû conseruer par la forces de ses Colonies les forteresses ne luy eussent pas esté beaucoup plus aduantageuses ; ce sont de bonnes

pieces de defence à qui se veut tenir dedans quelques bornes, mais quiconque songe à former vn grand Empire, & se doit munir d'instrumens qui soient aussi propres à la conqueste qu'à la conseruation. Ce fut donc ce qui donna lieu à l'entretienement des Legions sur les frontieres de l'Empire, & des deux armées dedans l'Italie, Dont celle qui se tenoit vers le Promontoire de Misene, estoit tousiours presté à faire voile en Sicile, Sardaigne, Ceresque, Afrique, Espagne, France, contre les remuëmens de ces Prouinces Occidentales; & celle de Rauenne menaçoit l'Illyrie, l'Epire, la Mecedoine, le reste de la Grece, les Prouinces du Pont, les Isles de Candie & de l'Archepilague, & generalement tous les pays Leuantins. Or tels remedes estoient prompts, puissans, & aussi propres à attaquer, preuenir, & diuertir, qu'à se defendre: & encore qu'il soit croyable que ces troupes demeuraissent en des lieux forts, neantmoins pource qu'on les remuoit souuent de leurs garnisons, on ne peut pas dire que les Romains se maintinissent par le moyen de leurs forteresses. Il est vray que ces Legions se sont quel-

quesfois mutinées; mais cela procedoit des defauts du gouuernement d'alors; & les seules gardes Pretoriennes ont causé plus de desordres dans Rome, que n'ont fait par tout ailleurs plus de deux cens mille hommes espendus par Legions sur les frontieres. L'aduouë que c'est icy vne proposition inutile pour vn Estat mediocre, & c'est pourquoy dira-t'on il le faut conseruer par le moyen des fortresses, mais il est bien necessaire d'y apporter de la circonspection. Car ceux qui y commandent aspirent peu à peu à l'indépendance; tellement que des Estats populaires en sont deuenus Aristocratiques, les Aristocratiques s'en sont changés en Monarchiques, & par vn ordre renuersé, il y en a eu qui démembrans les Royaumes legitiment establis, en ont fait autant de petites tyrannies qu'il y auoit de places fortes. La principale intétion de ceux qui fortifierent les villes, fut de faire des aziles aux choses saintes & à la pudicité de leurs femmes, & c'estoit pourquoy ils en consacrerent les citadelles à Pallas. A dire le vray, cela fit cesser beaucoup d'actes d'hostilité; pource que

*Casulle  
aux nop-  
ces de Pe-  
lée & de  
Teihys.*

uir ce qui appartenoit à son voisin, se contenta de son territoire. Mais l'Ambition s'estant avec le temps aigrie contre les choses difficiles, fit comme i'ay dit de plusieurs villes des Prouinces, & de plusieurs Prouinces de grands Estats, de sorte qu'il a fallu se resoudre à l'vn de ces deux poincts, ou d'en tenir le peuple aguerry, ou d'y faire vn bon nombre de forteresses. Ie ne vous diray point quelles nations ont preferé l'vn de ces moyës à l'autre, mais seulement qu'il me semble que comme vn pere n'est iamais fasché de voir ses enfans robustes & adroits, que tout de mesme vn bon Prince ( pourueu qu'il ne soit pas nullement estably en son Estat ) ne doit point craindre de rendre son peuple propre à la guerre & enclin aux armes, & qu'au contraire il luy en deuroit faire pratiquer les exercices. Ma raison est, Que la meilleure forteresse des Roys est au cœur & au courage de leurs peuples; que les bourgeois des cités ne se portent point si aisément aux reuoltes, & qu'on les en empesche bien plus aisément que les gouuerneurs des citadelles, & qu'il n'y a point de Prince qui ne redoute plus la vaillance des sub-

jects de son voisin, que les murailles de ses villes. A cause que nostre Charles VIII. passant par l'Estat des Florentins pour aller à Naples, s'y voulut faire donner des places qu'il y veid fortifiees, afin d'asseurer son retour, & que depuis luy l'Empereur Charles V. fit le mesme pour d'autres occasions, on y appella les forteresses les entraues de la Toscane. Et il est vray que si ces Princes y eussent trouué le pays ouuert, ils ne s'y fussent pas arrestez. Si est-ce que pour obuier à d'autres inconueniens, il est necessaire d'auoir quelque nombre de forteresses bien munies, & gardees avec soin, aux endroits des frontieres dont l'accez seroit aisé aux ennemis, & où ils se pourroient fortifier en peu de temps. Car, & les subiects conceueront bien que c'est pour leur seureté contre les estrangers: & ils ne s'apperceuront pas que le Monarque s'en pourra seruir vtilement contre eux-mesmes, si d'auanture quelque occasion l'y contraignoit. Telles places fortes tiennent les ennemis occupez quelque temps, & cependant, ou l'on se fortifie au derriere, ou l'on leur vien au rencontre. Ainsi, Charles le

Quint fust arresté deuant Mets: Henry II. estant encores Dauphin, autour de Perpignan; Vienne empescha les progres de Solyman dans la Chrestienté par terre, comme Corfou & Malte par mer; & ie me contenteray de ces exemples, afin de toucher le soin que les Romains eurent de la guerre, me voyant insensiblement tombé dessus ce sujet.

Ne m'en esloignez point, ie vous supplie, en me faisant confesser que la felicité politique dépend de la pratique des Vertus en vn Estat, & non pas de l'imensité de son estenduë. Ne me dites point que ce gouvernement-là est parfait, qui prescrit vne mesure à toutes les actions pour les rendre iustes, & non pas celui qui ne songe qu'à démesurément acquerir, veu que cela est difficile sans perdre l'Honnesteté, & offencer la Iustice. Ne me representez point que plusieurs ont trouué ce defect en l'Estat de Rome, Que tout y estoit mieux ordonné pour la guerre que pour la paix. Je confesse tout cela Timandre; mais souuenez-vous aussi qu'un Estat qui incline les siens à la paix plustost qu'à la guerre, aura de la peine à se conseruer, & ne s'accroistra



non plus qu'a fait celuy des Venitiens, depuis qu'ils ont renoncé aux occupations militaires, pour mettre toutes leurs affaires en negociations. Et partant, les Romains ayant aspiré dès le commencement à la conqueste de l'Italie, & puis après à l'Empire de toute la terre, il n'y a pas de quoy s'estonner s'ils ont choisi la meilleure voye pour gagner pays, qui est celle des armes, & s'ils ont tant hay se repos. Doncques, aux premiers temps de la Republique, ils alloiēt tous à la guerre sans recevoir aucune solde, pource qu'on leur distribuoit vne partie des terres cōquises : mais l'Estat s'estant accru, on ordonna des payes aux soldats, & vne discipline tres exacte. Il n'y auoit point de citoyen au dessus de seize ans, n'y au dessous de cinquante, qui peut estre dispensé d'y aller quand on l'enroloit, si d'auanture il n'auoit accompli son tēps, qui estoit de dix soldes annuelles s'il estoit gendarme, & de vingt s'il estoit pieton : de sorte que tel, quinze iours après auoir plaidé au Senat, ou fait d'autres actions purement ciuiles, estoit veu à l'espee au poing à l'assaut, & sur la brèche de quelque ville ennemie. Ainsi de chaque citoyen ils

en faisoient vn bon soldat ; & à cause aussi qu'ils changioient de Consuls tous les ans, il n'estoit pas possible qu'ils n'eussent vn grãd nombre de Capitaines. Que s'ils craignoient quelque desordre , ou pour la mauuaise intelligence & secrette ialousie des Consuls , ou pour ne les iuger pas capables de se desinester d'vne guerre importante à l'Estat , ils le preuenoient par l'election d'vn Dictateur reconnu tres-sage & tres-experimenté , auquel le Senat remettoit la puissance absolüe des affaires pour quelque temps ; ou bien, tant que dureroit la guerre presente. Vous iugez bien que cela leur donnoit la commodité de faire la guerre en mesme temps en plusieurs endroits : & en effect si Alexandre fut venu contr'eux, il n'eust pas eu l'occasion de se resiouyr comme il fit en voyant la grande armee de Darius; pource, disoit-il, qu'il auoit toutes ses forces à combattre à vne seule fois. Car il eust bien fallu plus d'vne victoire pour ruiner les Romains : & apres les pertes de Trasimene & de Cannes ils ne laisserent pas de faire teste à Hannibal & à Asdrubal en Italie , & en mesme temps d'entretenir d'autres armées.

en diuers lieux , & de passer en Afrique, d'où ils causerent la diuersion des forces Carthaginoises , qui abandonnerent vn pays demy conquis , pour aller conseruer le leur qu'ils perdirent à la fin. Cela leur acquist la reputation d'auoir vne Vertu de forte trempe, & qu'il estoit impossible de faire succomber : pource que semblant aux estrangers que les mal-heurs releuoient plustost les courages aux Romains qu'ils ne les abattoient , ils attribuerent à vne glorieuse perseuerance, ce qui n'estoit qu'un effet de l'ordre & de leur coustume. Ne croyez pas, ie vous supplie , que ie les veuille priuer de la loüange qui leur est due , d'auoir sceu tres-bien digerer leurs infortunes ; ils ont quelquesfois estant vaincus fait peur aux victorieux , pource qu'ils ne scauoient ce que c'estoit de refuser aucun trauail pour penible qu'il fust ; & à cause que l'Esprit de la Republique ne s'estonna iamais , pour deplorees qu'en semblaient les affaires. C'estoit assez qu'une chose fust reconnuë possible, pour l'entreprendre , s'ils la iugeoient profitable à leur Estat : & leur dessein de se rendre puissans sur la mer en est vne

marque tres-évidente. Comme ils se virent inferieur en ce poinct aux Carthaginois, ils s'aduiferent de composer vne armee nauale : mais à cause de leur inexperience aux choses maritimes, tout leur appareil fut plusieurs fois dissipé par les tempestes, & beaucoup d'autres pertes leur arriuèrent, outre celles que leur causerent les orages. Si est-ce que leur perseuerance ne ceda point à ces mal-heurs; au contraire s'opiniastrans de plus en plus aux exercices de la mer, ils s'y rendirent aussi adroits que s'ils fussent nais à Athenes. Ce leur fut alors vn grand chemin ouuert aux conquestes estrangeres; & si vous disirez sçauoir comment ils conseruerent ceste puissance entr'eux, & contre leurs ennemis, escoutez, ie vous supplie, les moyens que i'en n'ay remarqué dedans nostre Historien. Pour la maintenir parmy eux, ils ordonnerent les peines, les recompenses, & les exercices continuels; & pour la conseruer contre leurs ennemis, ils firent vn thresor public des aides des çitoyens, des contributions de leurs alliez; & des dépouilles que leurs Capitaines rapportoient des nations vaincuës.

Je vous ay dit qu'aux premiers siecles de la Republique, ils alloient à la guerre sans solde, à cause que leurs expéditions n'estoient pas longues, n'ayans à faire qu'à leurs voisins : mais estant necessaire avec le temps de tenir des armées sur pied, le Senat se resolut de payer des deniers publics ceux qui iroient à la guerre. *Ce fut* Tite-Live  
liure. 4.  
*une proposition si fort agreable à la populace, qu'estant accouruë à la Cour pour remercier ceux qui sortoiēt du Conseil, on n'oyoit que des cris de ioye de ceux qui baisans les mains des Senateurs, les appelloient veritablemēt peres, & protestoient de n'espargner iamais, ny leur corps, ny leur sang, tant qu'ils auroient de la force, pour une Patrie qui se monstroit si bien faisante en leur endroit.* En effect c'est vne chose certaine que les soldats tiennent le butin des villes prises, pour vn present que la bonne fortune fait à leur vaillance, & qui ne doit point passer pour salaire de leurs seruices. Et quoy que plusieurs soient de l'opinion de M. Porcius Ca- Tite-Live  
Liure 24.  
ton, que la guerre se nourrit elle-mesme ; ceste verité toutesfois n'a point de lieu qu'en vn pays de conqueste, & où il est encores necessaire que le Chef fasse vn amas de thresors des

ennemis pour en entretenir son armée. De sorte qu'on ne sçauroit nier que la plus grande commodité qu'eussent les Romains, ne fust celle qu'ils tiroient de leur espargne : ce qui m'a tousiours fait croire que Lycurgue ne sōgeoit qu'à vne ville, & non pas à vn grand Estat, lors qu'il ordōna les loix des Lacedemoniens. A la verité, en leur defendant l'vsage de l'argent, il empescha que plusieurs vices glissassent parmy eux: mais d'ailleurs il fit auorter toutes les esperances qu'ils eussent eu de s'accroistre par le moyen de leur vaillance. Et ce metal y ayant treuue de l'accez à la fin, & y estant bien receu : à fautes de bonnes ordonnāces sur le fait des richesses, il arriua, ou que les auares les gardèrent, ou que les desbauches s'en seruirent mal, & que le public n'en receut aucun aduantage. Il ne leur eust pas esté possible, à cause de leur paureté, de se releuer promptement après quelque perte, & sur tout de celles qu'on fait sur mer, & où il est besoin d'un grand appareil pour se remettre. Et toutes les fois que le reste des Grecs se liguoit cōtr'eux, ils estoient contraints pour auoir de l'argent, de recourir à celui des Perses, & de  
s'aller

s'aller honteusement humilier deuant ceux qui ne valoient pas mieux que leurs esclaves. Mais pour retourner aux Romains , Qui douteroit que parmy de si frequentes occasions de Vertu , non seulement elle ne se soit conseruée , mais en outre qu'elle ne se soit épurée iusques à la perfection ? Certainement c'estoit à quoy ils butoient , quand ils établirent ceste excellente discipline militaire , par la pratique de laquelle il arriua que les soldats Romains craignirent plus leurs Capitaines que leurs ennemis ; & lors qu'ils ordonnerent des recompenses pour les actions éclatantes. La conscience d'un Philosophe est son theatre , & il se contente de l'applaudissement que ses propres sentimens luy donnent lors qu'il a fait quelque chose de bien ; mais les gens de guerre appetent vne gloire extérieure , & les Romains firent tres-sagement de les rendre sensibles à ceste petite pointe de vanité. Estre honoré en public des marques de leur vaillance, les faisoit songer continuellement à en produire de nouveaux effets ; & leur Vertu deuint si éminente par ce moyen là , & estonnoit, ou attrayoit si puissamment les nations

estrangeres, que ceste seule consideration en poussa plusieurs à leur rendre vne volontaire obeyssance.

Or Timandre , ie n'ay fait qu'effleurer ces matieres , & ne suis pas resolu de vous rapporter toutes les aunres causes de l'accroissement de l'Estat Romain. Ie me lasserois de parler , & vous vous ennuyeriez d'entendre des choses que vous comprendrez à la lecture de nostre Historien. Neantmoins , ie ne desire pas que nous finissions nostre Promenade , sans toucher quelques raisõs du declin de cét Empire. Vous pouuez bien iuger de la grandeur de son corps , puisque nostre France n'en estoit qu'un membre; & vous vous representerez facilement combien sa ville capitale étoit merueilleuse à voir quand vous considerez que des fragmens de ses maisons seruent aujourd'huy d'ornemens à nos cabinets, & que des Princes achètent au poids de l'or des restes de statues qu'on ne regardoit qu'en passant, lors que ceste ville là estoit toute de marbre & de metal. Cét Estat est pery toutesfois : Il ne s'estoit fait puissant qu'afin de deuenir foible , il n'auoit pris son accroissement qu'afin de diminuer: Et quoy



qu'il donnast la loy à la terre , il falloit qu'il obeyst à celle de l'univers , par laquelle tout ce qui y prend naissance est assuietty à la mort. On auroit tort pourtant d'accuser le Ciel d'une si déplorable ruine : puisque selon les Astrologues mesmes, les Sages sçavent détourner les malignes influences des astres, la folie des hommes est la cause de toutes les mauvaises dispositions des Estats ; & il ne faut point que nous l'imputions aux estoilles. Platon en attribüe les changemens à la secrette force d'un certain nombre des revolutions ; & leur donne des ans climateriques aussi bien qu'aux hommes : Mais outre qu'Aristote n'a pas creu qu'on deust s'arrester à de telles imaginations, en attendant que l'oracle d'Apollon inuoqué par Marsile Ficin ait esclairey ce nombre Platonique, ignoré ce dit-il de Theon & de Iamblique , grands Maistres en ceste science ; Ainsi que nous auons veu les causes des progrès de la republique Romaine dans Tite-Liue, que le temps n'a pas laissé venir entier iusqu'à nous , il nous faut chercher celles de sa decadence dans les liures des autres plus celebres Historiens. C'est des causes

*Antiqu. 5.  
de sa Po-  
linique ch.  
12.  
Sur le 8. l.  
de la Re-  
publique  
de Platon.*

humaines dont i'entens parler, & non point des diuines, dont les effets ne sçauroient estre detournés, ny par la force des hommes, ny par leur Prudence. Il est en la puissance de Dieu de briser les Sceptres & les Couronnes, de diuiser les volontés des peuples, de faire la poussiere de leurs forteresses, des deserts de leurs villes, & de bouleuerfer toutes choses en vn moment lors qu'il luy plaist : mais il permet aux causes secondes d'agir, ( ainsi que ie vous l'ay desia dit ) & il laisse la Fortune des peuples à la disposition de ceux qui en sont les gouuerneurs.

Representez-vous donc Timandre, ( puisque des causes contraires on doit tousiours attendre de contraires effets ) qu'il est indubitable que si au gouuernement d'vn Estat on s'esloigne des maximes qui en ont causé l'establissement, & le progrès, on en aduance le declin & la totale ruine. De sorte que quand l'on verra que la superstition ou l'impieté se feront emparees des esprits, que des vices on en aura fait des mœurs, que ce qui sera deshonneste agréera le plus, que l'impunité suiura les malefices, que la corruption sera parmy les Magistrats, l'info-

lence parmy les gens de guerre, le luxe parmy le peuple, que l'ambition vsurpera les recompenses de la Vertu, & que la faueur obtiendra les honneurs deux au merite, Qu'on s'affeure que l'Estat sera à la veille de sa ruine, & que sans vne assistance miraculeuse du Ciel, il ne la sçauroit éuiter. Mais par aduanture est ce parlé trop generalement pour nostre suiet, veu mesmes que ien'ay touché que les causes internes de la decadence des Estats, & non pas les externes qui ont aussi leurs efforts particuliers, bien qu'à dire le vray, ils ne soient pas si redoutables que les autres. Auec cela il y a des defauts de police, & qui ne concernent en aucune façon les mœurs. Or ce sont ceux-là principalement qu'il nous faut examiner, & qu'il est necessaire de sçauoir pour se perfectionner en la Prudence ciuile.

Je vous ay dit que les changemens des Republiques arriuoient par des causes externes, ( c'est à dire par le moyen de quelque force estrangere ) ou bien par des desordres interieurs : mais vous sçauiez bien que Rome estoit si puissante qu'elle faisoit trembler tout le reste de l'vniuers, de sorte qu'il faut qu'elle mesme ait esté

Dans les  
œuvres de  
Salluste.

l'instrument de sa decadence. *I'estime (disoit le conseiller de Cesar à cet Empereur) puisque tout ce qui a eu commencement doit prendre fin, qu'environ le temps que le Destin a limité à la durée de Rome, on verra ses citoyens se faire une cruelle guerre ; & qu'ainsi ayans perdu leurs forces avec leur sang, ils deviendront la proye de quelque Roy, ou de quelque nation estrangere. Autrement, l'effort de toute la terre avec tous ses peuples assemblez n'auroit pas la puissance d'ébranler un tel Estat.* Or ceste verité ne reçoit point de contradiction, si l'on considere Rome du temps de Cesar : mais lors que Carthage entroit avec elle en competence pour l'Empire de l'univers, les Romains auoient sujet de redouter d'autres maux que les internes. Et celloit pour cela que Caton le Censeur fist instance au Senat à ce qu'on la demolist : Le souuenir de tant de nombreuses armées terrestres & navales qu'elle auoit enuoyées en Sicile, en Espagne, & en Italie, conduites par de tres-prudens Capitaines, le tenant tousiours en apprehension de quelques futurs changemens ; si l'on n'en retranchoit tout à fait la cause en razant ceste ville,

Plus que  
en sa vie.

& en dispersant son peuple en diuers endroits de l'Afrique, luy defendant toute sorte de communauté. Scipion Nasica au contraire estimoit qu'il la falloit tenir sur pied, de peur que Rome voyant sō ennemi morte, se perdist dans les plaisirs qui suivent le repos, & qu'il en arriuaſt ce qu'en a dit depuis vn Poëte Satyrique.

*Vne trop longue paix fait nos maux & nos vices.*

*Juuenal en la 6. Satyre.*

*La guerre a bien moins pû que ne font nos delices.*

*Qui vègent l'univers que nous auõs vaincus.*

Je ne vois point toutesfois que Rome deust apprehēder en ce temps-là vne trop longue tranquillité, puisque ny la France, ny l'Allētagne, ny la Trace, ny la Grece, ny aucune des Prouinces Asiaticques n'auoient point encores esté vaincuës, & qu'on pouuoit trouuer d'assez iustes pretexts pour porter la guerre enquelqu'un de ces pays-là. Et la peur que Scipion auoit que la Paix causât quelque alteratiō en l'Estat Romain, vn témoignage de son imperfection, laquelle il connoissoit estre en ce qu'il n'y auoit point d'ordre pour la conseruer durant la paix, aussi bien que dans la guerre. La Republique de Ve-

nise enfermee entre la puissance Austri-  
chienne & l'Ottomane qui l'empes-  
chent de s'accroistre , pratique au con-  
traire tous les bons moyens de contenir  
ses subiets dedans le repos : mais elle  
tombe en l'autre extremité, qui est de n'a-  
guerrir point son peuple, & de ne faire  
point de Capitaines de ses nobles , de  
crainte que la vaillance & l'ambition y  
excitent quelques partys qui luy seroient  
sans doute preiudiciables. Ceste extremi-  
té neantmoins est autant defectueuse que  
l'autre, pource qu'outre qu'un tel Estat  
est hors d'esperance de s'estendre, il n'en  
a pas beaucoup de se conseruer que par  
le secours des estrangers. Celuy-là ce-  
pendant est en de mauuais termes, de qui  
la force & la vertu ne sont pas capables  
de luy garantir sa liberté. Car outre  
qu'il y a plusieurs preuues dans l'Histoire  
re , que les soldats auxiliaires ont esté  
a plus de charge à ceux qui les auoient  
appelez , que leurs propres ennemis ;  
il y a encor cela de particulier au faict  
dont nous parlons , qu'ils ne se plai-  
sent pas au seruice d'une communau-  
té, qu'à celuy d'un Prince qui les ca-  
resse, & qu'ils esperent deuoir estre d'au-

tant plus reconnoissant en leur endroit,  
 qu'ils l'ont tout seul pour obiet de leur  
 affection & de leur service : Mais pour  
 reprendre les causes de la decadence de  
 Rome, ie ne sçay si ie dois point accuser *En la guer-*  
 Salluste de s'estre mépris, pour auoir *re de Capi-*  
 trop adheré à l'opinion de Scipion, puis *lina.*  
 qu'il a rapporté pour la premiere cause,  
 l'oisiveté du peuple Romain après la rui-  
 ne de Carthage. Car depuis la rupture de  
 la paix qui suiuit la premiere guerre Car-  
 thaginoise, iusqu'au temps de l'Empereur  
 Auguste, le temple de Ianus qui ne se *Tite-Live*  
 fermoit que durant la paix fut toujours *l. I. de son*  
 ouuert; & les guerres que les Romains fi- *Histoire*  
 rent durant ce temps-là n'estoient point  
 de legere importance. Et quant à ce qu'il  
 se plaint du luxe qui ayant esté premie-  
 rement permis dans l'armée que L. Sylla  
 conduisit en Asie, & qui s'estant par après  
 épandu dans la ville, y causa la dépraua-  
 tion des bonnes mœurs de quelques-vns,  
 c'estoit bien un mal qui pouuoit deuenir  
 public à la longue; & que neantmoins  
 les Censeurs, & les autres Magistrats  
 eussent assez facilement empesché, si  
 la Republique n'eust point esté trauail-  
 lée de plus grands maux. D'ailleurs,

la corruption de ceste armée qui s'estoit amolie dans les delices de l'Asie, ne fut pas si contagieuse qu'elle infectast tous les autres soldats Romains ; car & leur vertu & leur discipline se firent mieux paroistre que iamaïs durant la Dictature de Cesar. Et toutesfois Salluste n'est point à blasmer, ayant eu à décrire la coniuration de Catilina, d'auoir fait connoistre que les seules esperances de ce bout feu de sa partie estoient fondees sur le grand nombre de vagabonds, de débauchez, & de gens de sac & de corde qui se trouuoient alors dedans Rome, auxquels toute mutation d'Etat estoit bonne, puis qu'ils auoient deuoré leur patrimoine. Car c'estoit à dessein de monstrier que toute Republique où vn pareil desordre se recontrera est en danger ; & que ceux qui sont desireux d'enuahir la souveraine autorité, ne scauroient mieux prendre leur temps. Mais puisque Rome ne permit rien par ceste playe, qui luy fut au contraire si fauorable qu'elle se purgea par là du mauuais sang qu'elle auoit, il nous faut rechercher les causes de ses changemens ailleurs que dans son luxe & ses débauches. Et certes, de mesme



que Cyrus après auoir dompté les Sardiens; pour les empescher de songer aux reuoltes, au lieu de citadelle & de garnison leur laissa le bordeau, le cabaret, & les farces, faisant de leurs delices les instrumens de leur seruitude, il est pareillement à presumer que les peuples qui se plongeront dans les voluptez, ne mediteront point de remuëmens, & que s'il arriue du changement à leur Estat, ce sera par des forces estrangeres.

Or pour ne tarder pas dauantage à vous declarer quel chemin on tint à Rome quand on la fit passer de la Republique a la Monarchie, i'ay obserué que les richesses excessiues de quelques-vns y firent naistre des contentions ambitieuses d'honneur; que de ces contentions se formerent des partys; de ces partys des seditions, & que des seditions l'on tomba dedans la guerre ciuile. De deux partys qu'il y auoit, comme l'un fut ruiné l'autre se contenta durant la paix du chef qu'il auoit eu pendant la guerre: & ainsi vn seul homme fut esleué au faiste des hōneurs & de l'autorité qui auoient esté auparauant partagez à plusieurs person-

nes. Chacun de ces defauts d'Estat meriteroit bien qu'on le confideraft exactement ; mais puisque nous ne nous instruisons pas tant à present en la Prudence ciuile , comme nous cherchons les moyens de nous y instruire , disons en vn mot en passant , & parlons premierement de celuy des richesses. Aristote n'ayant pû approuuer la communauté des biens que Platon & Phaleas de Chalcédoine vouloient introduire en leurs Republiques , se contente d'en defendre aux particuliers l'excessiue acquisition & la possession immense ; il me semble toutefois qu'il en deuoit faire la distinction selon les Estats , veu que les richesses de quelques-vns ne sont pas à redouter en des Monarchies , comme en des Aristocraties , ou en des communautéz populaires, Souuent des Roys ont eu recours en leurs affaires vrgentes à la bourse de leurs plus riches subiets , qui estoit vne ressource bien plus prompte qu'une contribution publique : Et mesmes aux Royaumes où les Monarques sont electifs, on ne void point de troubles causez par les riches en l'Electiō pource qu'elle s'y fait par des personnes dont la condition est trop

*Aristote  
en ses Po-  
litiques,  
liu. 2. ch.  
3.*

éminente pour estre ébranlée de la tentation d'un gain deshonneste. Rome, où le peuple par centuries, & par lignees, donnoit ses souffrages, n'estoit pas exempte de ce mal-là ; Vn temps fut que le seul merite y obtenoit les charges; Qu'on tiroit des hommes de la charruë pour leur donner la conduite des armées, d'où estans reuenus en la ville dessus vn char de triomphe, ils s'en retournoient aux champs ; Que des Consuls qui auoient emply le thresor public, se contentoient du reuenu d'une terre de moindre estendue que ne furent depuis eux les palais de plusieurs particuliers ; Qu'on ne trouuoit pas dans la maison de quelques-vns qui auoient fait de notables seruices à l'Estat, dequoy fournir aux frais de leurs funerailles après la mort ; Et que celuy-là estoit le plus glorieux qui possedoit le moins, & qui s'estoit le plus retranché de ses biens & de ses plaisirs pour les donner à la Republique. Mais lors que quelques-vns des siens eurent fait vn si grand amas d'argent, qu'on n'estimoit pas vn homme riche à moins de pouuoir entretenir vne Legion de son reuenu : & qu'après des desolations publiques, il se

*Valere le  
Grandl. 4.  
chap. 4.*

*Plinel. 33.  
chap. 10.*

trouua vn citoyen qui auoit encor plus de quarante mille esclaués, trois mille six cens couples de bœufs, plus de deux cens cinquante mille teste de menu bestail, sans les terres & son argent contant presqu'innombrable; les riches s'échaufferent à la recherche des honneurs: ils corrompirent les loix & les bonnes coustumes par leurs brigues: & les dignitez de l'Estat commencerent à estre le fruit des faueurs de la populace qu'on auoit gaignée par largesses. Ce ne fut donc pas le fer estranger qui fit la premiere brèche à la liberté de la Republique: mais l'or des siens qui est bien plus puissant pour rompre vne forte liaison: & comme dit Plin-  
*ne, Tout le bien de la vie se perdit, depuis que par le moyen des richesses on paruint au Se-*  
*nat, & à toutes les Magistratures, qu'on fit*  
*entrer le reuenu en consideration pour eslire*  
*des Capitaines: qu'on s'amusa à carresser, à*  
*flater, & à donner de l'autorité à ceux qui*  
*n'auoient point d'enfans, sous esperance de*  
*leur succession: & que la meilleure inuention*  
*pour deuenir riche fut de se seruir d'une lâche*  
*complaisance. Par consequent il faut dire*  
 que le gouuernement de Rome n'estoit pas bien ordonné, puisque les re-

En la Pre-  
face du 14.  
liu. de son  
Histoire.

ueus des particuliers n'y estoient pas limitez. Car c'eust esté vn moyen de garder quelque temperament entre les riches & les pauvres, lesquels au contraire on veid à la fin si disproportionnez de condition que l'excez du bien des vns les ayant portez à la conuoitise des honneurs, les pauvres qui estoient en grand nombre vindrent à perdre les sentimens de la conseruation de la liberté commune, ébloüis de l'argent de ceux qui marchandoient leurs suffrages.

Vous iugez bien, Timandre, que ce defaut en doit auoir produit vn autre, à sçauoir que là où l'on paruiet aux honneurs par brigues, & où ils sont mis à l'enchiere, on les y void rarement possédez par des personnes qui les meritent. Et cependant il n'y a point d'homme de courage qui n'ait le mesme ressentimēt qu'Achille a dedans Homere, où il se plaint de l'inesgale distribution des honneurs, & que pour estre plus vaillant que les autres, on ne le repute pas digne d'une plus honorable recompense. A cause que la gloire est le salutaire de la Vertu, il se trouue biē peu de vertueux à qui il ne sēble tres-fascheux de se voir empeschez de

*En l'Iliade  
livre. 9*

pretendre à ceste gloire : d'où il est aisé de conclurre que tous les braues gens de Rome souhaitoient plustost le changement , que la conseruation d'un gouvernement où les richesses commandoient à la Vertu. Que si ces honneurs conferez de la sorte apportotent du mal à l'Estat ; on ne pouuoit pas douter qu'en les continuant à vn mesme homme contre les loix & la coustume , le public n'en vint à ressentir vn dommage bien plus grand. Si nostre entretien pouuoit souffrir quelque digression , ie vous ferois voir, selon la difference des Estats , quelles charges y deuroient estre perpetuelles , à cause de l'experiance qui y est requise, & celles qu'il faudroit rendre commissionnaires & muables, afin de donner lieu aux iustes plaintes des subiets, de preuenir les concussions, les violences, les abus, & de retrancher toutes les autres especes d'iniustices. Du moins vous diray-je que la plus importante faute que firent iamais les Romains, & qui nuisit le plus à leur liberté, fut de donner goust de la puissance absoluë à quelques-uns des leur, par la continuation de leurs charges souueraines. Vous me repartirez qu'ils y furent

y furent premierement conuiez pour n'oster pas l'autorité à vn General d'armée sur le point où il estoit de terminer vne grande guerre : mais pource qu'il fust à celuy qui desire quelque chose, d'auoir vn exemple afin de fauoriser sa demande, ils deuoient craindre que ce qu'ils faisoient alors par vtilité ( estant mauuais de foy, puis qu'il contreuenoit aux loix ) vint par après a estre employé à mal. Je n'aurois iamais blasmé la Loy de l'Ostracisme d'Athenes, si les citoyens y eussent procedé avec plus de moderation, n'y eussent point commis d'abus en bannissant plustost les gens de bien de la ville que ceux qui y estoient les plus puissans, & si pour destruire les brigues, ils n'en eussent point fait lors qu'il estoit question de l'excuter. C'estoit vn Estat populaire, où toute autorité est suspecte, & ou pour la diuersité de la populace qui à sa voix libre en l'élection aux dignités, il y eust eu tous les iours des partialités, s'il s'y fust trouué des chefs de party. Je n'aurois pas au contraire approuué la même loy à Rome, à cause que le gouuernement de la republique estoit mixte: mais aussi ie n'estime pas qu'il y ait eu de la rai-

son à y prolonger des charges qui n'estoient qu'annuelles, & à les continuer à mesme personne. Car il en arriue deux inconueniens tres-notables, & qui sont la source de plusieurs autres, A sçauoir, Qu'on donne loisir à celuy qui se plaist au commandement de s'y affermir; Et qu'on irrite l'appetit des autres qui ne n'exciteroit pas si fort pour vne charge qui seroit de peu de durée. L'Ambition cependant qui naist de ceste contention des vns à se voir maintenus dans la possession d'une grande autorité, & de celle des autres qui y aspirent, s'anime d'autant plus à la poursuite qu'elle y rencontre de difficulté; & ce furent là les plus generales causes du changement de la Republique Romaine, dont ie vous veux faire la preuue par les particuliers exemples.

*Voyez tout ce qui s'ensuit en Plutarque Appian Alexandrin, Valerius Pa-  
tricus, &c.* L'extrême pauvreté de plusieurs du menu peuple de Rome ayant émeu Tiberius Gracchusa proposer vne loy en leur faueur, par laquelle il vouloit que laissant vn certain nombre de iournaux de terre aux riches, le surplus fust diuisé aux pauvres; Vne telle confusion s'ensuiuit a diuerses reprises parmi les trois ordres, que presque tous les chefs des di-



uërs partys perirent l'un après l'autre. Ceste discorde fut d'une consequence tres-dangereuse pour l'aduenir, donnant la hardiesse au peuple de se mutiner selon les occasions : cependant, si la Republique eust esté bien reglée pour les affaires de la paix, & si les reuenus d'un chacun y eussent esté limitez selon les ordres, avec defence au peuple de vendre ses terres iusqu'à une certaine quantité; ceste sedition qui fut l'origine de plusieurs autres, ne fut iamais arriüée. Les esprits ambitieux de Rome voyant donc l'vnion du peuple rompüe, conceurent de grandes esperances de se rendre chefs de l'une ou de l'autre des factions; & ceste passion qu'on auoit eüe auparauant de conseruer la commune liberté, se conuertit en celle de rendre son party plus puissant que le contraire. On se mit alors plus ouertement que iamais à briguer les dignités de la Republique : & les Tribuns du peuple pour estre continuez en leurs charges, n'auoient qu'à proposer, ou des impositions sur les terres, afin d'en distribuer l'argent aux pauures; ou l'abolition de leurs bestes; ou à se monstrier en quelque autre façon populaires. Si est;

ce que telles seditions ne furent que des estincelles, comparées à la discorde ciuile dont la jalousie & l'ambition de Marius & de Sylla embraserent tout l'Estat. Car Rome veid son peuple viure hostilement dans l'enclos de ses murails, y combattant comme en vn pays ennemy, & cependant, ny les vns ny les autres ne pouuoient remporter qu'une victoire funeste, & qui les eust deu émouuoir à compassion, Or quoy que la fuite de Marius donnast moyen à Sylla de se faire Monarque deslors, il se comporta toutesfois en Consul : & s'estant contenté de la mort de quelques-vns, & du bannissement de quelques autres, après auoir fait sortir son armee de la ville pour l'enuoyer à Capouë, il s'en alla en Asie, contre le Roy Mithridates. Durant son absence, Marius qui auoit tiré à son party le Consul Cinna, luy persuada de remettre sus vne loy qu'il auoit proposée en faueur des Italiens nouueaux habitans de Rome, afin qu'on les distribuast parmy les lignées : à cause qu'ils estoient en grand nombre, il esperoit beaucoup d'assistance d'eux, soit qu'il eust fallu employer leurs forces, soit qu'il eust be-

soin de leurs suffrages. Puis s'en reuenant de son exil, il rappella les bannis, donna des armes aux esclaves, & incita tous les peuples par où il passa contre la faction de Sylla : & s'estant ioint à Cinna qui auoit gagné l'armee de Capouë, ils s'en allerent à Rome, où ils firent de si horribles massacres, & de tant de personages illustres, qu'ils s'embloient auoir pris à tasche d'abolir entierement la vertu Romaine. Sylla estant retourné par après, encherit sous prétexte de vengeance sur les iniustices & les cruautés de ses ennemis ; & n'y ayant point de vie en seureté, dans ceste sanglante confusion de tous les ordres, & prescription des plus notables, chacun songeoit à preuenir son compagnon pour se deliurer de la crainte qu'il en auoit. Or comme ceste guerre ciuile se fut épanduë par toute l'Italie, Sylla se voyant maistré des armes se fit eslire Dictateur perpetuel, afin de gouverner toutes choses souuerainemēt : de peur mesme que quelque autre pouslast en auant, il fist receuoir des loix conuenables à son dessein, & qui neantmoins auoient toutes les apparences d'equité. Car il ordonna que nul ne fust élu pour

la deuxiesme fois à vne mesme dignité , que dix ans après s'en estre desmis: & pour oster l'enuie aux gens d'honneur & de condition releuee de se faire Tribuns du peuple , à cause que le Tribunat conferoit de soy vne tres-grande puissance, il voulut que celuy qui l'auroit tenu vne fois , ne fust plus capable de posseder à l'aduenir aucune autre charge. Il se lassâ neantmoins d'estre tout puissant: & contre l'opinion de Denys de Syracuse qu'on ne doit point sortir de la Tyrannie que par la mort , Sylla qui auoit fait mourir plus de cent mille homme en guerre, & dedans la ville vn grand nombre de citoyens , deux mille six cens Cheualiers, dix Senateurs, & quinze Consuls, déposa sa Dictature, & voulut gouster vne autre fois de la vie priuee. Disons-nous en parlant de la Prudence, qu'à cause que nul n'attenta à sa personne tant qu'il vescu en homme particulier, il le faut attribuer a vne singuliere grace de la Fortune? S'il l'en faut croire, elle eut tousiours des yeux & de la constance pour luy; & ceux de son temps nous témoignent qu'elle fut plus attachée à luy que sa propre vie. Car on ne veid iamais de si pompeuses

funerailles que les siennes ; il sembla triompher après le trespas ; & les plus notables du Senat l'ayans porté au bucher, les cendres furent mises au tombeau dans le champ de Mars , là où les Roys seulement auoient esté enterrez. Veritablement , ie ne nie pas qu'on ne le doive mettre au rang des plus fortunez, puis qu'ayant esté tyran & cruel il est mort dedans son liât. Neant moins, ie ne trouue point qu'il fust sans raison , quand il s'assura qu'après s'estre dépouillé de sa puissance , on n'entreprendroit pas dessus sa vie. Si l'on considere bien l'inscription qu'il fist luy-mesme pour mettre en son tombeau , *Que iamais homme ne le passi, soit à faire bien à ses amis , soit à faire mal à ses ennemis* , on ne doutera point qu'ayant eu les forces & l'autorité en main, il n'ait fait mourir selon la maxime des Tyrans , tous ceux qu'il pensoit luy auoir esté mal affectionnez. Accordons toutesfois qu'il n'assoupit pas entiere-ment le party qui luy estoit contraire , & qu'on luy eust pû nuire estant homme particulier: cela deuoit arriuer ou par autorité publique , ou par vne coniuration de quelques-vns , ou peut-estre par

l'assassinat d'un desespéré. Pour ce qui est d'un coup de desespoir, il ne le devoit pas tant apprehender dans son esloignement des affaires que dedans la tyrannie : & en outre on ne scauroit dire qu'il y ait de condition qui puisse entierement garantir quelqu'un de ce mal-heur là, puis qu'il s'est trouué des monstres, que la rage a poussés quelquesfois à meurtrir leurs Monarques legitimes au milieu de leur palais, & iusques dedans leurs thrônes. Quant aux coniurations, elles ne s'entreprennent que par des personnes qui redoutent la trop grande puissance de quelqu'un; & tous les hommes sont de ce naturel-là, que leur haine cesse deslors qu'ils voyent que celuy qu'ils haïssent à cause de son autorité, s'humilie & se rend égal à eux. Et pour ce qui concerne l'autorité publique, elle estoit en la disposition de ses plus confidens, qu'il auoit eu soin de choisir tres-gens de bien, pour remplir les charges vacantes de la Republique, lors qu'il veid ses ennemis abattus. Puis de dix mille esclaves en ayant fait dix mille citoyens Romains, que de son nom Cornelius, on appelloit Corneliens, il se fioit qu'ils se-

roient tousiours prests à le servir pour la gratification & l'honneur qu'ils en auoient receu. Et en outre, ayant distribué à vingt-trois Legions espanduës par toutes les places d'Italie, les terres & domaines des villes rebelles à son party, on pouuoit dire que s'il n'auoit les forces à la main, elles estoient en celles des personnes qui eussent commis vne ingratitude extrême, s'ils les eussent employées à sa ruine. Il auoit donc à mon iugement quelque raison de ne rien craindre, lors qu'il luy print enuie de se démettre du gouuernement absolu de la Republique, pour iouir de la tranquillité, & de ce doux repos d'esprit qui n'approche iamais des vies publiques. Mais pour reprendre nostre train le peuple Romain s'estoit trop accoustumé aux reuoltes pour nourrir long-temps la paix ciuile que leur donna Sylla, quand il eut appaisé ceste ardante soif qu'il auoit du sang de ses ennemis. L'on veid aussi la Discorde se réueiller au retour de ses funerailles, où les deux Consuls se picquerēt de paroles, & comme s'ils luy eussent esté obligez d'un anniuersaire sanglant, apres leur Consulat finy, ils vindrent donner ba-

taille dans le champ de Mars, & dessus sa sepulture. Sertorius d'ailleurs, qui auoit encores des restes de la faction de Marius, la maintint en Espagne pendant quelque temps; & par vne si ordinaire alienation d'esprits, toutes choses s'estans peruerties, Catilina trouua des gens dedans Rome, & du rang mesme des Senateurs, qui consentirent à vne coniuration plus abominable que toutes les precedentes fureurs. Car il auoit resolu d'adiouster à l'impieté de ceux qui auoient deuant luy espendu le sang des citoyens, celle de l'embrasement de la cité. Ce fut à quoy Ciceron remedia tres-prudemment: Et Caton ayant considéré la grandeur du peril eschappé, estima raisonnable de donner à Ciceron, & tout le peuple à son exemple, le titre de pere de la patrie, dōt personne à ce qu'on dit n'auoit point encores esté honoré. Mais il n'estoit pas en la puissance des hommes de retrācher tout a fait les causes des partialitez. L'Ambitiō estoit trop auant dans les cœurs des grands & l'Auarice en ceux du peuple, pour oser attendre quelque bon changement en la Republique. Toutes les armées deuin-



drent fertiles d'une moisson d'argent pour les ames corruptibles : & l'on tint compte de huit cens talens deposez pour vne seule promotion aux Offices. Pompee, tout amy qu'il se disoit du bien public, n'empeschoit point le cours d'un si estrange desordre : il fut bien aise de voir qu'a cause de l'esgale puissance des diferentes brigues, la ville demeurast huit mois sans aucuns Officiers. Car il esperoit qu'à la fin on seroit contraint d'essire un Dictateur pour appaiser toutes ces contentions civiles, & que son autorité dans le Senat, & sa courtoisie envers le peuple, feroient que chacun ietteroit les yeux dessus luy, lors qu'il en faudroit venir à ces termes. Caton à qui parmy tant de frenetiques, l'amour de sa patrie avoit conserué le iugement sain & net, connut bien l'intention de Pompée; tellement qu'il donna un advis de le faire seulement Consul sans aucun collegue. Non qu'il n'estimast qu'on luy devoit consigner toute l'autorité de la Dictature : mais il ne fut point d'opinion qu'on l'exemptast de la suiettion des loix, de peur qu'affriandé par la licence de tout faire, estant entré en Pom-

pée , il ne pratiquast quelque chose de Sylla. En ce consullat, Pompée se rendit ennemy de Cesar , qui faisoit la guerre aux Gaules : Il le comprit au nombre de ceux qui auoient dérobé l'argent du public , contre lesquels ils auoit prononcé vne loy , mais en effet la ialousie secrette qu'il portoit à la gloire de Cesar l'y auoit conuié. Cesar toutesfois ne manquoit pas d'amis dedans Rome ; outre qu'il y auoit tousiours vescu populairement, pendant son absence les frequentes nouvelles des nations qu'il soumettoit à la Republique , le faisoient aimer de tout le monde.

Mais, Timandre , vous avez assez de connoissâce des autres motifs de la guerre ciuile , qui se fit par ces deux Capitaines , pour m'oster le desir de vous en entretenir dauantage. Je me contenteray de vous dire que si Pompée eust vaincu Cesar , il est croyable qu'ausi bien que luy , il se fust rendu Monarque absolu de Rome. En effet , ces deux ambitieux disputoient à qui regneroit tout seul , & les citoyens Romains par tout leurs efforts ne faisoient rien que debatre auquel ils afferuiroient leur liberté. De

forte qu'on ne peut pas dire que la Vertu de Cesar ait seule esté criminelle en s'assuiettissant sa patrie , puisque sa patrie mesme se chargea du ioug qu'il luy auoit appresté, & aida si bien à ses parricides victoires. Mais en recompense , quand il s'en fut rendu le Tyran, il s'y comporta en Roy debonnaire : il retrancha toutes les testes feroces qui faisoient que l'Estat ressembloit vn Hydre , pour luy donner celle d'un homme raisonnable ; & reputant le Peuple Romain estre le corps de ceste teste, il en espargna le sang avec plus de soin qu'un pere ne fait celuy de ses enfans.

Voilà donc Rome changee , mais non pas diminuee de puissance : car elle s'accrut biē d'auantage sous les Empereurs, & iamais elle ne fut si puissante que durāt le regne de Traian. Que si ie voustenois assez curieux, pour vouloir remarquer de vous-mesmes dedans les anciennes Histories les causes de sa ruine, & de la mort de son Estat , ie vous promettrois de les rapporter toutes en nostre prochaine Promenade : Mais il vaudra mieux, Timandre , que nous l'employons à la recherche de la Prudence militaire.

## VII. PROMENADE.

*De la Prudence militaire.*

**I**E ne sçay, Timandre, si Philostrate alloit point plus loin que la peinture de ces tableaux; mais en celuy de la naissance de Minerve il y a dequoy former vne pensée qui n'est à mépriser. Il représente Vulcan qui forge à quelque moyen de gagner les bonnes graces de ceste Deesse, pource qu'estant née avec ses armes, il avoit perdu l'occasion de luy agreer en ce qui dépendoit de sa puissance. A vostre avis, ne veut-il pas signifier que la Prudence a des armes naturelles, & qu'elle n'est point en peine d'en emprunter? Certainement ie ne sçaurois ietter l'œil sur cet endroit de son tableau que ie ne me souviennne de ceste opinion du Poëte Menandre,

*La Prudence à la fin de tout se rēd maistresse,  
Qu'un esprit aduisé n'accuse la foiblesse.*

*D'un corps mal composé, la Prudence aux  
combats*

*Donne de meilleurs coups que les plus puissans  
bras.*

Sans doute, Menandre auoit en la pensée ce qu'Homere rapporte d'Agamemnon, Que pour venir a bout de Troye , il souhaittoit dix hommes non pas aussi vaillans qu'Achille ou Ajax , mais aussi prudents que Nestor. Et il est vray qu'il n'y a point de Capitaine qui ne prefere la Prudence Militaire a la vaillance , & qui ne tienne plus honorable de vaincre par les forces de l'esprit que par celles de nostre corps. Mais outre que l'honneur de ce combat est plus grand , on est encore ce semble plus assuré de la victoire : Les Capitaines Romains qui combattirent de force Hannibal , ne firent qu'ébranler leur Republique ; & elle alloit tomber en ruine , si d'autres plus aduisez n'y eussent remedié , employant contre les armes victorieuses de cet Africain, les vtils conseils de la Prudence. J'aurois pû me contenter de ce que ie vous en ay dit en nos deux dernieres Promenades , si j'auois eu affaire a quelqu'un d'autre condition que vous , Timandre ; Mais puisque vostre naissance vous appelle aux armes , & qu'il se remarque peu de vos predecesseurs qui comme ces anciens Heros , au plus fort des combats,

*Aut. de  
l'Iliade.*

ne se soient avec elles ouuert le chemin du Ciel , ie desire que nous employons cette Promenade à vn particulier entretien de la Prudence militaire. Ne vous persuadez pas, ie vous prie, que ie ne sçache combien le Philosophe Phormion parut ridicule à Hannibal , lors qu'il entreprit de discourir en sa presence des deuoirs d'un Capitaine : c'est vn erreur familier aux esprits contemplatifs, de vouloir faire passer leurs imaginations toutes cruës pour des preceptes bien digerez, comme si elles deuoient estre necessairement suiuiues d'effets reels & tres-infaillibles. Pour moy, ie ne vous veux rapporter que ce qui a esté faict par de grands Capitaines, & escrit par eux-mesmes, ou ( quand ils me manqueront ) par d'autres qui ont ioint l'action à la meditation : car ie suis d'aduis que comme Agesilaüs oyant louer ou blasmer quelqu'un, regardoit premierement à celuy qui parloit, qu'en prenant aussi des instructions de la guerre, ce soit de ceux-là qui l'ont tres-heureusement conduite. Je tiens mesme qu'il est impossible de se rendre bon Capitaine, que par la science de leurs preceptes ; pource que ce sont autant de

con-

*Plutarque  
en la vie  
de Scipion*

conseils qu'ils ont voulu laisser à ceux qui s'efforceroient de les imiter; ou pour mieux dire, c'est leur experience propre qu'ils leur ont communiquée. Et se glorifie qui voudra de ses longs employs dans les charges: le cours ordinaire d'une vie ne suffit point, pour se rendre Capitaine parfait par sa seule experience. Outre que, quand bien il suffiroit, ce seroit toujours avec cet incōuenient, que l'on commenceroit à l'estre, quand on ne pourroit plus s'aquitter de ceste charge; là où le grand Alexandre ayant appris beaucoup de choses concernant la science militaire, égala en peu de temps, & estant encor ieune, la suffisance de Parmenion qui auoit vieilly dedans les guerres. Je me contente de cet exemple, & ne vous veux point parler ny de Xenophon, ny de Scipion, ny de Lucullus, ny de Pompée, ny de plusieurs autres qui ont esté capables de commandement, deuant mesme que d'auoir obey, & se sont monstrées Capitaines (comme l'on dit) plustost que soldats: lesquelles rares qualitez ne leur arriuerent point par vne singuliere grace de Nature; mais ils les acquirent par la lecture des actions

des illustres personnages. Or, Timandre, ie me souviens de vous auoir parlé du merite des plus vtils Historiens en ceste matiere , sauf de Xenophon & de Cesar ; pour ne vous les pouuoir rendre assez dignement recommandables ; & d'ailleurs que vous en sçaurois-ier rapporter qui n'aye esté dit par d'autres , puis-que toutes les langues des Capitaines, & des sçauans , ont publié leurs loüanges ? Eunapius tenoit qu'Alexandre le Grand n'auroit pas esté grand , si Xenophon ne l'eust esté , pourroit-on desirer quelque plus expresse marque de sa gloire que celle-cy ? Selim ( deuant lequel les Empe- reurs Turcs auoient negligé l'Histoire ) fit traduire les Commentaires de Cesar en sa langue ; & s'estant proposé l'imitation d'un si prudent conquerant, il esten- dit en peu de temps son Empire dans l'Asie minerue & dans l'Afrique ; Cela ne suffiroit-il pas pour faire estimer Cesar ? I'adiousteray toutesfois, Timandre , que les liures de ces deux Princes des lettres & des armes, sont si remplis de preceptes, qu'il n'y a point d'homme de guerre qui n'en deust estre aussi curieux que de son espée ; Et que s'il est vray , comme disoit



vn ancien, que celuy-là doit estre estimé glorieux qui fait des choses dignes d'estre escrites, ou les escrit dignes d'estre leües, que Xenophon & Cesar ayant fait l'un & l'autre, sont paruenus aux sommet de toute la gloire imaginable.

Mais puisque le champ où nous pretendons faire aujourdhuy nostre Promenade, est d'une fort grande estendue, nous ne deuons pas, ce me semble, demeurer à l'entrée plus long-temps. La carriere y est si belle qu'elle a conuié plusieurs personnes à s'y esbater comme nous; & toutesfois mon dessein a quelque chose de particulier, & qui n'a point esté touché d'aucun de ceux qui ont écrit de la Philosophie morale, & de la Sageſſe humaine.

Ie vous dirois bien avec eux, que le premier deuoir de la Prudence militaire est celuy de se munir de toutes choses necessaires à la guerre; ce qui fist dire à T. Quintius, parlant de Philopemen, qui auoit bon nombre de caualerie & d'in-

*Plutarque  
en sa vie.*

fanterie, & point d'argent, qu'il auoit des mains & des pieds, mais qu'il n'auoit point de ventre, se mocquant en mesme temps de sa taille mal faite, & de ce qu'il n'auoit pas moyen de faire subsister

son armée. Je vous pourrois rapporter les considerations qu'ils prennent des lieux, & sur ceste exclamation que fit vn iour Philippe de Macedoine, *Quelle vie, qu'il faille que nostre soin s'estende iusqu'aux bestes!* quand on luy dit qu'il n'y auoit point de fourrage en vn beau lieu où il auoit enuie de camper; Vous faire connoistre quelle imprudence commettrait celuy qui chercheroit les lieux où ses troupes receuroient, ou du dommage, ou peu de commodité, comme par exemple, qui ayant beaucoup de caualerie la feroit logger entre des montagnes. Il me seroit aisé de vous rendre recommandable la pratique de l'exercice militaire, & ne voudrois vous rapporter que ce trait de Iosephe parlant des Romains, *Si quelqu'un considere leur ordre, il connoistra que ce grand Empire qu'ils ont est vne acquisition de la vertu, & non pas vn bien-fait de la Fortune. Car la guerre n'est point le commencement de leurs armes, & ils n'attendent point à se remuer au besoin; mais ils s'exercent mesmement durant la paix, & semblent comme nait avec les armes, pource qu'ils s'y adonnent continuellement, sans qu'aucune occasion les y conuie. Et peu après, Partant on ne les void ia,*

Ios. phe li.  
ure 3. c. 6.

*mais en desordre, l'espouuante ne les fait point sortir hors d'eux-mesmes, ny la fatigue ne consume point leurs forces. Au contraire, c'est ce qui leur fait remporter la victoire dessus ceux qui ne les égalent point en tous ces aduantages. Et c'est pourquoy l'on pourroit dire avec verité, que leurs exercices sont des batailles non sanglantes, & que les batailles sont leurs exercices sanglans. A cela i'adiousterois l'obseruation de la discipline, si exaëte chez les mesmes Romains, qu'il n'estoit pas permis de tuer, ny de frapper seulement l'ennemy au combat si l'on n'estoit enroollé, & si l'on n'auoit presté le serment, ne voulant point de volontaires en leurs armées. Je n'oublierois pas non plus l'obeyssance des soldats, que Scipion estimoit sur toute chose, puis qu'estant interrogé en quoy il se confioit pour oser entreprendre la conqueste de l'Afrique, il montra trois cens hommes armés, & vne tour qui estoit sur le bord de la mer, disant qu'il n'y en auoit pas vn de tous ceux-là qui ne fust ietté du haut de la tour dans la mer, s'il leur commandoit de le faire. Laquelle obeyssance estoit aussi en telle recommandation parmy les Grecs, qu'un certain Chrysanthas*

ayant le bras leué pour tuer vn des ennemis qu'il auoit terracé, retint son coup, oyant sur ce temps-là sonner la retraite, ce qui a merité la loüange de Xenophon.

*Au 3. de  
la Cyrope-  
die.*

En fin ie vous parleroie de recompenses de la vaillance, dont Cesar a fait de si

*Au liu. 3.  
de la guer-  
re civile.*

belles leçons, prenant plaisir à louer plusieurs des siens en ses Commentaires, où il tesmoigne mesme qu'il sera tousiours

*Au liu. 2.  
des guerres  
civiles.*

obligé à la vaillance d'vn Crassinus qui fut tué à la bataille de Pharsale, & lequel il honora, selon le rapport d'Appiā, d'vne sepulture, où il fist mettre au dedans tous les dons qu'il luy auoit faits durāt sa vie.

Mais toutes telles regles me semblent estre de la Prudence vniuerselle, & les Autheurs qui les ont escrites ne sont point entrés dans la consideration des actiōs militaires, sur lesquelles seulement ie veux faire quelques obseruations. Cependāt vous serez aduerti s'il vous plaist, Timandre, qu'après ceste Promenade nous ne parlerons plus de l'vtilité qu'on peut recueillir de la lecture des Histoires, & c'est pourquoy ie vous supplie de me presser vostre attention, esperant que par les consequences de mon discours vous discernerez facilement à l'aduenir

les iudicieux Historiens d'auec les impertinens en la narration des matieres militaires, puisque ie vous entretiendray des trois principales actions de la guerre, qui sont, Marcher, Campér, & donner Bataille.

Les armées marchent par pays amy, ou ennemy; en gagnant pays, se retirant deuant l'ennemy, ou en poursuivant vne autre armée: il y a des ordres à donner qui s'estendent à toutes ces occurrences en general, & d'autres aussi qui se restreignent à chacunes d'elles, & qui despendent encor des particulieres rencontres. Quand Iphicrates Athenien estoit General d'une armée, il la menoit en ordre de combatre des le sortir d'Athenes, & la faisoit câper par tout cômme s'il eust esté au milieu d'un pays ennemy: auec ce qu'il accoustumoit ces gens à cet ordre, & à ne pouuoir iamaïs tomber en confusion, il éuitoit par ceste prenoyâce, disoit-il, tous les inconueniens qui reduisēt les hommes au point de ceste excuse indigne d'un Capitaine. *Ie ne l'eusse iamais pensé*, Il auoit raison, pource que le pays d'Attique estoit si petit, que les ennemis des Atheniens y eussent bien pu faire

de soudaines courses , pour enleuer quelques quartiers , puis se retirer sur leurs terres : Mais en vn Royaume de grande estendue , & où tout est en paix , il est plus à propos de departir les troupes , & les mener par diuers endroits , tant pour leur commodité , que pour le soulagement du peuple , si ce n'estoit qu'il y eust des estappes ordonnées , ainsi que les Romains auoient dessus les grands chemins , & par toutes les Prouinces de leur Estat. Or pour faire marcher vne armée en pays ennemy , il faut auant toute chose auoir connoissance des lieux & des passages ; ou par les cartes ou beaucoup mieux par le raport de gens entendus , & non suspects : Si le Chef connoissoit luy-mesme le pays , il marcheroit encor plus seurement , & s'empescheroit bien de tōber dedans les embusches de ses ennemis. Miltiades , après auoir vaincu les Perses en la plaine de Marathō , preuoyant que Hippias deserteur des Atheniens , & qui estoit avec les Barbares , par la cōnoissance qu'il auoit du pays , se seroit faisi de tous les passages , prit son chemin de nuict par des destroits presque inaccessibles de maniere qu'estant

*Clement  
Alexādrin  
liure I. des  
Stromates.*

arriué là où estoient les autres Perses que conduisoit Datys, il les charnga à l'impourueu, & acheua la defaite de ceste nation. Mais ce n'est pas assez de les connoistre, si on ne les fait reconnoistre; Thucydide rapporte que quand l'armée des Peloponnesiens voulut passer en l'Acarmanie, il y auoit des auant-coureurs qui alloient faire la découuerte sur les chemins & par les passages. Xenophon nous aduise de ne nous arrester pas encore à ceste reconnoissance, pource qu'il est bien mal-aisé de courir par tout, & d'estre aduerty à temps; si bien qu'il desire que l'armée soit tousiours en estat de combattre, & à tous rencontres. Le partement des auant-coureurs par ses regles doit estre à la sourdine, & de nuict, pour quelque exploit que ce soit: & parlant d'Iphicrates qui enuoya vne fois à la découuerte toute la caualerie d'Athenes & de Corinthe, inferieure toutesfois aux ennemis, il l'en blasme: d'autant que pour prendre langue, peu le peuuent faire comme beaucoup: & à se retirer estans chargez, beaucoup ne le peuuent pas faire sans desordre comme peu. Neantmoins, ceux qu'on y enuoye en petit nombre doiuent

*Liure 2.  
de son his-  
toire.*

*Au traitté  
du general  
de la ca-  
ualerie.*

*Au 6. des  
guerres  
Grecques  
sur la fin.*

estre soustenus d'une plus forte troupe, & celle cy d'une autre encores meilleure: & il y a des occasions où ils ne doiuent aller que pour descouurir, puis se retirer, d'autres où ils ont ordre d'escarmoucher & d'autres encor où il est à propos qu'ils se meslent, selon lesquels rencontres il faut regler leurs distances.

Mais, Timandre, laissons ces preceptes à Onosandre, à Vegece, & aux autres qui ont escrit de la milice, nous cherchons à present la Prudence dedans l'histoire, contentons-nous donc de ses exemples. Lors que Bellisaire allant contre Gilimer, eut pris terre en Afrique, & se fut resolu d'aller trouuer les Vandales, la premiere preuoyance qu'il eut pour gagner pays, fut de disposer ses troupes en sorte qu'il pust éuiter les embusches de ses ennemis, & n'estre point surpris par eux, si d'auanture ils luy venoient au deuant. Avant donc la mer à main droite, il commanda de faire voguer les vaisseaux où il n'auoit que cinq archers en chacun, sauf dans quelques barques legeres qu'il auoit garnies de soldats, pour se tenir aux enuirs de la flotte; & il ordonna aux pilotes de plier les gran-



des voiles si le vent estoit trop fort , puis de ramer si bien en razant tousiours la coste , qu'ils fussent près de l'armée qui estoit à terre. A sa gauche, & à vne lieuë loin de son gros , il fit marcher trois cens Massageres , tant pour decouvrir le pays que pour garder ce costé-là : à la teste , & enuiron d'un pareil esloignement , trois cens des plus dispos & des plus adroits qu'il eust faisoient la descouverte , conduits par Iean Armenien qui estoit vertueux & fort aduisé Capitaine. Bellisaire desirant d'estre promptement informé des rapports de ces auât-coureurs, se mit deuant tout son gros , accompagné d'une troupe d'esslite pour secourir aussi-tost, selon le besoin , & donner loisir à l'armée de se rager en bataille : Ceste disposition, au rapport de Procope qui s'y trouua, fut cause non seulement du salut de ceste armée, mais encor de leur premiere victoire contre les Vandales , qui les vindrent attaquer par ces deux endroits , ou ils trouuerent vne merueilleuse resistance.

Vous n'en desirez pas dauantage à mon aduis, pour ce qui regarde le soin de prendre langue, de decouvrir , & de s'asseurer des chemins: à dire le vray, ce seroit chose

*Au li. 1. de  
la guerre  
des Van-  
dales.*

superfluë d'entasser exemple sur exemple touchant vn mesme ſuieët. Voyons donc quel ordre gardoient les anciens au marcher des troupes , & comment ils déployoient leurs forces à la campagne.

L'apprens de quelques endroits de l'histoire que marchans de nuict par vn pays ennemy, ils mettoient à la teste leurs soldats pesamment armez, pour mieux regler le pas de toutes les troupes qui venoient apres : & il est vray qu'en marchât ſans bruit, comme il ſe doit, & dans l'obſcurité ; de legerement armez aduanceroyët peut-eſtre ſi loin des autres, que les corps par trop ſeparez ne ſe pourroient ſecourir mütuëlement. Or ce ſeroit vn inconuenient tres-dangereux : Et lors que Polybe a blâmé quelques Capitaines de ſon temps qui ſe tenoient touſiours à l'auant-garde allant par pays, ( ou quoy qu'ils peuſſent eſtre veuz de tous, ils ne pouuoient pas voir tout, ) & a loué au contraire Scipion qui alloit d'un corps en l'autre, ſelon qu'il eſtoit neceſſaire, il a bien donné à entendre qu'il ne falloir pas qu'une armée allaſt par bandes eſcartées, & qui ne ſe peuſſent ioindre en vn moment. Iules Ceſar marchant en pays

*Aulus. 10  
de ſon hi-  
ſtoire.*

*Ceſar li. 2.  
de la guer-  
re des Gau-  
les.*

amy, faisoit fuiure chaque legion par son bagage, mais il changeoit cét ordre en vn pays ennemy, si bien que ceux de Tournay y furent trompez, l'ayans rencontré avec la caualerie en teste, & les soldats legerement armez qui estoient suiuis de six Legiōs, après lesquelles venoit le bagage, puis deux Legions pour arriere-garde. C'estoit sa plus ordinaire façon de marcher, & tres-seure à mon aduis, puis qu'estans poursuuiuy, les Triariens qui estoient les meilleurs soldats, & la derniere troupe de la Legion, venoient à faire la teste de l'armée, & qu'à quelque aisle que l'ennemy se presentast, la caualerie s'y pouoit rendre bien plus aisément que s'il l'eust fallu faire passer d'une aisle à l'autre entre les Legions, pendāt que toute l'armée marchoit. Et de fait, comme il passoit près de Langres pour aller en Bourgoingne, ayant reconnu que Vercingentorix qui l'y attendoit, auoit separé sa caualerie en trois troupes, dont l'une demeura dans le chemin, & les deux autres auoient pris leurs postes à droit & à gauche, il diuisa aussi la sienne en trois pour leur resister. Tellement que nonobstant le serment solennel fait par les gendar-

*Cesar li. 7.  
de la guerre des  
Gaulles.*

mes Gaulois, de ne souffrir jamais que ceux-là fussent receuz auprès de leurs parens, femmes & enfans, qui n'auroient percé par deux fois le gros des ennemis; Cesar ayant environné le bagage de ses Legions, entretint tousiours les siens au combat, en faisant auancer les enseignes des gens de pied là où il voyoit ployer sa caualerie, & à la fin mit ses ennemis en fuite, & força le passage, qu'iloy qu'opiniastrement défendu. C'est veritablement en ceste action militaire qu'on reconnoist bien que les Latins ont eu raison d'appeller les bagages *impedimenta*, à cause de l'empeschement qu'ils apportent: & c'est aussi pourquoy Xenophon ordonne qu'en cheminant le long de quelque riuere, on les mette de ce costé-là, afin qu'ils en soient flanquez, & que l'armee aye plus de commodité de se defendre.

Or il arrive quelquesfois qu'une armee allant par pays fuit le combat en chemin; le Chef ayant vn dessein particulier, qu'il ruinerait peut-estre s'il venoit aux mains avec l'ennemy. En ce cas-là il ne faut pas seulement estre secret pour ce qui est de la route, & ne la declarer aux guides qu'en délogeant: mais en ou-

tre il faut tousiours passer par des lieux dont l'ennemy ne se doute point, & ou il luy seroit impossible de vous forcer au combat. Vous sçavez bien que Fabius Maximus ne voulant rien hazarder contre Hannibal, mais le mater seulement, occupoit tousiours le haut des montagnes, & ne remuoit iamais son camp que pour le replanter en vn lieu ou son ennemy ne le pouuoit endommager : ie veux aussi vous raconter vne action de Bellisaire, qui vous fera bien connoistre que c'estoit vn Capitaine de qui la Prudence ne se trouuoit point circonuenüe en de telles occasions. Ayant resolu de *Procopé l.* secourir vn de ses Capitaines qui estoit *4 de la* assiegé par les Gots dedans Rimini, & *guerre des* iugeant bien que si les ennemis qui *Gots.* estoient espandus par tout le pays en auoient le bruit, ils luy viendroient au rencontre, ce qu'il fuyoit veu leur grand nombre, & le desespoir, ou la consideration de leurs malheurs passez les pourroit porter; voicy l'ordre qu'il donna pour ce secours. Se voyant près d'Osimo, d'ou il craignoit que quatre mille Gots qui estoient en garnison le vinssent charger en queue, il en-

uoya mille hommes se camper entre la ville & la mer , pour estre à couuert de ce costé-là , avec charge de se defendre seulement du dedans de leur camp, & de n'en sortir point, quelques escarmouches que leur presentassent leurs ennemis. Après cela , il fit monter des troupes sur mer, & en fit marcher d'autres par terre le long du riuage , à la veuë de celles de la mer qui s'aduançoient également : leur commandant qu'estans arriuees en lieu d'où leurs feux peussent estre apperceuz des ennemis, l'on en fit beaucoup plus qu'il n'en eust fallu pour leur nombre, afin de donner l'épouuante au camp des Gots. Quand à luy, il prit son chemin avec Narses par les montagnes , occupant tous les sentiers afin d'aller plus promptement : & ayant rencontré quelque troupe des ennemis qui se trouua engagée en vn mauuais endroit, il en chargea & en tua la plus grande partie. Ceux qui resterent voyât toutes les routes réplis de soldats, ne peurent se sauuer qu'en tournant teste deuers leur cāp: ils s'y rendirent en desordre enuiron l'heure de midy, où ils aduertirent Vitiges qui y commandoit , du secours de Bellisaire, que la peur leur faisoit

repre-

représenter beaucoup plus nombreux qu'il n'estoit. Au mesme instant Vitiges fist marcher son armée de ce costé-là, pour combattre ce secours lors qu'il descendroit des montagnes: mais le soir venu, voyant du costé d'Orient plusieurs feux allumés selon que l'auoit commandé Bellisaire il en fut estonné, & il demeura toute la nuit en crainte, ne sçachant quel party se resoudre.

Le iour augmenta encor la frayeur des siens, en leur découurant vn grand nombre de vaisseaux le long de la coste; si bien que pour la confusion de leur tumulte, les Capitaines ne pouuant estre entendus en leurs commandemens, chacun se débanda, & toute l'armée tirant en desordre vers Rauenne, & laissa son camp à piller aux soldats de Bellisaire qui entra dedans Rimini à my-jour. Je pourrois bien enfilier icy tout de rang plusieurs autres exemples, tant de ceux qui ont sceu se desmesler avec adresse des mauvais passages, que de quelques-vns qui les poursuiuant inconsidérément par des lieux inconnus, ont perdu leur victoire dans les embusches de ceux qui faisoient feinte de se retirer. Mais il vaut mieux

parler des ordres particuliers pour le marcher des troupes, dont ie vous choisiray les exemples dans Xenophon, comme le plus experimenté des Capitaines en ceste sorte d'action militaire: & vous y verrez vne parfaite disposition des membres d'une armee pour marcher par les chemins estroits, ou larges: pour gagner des montagnes desia saisies des ennemis: & pour passer des riuieres à gué, encores qu'on eust les ennemis deuant & derriere.

Quant au marcher par pays plain, ie recueille de diuers endroits de ses escrits que les Grecs en leur retraite de Perse, alloient en deux troupes, chacune de quatre mille hommes, reparties en quatre bataillons, & ces bataillons en dix compagnies: leurs bagages marchoyent entrel'auant-garde & l'arriere-garde: & trois troupes de six cens hommes chacune, vaillans, dispos, armez legerement, & la pluspart archers, alloient deuant & aux aisles, afin de se saisir des passages, & flanquer l'armée, ou s'en venoient à la queue pour faire la retraite lors qu'ils estoient poursuiuis. Mais ayans

Xenophon

liure 3. de

reconnu par experience que pour passer



sur des ponts, & en des lieux estroits, ils ne pouuoient défilier leurs bataillons quarrez, & les reformer par après qu'avec de la difficulté & du temps; ils s'aduiserent de ne faire qu'une file de toute une compagnie, & joindre six files ensemble, avec ordre aux Centeniers & Sergens de les remettre en corps par de certains mouuemens propres à cet effect lors qu'ils seroient commandez.

*l'expédition  
du  
jeune Cy-  
rus.*

Maintenant, pour ce qui est de gagner le haut d'une montagne, ie vous en veux rapporter un exemple, auquel ie n'en ay point encore veu que l'on doive comparer. Les Grecs estans paruenus aux montagnes de la Colchide, trouuerent que la plus haute par ou il leur falloit passer n'estoit pas à la verité de trop difficile accez; mais que ceux du pays y estoient en armes avec resolution d'en empescher le passage. Il fut donc necessaire que les Capitaines donnassent leurs aduis là dessus, & lors que ce fut à Xenophon, Il vaut mieux (dit-il) démembrer nostre bataillon, & monter par files; car pour l'inégalité des lieux aisez en un endroit, & difficiles à passer en un autre, nostre bataillon se desordonneroit, & cet-

*Xenophon  
l. 4. de l'ex-  
pédition.*

*Au l. 4. de  
l'expédition.*

te confusion rendroit nos soldats estonnez, & leur pourroit causer quelque crainte. D'ailleurs, si nous montions en ordonnance serrée contre nos ennemis, qui sont en plus grand nombre que nous, ils se seruiroient vtilement de leurs supernuméraires à quoy qu'ils voulussent. Et si nous allions par petites troupes, ce seroit vne merueille si plusieurs ne les enfonçoient, ce qui estant arriué en vn endroit, tout le reste courroit à la fin mesme fortune. Il faudra donc marcher par files, & les écarter de sorte que nous occupions vn espace plus grand que le front de nos ennemis; & les files de deuers les flancs estans par ce moyen hors de peril, celles du milieu où il y aura de bons hommes à la teste arriueront les premiers, ayant appris leur chemin par où elles l'auront trouué plus facile. l'aduouë bien que les ennemis pourront venir dans les interuales: car de pretendre rompre vne file en la prenant droit à la teste, ce n'est pas vne chose bien aisée. Mais s'ils en chargent quelqu'vne, que sa prochaine la secoure. Et assurez-vous que s'il y en a vne seulement qui par quelque endroit arriue au sommet de

la montagne, qu'il n'y aura pas vn des ennemis qui aye la hardiesse d'y tenir ferme.

Cela estant approuué, & les files dressées, il s'en trouua enuiron quatre vingts, des soldats qui estoient pesamment armés, chacune de cent de hauteur: & ayant fait trois bandes de rondeliers & archers de six cens hommes chacune, on en mit deux aux aisles, & la troisieme au milieu de toutes les troupes. L'effet fut tel que l'auoit pensé Xenophon, duquel ie vous ay rapporté presque les mesmes paroles, à cause que les traducteurs se brouillent d'ordinaire avec les termes de la milice. Et ie ne croy pas que personne puisse bien comprendre dans le Xenophon François, ny ce que ie vous viens de reciter, ny l'ordonnance du passage d'une riuere, à laquelle ie m'assure, vous donnerez aussi bien que moy le titre de chef d'œuvre des actions du grand Xenophon.

Les Grecs ayant esté harcelés pendant sept iours dans les montagnes des Cardouches par les habitans du pays, arriuerent en fin dans vne plaine, le long de laquelle couroit vne riuere de deux cens pieds de large, & s'y estans logés dedans

quelques petits villages, ils y demeurèrent vn iour pour se rafraischir. Le lendemain deux autres difficultez s'offrirēt à eux, l'vne, la profondeur de la riuere où vn homme en auoit insqu'aux aisselles; & sur la riuē de delà l'eau qui estoit eleuée, & où il n'y auoit qu'vn chemin comme fait exprés afin d'aller aux montagnes, ils virent de la caualerie qui leur vouloit empescher le passage par l'Arménie, & vn gros d'infanterie assez près delà pour la soustenir. Nonobstant cela s'estans efforcez de passer, il se trouua que la rapidité de l'eau emportoît & leurs armes, & eux-mesmes, pour ne se pouoir tenir fermes sur les grosses pierres qui estoient au fonds; de sorte qu'ils furent contrainsts de reprendre leur logement. Mais comme ils apperceurent les troupes des Cardouches sur la montagne d'où ils estoient descendus la nuit precedente, & se virent par ce moyen enuironnez de toutes sortes de dangers, ce fut alors que la pluspart creut que leurs affaires estoient entierement desesperées. Le lendemain, deux ieunes hōmes apporterent vne bonne nouuelle à Xenophon, qui auoit esté, comme il tesmoi-

gne , deuancée d'un songe agreable, ayant creu en dormant estre dans les ceps, qui s'estans rompus d'eux-mesmes , l'auoient laissé libre pour aller ou il voudroit : & ceste nouuelle estoit d'un fort bon gué qu'ils auoient decouuert assez prés delà , par un certain accident qu'il recite. Ayant rendu graces aux Dieux d'un heur si fort inesperé , il alla reconnoistre le gué , puis avec Cherisophus qui estoit l'autre Chef des Grecs, il ordonna du passage de la riuiera ; Entendez-là , Timandre , puisque c'est la plus belle leçon qu'on trouue dans les Histoires dessus vne telle occasion. Cherisophus ayant pris la conduite de la moitié des troupes, se mit à la teste avec les deux ieunes hommes qui connoissoient le gué , & fist à sa droite & à sa gauche filer ses gens qui estoient suiuis du bagage : Et à mesme temps qu'il entroit dans la riuiera, Xenophon qui commandoit l'arriere-garde , prenant les plus dispos , se mit à courir vers ce gué qu'ils auoient sondé le iour precedent, comme s'il l'eust voulu passer , afin de gagner le chemin que ie vous ay dit qui conduisoit aux montages. La caualerie ennemie croyant

qu'on auoit dessein de l'enfermer, prit la fuite par ce chemin pour se retirer dans les montagnes; celle des Grecs qui estoit passée l'y poursuuiuit; & les soldats Armeniens qui auoient pris leur poste un peu à costé, & en vn lieu plus haut, aperceuant la déroute des leur, & que les soldats Grecs conduits par Cherisophus s'auançoient pour les charger, quitterent la place, & firent de mesme que leur cavalerie. Xenophon voyant l'auant-garde en seureté, & que les Cardouches derriere luy descendoient de la montagne pour chercher son arriere-garde, tourne visage afin de leur aller faire teste. Arriué qu'il fut vis à vis du gué que Cherisophus auoit passé, il fit commandement à ses troupes qui estoient par files de cent hommes, qu'on coupast chaque file en quatre pour les ranger à costé l'une de l'autre; puis il ordonna aux chefs de file qu'ils marchassent contre les ennemis, & aux serre-files seuls qu'ils demeurassent le long de la riuere. A mesme temps, Cherisophus qui auoit asseuré son faict delà le fleuue, enuoye à Xenophon ses rondeliers, ses ietteurs de fonde, & ses archers, pour s'en seruir selon le besoin

qu'il en auroit : mais Xenophon les fist arrester sur le bord, avec ordre que quand il commenceroit à passer ils fendissent leur gros par le milieu, & fissent deux bandes, pour le recevoir entr'eux ; & que les iavelotiers tenans leurs iavelots prests, & les archers ayans la fleche couchee sur l'arc, ils entraissent ainsi dans la riuere comme pour la repasser, sans toutesfois aduancer beaucoup. De plus, il enioignit aux siens, en cas que les ennemis prissent la fuite, qu'au signal d'un trompette qu'il laissoit exprès dans la riuere, ils tournassent au bouclier (c'est à dire à droit, comme tourner au iavelot vouloit dire à gauche) & accourussent vers le fleuve à leurs ferre-files, lesquels commençans à marcher, chacun les suiuroit en son rang, avec promesse d'honorer celuy qui arriueroit le premier à l'autre bord. Les Grecs donc ayans pris la course vers leurs ennemis, ceux-cy ne purent soutenir leur effort, pour n'estre armés que comme montagnars, c'est à dire pour faire de legeres courses & puis s'enfuir, mais non pas pour venir aux mains. Or à mesme temps qu'ils commencerent à fuir, le trompette demeuré dans la riuere sonna

la charge ce qui redoublant leur peur & leur fuite, donna aussi à connoistre aux Grecs qu'il estoit temps de faire ce que Xenophon leur auoit ordonné. Ils accoururent donc de toute leur force vers la riuere ; chaque file à son serre-file qui estoit demeuré sur le bord, & la passerent sans aucun desordre. Les derniers des ennemis qui s'en apperceurent retournerent aussi-tost pour leur faire vne décharge de leurs flèches, dont quelques Grecs qui les virent s'estant depitez, repasserent la riuere en intention de leur courir sus. Mais ceux qui s'y engagèrent trop auant y furent blessez, & non toutesfois de sorte (pource que les ennemis tiroient comme à coup perdu) que cela leur peût empescher de venir reioindre leurs compagnons que Xenophon conduisoit.

C'est par-auanture demeuré trop longtemps sur vn passage, & i'en sortiray, Timandre, après vous auoir éclaircy d'vn doute que vous pourriez auoir, Si l'on doit en conduisant vne armée, s'arrester à tous les obstacles, & prendre toutes les places ennemies qui sont dessus le chemin, de peur que l'on en reçoï-



ue du dommage quand on est passé. Nous auons des exemples differens sur ce faict icy, & toutesfois on y peut faire ceste distinction, Que quiconque veut conquerir pour conseruer ne doit laisser aucune place derriere ou à costé, d'où l'on puisse luy empescher les viures, ou faire des courses dessus les siens, qui estoit vne des maximes d'Hannibal, & de Iules Cesar. Mais si l'on ne va que pour vn degast, pour charger quelque quartier, & en fin pour vne course soudaine; ou bien si c'est pour quelque faction, de laquelle dépende la fin d'une guerre; & ou l'occasion est belle; il faut tendre au but secrettemēt, & avecques de la promptitude, sans songer à d'autres entreprises. Narfes fit ainsi, lors que pour terminer la guerre Gotique, sans se soucier de plusieurs places ennemies, il alla droit vers Totila pour le combattre: Et les Liegeois pour ne l'auoir pratiqué en ceste sortie où ils mirent le Roy Louïs XI. & le Duc de Bourgongne en si grand danger, s'en trouuerent mal. Que s'ils ne se fussent point arrestez au paillon du Duc de Burgongne, & à vne grange où il y auoit trois cens Gentils-hommes

*Polybe l. 3.  
& Cesar l.  
7. de la  
guerre des  
Gaulles.*

*Philippe  
de Commi-  
nes liure 2.  
chap. 12.*

qui estoient desarmez, ils eussent surpris des deux Princes dans leur liect, & mal accompagniez de gens de defense.

Or, Timandre, ie ne puis m'empescher de vous dire quelque chose des retraites que l'on fait deuant l'ennemy : c'est la plus difficile piece à manier qui soit en la guerre, puisque ce n'est ny vn combat, ny vne fuite, & qu'il faut neantmoins combattre quelquesfois, & mettre tousiours ses troupes en seurété. Tout General d'armée doit bien euitier les occasions d'y estre contraint : car ses gens en conçoient de la crainte, & ses ennemis de la hardiessse. Et pour garantir sa reputation, il est besoin, Que sa retraite soit pretextée de quelque entreprise ailleurs : Ou qu'ayant abondance de viures en son camp, & ses ennemis en manquant, il connoisse que sans rien hazarder il verra bien-tost leur ruine en gastant le pays deuant eux : Ou que preuoyant la necessité d'une bataille, il veuille gaigner des lieux ou il ait de l'aduantage, & ses ennemis de l'incommodité : Ou bien qu'il soit desia venu à bout de son principal dessein. François I. après auoir secouru Landrécy, sans que Ferrand de Gonzague qui l'auoit

assiégée pour l'Empereur, osast donner la bataille, ne iugea pas deuoir par après tenter la fortune contre l'Empereur qui vint avec vne autre puissante armée pour empescher le secours. Sa raison fut, Qu'encores qu'il eust gaigné la bataille, il n'eust pû alors faire aucun progresz dans le pays de l'Empereur, là où en la perdant il luy eust ouuert la porte pour venir faire vne grande desolation dans son Estat. Et au bout du compte, il auoit secouru vne place assiégée d'vne grande armée, & proche d'vne autre, toutes deux conduites par d'aussi braues Capitaines qu'on eust sceu trouuer. Iamais Charles le Quint n'auoit déployé ses forces avec vne plus belle ordonnance que quand il se vid près de nostre armée : il fist la teste de ses troupes de mille cheuaux legers, de dix mille Allemans en vn gros, suiuis de cinq mille Espagnols, & ceux-cy d'un Regiment de trois mille Italiens. Ferrand Gonzague qui l'estoit allé ioindre leur commädoit, & à l'auant-garde aussi qui estoit de trois mille gendarmes, flanquez çà & là de quinze cens harquebuziers Espagnols. La bataille auoit trois corps, dont le premier estoit de huit

mille Allemans, le second de quatre mille Anglois, & le troisieme de deux mille gendarmes accompagnans l'Empereur, suivis de mille autres en deux compagnies, & de quinze cens harquebuziers Italiens dispersez çà & là. Il y avoit sept mille pietons en l'arriere-garde, à sçavoir trois mille de la basse Allemagne & quatre mille Vvallons, après lesquels marchoit le Comte de Bure conduisant vn gros escadron de gendarmerie. L'Empereur qui craignoit les François du costé de Chasteau-Cambresis, flanqua son armée de ceste part là de toute son artillerie, qu'il faisoit marcher de sorte qu'on eust pû s'en servir promptement, & sans aucune confusion : & pour les bagages, on les menoit à l'autre main de l'armée, là ou ils estoient en toute seureté. Le Roy voyant ceste grosse armée proche de luy, fist retirer en plein iour vne partie de ses troupes qui estoient en vn logement aduancé vers l'ennemy pour les approcher de son gros, comme s'il eust voulu faire ferme : & la nuit venue, il commanda qu'on troussast bagage promptement, qu'on ostast les sonnettes aux mulets, & que toute l'artillerie & les

charrettes marchassent avec le moins de bruit qu'il se pourroit. Il fist faire les feux à l'accoustumée pour tromper l'ennemy, & renuoyant premierement toutes les compagnies de la Noblesse qui l'estoit venue trouver pour ce secours, & principalement de Picardie ; il partit sur la minuit sans bruit de tambours ny de trompettes, & fist marcher la bataille où estoit le corps des Suisses. Il laissa les Lansquenets derriere avec les Italiens, & les plus gaillardes troupes d'arquebusiers & de sa caualerie : leur commandant que quand ils seroient arriuez à la prochaine forest ils y demeurassent, tât pour donner loisir à ceux qui alloient deuant de gagner pays, que pour arrester l'ennemy à la faueur du lieu , si d'auanture il venoit se ruer sur l'arriere-garde. Si tost que le iour parut , l'Empereur se trouua affiné : & sa caualerie legere s'estant aduancée iusques au bois où l'arquebuzerie la recent , fut contrainte de tourner teste , y ayant plus d'apparence d'y pouoir perdre que gagner. Celuy qui a composé la vie de Dom Ferrand de Gonzague , ou pour le décharger des fautes commises au siege de Landre-

cy , il en accuse le Duc d'Arscot , veut faire croire que les iugemens furent diuers touchant ceste retraite. Mais outre qu'il estoit au seruice du Gonzague, qu'il dédie son liure à Phillippes II. son Seigneur; & que ce sont les discours des ennemis de la France qu'il rapporte, ce qui le rend aucunement suspect, il est pourtant contraint de confesser, *Que plusieurs loient le Roy de ce qu'ayant entrepris de secourir vne ville il auoit exécuté son dessein avec beaucoup de hardiesse qu'il ne falloit point imputer à vne bassesse de cœur, mais attribuer vne Prudence, & bien grande, de s'estre seu recueillir sain & sauf comme il auoit fait, plustost que de tenter temerairement la fortune, & mettre son Royaume en vn danger manifeste.* Pour ce qui concerne l'ordre dōné par le Roy, il fut si beau, qu'on peut dire sans flaterie que ceste retraite est comparable à celles de Pompee à Brundisi, & de Cesar à Duraz. Et puis que des Chefs si renommez, & Hannibal & Pyrrhus, & plusieurs autres n'ont point estimées honreuses les retraites bien faites, il n'y a point d'apparence que Gonsalue Forand de Cordoue, que les siens nommerent le Grand Capitaine, à cause de son

son

son employ plus grand que celuy des autres, eust pû garder ce titre-là par mérite, s'il se fust tousiours gouverné comme il fist auprès de Garillan au Royaume de Naples. Car y estant logé tres-incommodement, & près de l'armée Françoisse, il ne voulut point deferer aux aduis de ses Capitaines qui luy persuadoient de desloger, leur disant, Qu'il aymeroit mieux trouver à l'heure mesme sa sepulture vn pas plus auant, qu'en se retirant deux pas en arriere allonger sa vie de cent années. A dire le vray, ce fut vne resolution bien hardie, mais on ne peut pas dire, quoy qu'elle luy reüssit tres-heureusement, que la Prudence luy eust iamais conseillé de la prendre, si l'on considere toutes les circonstances de sa Victoire, que luy preparent, au rapport de Guicciardin, *la Fortune & le Ciel, qui sembloient auoir conjuré contre les François.* Ceste vaillance qui choque la Prudence, passera si l'on veut pour Vertu parmy les soldats, mais ce sera tousiours vn vice de Capitaine: elle cousta la perte de l'armée nauale des Lacedemoniens, lors que Callicratides ne se voulut pas retirer d'auprès des Arginuses, ou les Athé-

Guicciard.  
du lin. 6.

niens venoient l'attaquer avec aduantage ; disant pour excuse que Sparte pouuoit bien remettre vne seconde flotte en mer, s'il perdoit celle-là, & que sans perdre l'honneur pour iamais il ne pouuoit pas tourner le dos à ses ennemis. Si Q. Fabius se fust gouuerné de la sorte contre Hannibal, il n'eust iamais remis les affaires de sa Republique ; mais par vne maxime contraire à celle de ces deux Capitaines dont ie vous viens de parler, & en attendant tousiours la recontre d'une occasion, il s'en seruit si bien qu'il renuoya sur son ennemy toute la honte dont il l'auoit chargé plusieurs fois, & de vainqueur insolent, il le rendit vaincu & confus.

Ie finirois icy la retraite, Timandre, mais ie vous veux dire vne pensée que i'ay eüe, sur vne des principales causes qui rendent ceste action de la guerre plus difficile maintenant qu'autresfois, lorsqu'elle se fait à la veüe de l'ennemy. C'est que de la mesme sorte que les bataillons quarrés ont leur imperfection pour ce qui est de la bataille, à cause qu'en presentant les picques de toutes parts, les angles sont mal garnis, ( & c'est par là d'ordina-



re qu'on rompt le bataillon) qu'ainsi en la retraite, particulièrement en des lieux où il faut que l'infanterie la fasse quand, vn tel bataillon est harcelé en queue & en flanc, il n'y a point d'ordre pour faire retirer la premiere file, ny le dernier rang qui ont fait leur décharge afin d'entretenir tousiours le salue. Car si les vns se retirent par les interuales des rangs, & les autres par ces deux files, ils se rencontrōt & nuirōt à tout le corps qui marche; outre qu'à chaque décharge il y aura diminution de feux, ce que vous conceurez facilement par la nature du quarré & des gnomons qui s'en peuuent leuer. Or c'est vn inconuenient qui n'arriuoit point aux bataillons des anciens : pource qu'en placeant leurs archers sur le flanc attaqué & à la queue; eux qui estoient fournis de flèches, ou qui en pouuoient prēdre aisēmēt des rangs prochains, tiroient incessammēt en marchant avec le reste du corps, ce qui se pourroit imiter maintenant en quelque sorte par le moyen des cartouches.

Mais entrons dans le camp, Timandre; puis qu'au témoignage de Paul Emile, c'est vne ville de gens de guerre, à qui le rempart sert cōme d'une muraille, & les

*Tit. Liv.*  
*livre. 44.*

tentes d'une maison, ou chaque soldat à son ménage; Que c'est où les vainqueurs se retirent, où les vaincus se réfugient, d'où plusieurs armées qui s'y estoient ralliez après avoir eu la Fortune contraire au combat, ayans fait une sortie à point, ont chassé l'ennemy victorieux: Et finalement, que c'est pour les armées un port assuré contre tous les orages de la guerre. *Pyrrhus a esté le plus grand Capitaine après Alexandre*, disoit Hannibal, *pource qu'il a le premier enseigné à se bien camper*, & ce fut en effet dessus le modele de son camp que les Romains ordonnèrent le leur, & parvindrent peu à peu à ceste Castrametation, en laquelle ils ont excellé dessus tous les peuples de la terre. Les Grecs n'entendoient rien en ce faict là; & Polybe les en blasme avec raison. Car pour s'exempter de la peine de faire des trenchées, ils s'exposoient au danger des surprises, & des assauts inopinez de leurs ennemis. A la verité ils cherchoient d'ordinaire des lieux forts de nature, & les estimoient plus seurs que ceux qu'on eust fortifiez à la main: mais outre qu'ils n'en rencontroient pas tousiours, il falloit assujettir la closture de

*Tite Live*  
*l. 35. Frontin au l. 4.*  
*des ruses de guerre.*

*Polyb. l. 6.*

leur camp à la place où tantost ils estoient pressés, tantost au large; & il s'en falloit beaucoup que chacun n'y connust ou il devoit huter, comme faisoient tous les soldats Romains dedans leur camp, qui estoit à tous les logemens departy d'une mesme sorte.

C'estoit particulièrement pour camper, & pour connoistre aussi combien de gens pouvoit contenir l'enceinte du camp ennemy, que Polybe iugeoit la Geometrie necessaire à un General d'armée. Car (à ce qu'il rapporte luy-mesme) puisque la ville de Sparte, de quarante huit stades de circuit, estoit plus capable que celle de Megalopolis qui en avoit cinquante de tour, à cause de leurs differentes figures; il est croyable que quiconque ignore les proprietés des figures, ne pourra faire la distribution des logemens avec un ordre convenable. C'est donc pour la Castrametation seulement que l'art & les preceptes sont requis & necessaires, & non point pour la consideration des lieux sains ou malades; de facile ou difficile acces; & qui soient favorisez de rivières pour la conduite des viures, pour la commodité des bestes, &

*Polybe au  
Livre 9 de  
son Histoire.*

pour servir de fossé naturel : Il appartient à la Prudence du Chef de prévoir à ces choses, aussi bien qu'à faire la distribution des places bien à propos pour l'avant-garde, bataille, arrière-garde, artillerie, bagages, & autres suites de l'armée.

Or il y a trois manières de camper, à savoir aux logemens qu'on fait tous les iours : quand l'on fait du séjour en pays ennemy, ou proche des ennemis : & quand l'on siège quelque place. Pour ce qui concerne le camp journalier, c'est à quoy les Romains ne manquoient point : Et combien que les soldats portassent d'ordinaire dessus eux des viures pour quinze iours, outre toutes leurs menuës nécessitez ; ils avoient encor, au rapport de Ciceron, des pieux pour faire la pallissade du camp, ce qu'ils estimoient particulièrement leur fardeau, & non pas leurs targues, corcelets, morions, brassals, espées, & dagues, qu'ils tenoient estre les membres d'un homme de guerre, ne les comptant non plus pour charge, que leurs jambes & leurs bras. Ils faisoient donc un petit fossé le long de la trace qui leur estoit marquée ; & dans la terre qu'ils jettoient du costé du camp, ils enfon-

*Ciceron en  
la 2. Tusculane.*

çoient leurs pieux en les croisans l'un dessus l'autre, puis se logeoient au dedans de ceste closture. Ainsi, bien qu'ils ne trainassent point ce grand attirail de pionniers, que la difficulté de conduire l'artillerie par toutes sortes de chemins a rendus necessaires en ce siecle, ils ne laissoient pas de se fortifier & tres-promptement. Car les soldats rangez en bel ordre l'un près de l'autre creusoient par dehors le fossé, pendant que du costé de la place d'autres plantoient & treillissoient les pieux, accommodans la terre à la façon d'un rempart. C'est ce que l'on imite aujourdhuy avec des pallissades portatiues, mais qui ne se conduisent pas sans grands frais, & encor mieux avec les charriots, ce qu'au rapport de Vegece plusieurs nations ont pratiqué, lesquelles pour n'auoir leur milice accomplie ainsi que celle des Romains, menotent par tout vne grande quantité de bagage.

*Liure 3.  
chap. 10.*

Quand il estoit question d'un camp stable, ils le fortifioient d'un bon rempart, de terre liée avec des fascines & des clayes, couurant le tout de gazon: ce que les Perses du temps de Vegece imitoient avec des sacs pleins de terre, & entassez

les vns sur les autres à l'entour de leur logement, à cause que leur pays estoit trop sablonneux pour faire comme les Romains. De ceste maniere de camps stables, ie n'en trouue point de plus remarquable entre les anciens que celuy de Iules Cesar, qui beaucoup plus foible, que

*Iules Cesar  
lin. 3. de la  
guerre ci-  
uile.*

Pompee logé auprès de Duras, le renferma de son camp qu'il fist de cinq lieues de tour, defendu de vingt quatre grandes redoutes, & des modernes. Celuy que Monsieur de Montmorécy assist entre le Rhosne & la Durance, pendant que l'Empereur Charles V. estoit avec son armée en Prouence, fut si bien entendu, & a esté si exactement décrit par Monsieur du Bellay, qu'il en faudroit faire le recit mot

*Ant. 7. de  
ses Me-  
moires.*

à mot pour n'y rien gaster. Que si vous desirez vous donner le contentement de le lire, vous cōfesserés, Timandre, qu'autre qu'un grand General d'armée n'eust pû conceuoir vn si beau dessein, & qu'il n'eust pû aussi estre représenté que par vn homme qui entendoit bien la guerre.

La troisiésime façon de camper est celle des sieges de places, qui est la seule partie de l'art militaire dont les modernes puissent debattre avec les anciens. Il s'est veu

depuis trente ans des circonuallations comparables à celles des anciens, & qui peuuent faire croire à tout le monde, Qu'on inuestiroit maintenant vne Capouë, aussi bien que firent les deux Consuls Appius Clodius & Quintus Fuluius, dont celuy-là defendit la circonuallation du costé de la ville; & l'autre celle de dehors, cōtre le secours de Hannibal: Qu'on feroit d'aussi beaux ouurages, non seulement pour empescher le secours de deuers la terre, mais aussi pour rēdre vne riuere inutile à cēt effet, & fermer encor vn port de mer, que Scipiō en fist à Numāce & à Carthage: Et qu'on viendroit à bout d'vn siege de Tyr, aussi bien qu'Alexandre, s'il y en auoit vne autre dedans l'Vniuers. C'est ce qui fait que ie ne vous marqueray rien de ce qu'il y a de notable dedans les Historiens dessus ce suiet, & qui m'obligera de tourner ma pensee à la bataille; Action perilleuse, importante, de plus grande consequence que les autres, à laquelle des Chefs experimentez ne se sont iamais resolus sans necessité, ou sans de grands aduantages, & que les ieunes hommes doiuent chercher comme le plus beau theatre où ils puissent

faire monstre de leur valeur , ainsi que c'est celuy ou les vieux Capitaines font plus clairement qu'ailleurs paroistre leur Prudence, & les fruits de leur longue experience. Ne vous attendez point icy à vn dénombrement des preceptes que plusieurs Autheurs ont laissé dessus ce suiet , ny que ie vous veuille peindre des batailles pour toutes sortes de lieux & d'occurrences. Je ne desire pas mesme vous arrester après les differens ordres, formes, mouuemens, & armes des bataillons Grecs, encor que ce soit par là que l'on comprenne, Pourquoi le Lacedemonien a mis souuent en desordre celuy des Atheniens ; la sacrée cohorte des Thebains a eu deux fois la victoire sur le bataillon Lacedemonien ; & celuy des Thebains a esté vaincu par la Phalange Macedonienne. Cela seroit bon à qui traiteroit de la guerre par dessein, comme a fait Patrice, qui soustient contre Polybe & Tite-Liue que ce ne fut point pour aucun défaut de ceste Phalange, qu'auéc leur Legion, les Romains défirent les derniers Roys de Macedoine ; veu que les mesmes Historiens en rapportent d'autres causes, & d'inaduer-

*Liure dernier des  
Paralleles  
militaires.*



rence, & de desorde, & de surprise, & de Fortune. Mais me voyant sur la fin du discours des connoissances que doit auoir vn Honneste homme ; & des aduis que i'auois eu dessein de vous donner pour bien mediter sur les bons endroits de l'Histoire ; ie vous les particulariseray icy plus que i'en'ay fait encor , & vous ayant choisi quatre batailles , L'une de Grecs à Grecs ; l'autre de Romains à estrangers ; la troisieme des Romains à Romains ; & la quatrieme de nos François à estrangers ; ie vous éclairciray des moyens d'examiner toutes les autres, pour sçauoir discerner les effets de la Prudence , d'auec ceux de la Fortune. Vous estimerez sans doute mon entreprise aussi hazardeuze que de donner vne bataille voire aussi ridicule que celle d'un Pigmee qui auroit voulu arracher la massue à Hercule , veu qu'en l'examen que ie vay faire il faudra que i'accuse d'imprudence des Generaux d'armée. Mais pourquoy aurois-ie peur de leur faire des reproches, puisque ce seront ceux-là mesmes que de grands Capitaines me fourniront, & que ie ne feray que prononcer leurs sentences ?

La 1. bataille que ie rapporteray sera celle de Leuctres gagnée par Epaminondas, de laquelle il se glorifioit comme du plus beau de ses exploits, & se resioüissoit que c'eust esté du viuant de son pere & de sa mere : & certainement le plus Stoïque esprit de la terre se fust laissé toucher à la ioye qu'il deuoit ressentir de sa victoire, acquise contre la plus vaillante & guerriere nation du monde, & avec vne armée de beaucoup inferieure à la leur en nombre d'hommes. Plutarque en a parlé dans la vie de Pelopidas; mais on n'en recueille rien sinon que Cleōbrotus après auoir veu l'ordonnance de l'armée Thebaine, voulant changer la sienne, fut chargé sur ce temps-là, ce qui le mit en desordre, & causa sa ruine. Diodore Sicilien s'explique vn peu mieux là dessus; & ayans ordonné les troupes Lacedemoniennes en croissant, il en fait conduire les pointes par Archidamus & Cleombrotus, donnant la droite à celui-cy. Epaminondas, à ce qu'il dit, rangea les Thebains en deux corps; & voulant combattre Cleombrotus, il se mit à la pointe gauche de sa bataille avec la fleur des siens, qui estoit selon Plutarque la sacrée

cohorte conduite par Pelopidas. Quant à ceux de l'autre pointe, il leur enioignit de lâcher le pied si-tost qu'ils verroient leurs ennemis s'approcher & de reculer peu à peu, afin que son armee estant debais il n'y eust que sa troupe d'élite qui combattist. Le reste de sa narration est de la meslée qu'il represente tres-grande autour du corps de Cleombrotus, & que les Lacedemoniens remporterent : mais il y a beaucoup plus de choses à apprendre de ceste bataille dans Xenophon, tant pource qu'il viuoit alors, que pource qu'il estoit meilleur guerrier que ces deux Historiens. Nous y voyons donc que les Lacedemoniens ayans mis leur cavalerie à la teste, les Thebains firent la mesme chose : ils rangerent aussi leur infanterie derriere comme les autres, mais d'une façon dissemblable, & dont vous remarquerez, s'il vous plaist la difference. Les Lacedemoniens changeans la forme ordinaire de leur bataillon, afin de luy donner vn grand frond, en triplerent les rangs, & il n'eust plus par après de douze homme de hauteur : les Thebains au contraire firent au leur ceste hauteur de cinquante hommes, croyans

*Xenophon  
au liure 6.  
des gnerres  
Grecques.*

rien s'ils rompoiēt celuy du Roy Cleombrotus , qu'il leur seroit aisé de défaire toutes les autres troupes des ennemis. Or deuant mesme que Cleombrotus s'ébranlast pour le combat, sa caualerie auoit esté rompuë , & s'estant renuerlee dessus son infanterie, elle y auoit causé du desordre en de certains endroits : ce fut sur ce temps-là que la Cohorte Thebaine s'aduança, & leur fit vne charge furieuse. Il est neantmoins à presumer, comme dit Xenophon , que les Lacedemoniens eurent pendant quelque temps de l'aduantage ( & ie me persuade que ce fut par les efforts de leur vaillance naturelle ) puis qu'ils emporterent Cleombrotus encores viuant hors de la meslée. Mais cét accident suiuy de la mort de plusieurs hommes de marque qui auoient cōbatu auprès de sa personne, ne se seruit pas de peu à estonner les Lacedemoniens, & à renouveler les forces aux Thebains : de sorte que leur ayant fait prendre la fuite, ceux qui estoient à l'autre aïlle s'en estās apperceuz, ne tindrent pas d'auantage.

Tirons profit de ceste narration, Timandre, & loüons premierement Epaminondas, de s'estre reserué comme

Chef general, la conduite de la plus difficile & plus importante action qui fust à faire en ceste bataille, l'ayant pû avec honneur : ce que fist depuis luy Germanicus, & avec mesme succez, la seconde fois qu'il combattit contre les Allemans & leur Chef Arminius. Mais louïons-le encor d'auoir sceu faire attaquer ses ennemis sur le point d'un desordre, qui est tousiours vne ouuerture propre à logger vn coup, & vn defaut dont vn sage Capitaine se sçait bien seruir. Pour ce qui est des Lacedemoniens, ils ne peuuent pas dire que la Fortune combatist contr'eux, & que leur ruine procedast d'ailleurs que de leurs fautes propres. La premiere fut de leur caualerie que Xenophon remarque auoir esté tres-mauuaise, à cause qu'en ce temps-là il n'y auoit que les riches qui nourrissoient des cheuaux à Sparte, & qu'on les donnoit avec des armes à ceux qui estoient enroollez pour la guerre, lors qu'ils faisoient la mostre de leur armée. Ainsi tel estoit fait gendarme qui n'auoit iamais monté à cheual, & ce fut par où commença le declin de leur vaillance. Il ne falloit donc pas mettre ces foibles troupes à la teste : & puis

*Ger. Tacite l. 2. des Annal.*

que les Lacedemoniens estoient en plus grand nombre que les Beotiens , & dans vn champ de bataille spatieux ; s'ils eussent rangé ceste caualerie aux ailles , ils n'en eussent pas reçu tant de dommage. La seconde faute fut que l'y ayant placée ils n'eurent pas la preuoyance ordinaire aux Romains , lesquels faisant tousiours combattre leurs plus foibles hommes les premiers , ce n'estoient pas ceux qui venoient aux mains comme fait la caualerie, mais les armez à la légère , ietteurs de traits ou de fondes, ausquels ils laissoient des espaces dertiere pour se retirer estans pressiez. Vous me direz que ce premier combat des Romains n'estoit qu'une escarmouche , ce qui est bien veritable. Mais les trois ordres de la legion qui venoit après au combat de pied ferme, estoient encores rangees par bandes separees l'une de l'autre. Car les moins bons estans tousiours les premiers , ils vouloient que par ces interuales , ceux qui estoient pressiez se retirassent , & que ceux de l'ordre prochain s'aduançassent, tant que ce fust aux Triaires qui estoient les meilleurs soldats, & qui se ioignoient en ordonnance serrée , faisant comme

vn mur, derriere lequel les troupes battues se rallioient souuent & retournoiēt au combat. Si donc les Lacedemoniens eussent laissé des interuales pour receuoir leur caualerie renuersee, les rangs de leur bataillon n'en eussent point esté rompus. Et ie ne vous puis taire en ce lieu, Timādre, la Prudence admirable de Scipion en la bataille contre Hannibal.

Car voyant que son ennemy auoit mis quatre vingts Elephans à la teste de son armée, en intention de les faire marcher

*Frontin li.  
2. des stra-  
tagemes,  
ch. 3.*

contre les Legions Romaines, pour y apporter du desordre, il ne s'oublia pas de laisser des interuales afin de les receuoir. Et de peur qu'Hannibal s'en aduifast, il les remplit de ces armez à la legere dont ie vous viens de parler, qu'il ne voulut pas pour ce coup faire escarmoucher à la teste selon la coustume, leur commādant au contraire de se retirer si tost que les Elephans s'approcheroient, afin de leur donner passage, & d'auoir moyen de les frapper par les flancs, ce qui luy succeda de mesme qu'il l'auoit pensé. Mais pour retourner à nostre bataille, Il semble que les Lacedemoniens firent encor vne faute de disproportionner leur ba-

taillon, en retranchant de sa hauteur afin de luy donner vn grand front. Combien que par la maxime receuë , Celuy qui a plus d'hommes doit s'il se peut eslargir ses troupes iusqu'à leur dōner le moyen de se reployer vers les ailles , afin de battre en flanc aussi bien qu'en front ; si est-ce que quand vn General se resout de combattre en vne certaine troupe , son premier soin doit estre de ne se remuer point qu'avec vn corps puissant & qui se defende bien, à cause de l'importance de sa personne. Car c'est où l'ennemy vise; & il en fust bien mes-auenu à nostre Philip-pesen la iournée de Bouuines , sans le secours que luy donna fort oportunément le Comte de S. Paul, qui auoit desia rompu la pointe droite de l'armée ennemie, où citoient les Flamens. Ceste mesme faute a cousté bien cher à d'autres Generaux d'armée : de sorte qu'autant que Cleombrotus est à blâmer d'auoir effilé sa troupe , Epaminondas est loüiable d'auoir si bien renforcé la sienne qu'il eust esté presque impossible de la fausser.

Venons à la seconde bataille , Des Romains contre des estrangers , qui ne serapas celle de Scipion contre Hanni-



bal, comme vous vous pourriez estre persuadé: pource qu'encore que celuy-cy demeura vaincu, on ne le peut blasmer d'aucune faute. Il est vray qu'il donna des coups de maistre, selon sa coustume, mais il trouva vn homme en teste qui les scauoit mieux parer que tous ceux cōtre lesquels il s'estoit esprooué auparauant. Pour n'aduouier pas neantmoins que le sort decida de ces deux excellens Capitaines, ie diray qu'en leur égalité de Prudence, la vaillance des soldats Romains preualut dessus celle des Carthaginois. Or i'ay dessein maintenant de vous faire voir qu'avec de la discipline & de l'adrefse, toute armée, quoy que petite, peut venir à bout d'une grande, si elle n'est considerable que par sa grandeur: & i'ay creu n'en pouuoir choisir qui se rapportast mieux à mon intention que celle de Lucullus contre Tigranes Roy d'Arménie, veu que les Romains ne combattirent iamais avec si peu d'hommes, contre vne si effroyable multitude. Ce fut aussi pour cela que Tigranes s'engausât avec ses mignons; disoit que les Romains estoient beaucoup s'ils venoient comme Ambassadeurs, mais trop peu pour des en-

nemis : & il est vray qu'à considerer l'armée Romaine de douze ou traize mille hommes, contre vne de plus de deux cens soixante mille, & hors d'esperance de retraite ; les plus prudens acuseroient maintenant Lucullus, aussi bien que faisoit en ce temps-là le commun peuple à Rome, d'estre allé chercher la bataille, si le succez en eust esté infortuné. Appian Alexandrin l'a renduë aussi confuse en ses escrits que pouuoit estre l'armée des Barbares : Plutarque la récite mieux que luy ; & pource que vous vous en souvenez, ie feray seulement instance sur ce que l'y remarque de plus considerable. Car combien qu'il rapporte d'un certain Strabon, Que les Romains après la bataille estoient honteux d'auoir employé les armes contre de si lasches esclaves : si est-ce qu'ils ne combattirent point tant de vaillance, que leur Chef auoir fait de sa Prudence. Certainement il est grandement estimable de s'estre si bien seruy de peu d'auantage que luy laissoient tant de gens, & de les auoir embarrassez par le seul defaut qu'ils luy monstroient. Iugeant donc que leurs gens-d'armes qui portoient des lances ne pouuoient

*Aulu. de  
la guerre  
de Mithri-  
dates.  
Plutarque  
en la vie  
de Lucul-  
lus.*

estre vtilles que par leur front, & qu'ils s'estoient mal à propos rangéz au dessous d'une colline, il les fist battre en flanc par sa caualerie Gauloise & Thracienne, qui n'eut toutesfois autre commandement, que de leur trencher les lances, & de les mettre en desordre. Ceste charge estant faite en quelques endroits, & pendant qu'elle se continuoit en d'autres, Lucullus s'écriant que la victoire estoit sienne, conduisit vne troupe de gens de pied là où sa caualerie auoit desia fait son deuoir; & sans les amuser à lancer leur iauelots de loin, il les exhorta d'aller de furie contre ces Barbares, & de les frapper avec leurs aspees par les cuisses, & les iambes qu'ils auoient decouuertes, estans au reste pesamment armez. Ce choc mit les premiers en desordre, plustost qu'en fuite, pour ne scauoir presque se remuer, tant leurs rangs estoient ferrez; & le gros venant en fin à estre ébranlé, ils tournerent tous visage pour se sauuer. Mais trouuans à leur queuë l'infanterie rangee en vn gros bataillon fort profond, ils la rompirent & se rompirent de nouveau. Tellement que dans ce desordre les Romains n'eurent

rent plus qu'à tuer , & fans perte que de cinq soldats , & d'environ cent qui y furent bleffez , ils estendirent sur la place cent mille hommes de pied , & presque toutes la caualerie.

L'enseignement que nous pouuons tirer de ce memorable faict d'armes est, qu'en disposant la bataille, il ne faut point mettre de gens en lieu où ils ne puissent bien combattre, ce que Tigranes fit de sa caualerie. Car ayant pour armes des lances qui demandent vn pays plain; encores que de leur flanc ils en eussent fait le front , il leur eust esté tres-difficile de pousser leurs cheuaux contre mont la colline, & tres aisé à la caualerie de Lucullus qui n'auoit à combattre que de l'espée, de faire effet en descendant. Ioint que quand ils se fussent choquez sur le penchant, le heurt de ceux d'en haut eust esté beaucoup plus violent que celuy des autres ; qui est vne considération à quoy

*Vegece li. 2. ch. 17.* Vegece semble auoir eu égard lors qu'il donne aduis pour faire charger des gens de pied par de la caualerie, de la faire descendre de quelque endroit aucunement esleué, pourueu qu'il ne soit point raboteux, marescageux , ou couuert de

bois. Avec cela, Tigranes se montra mauuais Sergent de bataille, de n'auoir pas disposé ses gens de sorte que des deux pointes de son armée, en les faisant aduancer, & courbant le milieu en dedans, il pût renfermer ceste petite poignée d'hommes qu'auoit Lucullus. Au contraire il fit le bataillon de ses gens de pied si estroit, & si profond, que les soldats ayans vne fois confondu leurs rangs, ne peurent ny reprendre leurs places, ny fuir. C'estoit la faute que Cresus auoit commise auparauant en la bataille cōtre Cyrus: & ie ne sçay si ce fut point la mesme qui causa la déroute des Sarrazins conduits par Abdiramen. Il n'est pas croyable en effet; qu'ils eussent laissé le Comte Eudès en lieu où il les pût charger en queue, ainsi que disent certains Historiens qui alleguent cela pour raison de leur défaite. Mais que trois cens quarante cinq mille hommes qui y furent tuez ayent pery par leur mauuais ordre, & par l'adresse du Capitaine ennemy qui en sceut prudemment prendre ses aduantages; cela n'est pas hors de croyance. Ma raison est, que bien qu'ils n'égalassent point nos François en valeur, ils

n'estoient pas toutesfois sans courage, puis qu'ils auoient donné la loy à l'Espagne, & osé aspirer à la conquête de la France : & i'ay vn regret extrême qu'il faille qu'à faute d'un bon Historien de ce siecle-là, nostre Charles qui en fut surnommé Martel, soit priué d'une gloire qui auroit esté enuiée par vn Alexandre. Celle que Iules Cesar remporta dans la

*Cesar li 3.  
des guer-  
res civiles.* Pharfallie s'est bien mieux conseruée, pource qu'il a eu soin de la rendre immortelle par ses admirables escrits ; c'est la bataille de Romains à Romains que ie veux maintenant examiner, afin de vous faire perdre l'opinion, si vous l'auiez, que la Fortune eust esté l'arbitre du combat des deux plus experimentez Capitaines qui fussent au monde. Ie vous ay tantost rapporté deux grands lieux de Xenophon, pour la difficulté qu'il y a d'en tirer le vray sens de la traduction : il n'en va pas ainsi de Cesar, qui parle claiремēt de ceste bataille ; & ie ne sçay comment le desir de dire quelque chose de nouueau a porté Appian, & Frontin mesme, à rendre leur narration differente de la sienne. La changer, c'est mettre son armée en desordre ; en oster vn seul mot, c'est as-

raffiner vn de ses braues soldats; & il n'y  
 a point de General d'armée qui ne la  
 deust auoir dans la memoire telle qu'elle  
 est en ses escrits, eu esgard mesmes à ce  
 que par ce faict d'armes, tout l'vniuers  
 partagé en deux se veid reüny à peu de  
 temps de là deffous vne seule teste. Ce  
 ne furent ny le lieu, ny le temps, ny  
 vingt-deux mille hommes contre cin-  
 quante mille qui luy donnerent des ad-  
 uantages; il les rechergea dedans son es-  
 prit, & verifia ce que dit Euripide, Que  
 par vn sage conseil on ruine les efforts de  
 plusieurs mains. Or auant que de les re-  
 marquer, ie declareray ce de quoy Pōpée  
 s'oublia en vne occasion si fort importan-  
 te; & vous diray, Que sa premiere faute  
 fut de se resoudre à la bataille, & de ceder  
 à l'importune requeste que luy en fai-  
 soient des gens sans experience, plustost  
 qu'à son opinion; puis qu'elle estoit, au  
 rapport de Plutarque, appuyée de celle  
 de Caton. Il n'estoit point en necessité de  
 viures, & n'y pouuoit estre, veu le grand  
 nombre de vaisseaux qu'il auoit dessus la  
 mer. Il n'auoit point à craindre d'affoi-  
 blissement en ses troupes, tous les Princes  
 Leuantins estans à sa deuotion, à cause

des armées qu'il auoit conduites en ce pays là , lesquels à peine connoissoient Cesar de nom , pource qu'il auoit tousiours fait la guerre aux pays Occidentaux. Sa reputation estoit si grande , qu'il sembloit n'auoir plus besoin que de l'entretenir. Finalement, hayssant, à ce qu'il disoit , de voir respendre le sang des citoyens Romains, sa victoire ne luy pouuoit estre qu'odieuse. Ce n'estoit donc pas à luy à hazarder les forces de la republique , contre vn ennemy dont il luy estoit plus aisé de consumer la vigueur sans combat en temporisant , & le poursuivant de lieu en autre, que de le défaire en vne bataille rangee. Ou si quelque consideration l'eust deu induire à s'y resoudre, c'eust esté de se voir en lieu où plusieurs aduantages luy eussent fait estimer la victoire comme infallible. Nous pouuons donc par le iugement de Scipion l'Africain qui tenoit que c'est vne faute de combattre si l'occasion n'inuite, ou la necessité ne contraint, accuser Pompée d'auoir présenté la bataille mal à propos : & par le iugement de Cesar, on le pourroit aussi blâmer d'vne seconde faute. C'est d'auoir commandé aux



fiens d'attendre de pied ferme les gens de Cesar, croyant que leur course feroit aucunemēt relascher leur bataillon, & de plus, qu'en perdant ainsi l'haleine, leurs premiers coups en seroient plus foibles. Cependant, comme dit Cesar, il y a ie ne sçay quelle emotion de courage, & gailarde viuacité de nature, qui s'enflame encore d'avantage que le desir de combattre; & les Chefs la doiuent plustost exciter & accroistre en leurs soldats, que la reprimer ou contenir au dedans. L'vsage mesme des trompettes, phiffres & tambours, n'a esté introduit à autre dessein que pour réueiller ceste ardeur là si d'avanture elle languissoit en l'esprit de quelques-vns, & pour les animer à la bataille. Mais pource que ceste opinion de Cesar n'a pas esté approuuée de tout le monde, entr'autres d'Homere, & que la coustume des Lacedemoniens y repugnoit, ie passeray à vne autre faute de Pompee, qui fut d'imprudence, voire d'un grand trouble & épouuantement d'esprit. Car pour auoir veu sa caualerie rompuë, il ne deuoit pas s'enfuir de la bataille, où plus de quarāte mille hōmes qui n'auoiēt point encores receu de dōmage

notable tenoient le tout en balance. Il pouuoit mesme renforcer le flanc de son armee, où il n'y auoit plus que des Archers dénuiez d'armes defensiuës, en faisant aduancer les Triariens qui estoient au dernier bataillon, veu que les espaces d'entre les compagnies de la legion Romaine donnoient ceste commodité-là. Outre cela il pouuoit imiter Sylla, qui voyant vn iour ses soldats fuir à Orchomene, descendit de cheual, & prenant vne enseigne s'encourut vers les ennemis, criant, O soldats Romains, c'est icy qu'il fait beau mourir; quand l'on vous demandera où vous avez laissé vostre Chef, souuenez-vous de dire que ça est à Orchomene. Que si cét exemple ne plaisoit pas à Pompee, il deuoit au moins songer à vne belle retraite, estant si proche de son camp, & à y recueillir ses troupes. C'est ce que d'autres auoient fait en de pareils accidens, afin de se conseruer le moyen de combattre vne autre fois plus auantageusement. Mais non content d'auoir par sa fuite abaissé les cœurs des siens, & haussé ceux des ennemis, il fist vne beaucoup plus lourde faute, de ne se disposer pas luy-mesme à la defen-

se de son camp qui estoit bien retranché. Car il est certain que sa presence eust accru la hardiesse des siens, si bien qu'ils eussent tenu bon iusqu'à la nuit qui s'approchoit. Ses gens qui estoient dispersez çà & là eussent pû s'y r'allier à la faveur des tenebres, & r'asseurer avec le temps leurs esprits estourdis de la bataille: & avec cela, Cesar n'y fust pas allé si chaudement de nuit, comme il fist de iour, n'ignorant point à quel danger s'exposent ceux qui font des attaques à telles heures.

Mais pour ce qui regarde Cesar, nous pouvons dire qu'en ceste occasion il fist paroistre des preunes d'un grand iugement, d'un esprit fort vif, & d'une singuliere experience. Celle de son iugement, en ce qu'ayant bien preueu que mille cheuaux qu'il auoit ne pourroient pas longuement resister aux sept mille de Pompee, il tira des trois corps de son armée vne quatriesme troupe de gens de pied qu'il reserua pour la necessité. Et voyant que la caualerie de Pompée, diuisée en plusieurs escadrons, auoit eufoncé la sienne, & chargeoit desia le flanc droit de son armée, il lascha fort à propos à l'en-

contre ceste troupe de reserve. Celle de la vivacité de son esprit, en ce que ceste cavalerie de Pompee estant composee de jeunes hommes Romains qui n'estoient point accoustumez à voir des coups, il s'advisa de commander à sa troupe de reserve de courir contr'eux sans lancer de loin leurs javelots, & de ne les point frapper par les cuisses & les jambes, mais d'adresser la pointe de leurs armes droit à la visiere. Il jugea bien que de crainte de perdre leur beauté, ces jeunes gens tourneroient incontinent le dos, quand ils verroient tant de fers luisans leur briller devant les yeux. Et pour ce qui est de l'experience; Cesar la tesmoigna en ce que par les interuales des Legiōs il fist avancer son arriere-garde mesme, non par necessité, mais pour rafraischir ses premieres troupes qui estoient lasses, leur donnant par là moyen de reposer, & entretenant tousiours le combat en mesme vigueur de son costé. Mais le comble de sa gloire fut à perfectionner sa victoire en forçant le camp de son ennemy, si tost qu'il l'eut défait à la campagne, & en contraignant ceux qui s'en estoient fuis du combat de se venir rendre à luy. C'est ce

que Pompee n'auoit ſceu pratiquer en la bataille precedēte auprès de Duras, où il auoit eu le meſme aduantage deſſus Ceſar, que Ceſar eut deſſus luy en celle-cy.

Or, Timandre, il me ſeroit facile de vous faire voir que pluſieurs Generaux d'armée ont imité Ceſar en ces poincts que ie vous viens de marquer, & que ceſte imitation ne leur a pas eſté infructueuſe; mais la gloire d'un de nos Heros François ne peut ſouffrir que ie m'arreſte plus long-temps après un homme qui a rauï la liberté à ſa patrie, & que ie ne vous eſtale pas le merite d'un qui s'eſt perdu pour l'accroïſſement & la reputation de la ſienne. C'eſt Gaſton de Foix Duc de Nemours, que ie veux faire venir ſur les rangs, Prince qui ne doit rien à nul de ceux dont ie vous ay fait mention, & qui par aduanture les euſt ſurpaſſez s'il euſt veſcu deuantage: car ny les anciennes Hiſtoires, ny les modernes, ne nous en marquent point qui ayant fait tant de choſes qu'il en executa en ce peu de tēps qu'il fut Lieutenant du Roy Louis XII. en ſon Duché de Milan. Les Suiffes eſtās deſcendus dās le Milanois en intētion de chaſſer les François d'Italie, ainſi qu'ils le mōſtroient

bien par leur banniere du Crucifix aultresfois heureusement déployée contre le Duc de Bourgogne; il les contraignit de s'en retourner en leur pays sans rien faire, quoy que ses troupes leur fussent de beaucoup inferieures en nombre d'hommes. Il secourut Boulongne assiegée des armes du Pape & du Roy d'Espagne, y estant entré avec toute son armée, sans que les ennemis s'en apperceussent, ce que Paul Ioue estime auoir esté la plus grande merueille de son temps, veu la vigilance des Espagnols. Et s'ils n'en eussent esté asseurez par vn Stradiot, à ce que dit Guicciardin, qui fut pris à vne escarmouche, ou, comme dit le Bembe, par vn peysan qui auoit veu le secours, & qui les obligea de leuer le siege la nuit ensuiuant, il est croyable que Gaston qui auoit resolu au len demain vne sortie par quatre endroits, eust défait entierement ces deux armées. De là il fist marcher ses gens à grandes iournées deuers Bresse, qui auoit esté prise par l'armée des Venitiens, le iour de deuant son arrivée à Boulongne, à cause que le chasteau estoit encores tenu par les François : & ny les riuieres qu'il luy fallut passer,

passer; ny vn combat furieux fait en chemin; ne l'empescherent point de venir à temps reprendre la ville, & d'en chasser les victorieux malgré toute leur resistance. Finalement il donna la bataille de Ra- uenne que ie vous rapporteray maintenant, toutes lesquelles choses ayant esté faites en moins de quatre mois, luy ac- quirent la reputation, tout ieune qu'il estoit, du plus accompli Capitaine de ces tēps-là & de plusieurs siècles precedens.

Estant doncques en la Romagne assez près des armées du Pape & du Roy d'Es- pagne; qui auoient nouuellement associé à leur ligue le Roy d'Angleterre & la Re- publique de Venise, & sçachant qu'une armée de Suisses venoit derechef descen- dre dans la Lombardie au nom de l'Em- pereur, il se resolut deuant que toutes leurs forces fussent vnies, de combattre ce qu'il auoit deuant luy, ioint que le Roy luy commandoit de chercher les oc- casions d'une bataille. Il y estoit d'ail- leurs grandement sollicité de son hu- meur martiale; & toutesfois il ne vou- lut rien entreprendre avecques temerité. Mais pour y attirer les ennemis, il iugea deuoir mettre le siege deuant Rauenne;

car il esperoit , ou d'emporter en peu de iours ceste ville qui empeschoit les conuois de viure de la Lombardie en la Romagne ; ou que l'armée ennemie la viendroit secourir, ce qu'il desiroit sur toutes choses. Sa raison estoit que luy ayant fait quitter vn pays montueux , où elle auoit de l'auantage , pour estre forte d'infanterie, quand elle seroit en vn pays plain il la contraindroit de venir à la bataille, dont il attendoit vn bon succez , à cause qu'il estoit le plus fort en caualerie. Or il ne fut point trompé en ses coniectures; l'armée ennemie vint au secours de ceste place , à qui les François auoient desia donné plusieurs assauts. Et s'estant logée le long de la riuiera du Ronco, à vne lieuë de la ville, Gaston enuoya défier à la bataille Raymond de Cardonne Vice-roy de Naples , General de ceste armée, en luy faisant presenter vngand ensanglanté , selon qu'il se pratiquoit alors.

Le défy estant accepté , les François qui estoient de l'autre costé de la riuiera, firent la nuict vn pont de bateaux pour passer leur artillerie: les Lansquenets s'en seruirent aussi , mais les autres troupes



passerent à gué; la leuée de terre qui est le long de la riuere ayant esté esplanadée en de certains endroits pour donner plus de facilité à la caualerie. Dom Raymond de Cardonne qui estoit flanqué à sa gauche de la riuere, & fortifié d'une tranchée à la teste de son camp, ne iugea pas à propos d'en sortir: il s'attendoit que les François l'iroient attaquer là dedans, où ils ne pourroient entrer qu'en desordre. Fabrice Colonne eut le commandement de son avant-garde composée de huit cens gens-d'armes, qui se mirent le long de la riuere; ayans à leur main droite le bataillon de Ramazzotto Boulonnois, qui estoit de six mille hommes. La bataille estoit aussi le long de la riuere, de six cens lances, costoyées de l'infanterie Espagnole en vn bataillon de quatre mille hommes: le Vice-Roy y auoit pris sa place, & le Cardinal de Medicis avec le Marquis de la Padule. L'arriere-garde rāgée de mesme que les deux autres corps, estoit de quatre cens lances, & d'un bataillon de quatre mille hōmes; à costé d'eux, mais vn peu en arriere, Ferdinand d'Aualo Marquis de Pescaire commandoit à la caualerie legere, où il y auoit

mille chevaux separez en plusieurs escadrons. A cause de sa ieunesse, on luy donna pour conseil quelques Capitaines experimentez, encor que le plus exprés commandement qu'il eust fut de faire aduancer ses troupes le long de l'aisle droite de l'armée, pour secourir l'infanterie selon qu'il le connoistroit necessaire, pource que le camp n'estoit point retranché de ce costé-là. Et pour ce qui estoit de l'arriere-garde; on en commit le principal soin au Carauagial Espagnol. Ils auoient leur artillerie à la teste, couuerte iusqu'à la bouche, de la lenée de terre qui estoit le long de leur retranchement: Pierre de Nauarre l'auoit ainsi rangée auantageusement, & trente charrettes garnies de gros monfquets & d'arquebuzes à croc. Il se mit derriere avec les enfans perdus, qui estoient cinq cens naturels Espagnols bien choisis; car son intention estoit de venir charger ceux qu'il verroit auoir esté mis en desordre par son artillerie.

De l'autre costé Gaston de Foix auoit aussi diuisé son armée en trois corps: avec ceste difference toutesfois qu'il auoit tellement estendu son Avant-garde, que

stant courbée en dedans, les deux pointes se repleyoient vers le flanc des ennemis, & en voyoient toute l'avant-garde aux espauls. Alphonse Duc de Ferrare, qui en estoit le conducteur, ne passa point la riviére; il s'alla opposer avec six cens lances, quelques Lansquenets & de l'artillerie devant eux, à l'aisle gauche des ennemis, la riviére estant entre deux, & le reste de son avant-garde leur fut mise en teste. Six mille Gascons prindrent le long de la riviére, costoyez, mais vn peu en arriere, d'un gros de Lansquenets, & ceux cy d'un regiment de Picards qui estoit au plus profond de la courbure; des compagnies d'Archers la remenoient en avant, & quelques escadrons de caualerie legere, s'aduançans les vns sur les autres pour former la pointe droite de ceste ordonnance en croissant. La bataille que menoit le Seneschal de Normandie, s'elargissoit vn peu de la riviére: c'estoit vn gros d'avanturiers François, & cinq mille Italiens, flanquez d'escadrons de chevaux legers, dont il y en avoit trois mille en toute l'armée. Monsieur de la Palisse, & le Cardinal de S. Seuerin, estoient à l'arriere garde avec six cens lances: &

Monsieur d'Alegre qui en auoit charge avec ledit sieur de la Palisse, demeura en ordre assez près de l'endroit ou l'armée auoit passé la riuere, afin de remedier à la sortie qu'on pourroit faire de Rauenne. Gaston ne se voulut point arrester en vn lieu prefix, ny combattre avec vne troupe particuliere; il se reserua pour aller ça & là donner les ordres selon les diuers accidens, & s'accompagna de trente Gentils-hommes François des plus vaillans de son armee.

Après auoir ainsi disposé ses troupes, il leur fit vne harangue pour les animer a rendre les preuues que toute la terre attendoit de la generosité de leur courage; mais à le voir seulement couuert d'armes esclatantes, & d'une casaque en broderie par dessus, monstrant vn visage gay, des yeux qui iettoient ie ne sçay quels regards pleins d'assurance, & qui brilloiēt de certaines estincelles de ioye, il n'y eut pas vn des siens qui ne se sentist épris d'une ardeur extrême de combattre, & de se signaler par quelque action glorieuse. Comme il fut a deux cens pas du retranchement des Espaghols, il s'arresta, croyant qu'ils en sortiroient pour venir

liurer le combat ; ils se contenterent de faire ioïier leur artillerie, qui incommoda tellement le bataillon des Gascons, que Pierre de Nauarre fut blasmé de ne les auoir pas chargez sur ce temps-là, avec sa troupe d'enfans perdus. L'artillerie qui estoit à la teste de l'armee Françoisse, ne faisoit pas vn si grand dommage, veu qu'il falloit tirer haut à cause du retranchement, & que ceux qui la chargeoient estoient à découuert. Mais en recompense celle du Duc de Ferrare qui batoit en flanc, éclaircissoit bien les rangs de la caualerie Italienne & Espagnole; & Pierre de Nauarre qui en estoit assez près, fit coucher tous ses enfans perdus sur le ventre, de sorte qu'ayant deux lenées de terre, à costé & au deuant, il estoit hors de danger, mais il n'osoit monstrier la teste. Ce ieu ayant duré deux heures, & Colonne voyant la perte des siens sans combattre, ne se pût tenir d'eclater en iniures à l'encōtre du Viceroy, & sans en attendre de commandement il fit sortir la troupe sur les François, qui fut bientôt suiuiue de tous les gēs de cheual. Pierre de Nauarre ayant dōné à mesme temps le signal à son infanterie, les Allemans

furent ceux qui en receurent l'attaque, leur resistance dura autant que la vie de leur Capitaine, mais leur vigueur s'allentit incontinent apres qu'ils le virent bas. La meslee estoit encor plus grande parmy la caualerie, où les François contrainquirent le Colonne de s'enfuir : Cardonne sans vouloir dauantage opiniastrer le combat, fit de mesme, & le Carauagial à son exemple. Ils emmenerent donc leurs deux troupes entieres sans leur faire rendre aucune preuue de leur forces, ny de leur courage : & il n'y eut que celles du Marquis de la Padule qui estans venus en desordre au combat, furent taillez bien tost en pieces, leur Chef estant resté prisonnier. Pour ce qui est du Prescaire, il fit voir en ce premier eslay de ces armes, par les blessures receües en combatant, qu'il seroit vn iour vaillant Capitaine. Ses troupes toutesfois ne purent resister à la caualerie Françoisse, & il fut fait prisonnier trouué presque enseuely dessous vn monceau d'hommes & de cheuaux morts. Or les Gascons qui s'estoient sauuez de la ruine du canon, & qui n'auoient personne en teste, coulans entre la riuere & la leuee, s'en allerent char-

ger les Italiens de Ramazzotto. Mōſieur d'Alegre qui n'aprehendoit plus rien du coſté de Rauenne, prit le meſme chemin avec ſa compagnie de gens-d'armes; deſireux de vanger la mort d'un de ſes fils, tué vn an auparauant par ces meſmes Italiens. Le courroux le pouſſa contre tant d'ennemis, & ſi auant, qu'il y laiffa la vie auſſi bien qu'un autre de ſes enfans: & l'effort des ſiens euſt mis toute ceſte troupe au fil de l'eſpee, ſi l'infanterie Eſpagnole reſtée dans le camp ne la fuſt venuë ſecourir. Ainſi tout le combat fut reduit autour de l'infanterie, mais la caualerie Françoisſe retournant de la chaffe, & donnant aux eſpaules des ennemis, leur fit bien toſt abandonner la place, de ſorte que le camp & la victoire demeurerent aux François. Si eſt-ce que ceſte troupe Eſpagnole ne ſe démentit point; & au contraire s'eſtant miſe en ordonnance ſerree, & ayant gagné le chemin qui eſtoit entre la leuee & la riuiera, pource qu'il eſtoit eſtroit, & qu'on ne l'y pouuoit battre de tous coſtez, elle faiſoit vne tres-belle retraite. Pierre de Nauarren'y voulut pas ioindre la ſienne qui eſtoit touſiours aux mains

avecques les Allemans; il est incertain si c'est qu'il ignorast l'estat des affaires aux autres endroits de la bataille, ou s'il vouloit perir en combatant, & en effet il y demeura prisonnier. Or Gaston de Foix qui voyoit ces compagnies Espagnoles se retirer en bon ordre deuant tant de gens, ne le pût souffrir; il se transporta contre leur corps qui estoit herissé de picques de tous costez, & il en fut blessé d'une dedans le flanc. Ainsi donc il honora sa victoire de son sang; & il sembloit à plusieurs qu'il auoit recherché de perdre la vie en ceste occasion, comme s'il ne l'eust pû jamais rendre plus glorieuse qu'elle estoit à vingt-quatre ans.

Voila, Timandre, ce que j'ay tiré fidelement de plusieurs Italiens qui ont escrit de ceste bataille, où ceux qui en parlent le plus fauorablement pour les ennemis de la France, disent que près de trois mille François furent tuez, & plus de sept mille ennemis, tous les autres s'estans sauuez à la fuite. C'est ce qui l'a rendue une des plus memorables de ces derniers temps avec ce qu'elle fut suivie du sac de Rauenne, & de la reddition de plusieurs autres places de la Romagne.



Nous en pouuons recueillir quelques fruits encor maintenant : & Patrice qui l'a examinée a bien fait connoître que c'estoit vn champ de la Prudence militaire aussi bien que de la vaillance. Il a veu si clair en ces matieres-là , que ien'ose-  
rois asseoir mon examen ailleurs que dessus les mesmes poincts qu'il nous a mar-  
quez : mais ie ne vous les rapporteray pas nuëment , & sans les accompagner de quelques exemples , qui seront comme les trophées de la vaillance de nos François.

*La premiere faute, dit-il, fut des François, qui pour le defaut de viures , plustost que pour le respect du commandement du Roy, se porterent à la bataille. Les Romains & Alexandre ne partoient point d'un lieu sans s'estre prouuez de viures auparauant , qu'ils faisoient marcher par tout pour éuiter les necessitez desauantageuses. Certainement ie n'ay point veu d'Historien qui n'ait remarqué que toutes les depesches du Roy Louys XII. ne fussent chargées d'un ordre exprés à Monsieur le Duc de Nemours, de donner bataille deuant que les troupes des puissances liguées contre France ne fussent vaines. Et Guicciardina dit seule-*

ment, que si l'armée Espagnole fust entrée dans Rauenne par le bois de la Pinnette qui est entre la mer & la ville ( ce qu'elle pouuoit aisément, comme vous l'auiez bien veu, Timandre, estant dessus les lieux ) elle eust en peu de iours contraint les François de s'en aller de la Romagne par faute de viures. Ce sont donc les Espagnols qui doiuent estre blasmez de ne s'estre pas seruis de leur aduantage; & c'est eux aussi qu'il charge de la seconde faute, A sçauoir, *de s'estre tenus à trois mil loin de Rauenne, au lieu de s'approcher si près des murailles qu'ils en eussent pû recevoir quelque secours.* Sertorius & Pompee ayans dessein, celui-là de prendre vne ville d'Espagne, & celui-cy de l'en empêcher, songerent tous deux à se saisir d'une motte qui auoit du commandement sur la ville, & qui en defendoit l'aduenue. Sertorius le plus vigilant Capitaine qui fut iamais, y arriua le premier, & Pompee l'y voyant, se vâta de tenir alors assiéger celui qui vouloit assieger les autres. Il est vray qu'il l'auoit enclos entre son armee & la ville, mais Sertorius ayant laissé dans le camp dont il estoit délogé, six mille homme de pied bien

Plutarque  
en la vie de  
Sertorius.

armez, pour charger en queue Pompee, en cas qu'il le voulust assaillir dessus la motte, ceux de la ville furent contraints de se rendre à sa veuë, sans qu'il osast rien entreprendre. Ce que dit alors Sertorius, Qu'un sage Capitaine doit plus regarder derriere soy que deuant, & la crainte qu'eut Pompee d'estre assailly par derriere, condamne les Espagnols, pour n'auoir pas enfermé les François entre leur armee & Rauenne. Les François au contraire se monstrent bien plus aduisez de faire garder le pont, de peur que durant le combat quelques troupes vinsent les incommoder de la ville.

*La 3. faute fut des mesmes Espagnols, en ce que n'estans pas venus en resolution de combattre, ils ne se camperent point en vn lieu où l'on ne les y eust pû forcer. Car la premiere preuoyance d'un Chef doit estre celle des lieux, estant necessaire d'occuper par tout ceux qui leur peuuent aider, ou ceux d'où il est aisé de leur nuire.*

*La 4. d'eux-mesmes, Qui se logerent delà le Ronco; ce qui leur fist perdre la victoire. La raison est, qu'ils eussent esté flanquez des deux riuieres qui coulent le long de Rauenne, entre lesquels Gaston de Foix*

s'estoit campé. Or c'est vne maxime, Que deux armées estans en vn lieu estroit, ne remportent iamais vne pleine victoire l'une sur l'autre, quand toutes choses sont égales. Mais les difficultez se fussent rencontrées du costé des François. Car ils n'eussent pas eu la commodité d'élargir leur front tant qu'ils firent; & ceux de la ville eussent fait plus facilement vne sortie, n'ayans point de riuere à passer. De sorte que Gaston ayant bien preneu tous ces inconueniens, se monstra tres-judicieux Capitaine, d'enuoyer défier les ennemis si tost qu'il les sceut en lieu où il pouuoit bien employer toute sa cavalerie.

*La 5. & 6. d'auoir laissé faire aux François vn pont pour passer l'artillerie; Où de ne l'auoir pas rompu quand il fut fait: Et la 7. de ne s'estre pas opposés au passage de la riuere pouuant avec toutes leurs forces tailler en pieces vne partie de l'armée desja passée.* C'estoit l'aduis de Fabrice Colonne, auquel résista grandement Pierre de Nauarre, dont les opinions estoient bien receuës du General. Celle-là toutesfois estoit contre les apparences du sens naturel, contre les regles de ceux qui ont traité de

la milice , & contre l'autorité de plusieurs exemples , entr'autres de Iules Cesar, lors qu'il chargea les Suisses au passage de la Saone.

Voila les fautes commises deuant la bataille , & ie vous veux dire succinctement en quoy les Espagnols manquerent pour ce qui regarde le combat. *Ayant fait leur front estroit* (ce dit Patrice) *ils donnerent la commodité à leurs ennemis de les environner par les flancs; outre cela ils ne leur opposerent que l'avant-garde ; & les trois escadrons estans adossez l'un de l'autre, celui de deuant se privoit du secours de celui qui estoit derriere. Il n'est point necessaire que ie vous die icy que les troupes de reserve, & celles qu'on met en embuscade dans quelque forest voisine d'un champ de bataille , ou en quelque autre lieu dont l'on ne s'advisé pas, n'y sont logees qu'afin de venir dans la chaleur du combat , avec vne saillie inopinée, & vn mouvement impetueux, se ruër sur les flancs & sur les espauls de l'armée ennemie. Car vous sçavez que dans les recits des batailles , on y void toujours vn dessein d'environner son ennemy: Et pour vous en faire sensiblement reconnoistre l'importāce, ie desire de vous toucher vn mot de la bataille de Cannes.*

Les Gaulois & les Espagnols soudoyez par Hannibal ayans esté disposez en demy-lune, dont la courbure s'aduançoit vers l'ennemy, & les deux bouts estoient fortifiez chacun d'un gros de six mille soldats Africains; il arriua que les Gaulois qui combattoient alors tous nuds, & les Espagnols qui n'auoient que des armes de iect, furent contraints après auoir fait leur décharge, de ceder au choc violent des legionnaires Romains. Ils reculerent donc, mais en sorte qu'en faisant vne résistance fléchissante par le milieu, ils ne perdirent point la figure de leur demy lune, y ayant seulement ceste difference, que le costé qui estoit bossu auparauant deuint enfoncé. Sans y penser, les Romains s'allèrent engager dedans ceste concauité, de sorte que les Africains bien armez, s'estans aduancez le long de leurs flancs, leur firent vne attaque furieuse. Ne s'en pouuans retirer sãs desordre, ny fausser les Gaulois & les Espagnols qui s'obstinerent à la meslee, il leur fut force de combattre desesperément, A la fin toutefois, Asdrubal estant retourné avec sa caualerie qui venoit de défaire entierement celle des Romains,

mains , tous les légionnaires se trou-  
 rent enveloppez de toutes parts ; & le  
 carnage fut si grand en ceste bataille, que  
 l'on fit compte de septante mille soldats,  
 & de près de six mille Cheualiers morts,  
 sans ceux qui demeurent prisonniers.  
 Mais pour continuer nostre examen , Il  
 est vray que quand des bataillons sont en  
 mesme file, celuy de derriere ne sçauroit  
 sans desordre secourir celuy de deuant ;  
 ce qui obligeoit les Romains à ordonner  
 les compagnies de leurs légions en eschi-  
 quier. Et lors que Scipion combattant  
 en Afrique contre Hannibal , les adossa  
 en files , ce fut de peur que les Elephans,  
 ausquels il laissoit des ouuertures par  
 tout , venans à rencontrer des troupes en  
 teste , ne troublassent l'ordre de ses lé-  
 gions. Partant , il estoit impossible en la  
 journée de Rauēne, que la bataille secou-  
 rust l'auant-garde Espagnole sans beau-  
 coup de confusion; & le Marquis de la Pa-  
 dule se deuoit aduancer si tost qu'il veid  
 tant soit peu ployer la troupe du Colōne;  
 puis qu'en retardant , de nouueaux em-  
 peschemens se formoient , veu que les  
 hommes & cheuaux tomboient morts  
 incessamment , par dessus lesquels il ne

pust marcher sans desordre.

Mais la plus remarquable faute fut la fuite du Viceroy, à l'heure qu'il devoit avec le second & le troisieme corps secourir ou remplacer ce qui manquoit du premier qui n'estoit pas encores rompu, mais seulement en desordre : Car comme ie vous ay dit, l'Infanterie tenoit tousiours bon, & faisoit vne grande resistance. Certainement, Timandre, si nostre François I. eust esté capable de ceste lascheté de cœur de fuir en vn iour de bataille, ou de ce trouble d'esprit, de n'aller pas secourir vne partie de son armée qu'il eust veuë branler, il n'eust pas remporté ceste memorable victoire de Marignan. Car en ce combat, ou plustost en ceste furie de deuxiournées, les Lansquenets qui estoient à son avantgarde, sur quelque ombrage qu'ils prindrent qu'on les vouloit faire massacrer par les Suisses leurs anciens ennemis, s'esbrenlerent pour fuir; & les Gascons chargez de tout le faix, eussent succombé à la longue, si le Roy ne les eust soutenus avec le corps de sa bataille. Et la nuit n'ayant pû rien diminuer de la fureur des Suisses, plus grande en ce combat qu'elle n'auoit iamais esté, n'y n'a esté



depuis ; ils firent encor le lendemain reculer plus de cent pas vn des meilleurs bataillons des mesmes Lansquenets , & donnerent bien de la peine au reste de l'infanterie. Si bien que l'honneur de leur défaite appartint à la caualerie Frâçoise, & à l'adresse & Prudence du Roy , qui l'employant fort à propos, eut à l'âge de vingt & vn an la gloire d'auoir gagné vne bataille, de laquelle Triuulce faisoit ce iugement, *que s'estât trouué en dixhuiët autres elles luy sembloient auoir esté d'enfans, & celle cy de geants*, tât l'on y fit d'efforts des deux parts , où pour vaincre , où pour mourir. C'est ce que ne fit pas le Viceroy à Rauēne, & il manqua bien à ce que dit nostre Patrice, *de s'estre détaché de la bataille sans faire la derniere preuve*. En effet ce ne sont pas les premiers coups qui donnent la victoire, mais les derniers: & il y a des pointes de vaillance qui s'émeussent en combatant, & des forces qui deniēnent à la fin languissantes. Partât, l'on ne scauroit excuser vn General d'armée, qui ayant paru dans vn champ de bataille , n'y veut pas faire l'essay de toutes ses forces. Monsieur de Guise eut bien plus d'occasion de se retirer à la iournée de Dreux , ou ,

pource qu'il fallut de necessité occuper certains lieux , l'armée Catholique se trouua toute en vn front , mais inégal & bossu en diuers endroits , de sorte que la bataille aduançoit plus que les deux autres corps. Ainsi ayant esté la premiere attaquée, rompuë: défaite de tout point, Monsieur le Connestable y estant demeuré prisonnier , & vne partie de l'auant-garde , ayant ployé : Neant-moins Monsieur de Guise qui commandoit l'arriere-garde , estimant que la premiere vigueur des victorieux estoit alentie, leurs forces recreües , & voyant qu'il y en auoit qui songeoient desia aux bagages, se promit l'honneur du combat. Et faisant marcher ses gens frais, & qui auoient vne bonne opinion de sa valeur & de sa Prudence , il remit en peu de temps les choses en estat ; il fit balancer ce qui sembloit entierement abattu ; & en fin se rendit maistre du champ de bataille ; maistre de la personne du General de l'armée ennemie , en eschange de Monsieur le Connestable , & maistre de la victoire.

Si i'osois adiouter quelque remarque à celles de Patrice , ie trouuerois à blasmer le Viceroy d'auoir laissé trop long-temps

les siens exposez aux coups de l'artillerie , qui fit en ceste bataille plus de dommage , qu'elle n'a iamais fait ailleurs , pour auoir esté bien placee de part & d'autre , & principalement celle que les François pointerent contre le flanc des ennemis. Et ceste faute me semble pareille à celle que commettroit vn General , qui laisseroit consommer ses gens en vne grosse écar-mouche , au lieu de venir aux mains avec toute son armée.

I'oseray bien au moins luy contester en quelque sorte le blâme qu'il donne à nostre Gaston : *de s'estre avec inconsideration transporté après les Espagnols qui se retiroient ce qui fut cause de sa mort , & de la perte de tout ce que le Roy tenoit dedans l'Italie.* l'ad- Frontin li- ure 4. ch. 3. uouë que Pyrrhus a creu qu'il ne falloit point reduire ses ennemis à la necessité d'un desespoir , qui produit des efforts bien plus violens que ceux de l'esperance : & que pour luy donner vne autrefois enuie de fuir , il est bon de l'accoustumer à ceder en luy laissant la campagne libre. L'exemple de Themistocle contre Xerxes , & le prouerbe du pont d'or à ses ennemis , aussi bien pratiqué par les vaillans que par les poltrons , nous enseignent

encor la mesme chose. Mais, Timandre, ce n'est pas pour des lieux où l'on doit craindre vn ralliement qui peut par après apporter de nouveaux dommages. Cesar taschoit d'auoir ses victoires accomplies, & non point imparfaites : autrement, ce n'eust esté que chasser l'ennemy d'un lieu, & s'obliger de l'aller retrouver en vn autre. Que si Gaston y demoura, qui fut vne perté signalée : Vn General d'armée ne se tient pas tousiours en vn lieu inaccessible aux coups. Et s'il s'y porta par vne impetuosité de son naturel genereux, qu'il luy fut impossible de reprimier, i'aduouë que sa vaillance choqua sa prudence, & la renuersa. Il eut au moins ceste agreable assurance dans le hazard où il se jettoit, Que la victoire couronneroit sa vie, & qu'elle le receuroit mort entre ses bras, ainsi qu'elle auoit fait autresfois Epaminondas. Et si sa mort aussi bien que celle de ce renommé Capitaine Thebain, fut suyvie de là à quelques temps d'une grande ruine de son party, elle arriva par la faute de ceux qui luy succederent.

Ma resolution estoit de finir ceste Promenade par la fin de ceste bataille : mais

il n'y a point d'apparence, Timandre, de ne rien dire de la victoire; & de ne dresser pas des trophées au vainqueur. La Philosophie Morale auroit icy vn beau sujet de parler: & neantmoins ie ne me départiray point de mon dessein, & vous diray seulement ce que j'apprens de l'Histoire. On y void en mille endroits que les plus sages Capitaines ont esté ceux-là qui ont songé à se vaincre eux-mesmes, après auoir surmonté les autres: c'est à dire, qu'ils ont receu leur bon-heur avec de la modestie. Et de mesme que par leur clemence ils entassoient victoire dessus victoire, gagnāt l'amour des vaincus, & l'estime de tout le monde: ceux aussi qui ont vsé de cruauté, semblent s'estre alors obligez de pareilles conditions en d'autres rencontres. Car si la cruauté est excusable en quelques occasions, ce n'est ny aux guerres ciuiles, ny aux estrangeres: mais seulement contre des rebelles, ou elle passe alors pour chastiment, & est employée afin de dōner de la terreur aux autres. D'ailleurs, ie trouue qu'il y en a eu qui pour estre deuenus negligens à leur deuoir, à cause de leur victoire, n'en ont pas sceu iouir; & qu'il y

en a eu aussi qui par d'autres manières ont donné moyen à leurs ennemis de les vaincre par après ? Il ne se faut donc pas enorgueillir du bon succès de ses armes. La condition des choses porte que les vainqueurs ne se peuvent glorifier de leurs victoires sans honorer les vaincus, & que leur triomphe ne brille que de l'esclat de la réputation des captifs qui marchent après leur chariot. Que si les choses sont si fort mêlées, ils doivent considérer que qui est vaincu, a pû, ou pourroit vaincre une autrefois : & la représentation des reuers de la Fortune sied mieux alors que jamais dans leur pensée, afin de moderer leur ioye, de refrener les mouuemens de leur orgueil s'il venoit à s'enfler, & pour leur faire songer par la miserable condition des vaincus, qui sont hommes aussi bien qu'eux, qu'ils peuvent tomber en mesme disgrâce. Or d'entre plusieurs exemples que les Historiens nous fournissent, ie vous en veux rapporter vn de Guicciardin qui contient à mon iugement tout ce que nous pourrions recueillir de beaucoup d'autres, & qui doit seruir d'a-  
uertissement notable à tout Conquerant.

*Guicciardin l. 2. de  
son histoire*

Sur vn offre que fit nostre Roy Charles VIII. à l'Admiral de Naples Dom Federic d'Arragon , de donner à Ferdinand ( sur lequel le Roy venoit de gagner le Royaume de Naples ) de grands Estats en France , Federic sçachant bien que Ferdinand n'accepteroit aucun party , si on ne luy laissoit la Calabre , respondit en substance , Que Ferdinand n'estoit pas resolu de resister à la Destinée, ny au consentement des peuples qu'il voyoit bien s'estre accordez pour mettre ses Estats entre les mains du Roy ; & au contraire que ne tenant point à honte de ceder à celuy sous qui tout ployoit, il esperoit de se voir quelque iour les occasiōs en main d'employer à son seruice ceste vertu que son mal-heur luy auoit renduë inutile pour soy-mesme, & se disposeroit de luy obeyr entierement , pourueu qu'il luy pleust donner sujet de se louer de sa Clemence , & de reuerer sa Magnanimité en luy accordant quelque partie du Royaume, où il se contenteroit de viure comme l'un de ses Barons. Que par de semblables actions les anciens conquerans s'estoient acquis des honneurs diuins, & vne gloire immortelle ; & qu'il

luy faisoit ouuerture de cét aduis d'autāt plus libremēt, qu'il sçauoit bien que c'estoit vn moyen d'asseurer sa conquēte, en s'acquerant la deuotion de Ferdinand, seul capable de donner quelque changement aux affaires. Et qu'au reste la Fortune auoit accoustumé lors qu'elle ne voyoit point la moderation, ny la Prudence accompagner vne victoire, de la faire tousiours suiure de quelque accident inopiné, qui en venoit souiller la beauté. Le Roy ne voulut point entendre à ce conseil, se persuadant qu'il ne pouuoit laisser vne partie du Royaume à son competitor, sans hazarder tout le reste : mais enfin Ferdinand avec l'ayde des autres Princes d'Italie, à qui la fortune des François deuint suspecte, fit connoistre que les ouuertures de Federic n'estoient point à mépriser. Je n'oserois pas toutesfois blasmer le conseil du Roy, car en apparence il estoit le meilleur ; & en effet il ne fut pas cause de la perte du Royaume de Naples. Mais cecy n'a rien de commun avec nostre entretien. Timādre, outre que ie le veux finir, me persuadant que vous en deuez estre satisfait. Car si ie ne vous y ay declaré tous les pre-



ceptes de la Prudence militaire qui se  
peuvent recueillir de l'Histoire, au moins  
vous ay- ie assez donné de iour pour les  
appercevoir de vous mesmes , & vous  
verifier ce que dit vn iour Alphonse Roy  
d'Arragon, à ceux qui luy demandoient à  
qui il auoit plus d'obligation , ou aux li-  
ures , ou aux armes , Que par les liures  
il auoit appris les armes , & le droit des  
armes.

FIN.

et  
et  
et

D

**L**

les  
en

en  
c

diff  
de

iug  
vn

14



## T A B L E

# DES MATIERES P R I N C I P A L E S

contenuës en ce Liure.

A.

Aage.



Es 3. aages  
de l'homme  
confiderez.

page 129

Abeilles.

les merueilles qui sont  
en elles. 57

Abus.

on peut abuser de tou-  
tes choses. 158

Ame.

difference de l'Ame &  
de l'entendement. 48

Arcopagites.

iugoient de nuit. 142  
vn de leurs iugemens.

145.

Armes.

leur conionction avec  
les lettres. 167

par l'exercice des ar-  
mes les Estats s'ac-  
croissent. 378

discipline militaire  
des Romains. 379

&c. & 421.

Voyez Guerre.

B.

Bataille.

celle de Leuctres  
460.

celle de Lucullus  
contre Tigranes.

467.

celle de Charles Mar-  
tel contre Abdera-  
me. 471

celle de Pharsale 472

## *Table des Matieres.*

celle de Rauenne. 481	Colonies.
celle de Cannes. 495	utilité d'icelles chez
celle de Marignan. 498.	les Romains. 366
celle de Dreux. 499	Condition.
Beauté.	considerations sur icel-
ses qualitez. 6	le, 288. &c.
Bien.	Conquerant:
il y a de quatre sortes	les qualitez qu'il doit
de Bien. 334	auoir: 354
diuers degrez de	Conseil.
Biens. 334	chacun le doit recher-
Bourgeoisie.	cher. 279
pourquoy les Ro-	ce qu'il y faut obseruer.
maines en donnerent	280. &c.
le droit à quelques	quelles chose ne l'ad-
peuples. 368	mettent point. 285
C.	D.
Capitaines.	Destinée.
la Science leur est ne-	opinion des Stoyques
cessaire. 171	refutée là dessus. 71
Censure.	&c.
utilité de ceste charge	Deuoir.
à Rome. 360	règles pour les Dé-
Cesar.	uoirs. 343
iuge nent qu'on fit de	Dieu.
ses desseins à Rome.	qu'il y en a vn. 16. &c.
148.	comment on en peut
son passage en Angle-	parler. 58
terre. 236	Discours.
son siege à Alexia. 238	comment on connoist
Voyez Histoire.	s'il est vray. 140. &
	330. Voytz Parole.

# Table des matieres.

E.	les Voluptez.	25
Eloges.	sa loüange.	165
d'un honnestes hom-	Exemple.	
me.	sa force.	14
de Lucullus.	font du grand vsage	
de la Morale.	pour la Prudence.	
de Monsieur d'Humie-	257. &c.	
res tué à Han.	comment il s'en faut	
de M. Agrippa.	seruir.	261
de Gaston de Foix.	notable exemple d'un	
Enfance.	Exemple mal imité.	
sa bõne institution im-	264.	
portée à l'Estat.	Estats.	
celle des Lacedemo-	cõment il les faut con-	
niés & des sybarites	siderer.	350. & 353
considerec.	les causes de leur rui-	
Enfans.	ne.	388
de l'amour ou de la	Execution.	
haine qu'on doit a-	preceptes pour icelle.	
voir pour ses enfans.	309. &c.	
337.	Experience.	
Entendement.	doit estre accõpagnée	
est l'image de Dieu	de l'Histoire.	176.
comment il entend.	l'Experience propre, &	
48. &c. 227. &c.	l'empruntée.	271
ses qualitez.	F.	
Voyez Volonté.	Fables.	
Epaminondas.	celle du Jugement de	
les grands effets de sa	Paris expliquée.	52
Vertu.	Fauorits.	
168. &c.	maximes des prudens	
Epicure.	Fauorits.	244
son opinion touchant		

# Table des Matieres.

Forterelles.  
en quels lieux on en  
doit faire. 357, & 374

Fortune.  
ses effects. 232

Frequentation.  
fait passer les mœurs  
de l'un en l'autre. 127  
& ses connoissances.

273. G.

Guerre.  
doit estre iuste. 357  
celles des Romains ne  
l'estoient pas tous-  
iours. 369

ne se peut faire sans ar-  
gent. 384

du marcher des ar-  
mees. 423

des retraites. 444

du camper. 451

des batailles. 456

Voyez armes.

H.

Homme.

comment il se surmon-  
te soy-mesme. 36

petit monde. 46

les moyens qu'il a de se  
bien connoistre 81.

& toute la 3. Prome-  
nade.

Voyez aussi Naturel.

Honnesteté.

parmy les animaux. 16  
comment a esté esta-  
blie, reconnüe & de-  
finie. 20. 24. 29.

Histoire.

son utilité. 176. 201.  
celle de C. Tacite. 201  
211. & 351.

de Xenophon. 208. &  
418.

d'Herodote. 209. 211

de Salluste. 209.

de Thucydide. 210

de Polybe. 213. 218

de Paul Ioue. 214

de Philippes de Com-

mines. 215

de Guicciardin. 216

d Q Curse. 217

de M. de Thou. 219

de Velleius Paterc. 222

de Tite-Live. 351

de Florus. 353

de Iules Cesar. 418

I.

Jeunesse.

par elle on iuge du re-  
ste de la vie. 110

n'est gueres capable de

Prudence. 254 281

Imita-

## *Tables des Matieres.*

Imitation	la haine. 326. de
Voyez exemple.	l'honneur. 327
Impies.	Musique.
leur opinions comba-	sa conformité avec la
ruës. 62. 63. &c.	Prudence. 296
Iugement.	N
comment il faut iuger	Naturel.
des desseins de quel-	comment il faut re-
qu'un. 321. &c.	chercher celuy de
obseruatiōs qu'ondoit	l'homme. 91
faire pour bien iuger	Naissance.
de toutes actions.	doit estre considerée
337. &c.	pour connoistre l'hō-
Iustice.	me. 108. &c.
en quoy consiste. 285	P
diuerſes sortes de iu-	Pallas.
stice. 371	sa naissance.
L	Deesse de la Prudence.
Loix.	32.
raison de leur establis-	Passions.
sement 20. 21. &c.	moderation d'icelles
apportees à Rome, &	comment se doit en-
leur vtilité. 362	tendre. 41. 42.
M	Parents.
Medecine.	les enfans se ressentent
comment a esté com-	de leurs inclinations.
posee. 201	107. &c.
Motifs.	doient auoir grand
celuy de la necessité	soin de l'education de
321. de l'interest.	leurs enfans. 125
323. du deuoir. 324	Parole.
de l'amitié. 325. de	est indice de l'ame. 138
	K k

# Table des Matieres.

Philosophie.		R	
les 3. principales sectes		Raison.	
des Philosophes.	8	la raison humaine &	
la Pythagorique.	163	ses effets.	87. &c.
l'Epicurienne.	165	Religion.	
Plutarque.		ses fondemens.	63 &c.
salouange.	198	son etymologie.	68
Prouidence.		la chrestienne seule vc-	
paroist en toutes cho-		ritable.	80
ses.	56. &c. 283	necessaire à l'Estat.	355
Prudence.		Republique.	
meſlées par toutes les		de Sparte	168
Vertus.	229	de Thebes.	169
ses offices & vsages		de Venise.	301
231. 255.		de Rome.	453. iusqu'à
l'emporte dessus la For-		la fin de la promenade.	
tune.	235. &c.	Richesses.	
Prudēce guerriere.	235	si elle font du bien ou	
414. &c.		du mal dans les E-	
courtisanne.	243	stats.	396
religieuse.	331	Voyez Tresor.	
litteraire.	333	S	
priuée.	341	Science.	
œconomique.	349	celles d'un honneſte	
ciuile.	349	homme.	52. 192
moyen d'acquérir la		excellence des ſcien-	
prudence.	249. &c.	ces.	89. 182
356. &c.		choix des esprits pour	
conſideration des per-		les ſciences.	156. 188
ſonnes.	287	ſciences accuſees &	
des temps	298	defenduës.	155
des lieux.	301	acheminement à la ſe-	



## Table des Matieres.

licité.	179. &c.	la dissimulation.	136
leur premiere diuision.		Trembler.	
190.		ce n'est pas tousiours	
la Logique.	193	vn signe de crainte.	
la Phisique.	192	106.	
les Morales.	194	Tresor.	
les Politiques.	199	Vn tresor public est	
Sens & Sentiment.		necessaire en vn Estat.	
on ne se peut depouil-		384.	
ler de sentiment.	39	Voyez aussi Richesses.	
&c.		V	
sens commun.	228	Vertu.	
Socrate.		est preferable à beauté.	
seruoit de sage femme		6	
à la ieunesse.	3	si elle se peut appren-	
uoie vn coq à Escula-		dre.	8
pe.	81	sa definition.	229
inuenteur de la Mora-		les recompenses qu'on	
le.	197	luy donne, l'entre-	
Sylla.		tiennent.	395
plusieurs consideratiōs		Victoire.	
politiques de		comment il en faut v.	
vie.	404. &c.	ser.	503
T		Vie.	
Temperance.		la contemplatiue, Pa-	
assaisonne la volupté.		ctiue, & la voulup-	
35.		teuse.	32
gardienne de la Pru-		Virgile.	
dence.	281	le mespris qu'il fit de	
Tibere.		ses enuieux.	163
les qualitez de son es-		Volonté.	
prit.	112. &c.	volonté & entende-	

# Table des Matieres.

ment, & leurs opera- son voyage en la guer-  
tion. 97 re d'Asie. 172

Volupté. Y  
elle doit estre reglee. Yeux.

35. &c. s'ils se trompent ou  
non? 224

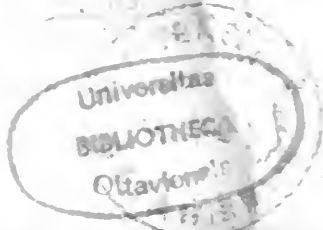
Voyages. sont les symboles de la  
ce qu'il faut faire pour Prudence. 226

les rendre fructueux. 274. pourquoy l'Amour est  
feint aveugle. 226

X.  
Xenophon.

Fin de la Table.

*[Faint, illegible handwriting and scribbles]*





1847-1848

I	En
II	oo
III	oo
IV	Lo
V	Lo
VI	Lo
VII	Lo

a 39003 009526228b



1840  
 1841  
 1842  
 1843  
 1844  
 1845  
 1846  
 1847  
 1848  
 1849  
 1850

